John Carter Brown
Library
Brown University

Acquired for the
John Carter Brown Library
through the
Lawrence C. Wroth Fund

LETTRES

PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES

SUR L'HISTOIRE

DE L'ANGLETERRE

Depuis ſon origine jusqu'à nos jours.

Traduites de l'Anglois.

Ut non modò caſus eventusque rerum qui plerumque fortuiti ſunt, ſed ratio etiam cauſæque noſcantur. TACIT.

TOME PREMIER.

A LONDRES;

Et ſe trouve A PARIS,
Chez REGNAULT, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. DCC. LXXXVI.

UPJCB

PRÉFACE (1).

PEU d'Auteurs ont écrit dignement l'Hiſtoire, parce que peu en ont connu le véritable objet. On a bien dit que cet objet étoit l'utilité du genre humain; c'étoit un mot vague, il falloit définir l'eſpèce d'utilité qu'on déſignoit.

Si l'Hiſtoire peut être utile aux hommes, ce n'eſt ſûrement pas cette Hiſtoire qui, comme celle du Pere Daniel, n'offre qu'un tableau aride, & ſouvent dégoûtant, de faits minutieux, de batailles, de ſièges, &c. Ce n'eſt pas davantage cette Hiſtoire, dont la chronologie eſt le principal mérite, ou qui ne renferme que des noms, des dates & des généalogies. Que m'importe, diſoit Madame du Châtelet à Voltaire, à moi Françoiſe, vivant dans ma terre, de ſavoir qu'Égil ſuccéda au Roi Haquin, en

(1) Cette Préface a été, en partie, compoſée d'après des vues générales ſur l'Hiſtoire, qui ſe trouvent dans celle d'Angleterre, par Madame Macaulay, & qui ont paru propre à ſervir d'Introduction à ces Lettres. Elles concourent avec cet Ouvrage, à nous faire connoître le génie anglois, en politique & en littérature.

Suiſſe, & qu'Ottoman étoit fils d'Ortogul ? J'ai lu avec plaiſir les Hiſtoires des Grecs & des Romains. Elles préſentoient à mon eſprit de grands tableaux qui m'attachoient ; mais je n'ai pu encore achever aucune grande Hiſtoire de nos Nations modernes. Je n'y vois guères que de la confuſion ; une foule de petits événemens ſans liaiſon & ſans ſuite ; mille batailles qui n'ont décidé de rien, & dans leſquelles je n'apprenois pas ſeulement de quelles armes on ſe ſervoit pour ſe détruire. J'ai renoncé à une étude auſſi ſèche qu'immenſe, qui accable l'eſprit ſans l'éclairer.

Mais, lui répondoit Voltaire, ſi, parmi tant de matériaux brutes & informes, vous choiſiſſiez de quoi faire un édifice à votre uſage ; ſi, en retranchant tous les détails de guerres auſſi ennuyeux qu'infidèles, toutes les petites négociations qui n'ont été que des fourberies inutiles, toutes les aventures particulières qui étouffent les grands événemens ; ſi, en conſervant celles qui peignent les mœurs, vous faiſiez de ce cahos un tableau général & bien entendu ; ſi vous cherchiez à démêler dans

les événémens l'hiſtoire de l'eſprit humain, croiriez-vous avoir perdu votre tems?

J'oſe le dire, Voltaire n'entrevoyoit que confuſément le véritable but de l'hiſtoire. Il voyoit bien qu'elle devoit éclairer. Mais qui devoit-elle éclairer? comment? ſur quoi? voilà ce qu'il ne démêloit point.

On a dit, & penſé avec tout le monde, que l'Hiſtoire étoit une école pour l'homme privé, qu'en la liſant, il ſe formoit à la vertu, qu'il corrigeoit ſes mœurs. Hélas! ſi l'homme ne devoit prendre des leçons de vertu que dans l'hiſtoire, il eſt très-vraiſemblable qu'il n'en contracteroit jamais le goût; car on voit preſque toujours dans l'Hiſtoire la vertu ſuccombant ſous le vice qui triomphe; on y voit par-tout l'intriguant préféré au talent qu'on délaiſſe, par-tout les grandes injuſtices impunies, par-tout le foible victime du plus fort. C'eſt Brutus qui ſuccombe aux plaines de Philippes; c'eſt à Londres Morus qui meurt ſur l'échafaud, tandis que ſon impudique & cruel maître meurt tranquillement dans ſon lit; c'eſt l'Hô-

pital que des intriguans font exiler; c'eſt Catinat qui vit obſcurément dans ſa terre, lorſque ſes Détracteurs commandent & ſe font battre; c'eſt par-tout en un mot, un tableau qui ſemble dire à celui qui l'étudie : *Veux-tu réuſſir ſur la ſcène du monde ? ſois ſans vertu, ſans mœurs, ſans principe ; ſois bas, rampant auprès de ceux qui ſont en place, & tu parviendras. Veux-tu être écarté, mépriſé, perſécuté ; aie des talens, des vertus ; ſois franc & inébranlable dans tes principes.*

Ce n'eſt donc point d'après l'Hiſtoire que l'homme privé pourra ſe former à la vertu; car puiſqu'elle repréſente dans tous les tems le vice & le crime dominant par toute la terre, il en réſulte, que tout homme tendant à s'élever, devroit plutôt étudier les moyens qui peuvent lui procurer ſon élévation, & ces moyens ſont preſque toujours ceux de la baſſeſſe, de l'iniquité, de l'égoïſme.

A la vérité, on peut dire que le crime n'eſt pas toujours heureux, qu'il eſt quelquefois puni. Mais pour un Sejan que le Prince diſgracie, & que le Peuple met en pièces, combien meurent tranquillement dans leur lit, ſans même avoir

la douleur d'entendre les malédictions dont le ſiècle les accable !

On a dit encore que l'Hiſtoire étoit utile aux Adminiſtrateurs des Empires, qu'ils pouvoient s'y former au grand art de gouverner, y découvrir les cauſes qui accéleroient la décadence des Etats. Si cette maxime étoit vraie, le deſpotiſme devroit s'uſer & ceſſer inſenſiblement par-tout. Mais je crains que l'Hiſtoire, au lieu d'inſtruire les deſpotes & de les corriger, ne leur apprenne l'art de reſſerrer les liens de leurs Eſclaves, ſans les faire trop crier ; je crains que la chute & la punition des tirans, au lieu de les effrayer, de leur donner une leçon ſalutaire, ne les mettent ſur leurs gardes, ne leur dictent les précautions qui peuvent leur faire éviter le même ſort. Ainſi ils voient dans l'Hiſtoire des Conjurations, qu'elles commençoient toutes par des aſſemblées de mécontens ; ils défendent toute eſpèce d'aſſemblée. Ils voient que, lorſque le ſecret en eſt l'ame, la conjuration réuſſit, &, pour déſunir les Conjurés, ils promettent la vie & des honneurs à celui des Conjurés qui trahira le ſecret,

ils font même une loi de le trahir. Ils voient qu'en reſpectant la foi publique qui fait circuler dans leurs Etats les ſecrets de leurs ſujets, ils pourroient être victimes, & ils les interceptent, & ils portent atteinte à la foi publique. Ils voient que les deſpotes ont tout à craindre & des hommes vertueux, & des ames énergiques, & des eſprits éclairés; & ils emploient tous les moyens de corrompre leurs peuples, & ils décrient la chaleur & l'énergie des ames, & ils arrêtent les progrès des ſciences qui pourroient leur être funeſtes. Voilà l'étude que les tirans font dans l'Hiſtoire. En les éclairant ſur les fautes de leurs prédéceſſeurs, en leur montrant les abîmes où ils ont été précipités, la voie qui les y a conduits, elle les inſtruit à les éviter, & à conſerver leur ſureté au ſein de la tirannie.

Si donc le but de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire les Adminiſtrateurs des grands Empires, il faut avouer que ce but-là eſt preſque toujours manqué, & qu'elle produit ſouvent un effet contraire (1).

A qui donc l'Hiſtoire ſera-t-elle utile ?

(1) Il faut cependant avouer, malgré la ſévérité du

aux Peuples ; elle doit leur révéler leurs droits, la manière dont ils les ont perdus, le chemin qui les a conduits de la liberté à l'eſclavage, le chemin contraire qui peut les ramener de l'eſclavage à la liberté ; en un mot, elle doit leur apprendre ſous quel Gouvernement, ſous quelles Loix l'homme a été plus grand, plus heureux, ſous quel Gouvernement il eſt ce qu'il doit être.

Il faut l'avouer, il n'eſt preſque point d'Hiſtorien qui ait enviſagé l'Hiſtoire ſous ce point-de-vue. Preſque tous étoient guidés par des motifs particuliers. L'un vouloit flatter la royauté, l'autre le républicaniſme ; l'autre écrivoit dans l'eſprit de ſon ordre ou du corps auquel il appartenoit ; aucun n'écrivoit pour l'homme & pour le peuple.

Ce n'eſt que dans ces derniers tems que quelques Hiſtoriens célèbres ont ramené l'Hiſtoire à ſon véritable but ; but que l'eſprit philoſophique leur a dévoilé.

---

principe de Madame Macaulay, que de bons Princes ont ſu profiter de l'Hiſtoire, pour éclairer & rendre heureux leurs peuples ; & que pluſieurs Hiſtoriens ont ſu traiter l'Hiſtoire, de manière à la rendre une grande leçon de vertu, par les éloges juſtement accordés au mérite, & par l'opprobre dont ils ont couvert les méchans.

L'Auteur qui a le mieux écrit ſur cette Philoſophie de l'Hiſtoire eſt, ſuivant moi, le brillant écrivain à qui nous devons *le Traité de la Félicité Publique*. Voltaire avoit bien vu avant lui que l'Hiſtorien devoit tendre à détruire les préjugés qui obſcurciſſoient l'eſprit humain; ce n'étoit pas aſſez de détruire cette eſpèce de préjugé, il falloit frapper ſur les préjugés *politiques*. Ce ſont les liens les plus forts de la ſervitude.

L'Hiſtoire ne peut être utile au peuple que ſous le rapport politique; il en réſulte, que celle qui lui préſente le tableau le mieux entendu de ces révolutions heureuſes qui ont perfectionné les maximes des Gouvernements, doit être plus inſtructive, plus intéreſſante, & par conſéquent doit être préférée.

Que voyez-vous dans l'Hiſtoire des Etats deſpotiques, où règne un long calme, de tems en tems, interrompu par des convulſions éphémères? Vexations, misères, léthargie, déſeſpoir, émeute, dépoſitions & maſſacres. Liſez l'Hiſtoire de la Perſe & de la Turquie, depuis une foule de ſiècles, elle ſe réduit à ce petit nombre de mots. Et ces grands Etats,

où le Gouvernement eſt plus modéré, quoiqu'il n'ait pas plus de limites ; qu'y trouvez-vous ? Preſque toujours le tableau d'une guerre ſourde au-dedans, entre les Chefs & les Sujets, pour l'impôt ; de guerres au-dehors, qui ne font qu'ajouter aux calamités intérieures. Là le Peuple n'eſt compté pour rien. Il n'y a donc rien que d'affligeant pour lui dans l'étude de ce ſyſtême combiné qui tend à perpétuer ſon malheur.

S'il peut ſe conſoler, s'attacher, s'inſtruire réellement, c'eſt en voyant ſon ſemblable ſecouant enfin les fers de l'eſclavage, luttant contre la tirannie, l'écraſant quelquefois, & même quand la bonne cauſe ſuccombe, le cœur en eſt déchiré ; mais l'eſprit ne s'en éclaire pas moins, l'ame ne s'en exalte pas moins, & les bons principes ſe gravent dans la tête. Ainſi quoique Sidney monte ſur l'échafaud, vous montez avec lui, vous recueillez ſa grande ame, vous acquittez la dette de l'humanité, en le louant ; vous voyez ce qu'il fut, vous voyez ce que vous devez être. Et quand une fois la maſſe de la Nation ſent ce qui convient à ſon bonheur, ceux qui la gouvernent, quelque

ſoient leurs paſſions particulières, ne tardent pas auſſi à le ſentir. Delà naît une certaine uniformité d'opinions d'où naît le bonheur général.

Les Hiſtoires des Grecs & des Romains ont donc un avantage bien grand ſur les Hiſtoires modernes. Elles ſont remplies de révolutions, de combats entre la tirannie & la liberté, & à ces époques vous voyez naître une foule de grands hommes. Ce n'eſt point pour un ſeul qu'ils combattent, ce n'eſt point pour une vile pièce de monnoie, c'eſt pour leur liberté, pour la liberté de tous. Ce qu'ils font vous paroît grand, ſublime; vous vous dites : *Et j'euſſe fait de même ſi le Ciel m'eût fait naître dans de pareilles circonſtances.* Vous vous enorgueilliſſez de leurs exploits, leur grande ame ſemble vous conſoler de votre baſſeſſe, de votre dégradation, ou plutôt vous brûlez d'en ſortir & de les imiter.

Je ne conçois pas comment ces réflexions ne ſe ſont pas préſentées à un Hiſtorien françois (1) qui a eu une grande réputation, & qui en conſerve en-

(1) Le Préſident Hénault.

core une partie. Il ne balança pas à mettre notre Hiſtoire à côté de celle des Grecs. Je ne ſais ſi je ſuis ſeul de mon avis, mais j'avoue que j'aime mieux ſuivre les Spartiates & les Athéniens à Marathon & à Salamine, que Louis le Gros au ſiège du Puiſet, ou même Philippe & Jean, à Crecy & à Azincourt. Ici on ſe battoit pour obéir à des maîtres, réduits même dans leurs ſuccès, à piller un vaſte Royaume; là chacun défendoit ſon propre bien en conſervant la liberté générale de la Grèce; & cette différence dans les objets, change bien le point-de-vue de ce double tableau. Je m'attache, je ſuis forcé de m'attacher à ce dernier, parce que c'eſt ma cauſe que les Grecs défendoient. J'y vois ce que peut le courage d'un petit nombre d'hommes, quand l'amour de la liberté le ſoutient & l'anime; j'y vois qu'une poignée d'hommes libres, fait mordre la pouſſière à des millions d'eſclaves, & cette vue m'élève l'ame, m'inſpire l'enthouſiaſme de la liberté.

Tels ſont les mouvemens que l'on reſſent à la lecture de l'Hiſtoire de l'Angleterre, ce qui doit la faire préférer

à preſque toutes les Hiſtoires modernes. Ces ſcènes terribles, où les grands talens ſe reproduiſent pour l'amour de la liberté, s'y préſentent ſouvent. Des Ecrivains peu éclairés & d'une politique étroite, ont plaint l'Angleterre d'avoir éprouvé tant d'orages. Sans doute les Anglois euſſent été heureux plutôt ſi on leur eût accordé le bien qu'ils ont été forcés de conquérir; mais malgré ce qui leur eſt arrivé, les croit-on plus à plaindre que ces Nations aſiatiques, dont l'exiſtence n'eſt qu'un continuel eſclavage, & qu'un long calme conduit de l'aſſoupiſſement à la mort. Ces orages ont produit la conſtitution dont l'Angleterre ſe glorifie aujourd'hui, & les bienfaits qu'elle lui procure rachètent bien tous les maux que lui ont fait éprouver les diviſions inteſtines.

Parmi les Ecrivains anglois, qui ont traité grandement l'Hiſtoire de l'Angleterre, on ne doit aujourd'hui en diſtinguer que deux qui méritent d'être nommés, Hume & Madame Macaulay (1);

(1) On cite une nouvelle Hiſtoire du D. Henry, dont les Journaliſtes anglois font beaucoup d'éloges. Je ne la connois point. Je ne parle point de différens morceaux particuliers relatifs à l'Hiſtoire de l'Angleterre : tels que le commencement de l'Hiſtoire d'An-

car on doit oublier Smolett & ſes ſemblables, qui ne ſont que des compilateurs ennuyeux & infidèles. Je copierai ici le jugement qu'a porté ſur les deux premiers Hiſtoriens, un Auteur françois qui me paroît les avoir étudiés ſous le point-de-vue dont j'ai parlé ci-devant.

« Les qualités eſſentielles d'un Hiſtorien, ſont l'impartialité, l'art de diſcerner la vérité du menſonge, le choix des faits, la philoſophie dans les réflexions; Hume me ſemble les poſſéder toutes. Son impartialité paroît dans la manière avec laquelle il nous apprend l'origine & la juſtice des querelles des Anglois avec les Ecoſſois & avec la France. Si d'un côté il ne balance pas à dire que la ſuſeraineté reclamée par Edouard Ier. ſur l'Ecoſſe, n'étoit qu'une chimère, qu'il appuya par la force, faute de titres; de l'autre, il ne cache pas la ſupériorité, interrompue ſeulement pendant un règne, que les Anglois ont eu ſur ſes Compatriotes. Il parle avec la même

---

gleterre, par Milton, la Vie de Henri II, par Littleton, l'Hiſtoire d'Ecoſſe, de Robertſon, &c. non plus que ces Lettres, qui ne ſont qu'un abrégé, mais traité dans le genre le plus convenable à l'Hiſtoire.

franchiſe du droit prétendu à la Couronne de France, reclamé par Edouard III. Il condamne ce conquérant, dont les victoires ont enivré & enivrent encore les Anglois. Quant à l'art de diſcerner les faits vrais, des menſonges hiſtoriques, il le poſſède à un haut degré, & ce diſcernement eſt des plus néceſſaires quand on puiſe dans des Ouvrages anciens, & ſurtout dans les Hiſtoires des Moines. Il met donc de côté tant de miracles qu'ils ont fabriqués, tant de portraits flattés ou enlaidis ſuivant leur intérêt. Les faits qu'il préſente ſont d'ailleurs tous intéreſſans. C'eſt en ce point qu'il eſt ſur-tout ſupérieur aux autres Hiſtoriens, ſes compatriotes. Liſez Smolett; il dégoûte par la foule des détails minutieux dans leſquels il deſcend. Hume voit en grand, peint en grand; ſes maſſes ſont ſublimes, ſes détails inſtructifs.

» La philoſophie dans les réflexions, voilà ſon caractère diſtinctif. Quelques perſonnes s'imaginent que cette philoſophie ne conſiſte qu'à décrier la Religion; c'eſt une erreur. La Philoſophie décrie les Fables religieuſes, mais elle reſpecte

reſpecte la Religion; & d'ailleurs elle ne borne pas là ſon auguſte miniſtère, elle s'attache ſur-tout à venger les droits de l'humanité, de la liberté des Peuples: elle apprécie la gloire des Conquérans à ſa juſte valeur; elle marque les traits des vrais héros, les progrès de la civiliſation & de l'eſprit humain, les fautes ou les pas heureux des Adminiſtrateurs; & voilà la ſcience que Hume fait briller par-tout dans ſon Hiſtoire. Parle-t-il de la conquête de la France par Edouard III? il ne manque pas de reprocher à ſes Compatriotes enivrés dans ces tems malheureux du fanatiſme de la gloire, de n'avoir pas donné une ſeule larme à la dévaſtation de la France.

» Cependant Hume n'a pas, ſuivant moi, porté aſſez loin cette eſpèce de philoſophie; on voit qu'il étoit du tems où l'on crioit plus contre l'influence des Prêtres qu'en faveur des hommes. C'eſt le défaut de Voltaire. Les pas que ces deux Auteurs ont faits, ont mené à celui que nous faiſons. On doit reprocher encore à Hume ſon apologie des Jacques & des Charles, ſon éloge trop pompeux de la Conſtitution angloiſe; on lui repro-

chera de confondre trop ſouvent le peuple avec la populace, & enfin d'avoir embraſſé le parti de la Couronne, & trahi la cauſe du Peuple (1).

A ce portrait de Hume très-reſſemblant, je dois ajouter ce que le même Auteur a écrit (2) ſur Madame Macaulay, & qui ne me paroît pas moins judicieux.

» Son Hiſtoire d'Angleterre, dit-il, depuis l'avénement des Stuarts au Trône juſqu'à la révolution, eſt écrite avec une énergie qui ſaiſit & tranſporte le Lecteur familiariſé avec les beaux ſiècles de la Grèce & de Rome.

On a reproché à cette Hiſtorienne une partialité trop marquée pour le républicaniſme. Mais pouvoit-elle s'en défendre, quand elle avoit a peindre les excès tyranniques qui ſignalèrent les Miniſtères des Buckingham, des Strafford, des Laud? La partialité pour ce ſyſtême, fait l'éloge de ſon ame & de ſa tête. La partialité pour les perſonnages déshonore ſeule l'Hiſtorien; mais

(1) Journal du Licée de Londres, T. II. n°. 3. p. 162.

(2) Ibid. T. I. n°. 1. p. 33.

Madame Macaulay n'en eſt point coupable. Voyez les portraits qu'elle fait des ennemis du bien public, des défenſeurs de la prérogative : ne donne-t-elle pas quelques larmes à la mémoire du fanatique Laud ? Ne parle-t-elle pas avec éloge des vertus domeſtiques de Jacques II ? Ne convient-elle pas que les défenſeurs de la liberté ne furent pas toujours animés par les vues les plus pures, que jamais on n'entendit dans ſon vrai ſens le mot de *liberté*, que les droits de l'homme furent plus d'une fois méconnus & violés par ceux même qui s'affichoient pour les Partiſans du droit des Anglois ? C'eſt le reſpect pour le droit ſacré, que tout homme tient de la nature qui caractériſe cette Hiſtoire, qui la met bien au-deſſus de l'élégant tableau de Hume, chez qui l'eſprit courtiſan a ſouvent alteré ou effacé les couleurs de la vérité..... Madame M. a eu le courage de fouiller dans les nombreux monumens de l'Hiſtoire d'Angleterre, de comparer tant d'Ecrivains fanatiques, ennuyeux ou prolixes, que les tems de parti ont fait éclore ; elle a eu le courage de s'écarter de la route des

autres Hiſtoriens, de s'en frayer une nouvelle, de cenſurer les principes ſerviles de Hume, de braver l'opinion publique qu'il avoit captivée. Elle a eu ce courage. Gloire lui en ſoit rendue ! Elle a découvert, elle a dit des vérités, elle les a dites avec énergie....

Les Lettres Philoſophiques & Politiques ſur l'Hiſtoire d'Angleterre, dont j'offre ici la traduction, tiennent le milieu entre les deux Hiſtoires dont je viens de parler. L'Auteur n'a ni l'enthouſiaſme exceſſif du républicaniſme qu'on reproche à Madame Macaulay, & il n'a pas toujours l'eſprit courtiſan de Hume, dont il paroît avoir le plus ſuivi l'hiſtoire & le ſyſtême. Il eſt plus philoſophe que l'une, & plus patriote que l'autre ; & il a preſque toujours plus d'impartialité que tous deux.

Telles ſont les qualités qui ont mérité à ces Lettres le ſuccés prodigieux qu'elles ont eu en Angleterre. On les a regardées & on les regarde encore comme le tableau le plus philoſophique des révolutions qui ont agité l'Angleterre. Marquer les changemens dans la Conſtitution, obſerver l'accroiſſement des arts

& des ſciences, peindre les mœurs, obſerver les altérations des Loix, indiquer les pas que la Nation a faits vers ſa liberté ou vers l'eſclavage, lier perpétuellement les cauſes aux effets ; voilà ce qui caractériſe une bonne hiſtoire, & ce qu'on trouve dans ces Lettres. On y voit peu de batailles, peu de ces grands événemens du moment, très-petits aux yeux du ſage ; mais en récompenſe, on ſuit à la trace les révolutions dans les mœurs, les Loix, le Gouvernement, les connoiſſances, le commerce de la Grande-Bretagne ; & à l'inſtruction qu'on y puiſe, ſe joint un vif intérêt que fait naître la manière brillante & agréable de l'Auteur.

Ces Lettres parurent d'abord ſans nom. On les attribua à un Pair d'Angleterre, qui ſe diſtinguoit par ſon éloquence dans le Parlement, & par divers écrits intéreſſans dans la carrière littéraire ; je parle du Lord Lytletton.

La lecture de ces Lettres prouvera combien elles ſont ſupérieures aux élémens de l'Hiſtoire de l'Angleterre, par M. l'Abbé Millot. Il faut rendre juſtice cependant à cet Auteur ; il n'a pas la par-

tialité outrée du Pere d'Orléans ; ni la ſéchereſſe d'un Compilateur , ni tous les préjugés qu'on pouvoit craindre dans un François & un homme de ſa profeſſion. Cependant il a de ces défauts. Il n'eſt pas toujours heureux dans le choix des faits , & il en raſſemble qu'il eût dû mettre à l'écart. Qu'importe , par exemple , l'Hiſtoire ſi penible , ſi longue , ſi confuſe de l'Heptarchie ? Qu'importe de ſavoir qu'Arthur fonda , avec ſon fils Kenrick , le Royaume de Weſſex , compoſé des Comtés de Dorſet , de Wills , de Berks ? Qu'importe de ſavoir qu'Adelfred , Roi de Duri , trouva un aſyle auprès du Roi d'Eſtanglie , laquelle Eſtanglie comprenoit les Provinces de Cambridge , de Suffolk & de Norfolk ? Qu'importent enfin tant d'autres détails minutieux dont cet Auteur a ſurchargé ſes élémens ? Voilà pour l'inutile , le ſuperflu. La partialité perce ſur-tout dans l'Hiſtoire des démêlés du Clergé de l'Angleterre & de la Cour de Rome avec la Couronne. Liſez , pour vous en convaincre , l'Hiſtoire de ce trop fameux Thomas Bequet. L'Auteur françois le juſtifie. En un mot , en liſant ces élémens ,

vous voyez l'Angleterre à travers la lunette entachée d'un François; tandis que dans ces Lettres vous retrouvez un Philoſophe coſmopolite, qui, détaché de petits intérêts, ne cherche que l'avantage de l'humanité, &, à cette qualité, ce Philoſophe joint encore celle d'être infiniment mieux inſtruit ſur ſon pays que les Ecrivains étrangers, enſorte qu'on peut être aſſuré de trouver ici pluſieurs faits qu'on ne trouve point dans les Ecrivains, françois.

Je ne dois point finir cette Préface ſans rendre compte des divers objets de mon travail. D'abord j'ai traduit avec la plus grande liberté poſſible; c'eſt-à-dire, que je ne me ſuis point aſtreint ſeulement à calquer ma phraſe ſur celle de mon original. Ici je l'ai réduit, là je l'ai étendu. J'ai conſulté par-tout le goût de mon pays & du ſiècle. Voilà pour le ſtyle. Quant aux idées, je me ſuis permis de corriger quelquefois le texte, & quelquefois de mettre en garde, par des Notes, mes Lecteurs contre quelques erreurs qui ſe ſont gliſſées dans la politique de mon Hiſtorien. Ces erreurs ne doivent point ſurprendre. La politique a

bien changé, a fait un grand pas depuis la publication de cette Hiſtoire, & j'ai voulu la mettre au niveau de l'accroiſſement de cette ſcience. Je voulois d'ailleurs être ſur-tout utile au peuple. Madame Macaulay m'a ſervi de guide dans pluſieurs corrections que j'ai faites, à l'époque du règne de la maiſon des Stuarts. Je l'ai encore ſuivie dans quelques Lettres que j'ai ajoutées à l'original, pour compleler ce tableau de l'Hiſtoire de l'Angleterre depuis ſon origine juſqu'à nos jours. Je ſouhaite bien ſincérement que cette partie ne paroiſſe pas indigne du texte original. Dans tout mon travail, j'ai eu pour objet de tourner les regards de mes Compatriotes ſur cet unique objet de l'Hiſtoire, que j'ai précédemment développé. Ils ont ſi long-tems cherché le *bien dit*; qu'ils cherchent enfin le *bien fait* & *l'utile*; qu'ils étudient ce qui honore l'homme, ce qui diſtingue un peuple libre, d'une populace ou d'une meute d'eſclaves, ce qui peut rendre une Nation heureuſe. Voilà ce qu'on doit chercher & juger dans l'Hiſtoire, & non pas un ſtyle brillant, une tournure aiſée, ou l'admiration prodiguée à des folies & à des atrocités.

LETTRES
PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES
SUR L'HISTOIRE
DE L'ANGLETERRE,

Depuis ſon origine juſqu'à nos jours.

LETTRE PREMIÈRE,

Sur l'Etude de l'Hiſtoire en général.

C'EST avec un ſingulier plaiſir, mon cher fils, que je vois croître en vous de jour en jour le goût que je vous ai inſpiré pour les ſciences; & je ſens naître dans mon ame un certain orgueil, en penſant que j'ai donné à l'univers un homme, à ma patrie un bon citoyen. Vous puiſerez dans l'étude des ſciences cette douce humanité qui n'enviſage tous les hommes que comme une ſeule famille, ce courage inébranlable, ce patriotiſme énergique, qui élevent l'homme au-deſſus de lui-même & forment le héros.

Vous y puiſerez ces connoiſſances qui jettent tant d'agrémens ſur la vie, & ſont ſi néceſſaires dans le commerce du monde. Les Mathématiques donneront à vos raiſonnemens de la juſteſſe & de la préciſion. Votre imagination s'exaltera dans la lecture des anciens Poëtes. Je ne vous parle point des ſubtilités de la Logique ni des ſpéculations métaphyſiques; ces deux ſciences peuvent donner la théorie du raiſonnement; mais c'eſt l'étude ſeule des Mathématiques & de la Poéſie qui apprend à raiſonner & développe le génie.

Cependant, mon cher fils, ces connoiſſances ſont plutôt deſtinées à orner l'eſprit, qu'à guider les pas de l'homme qui doit jouer un rôle dans la ſociété. Il eſt une vaſte carrière qui ne s'eſt point encore ouverte devant vous, & que vous devez parcourir avec ardeur, ſi vous voulez remplir honorablement la place à laquelle votre naiſſance vous appelle, dans l'aſſemblée générale des Repréſentans de votre Nation. Je veux parler de l'étude de l'Hiſtoire, non de cette étude malheureuſement trop générale, qui ne tend qu'à ſurcharger la mémoire de dates, de noms & d'événemens : étude aride & faſtidieuſe, propre à faire de profonds pédans, mais jamais un grand homme ni un bon politique. Savoir établir des généalogies, citer littéralement tous les petits événemens d'un regne ignoré, décider avec hardieſſe l'époque conteſtée d'une naiſſance ou d'une mort, ce n'eſt point là ſavoir l'Hiſtoire; c'eſt la dégrader, que de la réduire en compilation de

misérables faits; c'eſt mettre le gazetier à côté de *Tacite*. Mais remonter des effets importans à leurs cauſes, voilà le vrai but de l'Hiſtoire : la connoître, c'eſt connoître l'homme ; lui ſeul en eſt l'objet. Etudier l'Hiſtoire, c'eſt peſer les motifs, les opinions, les paſſions des perſonnages qui paroiſſent ſucceſſivement ſur la ſcène. Ce ſpectacle impoſant ennoblit l'ame, diſſipe ſes préjugés, & inſtruit l'homme au grand art de la ſageſſe.

Cette méthode d'étudier l'Hiſtoire eſt de tous les âges. Traitons les enfans comme des hommes; nous ne le ferons jamais trop tôt. Ces maîtres qui accuſent l'inaptitude & la foibleſſe de leurs jeunes élèves, ne cherchent qu'à pallier tacitement leur propre ignorance. Plus curieux de les faire briller par un jargon aprêté que par un raiſonnement ſain, ils donnent tout à la mémoire, rien au jugement. Delà mille préjugés, delà la pédanterie, la vanité. On ſe croit ſavant, parce qu'on a la tête meublée d'une foule de faits incohérens; & l'Hiſtoire, qui devroit nous apprendre à nous connoître, ne ſert plus qu'à faire naître dans nous un orgueil que nourriſſent encore les dangereux applaudiſſemens du vulgaire imbécile.

Juſqu'à préſent, mon cher fils, vous avez plutôt étudié le ſtile que les faits dans les Hiſtoriens qu'on a mis entre vos mains. Vous avez lu Xenophon & Tite-Live, mais c'étoit pour apprendre leur langue; & les beaux traits de Morale parſemés dans leurs Ouvrages, n'ont fait qu'effleurer votre ame. Le temps eſt venu de ſacrifier l'étude des mots à l'étude des choſes,

d'exercer votre jugement, de conſacrer tout à la raiſon.

En commençant l'étude de l'Hiſtoire, conſultez toujours les Hiſtoriens originaux. Les Abbréviateurs, les Commentateurs, les Critiques, ne rempliſſent l'eſprit que d'anecdotes inutiles ou de vaines recherches. Gardez-vous cependant d'épuiſer le nombre immenſe des relations différentes : l'Hiſtorien qui inſtruit eſt le meilleur ; c'eſt lui ſeul qu'il faut lire. Il ne s'agit pas de ſavoir dans quelle année des fous ou des ſauvages ont commis des atrocités, mais comment ils ſont ſortis de leur barbarie. Cherchons à connoître les actions des grands Princes, & laiſſons dans l'oubli les noms & les règnes honteux de l'ignorant & vulgaire troupeau de ces Rois, qui n'ont paru que pour dormir ſur les trônes où le haſard les avoit jettés. En un mot, ce n'eſt pas l'hiſtoire des Rois, c'eſt celle des hommes qui doit nous intéreſſer. Ne liſons donc que ces Hiſtoriens originaux qui ont peint les temps où ils vivoient. Leurs ſucceſſeurs ont voulu jetter de l'ordre dans leur hiſtoire ; mais leur froide méthode a fait diſparoître l'eſprit des originaux ; aux détails les plus intéreſſans, on a ſubſtitué un catalogue aride de noms. Le naïf *Joinville*, ainſi mutilé par les Hiſtoriens modernes, reſſemble à *Montaigne*, traduit en beau françois du dix-huitième ſiècle.

Dans la vérité, ce n'eſt point un enchaînement d'aventures ſingulières, d'événemens brillans ; ce n'eſt point la grandeur des perſonages

qui rend une hiſtoire précieuſe, mais le coup d'œil, la pénétration, le jugement de l'Obſervateur. Tacite ſe plaint ſouvent de la diſette des matériaux, de la médiocrité des événemens, de la foibleſſe & de la baſſeſſe de ſes acteurs : c'eſt cependant ſur ces objets indifférens qu'il a écrit l'hiſtoire la plus intéreſſante & la plus inſtructive qui ait jamais paru.

N'abuſez pas cependant de mon principe. Je ne veux pas que l'Hiſtoire ſoit toute en ſpéculations ſur des faits racontés froidement & dépouillés d'intérêt & de chaleur ; je ne veux pas non plus que votre raiſon ſe fatigue dans une recherche continuelle de points de critique : ce ſeroit tomber dans un double excès ; mais que l'Hiſtorien exerce votre jugement, & charme votre imagination, & il aura réuſſi. Former des Philoſophes ou des Politiques, voilà ſon but. Combien peu l'ont atteint ! On les compte dans l'antiquité : ils ſont bien plus rares parmi les modernes.

Quel Hiſtorien a ſu rendre la vertu plus aimable que *Xenophon ?* Qui peut intéreſſer davantage le Lecteur que *Tite-Live ?* On admire dans *Salluſte* une préciſion énergique ; dans *Tacite* le génie étonnant qui ſonde les profondeurs de la politique, qui démaſque les trames ſecrètes de la tirannie, qui voue ſes infâmes inſtrumens à l'exécration des ſiècles. C'eſt en ſe familiariſant avec ces ſublimes Ecrivains, que l'homme connoît l'homme & l'antiquité, qu'il apprend à penſer, à s'exprimer énergiquement ; il peut,

avec les autres Hiſtoriens, ſe perfectionner dans la connoiſſance de leur langue : mais le grand art de la connoiſſance des hommes ne s'apprend que dans ceux-là. Je vous conjure donc, mon cher fils, de fouiller ſans ceſſe dans ces tréſors que l'antiquité nous a tranſmis, & de communiquer à votre pere, à votre ami, le réſultat des réflexions qu'ils feront naître en vous. Cette correſpondance fera mon plus doux amuſement : l'amuſement eſt tout ce que je puis eſpérer à préſent dans la vie. Depuis long-temps je ne ſacrifie plus à l'ambition, & je ſens la vérité de ce qu'a dit un de vos reſpectables ancêtres : « Quand l'homme touche à la fin de ſon rôle, » il reſſemble à un enfant importun, qu'il faut » amuſer & bercer juſqu'à ce que le ſommeil » le ſaiſiſſe ; & alors on tire le rideau ».

LETTRE II.

Sur l'Hiſtoire de l'Angleterre, & ſur le caractère de ſes Ecrivains.

Vous avez raiſon, mon cher fils; l'Hiſtoire univerſelle eſt un ſujet trop vaſte pour l'eſprit humain; il s'égare lorſqu'il veut embraſſer une perſpective auſſi étendue : c'eſt en ſe bornant qu'on peut tirer quelqu'avantage de l'Hiſtoire. Content de connoître ſuperficiellement les annales de toutes les Nations, le Savant ne peut approfondir que peu d'hiſtoires.

Vos obſervations ſur les Républiques de la Grèce & de Rome m'ont étonné. Vous les avez juſtement caractériſées comme les modèles les plus admirables (1) d'une ſociété politique qui n'auroit pour baſe qu'une fauſſe religion. Où la religion eſt imparfaite, le gouvernement politique ne peut être bon. Quand l'eſprit n'a pas été nourri des principes de la ſaine Théologie, il eſt ſujet à mille erreurs; & une ſeule erreur en religion, peut produire dans la légiſlation les vices les plus eſſentiels.

(1) Il eſt à préſumer que ſi l'Auteur eût vécu juſqu'à la révolution de l'Amérique, il n'eût pas donné cet éloge aux Républiques anciennes : certaines Conſtitutions américaines leur ſont aſſurément ſupérieures, & il eſt encore poſſible de les perfectionner. *Note du Traduct.*

Connoiſſant un peu l'Hiſtoire générale de l'univers, familiariſé avec celle de la Grèce & de Rome, vous devez tourner vos regards ſur un objet bien plus important pour vous, ſur l'Hiſtoire de l'Angleterre. Ce doit être la principale étude d'un Anglois; elle doit ſur-tout intéreſſer ceux qui, comme vous, ſont deſtinés à jouer un rôle brillant dans le Gouvernement, & dont le nom peut être placé dans les annales de la Nation. Les heureux habitans de cette contrée, qui ſeule peut-être (1) dans l'univers voit régner dans ſon ſein le bonheur & la liberté, doivent être curieux de remonter à la ſource de ces avantages, d'obſerver les gradations par leſquelles ils ont paſſé de la barbarie à la civiliſation, & de cet état à ce haut point de liberté bien affermie où nous ſommes aujourd'hui. La ſageſſe de notre conſtitution jette toute l'Europe dans l'étonnement. Ignorer ce que les étrangers admirent, ce qu'ils envient même, ſeroit impardonnable dans un homme que ſa naiſſance deſtine à jouir des avantages particuliers de ce Gouvernement.

Si je comparois l'hiſtoire de notre Nation du côté de l'amuſement, avec celles des autres païs, je n'en trouverois aucune qui pût entrer en parallèle avec elle. Dans ces dernières, des liaiſons

(1) A l'époque où l'Auteur de ces Lettres écrivoit, ſon aſſertion pouvoit être vraie; elle ne l'eſt plus aujourd'hui, que l'Amérique eſt libre. L'on peut même aſſurer que la liberté politique, & même une partie de la liberté civile, n'exiſtent plus en Angleterre. Voyez à cet égard ce qu'en a écrit le Docteur Price, dans ſes deux excellens *Traités ſur la Liberté civile*, pages 6 & ſuiv. du ſecond Traité. *Note du Trad.*

étrangères & étendues interrompent l'intérêt du Lecteur, & détruiſent la ſimplicité du plan. L'Hiſtoire de la Grèce peut être diviſée en ſept différentes hiſtoires ; celle de Rome, depuis l'époque où elle commence à être authentique, eſt plutôt l'hiſtoire de tout l'univers. Mais dans l'Hiſtoire d'Angleterre, le Lecteur peut ramener à un ſeul point de vue toutes les révolutions qu'elle a éprouvées ; & cette hiſtoire eſt ſéparée de toutes les autres, comme la contrée qui en eſt l'objet eſt ſéparée des autres Nations.

Les nuages qui jettent des ombres & des incertitudes dans l'hiſtoire des autres Nations, ſe préſentent auſſi dans la nôtre ; infidélité dans les récits, fables abſurdes, partialité outrée dans les Hiſtoriens, portraits ou trop flattés ou trop noircis. Ici c'eſt l'ignorance qui mêle ſes contes ridicules à des vérités ; là l'eſprit de ſatire qui diſtile ſon fiel ; d'un côté la prévention altère les objets, de l'autre le fanatiſme les groſſit en mettant ſon microſcope devant les yeux de l'Ecrivain. La plupart des Hiſtoriens d'Angleterre étoient dévoués à un parti ; quelques uns, dont les talens promettoient tout à la Nation, n'ont pas eu le loiſir de perfectionner leur ouvrage ; d'autres, laborieux Compilateurs, étonnent par leurs recherches immenſes ; mais ils ont manqué de cette ſagacité, de ce diſcernement heureux qui préſide au choix des événemens, qui laiſſe entrevoir dans le lointain les faits épiſodiques, qui ſait mettre à l'écart les anecdotes minutieuſes & inutiles. Le fatras des hiſtoires de cette Iſle reſſemble

donc à ſon ancien ſol. Ici des landes, des forêts; là des déſerts affreux ; dans quelques endroits un parterre embelli par l'art, ſans avoir rien perdu du luxe de la nature. Imitons, dans l'étude de l'Hiſtoire, le courage ferme de ceux qui ont défriché, enrichi le ſol de l'Angleterre. Mille obſtacles ſe préſentent, il faut les vaincre; à la prolixité des premiers Ecrivains, il faut ſubſtituer une préciſion énergique ; à leur rudeſſe, l'élégance du ſtile; à leur déſordre, la ſimplicité, l'unité; à leur ignorance, à leurs préjugés, ce coup d'œil philoſophique qui embraſſe toutes les parties du tableau, dédaigne les petits intérêts, n'enviſage que la vérité.

On peut diviſer l'Hiſtoire d'Angleterre en trois époques, bien inégales pour leur durée, mais d'une égale importance. La première embraſſe nos connoiſſances ſur l'origine de ce païs juſqu'à ſa conquête par les Normands. La ſeconde s'étend depuis le règne de Guillaume le Conquérant juſqu'au changement opéré dans la conſtitution, lors du ſupplice de Charles Ier. La dernière période renferme tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à nos jours. Au premier coup d'œil cette diviſion paroîtra trop inégale. La première époque embraſſe plus de douze ſiècles; la ſeconde n'en a que ſept, & à peine y en a-t-il deux dans la troiſième. Les Chronologiſtes adopteroient ſans doute une autre diviſion. Je n'ai conſulté dans la mienne que l'importance des événemens : que nous importe l'irrégularité des eſpaces ? L'œil du Philoſophe s'arrêtera plus long-temps ſur la

première partie (1). Le Légiſlateur qui veut connoître les reſſorts de notre conſtitution, approfondira la ſeconde; & comme la troiſième période développe nos liaiſons avec nos voiſins du Continent, nos relations dans l'autre hémiſphère, nos intérêts, notre état actuel, c'eſt proprement l'hiſtoire du Négociant & du Politique.

Le premier âge de l'hiſtoire de notre païs ne ſauroit faire ſoupçonner l'Hiſtorien de partialité. Nous pouvons conſidérer les premiers habitans de cette Iſle de cet œil déſintéreſſé avec lequel nous enviſageons les premiers habitans des autres contrées. Il n'y a preſque point de rapport entre nos coutumes & celle des Bretons nos ancêtres. En remontant à l'origine des Nations, le Philoſophe peut obſerver avec curioſité l'homme animal, ſe dépouillant par degrés de ſa férocité naturelle, renonçant à cette nourriture incertaine & groſſière que lui procuroit la chaſſe; on le voit ſe transformer en paſteur, ſe livrer enſuite à l'Agriculture : peu à peu il obſerve, il découvre, il cultive les arts, & goûte enfin le repos & le bonheur deſtinés aux Nations policées & libres.

C'eſt alors, c'eſt-à-dire au ſecond âge, qu'on voit ſe former les premiers linéamens de notre conſtitution actuelle. Avant l'invaſion des Normands, on voyoit dans cette Iſle beaucoup

(1) Cela peut être vrai des Savans qui aiment à ſe perdre dans les monumens antiques; mais je doute qu'aucun Philoſophe liſe avec plus de plaiſir l'ennuyeuſe chronologie de l'Heptarchie ſaxone, que l'intéreſſante Hiſtoire du long Parlement. *Note du Traduct.*

d'uſages qui ſubſiſtent encore. C'eſt à cette époque que l'hiſtoire commence à devenir intéreſſante pour un Anglois; il apperçoit la naiſſance & les fondemens des différentes loix qui donnent des bornes à ſa *liberté*, & aſſurent ſa *propriété*; les droits de nos Monarques, les prétentions des Souverains étrangers; les coups répétés, mais toujours vainement, contre la liberté; le croiſement des divers intérêts; tous ces grands objets doivent l'intéreſſer vivement: c'eſt à tous ces événemens qu'il doit le bonheur dont il jouit.

Mais c'eſt ſur-tout avec l'hiſtoire des derniers ſiècles que tout Anglois doit être familiariſé: c'eſt à cette époque que le ton de notre conſtitution s'eſt décidé, que les droits reſpectifs du peuple & des rois ſe ſont éclaircis, que l'adminiſtration s'eſt éclairée, que l'état s'eſt élevé à ce ſuprême degré de puiſſance qui a fait l'étonnement de l'univers. Ici le peuple eſt légiſlateur; chacun de ſes membres peut aſpirer à l'auguſte fonction de le repréſenter (1). Connoître la conſtitution de l'Etat, eſt donc le premier devoir de tout citoyen.

C'eſt ſur-tout le vôtre, vous que votre nom & vôtre rang appellent aux premières places; les autres n'ont à défendre que leur liberté; vous

(1) Ce fait n'eſt pas vrai; & pour ne citer qu'un ſeul exemple du contraire, Birmingham, qui compte plus de 60,000 habitans, n'a pas de Repréſentant au Parlement: bien d'autres villes & bourgs ſont dans le même cas. Cette inégalité de repréſentation eſt un des plus grands vices de la Conſtitution angloiſe. *Note du Traduct.*

aurez à ſoutenir votre liberté, votre propriété, la dignité de votre place (1). Je vais donc vous communiquer le réſultat de mes recherches ſur cette importante matière; je vous préſenterai en même temps les faits & les conſéquences qu'on en doit tirer; j'écarterai tout ce qui ne pourra contribuer ni à votre amuſement, ni à votre inſtruction; je laiſſerai aux peſans Commentateurs ou aux Hiſtoriens ſiſtématiques le triſte mérite de tout dire, même ce qui eſt inutile : nous avons ſi peu de temps, & tant de choſes à apprendre!

(1) Cette diſtinction orgueilleuſe entre les intérêts des Plébéïens & des Patriciens Anglois, dictée par l'eſprit du corps auquel appartenoit l'Auteur de ces Lettres, doit faire ſentir le danger d'avoir, dans les Gouvernemens libres, un ordre plus élevé que celui du peuple. Les meilleurs eſprits, les plus juſtes, ne s'en garantiſſent pas; & par l'habitude, ils ſe mettent au-deſſus de celui dont ils tiennent leur titre. *Note du Traduct.*

LETTRE III.

Sur l'Origine des Anglois.

TOUTES les Nations ont eu le ſot orgueil de reculer les bornes de leur origine, & de lui donner un air miraculeux. Si nous jugions du caractère & des mœurs des anciens habitans de cette Iſle, par les légendes, les monumens, les traditions qu'ils nous ont tranſmis, nous croirions que dans ces premiers ſiècles les arts étoient cultivés, que les ſciences même étoient portées à un certain degré de perfection. Les Druides, ſi nous ajoutons foi à quelques fragmens antiques, entendoient l'Aſtronomie, la Médecine, donnoient des leçons de Morale & de Métaphiſique : mais quelle foi donner aux récits d'un peuple barbare (1) ! Les connoiſſances de ces Prêtres, comparées avec la brutale ſimplicité & l'ignorance groſſière du reſte de la Nation, pouvoient être regardées comme prodigieuſes : mais

(1) Il ſeroit néceſſaire de fixer, une bonne fois pour toutes, ce qu'on entend par *Peuple barbare* ou par *Sauvage* : peut-être après avoir bien réfléchi, trouvera-t-on que les peuples policés ont tort de les mépriſer. Les Bretons de ce temps-là reſſembloient aux Sauvages d'aujourd'hui. Or, liſez les *Lettres du Cultivateur Américain*, & vous verrez que le ſort de ces Sauvages, loin d'être ſi miſérable, eſt peut-être digne d'envie; car enfin, s'ils n'ont pas nos arts, ils n'ont pas nos beſoins, ils n'ont pas nos maladies, ils ne ſont pas tourmentés par l'ennui, & l'on ne peut dire qu'ils manquent d'intelligence. Liſez les diſcours vraiment éloquens que rapporte M. de Saint-John. En un mot, ils ſont libres, & quelle nation policée l'eſt ou le ſera jamais à leur degré ? *Note du Trad.*

méritent-elles le nom de *ſciences*, miſes en parallèle avec les connoiſſances immenſes de leurs Contemporains Grecs & Romains?

Ce n'eſt point ſur les fables abſurdes imaginées par les Druides même, que nous devons nous former une idée de ces peuples, mais ſur les jugemens qu'en ont porté les Ecrivains étrangers. Il paroît qu'avant l'invaſion des Romains dans cette Iſle, elle étoit couverte d'une population nombreuſe, & qu'elle étoit remplie d'animaux ſauvages & domeſtiques : les cabanes étoient bâties ſimplement, ſans goût, ſans ordre. Ils choiſiſſoient un canton fertile; c'étoit là qu'à l'ombre d'un bois, ou ſur le bord d'un ruiſſeau, ils fixoient ordinairement leur demeure (1). Ils n'avoient point d'autre nourriture que le lait & le gibier : l'uſage du bled leur étoit inconnu. Endurcis contre la rigueur du climat, ils ſe couvroient à peine de peaux de bêtes, & peignoient en bleu les parties de leur corps qu'ils laiſſoient à découvert. Cette coutume de ſe peindre étoit générale parmi eux; ſoit qu'ils cruſſent, par ce biſarre uſage, frapper de terreur leurs ennemis, ſoit que cette peinture, en fermant leurs pores, les garantît des injures de l'air.

Leurs villes, ſi un amas de hutes peut mériter ce nom, étoient bâties ſur les côtes : les étrangers s'y rendoient pour commercer. Les princi-

(1) Ne croit-on pas lire la deſcription des Wighams de l'Amérique? L'homme qui ne ſuit que l'impulſion de la nature, eſt partout le même. *Note du Traduct.*

paux objets de leur commerce étoient des peaux ; de l'étain (1) & quelques autres productions du ſol, qui n'exigeoient pas beaucoup d'art dans la préparation.

Leur gouvernement, comme celui des anciens Gaulois, étoit compoſé de différentes petites principautés. C'eſt le premier pas de tous les gouvernemens ; le premier Roi fut un père ; mais on ignore ſi le haſard de la ſucceſſion rendoit ces principautés héréditaires, ou ſi les Chefs étoient élus par la voix générale de la Nation. Lorſqu'un danger conſidérable & extraordinaire menaçoit la province, toutes ces petites hordes ſe raſſembloient & nommoient, dans une aſſemblée générale, le chef qui devoit les commander. C'eſt ainſi que Caſſibelaunus fut élu, lorſque le bruit de l'invaſion de Céſar ſe répandit en Angleterre. On pratiqua le même uſage lors de leur *révolte* (2) contre les Colonies romaines, ſous Caractacus & la Reine Boadicée ; car parmi les premiers Bretons, les femmes étoient admiſes aux principautés & au commandement général,

---

(1) Ce commerce d'étain date de la plus haute antiquité : voilà pourquoi les Grecs donnerent à ces Iſles le nom de *Caſſiteridæ*, & les Carthaginois celui de *Baratanac*, d'où eſt venu le mot *Britannique*. Ce mot ſignifie en punique, *terre d'étain*. V. l'Hiſt. Rom. P. Desbroſſes.

(2) Comment un Anglois peut il, dans ce cas, ſe ſervir de ce terme ? Quel droit avoient les Romains ſur la liberté & la propriété des Bretons ? Et quel droit n'avoient pas les Bretons de repouſſer les uſurpateurs par la force ? Les Hiſtoriens devroient être moins prodigues de ce mot *révolte*, & avant de l'appliquer, en fixer le ſens. *Note du Traduct.*

ou par le droit de ſucceſſion, leur nobleſſe (1) ou leur mérite perſonnel.

Tels étoient les uſages des anciens Bretons, & ce tableau eſt celui de toutes les Nations barbares. L'homme ſauvage, dans toutes les contrées, eſt le même animal. Les différences qu'on voit entre les Nations, ne réſultent que des coutumes introduites par le luxe. L'habitant de la Grande-Bretagne étoit à cette époque ce qu'eſt aujourd'hui l'habitant du midi de l'Amérique ou de la Cafrerie. Mais il régnoit parmi les premiers habitans de cette Iſle une coutume qui leur étoit particulière, & qu'on ne trouve chez aucune autre Nation ancienne ni moderne : c'étoit la communauté des femmes. Un homme ne pouvoit épouſer qu'une femme, qui ſeule jouiſſoit du titre & des privilèges d'épouſe : mais ſix, huit ou douze maris, liés enſemble par les nœuds de l'amitié, ſe raſſembloient, & convenoient d'avoir leurs femmes en commun; ſi l'on en juge par ce marché, les femmes étoient alors regardées comme des meubles. Cependant, quoique tout fût calculé pour le bonheur général, de grands troubles s'élevoient ſouvent dans ces petites ſociétés : cette communauté des femmes produiſoit des jalouſies, des diſſenſions, des combats ſanglans. Les enfans de chaque femme appartenoient

(1) Les Barbares auroient-ils de la nobleſſe la même idée que nous ? C'eſt ce qu'on ne peut affirmer : ce préjugé n'eſt pas dans la nature, ni conciliable avec l'eſprit d'égalité qui caractériſe les Sauvages.

à ſon mari; ils étoient tous intéreſſés à défendre la ſociété, puiſque nul d'eux ne connoiſſoit ſon père.

On peut apprécier les vertus d'une Nation en jettant un coup d'œil ſur les Miniſtres de ſon culte. Les Druides l'étoient de la Bretagne : on lit ſur eux mille récits contradictoires. Si l'on en croit des Savans qui ont ramaſſé avec ſoin toutes les traditions, leurs vertus égaloient leurs connoiſſances. Sans ceſſe occupés à obſerver les révolutions des aſtres & les phénomènes de la nature, ils exhortoient le peuple, guidoient le gouvernement, & le portoient à la paix ou à la guerre. Leur morale rouloit ſur deux points importans; le courage & la juſtice. Leur vie étoit ſimple & innocente. Les bois, une caverne, le tronc d'un arbre, leur ſervoient de retraite; ils ſe nourriſſoient de glands ou de fruits, & ſe déſaltéroient dans un ruiſſeau. Reſpectés par leurs connoiſſances, on admiroit en eux le mépris qu'ils avoient pour ces bagatelles auxquelles les autres attachoient une grande importance. Sages ſans aigreur, vertueux ſans oſtentation, ils s'étoient acquis ſur tous les eſprits un aſcendant prodigieux. Ils étoient chéris, obéis avec exactitude; leur empire n'étoit fondé que ſur leurs vertus. Miniſtres, dans leur origine, du culte de la Nation, ils devinrent bientôt ſes Juges. Il fallut leur ſuffrage pour donner aux loix une ſanction d'authenticité, & ils finirent par avoir ſeuls le droit de condamner un coupable à l'eſclavage ou à la mort.

Si nous conſultons d'autres Hiſtoriens, nous

y trouverons le revers du tableau ; nous verrons que la ſcience de ces Prêtres n'étoit que l'art de l'impoſture, & leur ſimplicité une paſſion ſauvage pour la ſolitude. Une barbarie miſtérieuſe régnoit dans leur langage, la rudeſſe dans leurs mœurs. Appellés pour éclairer le peuple, ils en devinrent les deſpotes & les bourreaux ; ils immoloient ſouvent des victimes humaines ; ils les enfermoient dans le ſein de leurs idoles, aſſez vaſtes pour en contenir pluſieurs à la fois, les livroient aux flammes, & les faiſoient expirer dans des tourmens affreux. Les femmes druides plongeoient leurs couteaux dans le ſein des ennemis faits priſonniers dans les combats : elles tiroient leurs augures en conſidérant, avec une attention atroce, la manière dont le ſang jailliſſoit des victimes humaines.

Il réſulte de ces contradictions, que les Druides cultivoient l'Aſtronomie, & que cette ſcience, plus que leurs vertus, leur donna un grand aſcendant ſur le vulgaire. C'eſt ici l'hiſtoire de tous les peuples barbares. L'Aſtrologie y eſt la ſcience la plus reſpectée : l'Aſtrologue eſt le ſecond, s'il n'eſt pas le premier homme de l'Etat. Il paroît encore aſſez probable que les Druides entretenoient le peuple dans une fauſſe religion, mais ils pouvoient n'être pas impoſteurs. Ils avoient reçu cette religion de leurs pères, ils la reſpectoient ſans l'approfondir, & la perſuadoient peut-être ſans la croire. Les ſacrifices humains étoient ſans doute rares ; on aime à le ſuppoſer. On n'immoloit que

des prisonniers de guerre : ce n'étoit pas la religion, mais la vengeance, qui présidoit à ces sacrifices. Les Bretons brûloient leurs ennemis; les Antropophages les mangent. Encore une fois, point de différence de l'homme sauvage à l'homme sauvage. Les Druides trouverent la coutume établie dans la Nation; il prêcherent d'abord pour l'abolir : elle subsista malgré leurs cris, & ils furent forcés d'être sacrificateurs.

En un mot, la religion des Druides n'étoit que celle de toutes les Nations barbares qui couvroient alors l'Europe : l'analogie du culte & des cérémonies le prouve. Tous les habitans de cette contrée de l'univers, comme l'a démontré le savant Antiquaire M. Perron, remontoient à la même origine; tous parloient le même langage, adoroient les mêmes dieux, obéissoient aux mêmes loix. Différentes invasions des peuples de l'Asie, changerent la face de l'Europe. Les langues des Grecs, des Romains, des Teutons, s'allièrent avec la langue Celtique, la défigurèrent. Les mœurs des Celtes éprouvèrent la même altération. Les contrées où le commerce attiroit les étrangers, ou que leur situation exposoit davantage aux invasions, essuierent d'abord cette révolution; tandis que les peuples qui étoient environnés de montagnes, ou isolés par le site du terrein, comme les peuples du pays de Galles, de Cornouailles, d'Ecosse, d'Irlande & de la Tartarie Crimée, conservèrent plus long-temps leurs premières mœurs. On voit encore de nos

jours qu'ils ont conſervé quelques coutumes des Druides, autant que l'introduction d'une nouvelle religion a pu le permettre. On retrouve encore dans l'Irlande des traces de cette ancienne ſuperſtition : elles s'effacent par degrés; encore un ſiècle, & il n'en reſtera plus aucun veſtige.

LETTRE IV.

Conquête de la Grande-Bretagne par les Romains.

C'EST en quelque façon un bonheur pour un peuple barbare, d'être conquis par un peuple policé. Les maux que l'ambition des Conquérans entraîne après elle, ſont bien funeſtes à l'univers; mais au moins ils amènent les arts, ils étendent l'empire des ſciences & de l'humanité (1). Les Bretons ſauvages & féroces avoient beſoin d'être civiliſés; & les Romains, de tous les Conquérans qui ont paru dans l'univers, étoient les plus polis, les plus généreux, les plus humains.

Un pays diviſé, comme la Grande-Bretagne, en une infinité de petites principautés, devoit être partagé par mille intérêts différens qui ſe choquoient; ſes chefs devoient être ſouvent en guerre, ſoit qu'ils fuſſent preſſés par l'ardeur de piller, ſoit pour tenir leurs troupes en exercice, ou pour ſatisfaire leur ambition. Le peuple étoit néceſſairement miſérable : c'étoit ſur lui que tomboit le fardeau de la guerre. Il n'avoit rien;

(1) Cette idée me ſemble fauſſe. Les Gengis & les Ninus, les Timur, les premiers Conquérans du monde, ont-ils étendu l'empire des ſciences & des arts?

Quand ce fait ſeroit vrai, il ne pourroit juſtifier l'injuſtice ni l'atrocité d'une conquête. *Note du Traduct.*

s'il eût eu quelque choſe, il en auroit été dépouillé.

Pour achever le tableau de la miſère de ce peuple, tout le commerce & les villes maritimes étoient dans la poſſeſſion d'étrangers qui s'étoient introduits dans l'Iſle long-temps avant l'invaſion des Romains. Reçus à titre d'hoſpitalité, ils s'étoient inſenſiblement rendus maîtres des plus fortes places, s'y étoient affermis, & delà faiſoient la guerre à leurs bienfaiteurs. Ce malheur, joint aux maſſacres fréquens & aux guerres inteſtines, augmentoit les calamités intérieures des Bretons, & ouvroit un accès facile au premier uſurpateur qui auroit voulu s'emparer de l'Iſle. Peu d'entreux avoient des armes; & ces armes, rejettées parmi les peuples civiliſés, n'étoient pas à l'épreuve de celles que l'art militaire avoit alors imaginées. Ils combattoient ſur des chariots armés de faulx tranchantes attachées aux roues. L'aſpect en étoit terrible; mais inutiles dans le combat, les chariots étoient plus propres à effrayer le ſoldat ignorant, qu'a rompre des rangs. Ils n'avoient pour armes défenſives qu'un bouclier d'oſier, & ils s'approchoient ordinairement de l'ennemi en criant, en frappant leurs armes, en faiſant un bruit terrible d'inſtrumens. Leurs chariots étoient deſtinés à attaquer la cavalerie ennemie. On voyoit ſouvent ces guerriers ſauter en bas, combattre à pied juſqu'à ce que la fatigue ou le mauvais ſuccès les obligeaſſent à remonter dans leurs chariots & à faire la plus prompte retraite. Les Nations barbares, terribles

dans le premier choc, n'ont point ce ſang-froid, cette opiniâtreté qui fait arracher la victoire. On ne trouve ces vertus militaires que dans les armées où la diſcipline & la ſubordination règnent; & une Nation aſſemblée à la hâte, ne réſiſtera jamais, quoique brave, à de vieilles troupes aguerries par les combats, animées par les ſuccès. Telle étoit la ſituation des Bretons. Leur pays étoit d'ailleurs ouvert de tous les côtés; point de villes, point de fortereſſes, point de places qui pût leur ſervir de retraite : ils n'avoient d'autre aſile que leurs forêts. En un mot, ils n'avoient pour eux que leur courage naturel, enflammé par un amour exceſſif de la liberté.

Tel étoit l'état de la Grande-Bretagne, lorſque les Romains y deſcendirent ſous le commandement de Jules-Céſar, le plus grand Capitaine qui eût encore paru. Lorſque je conſidère ce grand homme, qui avoit déjà conquis les Gaules, lorſque je réfléchis ſur ſon courage, ſon expérience dans l'art militaire, lorſque je vois qu'il commandoit des troupes bien diſciplinées, marchant au combat avec un ordre inconnu aux Barbares; lorſque d'un autre côté je jette les yeux ſur l'inexpérience, les diviſions, la miſère des Bretons, je ne puis concevoir comment ils purent réſiſter ſi long-temps aux Romains.

C'étoit une maxime de politique invariable à Rome, de ne point faire de grace aux Nations qui avoient ſecouru leurs ennemis : les Auxiliaires ne l'étoient jamais impunément. L'Angleterre étoit non-ſeulement l'alliée, mais l'aſile

des Gaulois, alors en guerre avec les Romains : Céſar ſe ſervit de ce prétexte pour juſtifier ſon invaſion dans cette Iſle. Son vrai motif étoit d'ajouter cette conquête à tant d'autres qui l'immortaliſoient. Le projet de reculer les bornes de la République romaine, quoique déjà trop étendue pour pouvoir ſubſiſter, étoit alors regardé comme la plus glorieuſe entrepriſe. Le reſte de l'Europe gémiſſoit ſous ſon joug, tout reconnoiſſoit les loix de ces fiers Conquérans, excepté ces contrées malheureuſes qui ne préſentoient qu'un aſpect hideux de forêts & de marais, & qui, ne laiſſant point entrevoir l'eſpérance du pillage, ne devoient pas tenter l'avidité des Romains. L'héroïſme étoit alors la manie dominante; on n'avoit point encore appris à jetter un œil de dédain ſur les Conquérans, ou à les déteſter. Céſar vouloit être un héros; il ſacrifia tout à la ſoif des triomphes, plus qu'à la juſtice.

Ses forces étoient compoſées d'Allemands, de Bataves, de Gaulois & de vieilles légions romaines; il mit à la voile des Gaules, arriva ſur les côtes d'Angleterre en très-peu de temps. Les Bretons, avec leur armée nue, firent une vigoureuſe réſiſtance : les combats furent ſanglans, les ſuccès variés. Caſſibelaunus fut choiſi pour commander en chef les forces de la Grande-Bretagne. Peut-être le Conquérant des Gaules eût-il échoué, ſi tous les Chefs qui commandoient les Bretons fuſſent reſtés unis; mais les diſſenſions s'élevèrent bientôt entr'eux : quelques-uns envioient la grandeur du Général; d'autres

étoient aigris de ſa ſincérité. Ils ſe retirèrent vers Céſar, ſe ſoumirent aux Romains, réclamèrent leur protection : cet exemple de lâcheté ne tarda pas à être ſuivi. Caſſibelaunus, affoibli par tant de déſertions, réſolut d'entrer en compoſition lorſqu'il en étoit encore temps ; il s'abouche avec Céſar, reconnoît la puiſſance romaine, s'engage à un tribut, donne des ôtages. On doit remarquer que dès l'origine, l'Angleterre étoit remplie de diviſions inteſtines (1) ; & ce fut toujours les diſſentions qui l'affoiblirent, ou qui attirèrent les uſurpateurs.

Les Romains furent ravis de cette conquête : elle étoit ſi glorieuſe, & elle avoit coûté ſi peu ! Mais des forêts immenſes, des déſerts affreux, ne préſentoient pas une perſpective ſéduiſante à des hommes qui ne cherchoient qu'à s'enrichir par des dépouilles. Ayant donc plutôt découvert que ſubjugué les parties méridionales de l'Iſle, les Romains retournèrent dans les Gaules avec toutes leurs forces, & laiſſèrent aux Bretons leurs coutumes, leur religion, leurs loix. Deux expéditions, que Céſar fit ſucceſſivement dans cette Iſle, augmentèrent plutôt la gloire que l'Empire de Rome ; & la Bretagne eut l'honneur d'avoir été le dernier triomphe de cette puiſſante Ré-

(1) Ces diviſions ne prouvent point contre les Gouvernemens libres, mais bien contre les Gouvernemens ariſtocratiques, qui ſont loin d'être libres ; & l'ariſtocratie dominoit dans la Grande-Bretagne à l'époque de la deſcente de Jules-Céſar. Cette remarque eſt néceſſitée par l'abus qu'on s'eſt permis de ce fait & de beaucoup d'autres pour décrier la liberté. *Note du Traduct.*

publique, qui avoit bien auparavant donné des loix aux plus puiſſans royaumes de l'univers.

Quel que fût le tribut que les Bretons s'étoient ſoumis de payer, il paroît par l'Hiſtoire qu'ils ne furent pas trop exacts à s'en acquitter. Je fais cette obſervation pour faire voir qu'on doit peu compter ſur un acte de ſoumiſſion extorqué, lorſque la puiſſance qui l'arrache eſt trop éloignée pour ſe faire obéir. Auguſte, à ſon avénement à l'Empire, avoit formé le deſſein de viſiter la Grande-Bretagne : il en fut détourné par une révolte ſubite de la Pannonie. Quelques années après il reprit ſon projet; mais ayant rencontré dans ſon chemin les Ambaſſadeurs Bretons, qui promirent de lui payer le tribut, & qui lui rendirent les hommages ordinaires, il abandonna une ſeconde fois ſon deſſein. Le tribut ne fut point payé. On préparoit une invaſion dans l'Iſle, lorſque les Ambaſſadeurs Bretons ſurent détourner l'orage qui les menaçoit par les flatteries & l'humilité : les Nations ſauvages entendent l'art de la flatterie preſqu'auſſi bien que les Nations policées. L'adulation eſt un fruit de l'eſclavage.

Tibère ſuivit les maximes d'Auguſte. Il jugea que l'Empire romain étoit déjà trop étendu; il abandonna donc tous ſes projets ſur l'Angleterre. Quelques Soldats romains ayant été jettés ſur les côtes angloiſes, les habitans les ſecoururent non-ſeulement avec la plus grande humanité, mais les renvoyerent même vers leur Général. Ces

traits d'hoſpitalité & ces favorables diſpoſitions, firent naître une alliance entre les deux Nations. La principale nobleſſe angloiſe accourut à Rome : la plupart même y recevoient leur éducation.

Par cette union, les Bretons commencerent à ſe policer ſenſiblement. Le premier art qu'un peuple ſauvage apprenne de ſes voiſins civiliſés, eſt l'art de la guerre. Quoique les Bretons n'adoptèrent pas entièrement les principes de l'art militaire des Romains, cependant ils empruntèrent d'eux leurs armes & leur méthode dans l'art de ſe ranger en bataille & de fortifier leur camp. Leur férocité s'adoucit auſſi dans le commerce des Romains. Ils commencèrent à battre monnoie : la plus ancienne pièce de monnoie eſt celle de Comius, qui ſe dépouilla un des premiers de ſa rudeſſe & de ſes préjugés nationaux, en ſervant dans le camp de Céſar. Ils continuèrent cependant à vivre en paſteurs & en chaſſeurs, n'en furent pas moins attachés à leurs premières ſuperſtitions. On ne voyoit point encore de villes s'élever, les habitations étoient rares. Auſſi quand je lis dans Céſar que ce peuple étoit nombreux, qu'il levoit promptement de grandes armées, je doute de ſa véracité : il eſt très-difficile, même à préſent, d'aſſembler des armées conſidérables ; & cependant il eſt certain que la population y eſt dix fois plus nombreuſe qu'elle ne l'étoit alors. Une Nation de paſteurs & de chaſſeurs ne peut jamais devenir conſidérable. Il faut, pour la ſubſiſtance d'un petit nombre d'hommes, un trop

grand eſpace de terrein, tandis que le Cultivateur fait ſervir toute la nature à ſes beſoins, & qu'une portion de terrein très-limitée peut, ſous ſa main laborieuſe, produire une grande quantité de ſubſiſtance. Il eſt donc probable que l'Hiſtorien romain a enflé le nombre des Bretons pour augmenter la gloire qu'il avoit eue de les ſoumettre.

LETTRE V.

Seconde Conquête de la Bretagne.

LA ſeconde expédition dans la Bretagne fut faite ſous l'Empire de Claudius, par Plautius, qui fut remplacé par Oſtorius : elle fut ſuivie des ſuccès ordinaires. Il eſt vrai que pluſieurs Brerons, qui préféroient leurs mœurs ſauvages à l'élégance & à la politeſſe romaine, aimèrent mieux périr courageuſement, que de languir dans les fers des Romains; mais inſenſiblement leur férocité fut domptée, & diſparut. Les côtes du midi, avec l'intérieur des terres, tombèrent au pouvoir des Conquérans, qui y affermirent leur puiſſance en fortifiant leurs camps, bâtiſſant des fortereſſes, établiſſant des colonies. Le reſte de l'Iſle attendoit en tremblant le moment fatal où les uſurpateurs les chaſſeroient de leurs poſſeſſions, ou les forceroient à recevoir leurs loix.

La proſpérité fait naître en général l'inſolence. Plus d'une fois les vexations odieuſes des Préteurs & des Officiers chargés de gouverner ce peuple, excitèrent ſon reſſentiment. Caractacus, Général & Roi des Bretons du nord, quoiqu'avec des troupes inférieures, non-ſeulement oppoſa une brave défenſe, mais fit ſouvent pencher la victoire en ſa faveur. Pour un peuple accoutumé à être battu, c'eſt triompher que de laiſſer la victoire incertaine. Caractacus continua pendant

neuf ans à fatiguer les Romains, & jetta ſouvent dans des allarmes terribles leurs Colonies. Mais enfin, dans une bataille déciſive, les Bretons furent entièrement défaits, & leur Général fut fait priſonnier. L'exclamation qu'il fit lorſqu'il fut conduit en triomphe à Rome, eſt trop remarquable pour être paſſée ſous ſilence. Frappé de l'opulence, de la ſplendeur, du luxe de cette grande ville : *Hélas !* s'écria-t-il, *comment eſt-il poſſible que ce peuple, ſi magnifique chez lui, m'envie une humble chaumière dans mon pays ?*

Les Bretons tentèrent un dernier effort ſous le règne de Néron pour recouvrer leur liberté. Paulin, Général des Romains, étoit parti avec la plus grande partie de ſes forces pour ſubjuguer l'Iſle d'Angleſea, où les ſuperſtitions des Druides étoient pratiquées avec les plus horribles circonſtances. Les Bretons profitant de ſon abſence, ſe ſoulevèrent généralement, commandés par Boadicée, Reine d'Iceni. Cette Reine avoit eſſuyé, de la part des Romains, les outrages les plus ſanglans ; elle avoit été condamnée, pour une légère offenſe, à être fouettée, & ſes filles avoient été expoſées à l'impudicité des ſoldats. Excitée par la vengeance, à la tête d'une puiſſante armée, elle tomba ſur les Romains, qui étoient ſans défenſe, prit leurs châteaux, détruiſit les principales places de leur Empire à Londres, à Verulam ; & tel fut le carnage, que plus de 70,000 Romains périrent dans cette révolte. Paulin, averti de cette ſédition, alla à la rencontre des Bretons, les vainquit dans un combat qui couta aux vain-

cus plus de 80,000 hommes. Boadicée déſeſpérée, s'empoiſonna. Ce fut le tombeau de la liberté de l'Angleterre. Tous les habitans qui ſurvécurent à ce déſaſtre, ſe crurent trop heureux de recevoir des fers, & perdirent non-ſeulement l'eſpérance, mais même le deſir de recouvrer leur liberté.

Ce fut alors que les Romains, renonçant au deſſein d'augmenter leurs conquêtes, ne ſongeant plus qu'à s'affermir dans celles qu'ils avoient faites, élevèrent une longue muraille pour ſéparer leurs provinces des Pictes, voiſins féroces & inquiets. Se bornant à adoucir le caractère de ceux qui leur étoient ſoumis, ils introduiſirent dans l'Iſle leurs loix, leurs coutumes, leurs habillemens, leurs armes, leur langage, leurs manières, leurs bains, leurs fêtes, leurs études & leurs ſciences. Une conduite ſi prudente, dont Agrippa avoit donné le premier l'exemple, fut ſuivie par tous ſes ſucceſſeurs avec tant de ſuccès, qu'on vit s'élever peu de troubles dans l'Angleterre, & que les Romains ne furent inquiétés que par les Sauvages du nord.

Si Rome avoit continué d'être paiſiblement maîtreſſe de l'univers, alors les Bretons, parfaitement policés, auroient pu ſe flatter de voir régner le bonheur dans leur pays; mais les chocs que reçut l'Empire romain, rempli de factions, gouverné par une ſoldateſque inſolente, déchiré par les ſéditions au dedans, au dehors attaqué de tous les côtés; ces chocs, dis-je, ébranlèrent toutes les parties de l'Empire. Les troubles des

Gaules

Gaules forcèrent les Romains à y faire paſſer les légions qui gardoient la Grande-Bretagne ; & avec elles la fleur de la jeuneſſe bretonne : ainſi l'on employoit toutes les reſſources pour affoiblir & rendre efféminé ce peuple ſi courageux ; on introduiſoit le luxe, les arts, les rafinemens de la volupté, pour amollir les eſprits ; on leur refuſoit l'uſage de ces armes qui auroit pu réveiller leur bravoure ; on enlevoit l'élite de leurs jeunes gens, & on laiſſoit languir dans la ſervitude & dans l'abjection, ceux qui reſtoient dans l'Iſle. On avoit exterminé depuis long-temps ceux qui auroient pu venger la liberté ; on ne conſervoit la vie qu'aux lâches, qui dans le commencement de la guerre avoient trahi leur pays, ou qui n'avoient pas oſé réſiſter à une uſurpation injuſte. Les Romains ayant alors tiré leurs forces de la Grande-Bretagne, les Pictes s'enhardirent à faire des incurſions. Ils deſcendoient probablement de ces braves Bretons qui, pour l'amour de leur liberté, avoient quitté leur pays, & avoient toujours combattu leurs tirans. Croiſant ſans ceſſe dans les détroits que les Romains ne pouvoient garder, ils couvroient la mer d'une infinité de petits bâteaux couverts de cuir, faiſoient de fréquentes deſcentes, rempliſſoient les contrées où ils paſſoient de carnage & de déſolation. Lorſqu'ils étoient repouſſés par des forces ſupérieures, ils ſe retiroient chargés de dépouilles, & épioient les occaſions favorables pour faire de nouvelles incurſions.

Ces entrepriſes furent ſouvent répétées, & les

Pictes toujours repouſſés juſqu'au règne de Valentinien le jeune, où l'Empire de Rome commença à trembler pour ſa capitale. Des nuées de Nations barbares, ſous le nom de Goths & de Vandales, ſe répandirent avec rapidité dans toutes les Provinces romaines, & y portèrent la terreur. Toutes les légions furent tirées de la Grande-Bretagne; tous les Bretons qui étoient au ſervice militaire eurent ordre de ſe rendre auprès de l'Empereur, alors pourſuivi par les Goths dans le Piémont & aſſiégé dans Aquilée, ville qu'il avoit réſolu de défendre.

Ce fut dans cette criſe fatale de l'Empire que les Romains, forcés d'abandonner la Grande-Bretagne, rendirent à ſes habitans leur liberté & le pouvoir de ſe choiſir des Rois. Pour ſe fortifier dans leur Iſle, pour défendre leurs remparts, ils leur donnèrent les meilleures inſtructions que des temps ſi orageux pouvoient permettre. Ils leur rendoient la liberté, mais non pas le courage. Et qu'eſt la liberté ſans le courage ? Rien de plus miſérable que la ſituation des Bretons à cette époque. Tous les ſoldats qui auroient pu les défendre étoient partis : ils n'avoient aucun chef pour les commander. Les diſſenſions commencèrent à naître. Les ennemis deſcendoient en foule de leurs montagnes, & ſortoient de leurs forêts comme des lions rugiſſans. La famine, avec ſon horrible cortège de maladies, de vols, de ſédition, vint porter leurs calamités au dernier degré. Leurs vices, comme l'obſerve Gildas, Ecrivain contemporain,

égaloient leurs malheurs ; & ce n'étoit qu'un affreux tableau de lâcheté, de cruautés, de miſères.

Dans cette terrible ſituation, ils implorèrent l'aſſiſtance des Romains : on conſerve encore la lettre qu'ils écrivirent à cette occaſion. *A Aetius, Conſul pour la troiſième fois :* « Chaſſés par nos barbares ennemis ſur la mer, & delà pourſuivis par d'autres barbares, nous n'avons que le choix de la mort, ou d'être tués par les uns, ou noyés par les autres ». Les Romains étoient incapables de ſe défendre eux-mêmes : comment auroient-ils pu ſecourir des alliés ſi éloignés, & dont l'amitié étoit alors inutile ?

Cependant, au milieu de ces grandes calamités, ce peuple malheureux trouva dans le Chriſtianiſme qu'il embraſſa, un bonheur ineſpéré. On ne ſait pas dans quel temps l'Evangile fut prêché en Angleterre, & il importe peu de le ſavoir ; mais il paroît certain que les Naturels de cette Iſle convertirent leurs Conquérans païens à la nouvelle religion ; & ſi ce peuple reçut la loi des autres, il donna ſa religion à ſes maîtres.

Les arts, la politeſſe & l'éloquence ne doivent s'accroître qu'inſenſiblement dans tous les pays. Une innovation trop ſubite, trop précipitée eſt toujours dangereuſe : les Bretons en ſont la preuve. Les mœurs d'un peuple policé, qu'ils adoptèrent, ne ſervirent qu'à les rendre plus miſérables. C'étoit un troupeau de victimes & d'eſclaves qu'on avoit apprivoiſés pour le premier uſurpateur. Un peuple ſauvage tiré de ſa bar-

barie, reſſemble en quelque ſorte à un ſol nouvellement défriché. Une culture de quelques années peut bien vaincre tous les obſtacles, mais un ſiècle s'écoule avant que le terrein ait acquis un degré ſuffiſant de fertilité. Ainſi le ſang & les tréſors verſés par les Romains pour la conquête de la Bretagne, ne ſervirent qu'à dépeupler le pays & à ouvrir le chemin à de nouvelles invaſions. Les Romains réuſſirent à éteindre le courage des Bretons; mais c'étoit anéantir dans leur ame le germe de toutes les vertus.

LETTRE VI.

Invaſion & règne des Saxons. Vème, VIème, VIIème, VIIIeme ſiècles.

L'HISTOIRE ne fournit que très-peu d'exemples de grandes invaſions où la Nation conquérante ne l'emportât pas ſur la Nation conquiſe. Les contrées obligées de ſe ſoumettre à un joug étranger, étoient preſque toutes plongées ou dans la barbarie ou dans le luxe. Il eſt un milieu entre ces deux extrémités, qui rend l'homme capable des plus grands efforts de courage & de vertu, & qui le prépare aux conquêtes. Tel étoit le point où étoient les Saxons, lorſque les Bretons étoient en proie aux invaſions des Pictes : cette Nation vertueuſe & guerrière avoit triomphé par-tout où elle s'étoit préſentée, & ce fut ſa protection que les Bretons recherchèrent.

On a accuſé les Saxons de perfidie dans le ſecours qu'ils accordèrent aux Bretons; on leur a reproché d'avoir ſubjugué ceux qu'ils avoient promis de défendre. Pour juger de la validité de ces reproches, il faut lire l'invitation que les Bretons leur adreſſèrent : Wittichind, Hiſtorien contemporain, nous l'a conſervée ; elle prouve combien peu les Bretons avoient droit de ſe plaindre de leurs nouveaux maîtres.

« Les pauvres & malheureux Bretons, preſque » détruits par des invaſions étrangères, & ha- » raſſés par des invaſions continuelles, vous de-

» mandent humblement du ſecours, très-vaillans
» Saxons. Nous poſſédons une vaſte & fertile
» contrée, nous vous la cédons, venez y com-
» mander. Nous cherchons la ſûreté ſous l'aile
» de votre valeur, & nous remplirons avec
» joie tous les ſervices que vous exigerez enſuite
» de nous ».

Les Saxons faiſoient partie de ces eſſains guerriers de Goths qui, ſortis des forêts du nord, vinrent donner des loix & la liberté au reſte de l'Europe. Une de leurs diviſions, ſous le nom de *Sueves*, avoit, quelque temps avant la conquête des Gaules par Céſar, ſubjugué une grande partie de l'Allemagne : ils étoient formidables aux autres Nations par leur force & leur valeur. Les Dieux ſeuls, dans l'opinion de leurs voiſins, pouvoient entrer en parallèle avec eux. Cette Nation guerrière ſe diviſa enſuite en pluſieurs branches : ce fut une d'elles qui envahit l'Angleterre.

Les Saxons étoient bien plus civiliſés que les premiers habitans de la Bretagne, quoique leurs mœurs n'euſſent pas encore les rafinemens & la délicateſſe de celles des Romains; ils s'habilloient avec une ſorte d'élégance, eſpèce de luxe inconnue aux Bretons. Les femmes portoient des robes de toile teintes en pourpre; leurs cheveux étoient liés en guirlandes, ou tomboient en boucles ſur leurs épaules; leurs bras étoient nuds, leur ſein toujours découvert : uſage que les Angloiſes ont conſervé, & qui paroît leur être particulier.

Leur gouvernement étoit entièrement élective, & approchoit du républicaniſme. Le mérite ſeul conduiſoit au commandement, & le commandement finiſſoit quand il n'étoit plus néceſſaire (1). La coutume de juger par douze jurés, vient des Saxons. L'eſclavage & la baſſe ſoumiſſion étoient inconnus parmi eux, & ils préféroient la mort à une vie ignominieuſe. Marcellin rapporte que Symmachus ayant fait des Saxons priſonniers, les deſtina à ſervir de ſpectacle comme gladiateurs, dans une fête qu'il donnoit à Rome. Le jour même de la fête, on les trouva tous morts. Chacun avoit préféré de s'arracher la vie, plutôt que de ſervir aux barbares plaiſirs du peuple de Rome.

On a beaucoup vanté la chaſteté de ce peuple. C'étoit un opprobre que de n'avoir point d'enfans. Ils excelloient principalement à la guerre : ils avoient appris la diſcipline des Romains, qu'ils avoient ſouvent battus. C'étoit une de leurs maximes que de regarder la victoire comme un avantage incertain, & le courage comme un bien réel. Une Nation guerrière eſt preſque toujours cruelle : on donne aiſément la mort qu'on ſe fait un jeu de braver. Auſſi a-t-on fait de grands reproches de férocité aux Saxons : je les crois exagérés.

---

(1) Le Roi, chez les Saxons, n'étoit conſidéré que comme le premier citoyen ; ſon autorité étoit plus attachée à ſon mérite perſonnel qu'à ſa couronne. On le rapprochoit même ſi fort du niveau des autres habitans, qu'on avoit fixé un prix pour ſa tête. V. *le Tableau de la Conſtitut. ſaxone.* Note du Traduct.

Vortigern, élu Roi des Bretons, ne tarda pas à obtenir le ſecours qu'il demandoit aux Saxons. Ils abordèrent en Bretagne, commandés par Hengeſt & Hirſa, de la race d'Odin. Ils marchèrent contre les Pictes; & ſecondés des Bretons, ils les battirent en pluſieurs occaſions, les forçant de ſe retirer dans les parties les plus ſeptentrionales de l'Iſle. Nombreux, puiſſans & redoutés, les Saxons crurent qu'ils pouvoient ſe payer du ſervice qu'ils avoient rendu aux Bretons, en s'emparant des Provinces qui étoient le plus à leur convenance. Ils obtinrent d'abord le conſentement des Bretons pour faire venir de nouvelles forces, ſous prétexte de garder les frontières. Ils s'établirent dans les provinces du nord, & repouſſèrent avec ſuccès les incurſions des Pictes & des Ecoſſois, qui furent obligés de ſe retirer dans leurs montagnes.

La tranquillité étant rétablie, il s'éleva des diviſions entre les Bretons & leurs alliés. Les Saxons mettoient un trop haut prix à leurs ſecours : les Bretons le diminuèrent. Dans des débats de cette nature, le plus fort a toujours raiſon. Les Saxons l'emportèrent donc. Attirés par la fertilité du ſol & la douceur du climat, ils s'y établirent, firent venir continuellement des colonies ſaxones, & tournèrent leurs armes contre les Bretons. La différence d'opinions religieuſes vint enflammer la diſcorde : la Bretagne étoit ſoumiſe au Chriſtianiſme, les Saxons étoient païens.

On manquoit, à cette époque, d'un héros chrétien pour venger les droits du Chriſtianiſme;

& c'eſt probablement ce beſoin qui a donné lieu au Roman du fameux Roi Arthus. On dit que ce fameux champion de l'Angleterre battit les Saxons en douze rencontres ; mais tous ſes exploits ne purent délivrer la Bretagne du joug étranger. Les Saxons ſuivirent leur plan ; de nouveaux eſſains de leurs compatriotes inondèrent cette Iſle, & dans l'eſpace d'un ſiècle & demi, leur domination ſe trouva affermie. Ils la diviſèrent en ſept royaumes ; ce qui fit donner à ce gouvernement, par les Ecrivains, le nom d'*Heptarchie ſaxone.*

Chaſſés de leurs anciennes poſſeſſions, les Bretons, pour échapper à la fureur des Conquérans, ſe retirèrent dans les montagnes du pays de Galles & de Cornouailles, alors déſertes & inacceſſibles. Une partie d'entr'eux paſſa la mer, & alla fonder une colonie dans cette partie de la France qui conſerve encore le nom primitif de leur Iſle.

Alors les poſſeſſions des Bretons tombèrent entièrement au pouvoir des Saxons, qui, amollis par le luxe, commencèrent à perdre leur férocité : avec elle diſparut (1) cet eſprit de liberté qui les avoit rendus ſi recommandables. Preſſés de jouir ſans travail, ils jettèrent dans l'eſclavage les Bretons vaincus.

---

(1) On a cru long-temps, & on croit encore, qu'un peuple ne peut guères conſerver ſa liberté ſans férocité, & qu'il ne ſe civiliſe & ne ſe polît qu'aux dépens de ſa liberté : c'eſt une erreur. Le courage ne ſe conſerve point au milieu du luxe & des plaiſirs ; mais il peut ſe concilier avec un certain degré de civiliſation. Un peuple civiliſé peut être libre, un peuple corrompu ne peut l'être. Ceci mériteroit d'être approfondi. *Note du Traduct.*

Ces malheureux furent forcés de labourer la terre, de nourrir les beſtiaux de leurs maîtres, & furent condamnés à tous les travaux de la ſervitude. Leurs enfans appartenoient au ſol arroſé de leurs ſueurs, comme le reſte du bétail; & c'eſt ainſi que s'établit en Angleterre la diſtinction des vilains ou ſerfs, empruntée des Romains, & adoptée enſuite par les Saxons.

Les Saxons ne craignant plus d'ennemis domeſtiques, s'abandonnèrent alors à tous les vices, & l'intérêt les diviſa bientôt eux-mêmes. Jaloux de s'aggrandir mutuellement, les ſept Rois qui gouvernoient, ou plutôt qui déshonoroient cette contrée, ſe firent une guerre perpétuelle. Pendant près de deux ſiècles, ce ne fut qu'un enchaînement de combats, & ce royaume éprouva toutes les horreurs qu'amènent ordinairement l'ambition, les perfidies, les guerres. Les Hiſtoriens de ces temps ſont auſſi barbares que les faits qu'ils décrivent. Répéter tous les petits événemens qui ſe confondent, ſeroit ennuyer ſans inſtruire; il ſuffit de ſavoir qu'après une foule d'uſurpations, de détrônemens & de meurtres, de batailles, Ecbert, deſcendu des Rois ſaxons, de la partie occidentale, parvint à ſe rendre maître, autant par droit de ſucceſſion que par conquête, de toute l'Angleterre : car tel fut le nouveau nom que prit cette contrée, pour la diſtinguer du pays de Galles, poſſédé par les Bretons, & de la partie ſeptentrionale, habitée par les Pictes & les Ecoſſois.

Les uſages bretons ou romains étoient entiè-

tement disparus. La langue du pays, qui avoit été le Celte ou le Latin, fut remplacée par le Saxon ou l'Anglois. Le territoire, divisé en Colonies ou Gouvernemens, fut partagé en Comtés, avec des noms saxons pour les distinguer. Les Saxons conservèrent leurs habitudes dans la paix, leurs armes dans la guerre, leurs titres d'honneur, leurs loix, leurs procédures par jurés; tels en un mot qu'ils les tenoient des Sueves. Mais leur gouvernement républicain fut anéanti, & remplacé par des monarchies despotiques & héréditaires; ils oublièrent bien vîte leur chasteté si vantée, leur horreur pour l'esclavage, & leur courage (1). Les Conquérans furent corrompus par la prospérité; ils devinrent à la vérité Chrétiens, & se firent baptiser par le Moine Augustin : mais ils conservèrent leurs vices, & même se souvinrent quelquefois de leur ancienne férocité. On assure, par exemple, que ces nouveaux convertis massacrèrent, dans un champ près de Caerleon, douze cens Moines bretons, qui ne vouloient pas reconnoître Augustin pour un Saint. Le Christianisme, lorsqu'il est mal interprété, est souvent plus funeste à la société que le Paganisme; car je ne me souviens point d'avoir lu, dans l'histoire des peuples païens, qu'on ait jamais immolé tout-à-la-fois un si grand nombre de victimes humaines. La dévotion du peuple & des Rois d'alors étoit celle de l'ignorance. Les

(1) Ces faits méritent d'être médités par ceux qui s'occupent de la politique. *Note du Traduct.*

premiers quittoient ſouvent le trône pour un cilice; & l'on vit pluſieurs Reines ſe vouer à la continence au milieu du mariage : auſſi furent-elles canoniſées après leur mort.

Les ſciences & les arts ſe répandirent à cette époque par toute l'Europe, mais perdirent par la tranſplantation. A la vérité l'état d'imperfection des ſciences ſuffit pour élever ces peuples au-deſſus de leur barbarie; mais ils étoient encore loin de la vraie lumière : dans les arts domeſtiques, ils étoient à peu-près au point où ils ſont aujourd'hui : maiſons, meubles, nourritures, plaiſirs, c'étoit à-peu-près la même choſe; mais toute la ſcience étoit renfermée dans le Clergé, qui, dominant par l'ignorance, ſe gardoit bien de répandre les connoiſſances. Les Hiſtoriens de ces temps parlent d'une éclipſe comme d'un phénomène effrayant : on croyoit à la magie; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, il y avoit des hommes aſſez fous pour ſe croire ſorciers. En deux mots, ignorance, cruauté & ſuperſtition, voilà ce qui caractériſe cette époque. L'Angleterre parut n'être réunie ſous la domination d'un ſeul Monarque (1), que pour donner plus de facilité à un nouvel uſurpateur.

---

(1) On compte dans l'Heptarchie ſaxone vingt-deux Rois, juſqu'à Guillaume le Conquérant, c'eſt-à-dire, pendant près de deux ſiècles.
10 furent des Princes uniquement guerriers & très-vicieux.
5 furent cruels & déteſtés.
4 indolens, ignorans, ſuperſtitieux.
1 bon, mais ſans vigueur.
2 ſeuls méritèrent de gouverner. *Note du Traduct.*

LETTRE VII.

Invaſion des Danois. IXème ſiècle.

ALFRED.

IL ſemble que ſous le règne d'un Prince auſſi fortuné qu'Ecbert, qui commandoit à un royaume uni, quoique vaſte, après l'expulſion ſur-tout des Pictes, des Ecoſſois, des Bretons l'Angleterre devoit jouir des fruits de la paix, & que le calme auroit dû s'étendre ſur les ſiècles qui le ſuivirent. Cependant telle eſt l'inſtabilité des choſes humaines, telle eſt la foibleſſe des plus ſages conjectures de l'homme, qu'Ecbert fut à peine établi ſur le trône, que tout le royaume fut allarmé par l'approche imprévue d'un ennemi brave, féroce & barbare. Ce fut dans le commencement du neuvième ſiècle qu'un eſſain nombreux de ces Nations qui habitoient les bords de la Baltique, connues ſous le nom de *Danois* ou de *Normands*, infeſta les côtes occidentales de l'Europe, & remplit toutes les contrées où il paſſa de carnage & de déſolation. Il eſt à remarquer que les Nations qui ſe trouvèrent en bute à leur furie, étoient des colonies de leur propre patrie, dont l'émigration datoit de quelques ſiècles, qui avoient maſſacré les habitans du pays où elles étoient maſſacrées à leur tour. Les Normands tombèrent ſur les côtes ſeptentrionales de la France; les Danois attaquèrent l'Angleterre, & entrant dans la Tamiſe avec un nombre

prodigieux de vaiſſeaux, emportèrent tout ce qui ne pouvoit être défendu ou mis à l'abri de leur invaſion.

La foible réſiſtance que les Danois éprouvèrent en Angleterre, ne ſervit qu'à les engager à répéter leurs incurſions, & à faire une nouvelle tentative la ſaiſon ſuivante. Le ſang des plus braves Anglois avoit été verſé dans la guerre civile, pour les querelles de l'heptarchie; & lorſque ces guerres furent terminées, les pélerinages, les pénitences, les cloîtres, les ſuperſtitions, qui les remplacèrent, affoiblirent, énervèrent encore le courage du peuple. Ainſi les Saxons ſe trouvèrent dans une criſe auſſi dangereuſe que les Bretons l'avoient été lors de leur invaſion. Ils crurent éloigner le péril en offrant de l'argent; capitulation honteuſe, qui prouve juſqu'à quel degré de baſſeſſe ce peuple avoit dégénéré de la valeur de ſes ancêtres. L'argent ne ſervit qu'à augmenter la cupidité & la fureur de l'ennemi. On mit des impôts ſur le peuple, qu'on leva rigoureuſement : nouveau ſujet de mécontentement; il hâta la chûte d'un trône qui commençoit alors à chanceler.

Ce ſiècle s'écoula ſans un événement déciſif. Les ſuccès furent variés; la fortune balança entre les deux Nations. On ne livra pas moins que douze batailles dans une ſeule année. Les Danois diviſèrent leurs forces en différens camps, les éloignèrent, en changèrent la ſituation ſuivant les circonſtances; ils fortifièrent les ports avantageux, bâtirent des châteaux pour la dé-

ſenſe des côtes; & tout le pays fut en quelque ſorte couvert de redoutes, dont on voit encore aujourd'hui des veſtiges. Cette manière de ſe fortifier, & la différence de religion, étoient les deux ſeuls points dans leſquels les Danois différaſſent des Saxons; ils avoient la même origine, & conſéquemment les mêmes mœurs.

La reſſemblance de langage, de manières, de loix, produiſit bientôt une eſpèce de commerce entre les deux Nations; & quoiqu'elles fuſſent toujours ennemies, les Danois ſe mêlerent inſenſiblement parmi les Anglois, ſe ſoumirent aux loix & aux Rois du pays qu'ils avoient en partie ſubjugué. Mais quelle union conſtante pouvoit exiſter entre des Chrétiens anglois & les Danois, toujours attachés au Paganiſme? Les Anglois, intolérans par religion, haïſſoient toujours les Danois, qu'ils avoient admis; & cet intoléraniſme fit couler des torrens de ſang.

Ce fut au milieu de ces orages, ſur ce théatre de cruautés, de jalouſie, de déſolation, que parut un homme deſtiné à venger ſa patrie ſanglante, à défendre ſes droits, à rendre heureux ſon ſiècle, à orner l'humanité même. Alfred le Grand étoit le quatrième fils d'Ethelwolfe, Roi d'Angleterre. Il avoit reçu la meilleure partie de ſon éducation ſous l'inſpection du Pape Leon, à Rome. Cette ville étoit alors regardée comme le ſiège des arts & des ſciences. A la mort du dernier de ſes freres, d'Ethelred, il fut appellé au trône de l'Angleterre, qui n'en avoit que le nom; car l'Iſle entière étoit au pouvoir des Da-

nois, qui la gouvernoient avec l'insolence & la cruauté dont un vainqueur barbare est susceptible.

Des combats signalèrent le commencement de son règne, & il fut à peine couronné, qu'il fut forcé de prendre les armes. La victoire l'accompagna dans les premières batailles; mais à la fin, accablé par les troupes danoises, qui grossissoient toujours, l'infortuné Alfred fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Abandonné de tous, sans appui, sans espérance, craignant à chaque instant pour ses jours, ce Prince ne voulut pas cependant abandonner ses Etats, suivant la coutume de ses prédécesseurs. Il se retira dans la chaumière d'un pauvre paysan, dans un canton solitaire du Comté de Sommerset, vers l'endroit où se réunissent les rivières de Parret & de Thone. Il y vécut pendant six mois comme domestique; & suivant le récit des Historiens, il essuya plus d'une fois, pour son indolence, les reproches de la femme du paysan. Le Comte de Devonshire connoissoit seul sa retraite. Ayant un jour défait un corps considérable de Danois, il fit part à Alfred de ses succès. Ce Prince résolut de profiter de la consternation de l'ennemi; il instruisit ses amis du lieu de sa retraite, les avertit d'être prêts au premier signal, avec le plus grand nombre de troupes qu'ils pourroient lever : mais aucun ne pouvoit donner connoissance des forces & de la situation de l'ennemi. Ne sachant à qui confier son projet, il résolut de s'en charger lui-même. Déguisé en berger, une harpe à la main,

il entre dans le camp danois, ſe fait introduire auprès du Général : on donna des éloges à ſon adreſſe pour jouer de cet inſtrument. Il obſervoit tout cependant : il vit que l'ennemi étoit diviſé ; il ſaiſit un moment favorable, vole vers le Comte de Devonshire, ſe met à la tête de ſes troupes, force le camp des ennemis, & gagne une victoire complette.

Alfred étoit auſſi habile dans l'art de la négociation que dans l'art de la guerre : il eut l'adreſſe de ſe faire reconnoître pour Roi par les Danois, comme par ſes ſujets. Londres, la capitale, n'étoit pas encore ſoumiſe; il l'aſſiégea, la prit, & la fortifia de manière qu'elle étoit imprenable. Il fit conſtruire une flotte nombreuſe, fit reſpecter ſes loix par les Danois qui vivoient dans ſes Etats, & réprima les invaſions des étrangers. Délivré des cruautés de l'ennemi, il ne parut plus occupé qu'à faire régner le calme, qu'à introduire les arts dans le pays qu'il avoit ſubjugué : on dit qu'il compoſa lui-même un corps de loix ; mais celles qui nous reſtent aujourd'hui ſous ſon nom, ne ſont que les loix pratiquées par ſes ancêtres les Saxons, & auxquelles probablement il n'avoit donné que la ſanction de ſon autorité. On lui attribue encore les loix ſur les épreuves par les jurés, ſur les peines & les amendes pour les offenſes ; mais elles remontent à une date bien plus ancienne que celle de ſon regne. Il ſuffit d'obſerver que les loix pénales de nos ancêtres étoient douces & humaines. Lorſqu'une Nation ſe civiliſe, les loix pénales de-

viennent plus nombreuſes, plus ſévéres; mais il eſt un degré où le peuple contre lequel elles ſont principalement portées, écraſé ſous leur fardeau, ſecoue avec indignation ce joug légal, introduit un gouvernement deſpotique, ou, par une révolte courageuſe, s'en empare lui-même (1).

Je connois peu de grands Hommes, dans l'Hiſtoire, qui n'aient eſtimé & protégé les ſciences. Alfred fonda, dit-on, l'Univerſité d'Oxford, & lui fit préſent de livres qu'il avoit apportés de Rome. L'eſprit de la ſuperſtition avoit alors étouffé tous les efforts de la Philoſophie. Ce grand Prince ſe plaignoit un jour de ce qu'il n'avoit pas dans ſes Etats un ſeul Prêtre qui entendît le Latin : il poſſédoit cette langue, & étoit auſſi verſé dans la Géométrie de ce ſiècle barbare. Il étoit bon Hiſtorien; il fit même quelques traductions d'Ouvrages latins, qui ſubſiſtent encore : on prétend qu'il compoſa quelques Poëmes en langue ſaxone. Il donnoit à l'étude toutes les heures qu'il pouvoit dérober à l'adminiſtration du royaume. L'économie étoit une de ſes vertus; il n'en fut que plus libéral : il étendit même ſes ſoins juſques ſur la méthode que le peuple ſuivoit pour bâtir. Juſqu'alors dans la conſtruc-

(1) Les inſurrections des peuples n'ont jamais eu pour cauſe directe la dureté des loix criminelles : la miſère exceſſive, le poids des impôts, la rigueur de la perception, voilà les cauſes ordinaires de la révolte. Il eſt bien vrai que là où il y a des impôts exceſſifs, les loix criminelles ſont très-ſévères; mais comme les taxes tombent ſur tous les individus, & les peines ſur quelques uns, voilà pourquoi on ſe révolte contre les impôts, & non contre les loix criminelles. *Note du Traduct.*

tion des maiſons on ne ſe ſervoit que de merrain, il y ſubſtitua la brique; & peu à peu la Nation ſuivit ſon exemple.

Quoique les règnes qui ſuivirent celui d'Alfred furent marqués par l'ignorance, la ſuperſtition & la cruauté, cependant c'eſt à dater de ce temps que la Nation ſe civiliſant, parut ſe dépouiller plus que jamais de ſa férocité. Les pièces de monnoie de ce temps ſont mieux frappées que celles des Princes qui avoient précédé. La marine commence à s'élever & à aſſurer les prétentions de l'Angleterre ſur l'Océan (1). Enfin c'eſt à cette époque que commence l'hiſtoire angloiſe, que notre conſtitution ſe développe. C'eſt par un motif de curioſité que nous avons jetté un coup d'œil ſur les événemens qui ont précédé le règne d'Alfred : un intérêt bien plus puiſſant nous engage à approfondir ceux qui le ſuivirent.

Ce grand homme mourut l'an 900, dans la cinquante-deuxième année de ſon âge, après un règne de plus de vingt-huit ans. La première partie ſe paſſa dans la guerre & dans les malheurs; la paix & les proſpérités ſignalèrent l'autre partie.

---

(1) C'eſt une des plus grandes folies qu'aient imaginée les Anglois, de ſe croire maîtres de l'Océan, cette grande commune du genre humain : *that great & ſtill remaining common of mankind*, pour me ſervir des termes d'un de leurs meilleurs Ecrivains, de Locke, dans ſon *Traité du Gouvernement civil*. Les bons eſprits de cette Iſle ont abjuré cette abſurdité politique, que le préjugé routinier conſerve ſeul dans l'eſprit du peuple. *Note du Traduct.*

LETTRE VIII.

Temps d'ignorance.

LES Hiſtoriens & les Critiques peignent les ſiècles qui ſuivirent celui d'Alfred comme entiérement barbares; cependant il reſte encore des traces de l'érudition & de la politeſſe de ces temps marqués dans l'Hiſtoire au coin de l'ignorance & de l'obſcurité. Sous le règne d'Edouard, ſucceſſeur d'Alfred, la galanterie n'étoit pas entiérement inconnue; & rarement un peuple féroce eſt galant. On connoît ſes amours avec Egwina. Fille d'un ſimple berger, elle avoit reçu une éducation digne d'une princeſſe; elle plut à Edouard, & le ſceptre s'allia avec la houlette. Ce fut ſous ce règne que l'Univerſité de Cambridge fut fondée. Le fameux Scot floriſſoit alors; Savant illuſtre, dont les connoiſſances immenſes ont frappé, ont étonné dans un ſiècle même qui ſe flatte de l'emporter ſur tous les autres en érudition.

Athelſtan ſuccéda à Edouard. Sous ce règne la Bible fut traduite en ſaxon; ouvrage qui peut donner une idée des connoiſſances de ce ſiècle. Ce Monarque fit pluſieurs alliances avec les Princes du Continent : on dit qu'il étoit craint de ſes voiſins, & aimé des plus grands Princes de l'Europe.

On ne trouve rien de remarquable dans le

règne d'Edmond Ier ; il fut le premier qui ordonna la peine de mort contre des criminels. Il avoit obſervé que les amendes & les condamnations pécuniaires étoient des châtimens trop doux pour arrêter l'avidité de ces ſcélérats qui, n'ayant rien à perdre, pilloient & voloient ſans ſcrupule. Il ordonna donc que dans une bande de voleurs, le plus vieux ſeroit condamné à la potence. On regarda alors cette loi comme très-ſévère : que diroient nos ancêtres, s'ils voyoient les loix pénales pratiquées par leurs deſcendans ?

La mort de ce Monarque eſt trop remarquable pour être paſſée ſous ſilence. Ses vertus, ſa douceur, ſa force, ſa tempérance, promettoient à la Nation un règne long & heureux. Dans une fête qu'il célébroit à Gloceſter, il apperçut un ſcélérat nommé *Leolf*, qui avoit été banni du royaume pour ſes forfaits. Ce miſérable avoit eu l'audace de s'introduire dans la ſalle où étoit le Roi, de s'aſſeoir même à une des tables. Indigné de cette inſolence, Edmond ordonna qu'on l'arrêtât. Leolf tire un poignard pour ſe défendre; le Roi, plein de fureur, s'élance ſur lui, le traîne par les cheveux hors de la ſalle. Leolf, toujours armé de ſon poignard, en perce le cœur du Monarque, qui tomba mort auſſi-tôt ſur ſon meurtrier.

Les Danois, ſous ces trois règnes, ſe révoltèrent ſouvent, furent toujours domptés, & toujours traités par les vainqueurs avec humanité. Les Moines commencèrent à ſe mêler de l'adminiſtration des affaires.

Edmond eut pour ſucceſſeur Edred, dont le règne commença ſous d'heureux auſpices. Il remporta pluſieurs victoires ſur les Danois & les Ecoſſois : les Moines les attribuèrent à une miraculeuſe protection du ciel. A la tête de ces Moines étoit Dunſtan, Abbé de Glaſtonbury. Il ſe rendit aiſément maître de l'eſprit foible du crédule Monarque, & devint le premier Miniſtre du royaume. Par ſon crédit les Moines acquirent une grande puiſſance dans l'Etat ; & ſous ce gouvernement monacal les opérations militaires contre les Danois furent pouſſées avec lenteur. La Majeſté royale fut avilie, l'eſprit de la Nation dégradé ; & quoiqu'on prodiguât à Edred les titres pompeux de Monarque d'Albion, de Roi de la Bretagne, ſon trône chanceloit & alloit lui être enlevé.

A ſa mort on éloigna ſes enfans de la couronne ; elle fut placée ſur la tête d'Edwy, fils de ſon frère aîné. La monarchie étoit alors élective, & le Clergé parut avoir la plus grande influence dans cette élection. Le Clergé n'avoit élevé Edwy au trône que pour contrebalancer le crédit des Moines, devenus trop puiſſans dans l'Etat. L'Angleterre, ainſi déchirée par des querelles de religion, étoit en proie aux horreurs d'une guerre civile, tandis que les Danois ramaſſoient de nouvelles forces pour l'accabler encore.

Le Clergé ſéculier poſſédoit toutes les richeſſes de l'Iſle ; mais les Moines étoient ſeuls en poſſeſſion de faire des miracles. Il n'eſt point d'impoſture, point de ſtratagême que n'emploia la

fourberie monacale pour ſe maintenir. On entendit les crucifix, les autels, les chevaux même, prendre ſa défenſe, invectiver les Prêtres ſéculiers. Le Moine Dunſtan paroiſſoit ſur-tout avoir un crédit immenſe dans le ciel; ſes extaſes étoient fréquentes; il éprouvoit de fortes tentations, & toujours en ſortoit victorieux. Le diable, diſent très-ſérieuſement les Moines, le tenta un jour ſous la figure d'une jolie femme. Le Saint, qui ſe doutoit du tour, le ſaiſit par le nez, le mène en leſſe hors du couvent, & l'expoſe aux railleries du peuple. On débitoit gravement ces contes; & ce qu'il y a d'inconcevable, on les croyoit partout. On eſt d'autant plus ſurpris de l'imbécille crédulité de ce ſiècle, que les connoiſſances claſſiques étoient répandues parmi le peuple, & qu'on cultivoit les beaux arts. Le temps a reſpecté deux diſcours prononcés alors par les Rois, qui reſpirent l'élégance, la clarté, qui ſemblent dictés même par le bon ſens.

Chez un peuple crédule, les charlatans & les faiſeurs de miracles ont toujours raiſon : auſſi, graces à leurs fourberies, les Moines l'emportèrent; Edwy fut détrôné, & ſon frère Edgar le remplaça. Sous ſon règne l'Angleterre fut parfaitement heureuſe, ſi l'on en croit les Hiſtoriens. Il rappella la tranquillité dont l'Iſle jouiſſoit ſous le gouvernement du ſage Alfred. Le ſiècle d'Auguſte parut renaître; car dans tous les ſiècles qui ſuivirent la décadence du goût & des arts, juſqu'à leur renaiſſance dans le quinzième ſiècle, c'eſt le ſeul qu'on puiſſe diſtinguer. On dit que

les flottes angloiſes montoient à quatre mille vaiſſeaux. Les Rois venoient avec empreſſement à la Cour d'Edgar, & s'en retournoient enchantés. La Muſique, la Peinture, la Poéſie, furent pouſſées preſque au degré de perfection (1) où nous les voyons, & entroient dans le plan de l'éducation. Les galanteries d'Edgar ont été célébrées par tous les Hiſtoriens contemporains, & ont ſervi de ſujet aux romances du temps. Il débuta par débaucher une Religieuſe; il ſéduiſit enſuite la fille d'un Gentilhomme : mais ſes amours avec la belle Elfrida, connus même aujourd'hui, éclatèrent davantage.

Edgar entendoit depuis long-temps vanter la beauté d'une jeune demoiſelle appellée Elfride, fille du Comte de Devonshire; il ne voulut pas croire entièrement tous les bruits du Public, il chargea ſon favori, Ethelwolfe, de voir, d'examiner cette incomparable beauté. Ethelwolfe ſe rend chez le Comte de Devonshire; ſon premier coup d'œil ſur la belle décida de ſon ſort, il en devint éperduement amoureux : telle fut la violence de ſa paſſion, qu'oubliant les intérêts de ſon maître, il demanda la belle Elfride en mariage. Le favori d'un Roi ne pouvoit eſſuyer un refus. Ses deſirs furent remplis : il fut marié ſecrettement. De retour à la Cour, il aſſura le Roi

(1) Il y a certainement ici de l'exagération; quoique les Anglois ne ſoient pas encore fort avancés dans ces arts, comparativement à l'Italie, par exemple, ils ſont bien loin cependant de ces ſiècles d'ignorance. *Note du Traduct.*

que la beauté d'Elfride étoit bien inférieure aux portraits qu'on en faiſoit, qu'il étoit étonnant que ſes charmes euſſent tant de célébrité. Le Roi fut ſatisfait de ſon récit, & ne pouſſa pas plus loin ſa curioſité. Ethelwolfe croyant Elfride entièrement bannie de ſa mémoire, lui repréſenta un jour que la fortune du Comte de Devonshire, qui n'étoit rien pour un Monarque, pouvoit exciter les deſirs de ſon favori, & lui demanda la permiſſion de préſenter ſes hommages à Elfride, & d'aſpirer à ſa poſſeſſion. Edgar accorda tout. Le favori vole vers ſa femme, fait célébrer en public ſon mariage : il eut toujours cependant la précaution d'éloigner ſon épouſe de la Cour. Le Roi étoit ſi facile à enflammer! Elfride étoit ſi capable d'inſpirer la paſſion! Son ſecret néanmoins ne put reſter long-temps caché. Les favoris ont toujours des ennemis, qui ne cherchent que l'occaſion de s'élever ſur leurs ruines. Edgar fut informé de tout; mais diſſimulant adroitement ſes vues, il prétexta un voyage dans le canton qui renfermoit ce prodige de beauté. Son favori l'accompagna; & lorſqu'il fut près de la place où elle étoit renfermée, le Roi lui dit qu'il deſiroit voir ſa femme, dont la beauté avoit été autrefois tant vantée. Ce fut un coup de foudre pour Ethelwolfe; il voulut détourner le Monarque de ſon projet : ce fut en vain. Il ne put obtenir que la permiſſion de le précéder, ſous prétexte de préparer tout pour ſa réception. A ſon arrivée il ſe jette aux pieds de ſa femme, lui avoue la ſupercherie qu'il avoit commiſe pour

s'assurer la possession de ses charmes; la conjure de cacher, autant qu'il seroit possible, sa beauté devant le Roi, trop prompt à s'enflammer. Elfride promit tout; mais soit vanité, soit esprit de vengeance, elle employa l'art le plus recherché pour relever l'éclat de ses charmes, & pour séduire le Monarque. L'événement répondit à ses espérances. Le Roi la vit, l'aima, & conçut aussi-tôt le dessein de la posséder. Mais pour mieux exécuter son projet, il joua l'indifférence aux yeux du mari. Quelques jours après, Ethelwolfe fut envoyé dans le Northumberland pour quelques affaires urgentes; il fut assassiné en route par ordre du Roi, qui bientôt après épousa Elfride.

Je me suis étendu sur cette histoire, parce qu'elle renferme des traces précieuses des coutumes de nos pères. Il paroît d'abord que les dames étoient alors admises à la Cour; on y voit aussi que les hommes & les femmes ne vivoient point séparés en Angleterre comme dans l'Espagne & quelques autres pays. Enfin on peut observer que quoique les Anglois fussent alors civilisés, il perçoit toujours dans leurs actions une férocité sauvage, qui les met bien au-dessous des siècles policés de la Grèce & de Rome. Mais un fait plus étonnant peint encore mieux le siècle. L'assassin, le sacrilège, l'adultère Edgar, fut mis au nombre des Saints par les Moines qui écrivirent son histoire.

Les vices du gouvernement d'Edgar se firent sentir dans les règnes suivans. La puissance des

Moines s'accrut, celle de l'Etat diminua en proportion. On négligea de conſerver les fortifications du royaume, & la molleſſe des Anglois ouvrit un accès facile aux Gallois, qui exigèrent des tributs exorbitans des Rois, & pillèrent les habitans ſans éprouver de réſiſtance. Edouard, appellé le *martyr*, on ne ſait pas pourquoi, fut couronné par la ſeule autorité du Moine Dunſtan. Il répandit ſes bienfaits ſur les Moines, & finit par être maſſacré. Cet aſſaſſinat fut commis par les ordres d'Elfride, qui, par un ſingulier contraſte, joignoit à la plus grande beauté les vices les plus horribles.

Ethelred II ſe trouvant incapable de réſiſter aux Danois, compoſa avec eux; mais depuis, s'étant fortifié par l'alliance du Duc de Normandie, il conçut l'abominable projet de maſſacrer tous les Danois qui étoient dans ſon royaume. Le ſecret fut ſi bien gardé, l'ordre ſi bien exécuté, que pas un ſeul Danois n'échappa à la mort. Un maſſacre auſſi cruel, auſſi perfide, loin de mettre un terme aux calamités qui accabloient ce royaume, en fit naître de nouvelles & de plus conſidérables : c'eſt le fruit ordinaire de ces ſcènes atroces, qui n'ont été que trop ſouvent répétées pour le malheur de l'humanité.

Swayne, Roi de Danemarck, furieux du maſſacre de ſes ſujets, dans lequel ſa ſœur même avoit été enveloppée, débarqua en Angleterre à la tête de troupes nombreuſes, remplit tout le royaume des marques horribles de ſa vengeance, contraignit Ethelred à fuir en Normandie. Les

Anglois incapables de réſiſter, ne voulant pas cependant ſe ſoumettre, gémirent pendant quelque temps ſous le joug Danois, & profitèrent d'une occaſion favorable pour rappeller leur Monarque fugitif. Ethelred reparut, mais auſſi foible que cruel; il perdit promptement l'amour & l'eſtime de ſes ſujets, & avec leur amour, ſon autorité. Il ne put jamais armer aſſez de troupes pour réſiſter aux Danois. La plupart des nobles, le peuple même, tous s'étoient ſoumis à leur Monarque. Swayne fut le premier Danois qui porta le ſceptre de l'Angleterre; mais il mourut avant d'avoir rétabli dans ce pays la tranquillité, le ſeul objet de ſes vœux. Son fils Canut acheva ce qu'il avoit commencé. Edmond-côte-de-fer, élu par quelques Anglois à la place d'Ethelred, voulut lui diſputer le gouvernement; mais Canut ayant remporté une victoire complette, donna la loi à ſon rival, le força à partager ſon trône: & la mort de ce Roi chimérique, qui arriva peu de temps après, laiſſa Canut ſeul & paiſible maître de tout le royaume.

Ce Monarque cruel fit mettre à mort la plupart des deſcendans de la race royale des Saxons, envoya les autres en exil. Il fut en même temps Roi d'Angleterre, de Danemarck, de Norwège; & c'eſt peut-être plus à cauſe de l'étendue de ſes Etats qu'à cauſe de l'élévation de ſon eſprit, que les Hiſtoriens lui ont donné le nom de *Canut le Grand*. Il eut encore un rapport avec tous les grands uſurpateurs. Les premières années de ſon règne furent marquées par la barbarie,

les dernières par l'humanité & la religion. On rapporte de lui un trait qui montre le mépris qu'il avoit pour les flatteries des Courtisans. Fatigué de l'encens qu'on lui prodiguoit, il se fit apporter une chaise au bord de la mer, s'y plaça au moment où la marée alloit monter; là il adressa ce discours à la mer : O mer ! tu es sous ma puissance, la terre que tu baignes est à moi; je te défends d'approcher davantage, & n'aie pas l'audace de mouiller les pieds de ton Souverain ! La marée montoit toujours malgré sa harangue : le Prince se tournant alors vers les Courtisans, leur dit que les titres de Seigneur & Maître n'appartenoient qu'à celui à qui la terre & la mer étoient toujours prêtes d'obéir.

Harold-pied-de-lièvre & Hardicanut, ses successeurs danois, étoient indignes de lui; le premier n'avoit aucune vertu, l'autre avoit tous les vices. Il mourut subitement dans une fête. La race des Princes danois étoit si détestée à cause de leurs cruautés & de leurs vexations, que les Anglois & les Danois élurent d'une voix unanime Edouard, surnommé *le Confesseur*.

Ce fut le terme non-seulement de la domination danoise, mais de toutes les invasions de ce peuple. Quoique pendant deux cens ans il eût continué ses ravages dans l'Angleterre, il ne changea point cependant les loix, ni les coutumes, ni le langage, ni la religion. Les différens châteaux que les Danois avoient bâtis, les nombreuses familles qu'ils laissèrent, ne servirent qu'à montrer les places de leur établissement. A l'avéne-

ment d'Edouard le Confeſſeur à la couronne, les Anglois & les Danois, fatigués des combats, ſe réunirent, & vivant paiſiblement, ne formèrent plus qu'un ſeul peuple.

Le règne d'Edouard le Confeſſeur fut long & heureux. Il avoit long-temps vécu en Normandie, & avoit preſqu'adopté le langage & les mœurs de ce pays. Les guerres qu'il fut obligé de ſoutenir contre les Ecoſſois & les Danois, furent toujours terminées heureuſement : cependant ſa facilité, ſa bonhomie, jointes à ſa crédulité & à ſa ſuperſtition, préparèrent une nouvelle invaſion en Angleterre, comme ſi ce malheureux pays eût été deſtiné à n'avoir que des étrangers pour maîtres.

Le Comte Godwin, par les ſoins duquel Edouard étoit monté ſur le trône, employoit tout ſon art pour faire tomber la couronne ſur ſon fils Harold. Ce ſujet trop puiſſant parut mécontent des faveurs que le Roi accordoit aux Normands, dont il avoit rempli ſa cour. Ce mécontentement produiſit une révolte. Edouard, vieux & indolent, voulut l'appaiſer plutôt par la voie de la négociation que par les armes. Traiter ſi mollement avec des rebelles, c'eſt montrer ſa foibleſſe, c'eſt augmenter leur inſolence. Harold regagna donc l'autorité pour laquelle il combattoit, & n'eut pas de peine à s'aſſurer la ſucceſſion de la couronne.

Tandis qu'Edouard laiſſoit ſon royaume en proie aux diſſenſions, il paroiſſoit ſérieuſement occupé à gagner un royaume céleſte; il n'aſpiroit

pas ſeulement à poſſéder toutes les vertus qui peuvent mener au ciel, il avoit encore la manie de vouloir être fêté comme un ſaint du premier ordre; il ſe vanta d'avoir eu des révélations, d'avoir le don de prophétie; il fut le premier qui toucha les écrouelles, mal qui depuis a été appellé *le mal du Roi*: mais ce qui lui aſſura une place diſtinguée parmi les Saints, c'étoit la continence. On aſſure qu'il n'avoit épouſé la belle Edithe que pour exercer ſa vertu, en combattant les tentations (1). Cette folie de virginité fut la cauſe d'une infinité de maux qui accablèrent le royaume.

---

(1) Une remarque qui mérite d'être faite, c'eſt que la continence pratiquée par les Rois & les Laïcs mariés, ne l'étoit point alors par les Prêtres: ces derniers perſiſtoient en Angleterre, & même en France, à vouloir être mariés. Le Comte d'Eſſex, ſi fameux par les amours de la Reine Eliſabeth, deſcendoit d'un de ces mariages eccléſiaſtiques, & voici ſa généalogie. Robert, Comte d'Evreux & Archevêque de Rouen, épouſa publiquement, vers l'an 996, une dame nommée Herlève, dont il eût quatre enfans; le premier fut Richard, qui lui ſuccéda au Comté d'Evreux; le ſecond fut Raoul de Vaçay; & le quatrième fut Gautier de Roſmac, auteur de la branche dont ſortit le Comte d'Eſſex.

V. l'Hiſtoire d'Evreux par le Braſſeur.

Voici d'autres traits dans le même genre, qu'on trouve dans le même Hiſtorien.

Foulques de Garlainvilliers, Doyen de la Cathédrale d'Evreux, épouſa une femme nommée Brielde, dont il eut dix enfans, qui prirent tous le parti du Cloître. Il mourut Moine de S. Evroult, dont ſon fils aîné étoit Abbé.

En 1059 on tint un Concile à Reims, où aſſiſtèrent tous les Evêques de la Province de Normandie; on y arrêta deux Canons qui défendoient aux Prêtres, l'un de porter les armes, l'autre de prendre des femmes, & de vivre avec elles comme ſi elles étoient leurs légitimes épouſes. Le premier canon fut exécuté ſans beaucoup de peine; il y eut plus de difficulté pour le ſecond, à cauſe des prétendus mariages déjà contractés & des enfans qui en étoient ſortis.

V. ſur cette matière un bon Mémoire qui ſe trouve à la fin du tome premier de la Correſpondance, *ſur ce qui intéreſſe le bonheur de l'homme.* 1783. Note du Traducteur.

Edouard n'ayant point d'enfans, eut quelque deſſein de laiſſer la couronne à ſon neveu Edgar Atheling; mais connoiſſant les projets & la puiſſance d'Harold, il ne décida rien pour la ſucceſſion : il eſt même aſſez probable que ce foible Monarque s'inquiétoit peu du ſort d'un Etat qu'il paroiſſoit mépriſer lui-même.

LETTRE IX.

Conquête de Guillaume. Onzième ſiècle.

A la mort d'Edouard, Harold leva le maſque, & manifeſta ſes prétentions à la couronne. On ne fut point ſurpris de cette réclamation; quelques-uns la crurent légitime, tous y ſouſcrivirent. Ses vertus lui donnoient quelques droits ſur une couronne élective juſqu'alors, & il appuya ſes droits d'un argument invincible, de ſon pouvoir ſans bornes. Il monta donc ſur le trône avec le titre le plus authentique: il avoit pour lui la voix de toute l'Angleterre.

Son élévation parut être le premier ſignal de tous ſes malheurs. Il fut d'abord attaqué par ſon frère aîné, qui ayant imploré l'aſſiſtance de la Norwège, prétendoit à la couronne d'Angleterre. Harold auſſi-tôt leva une nombreuſe armée, marcha à la rencontre des Norwégiens, qui s'étoient répandus dans les parties ſeptentrionales du royaume, & y avoient commis d'affreux ravages. Les deux armées ne tardèrent pas à ſe joindre. Le combat commença; les Norwégiens défendirent pendant quelque temps avec bravoure un pont qui les ſéparoit des Anglois; mais enfin la valeur de Harold vainquit tous les obſtacles; il s'empara du pont, aſſaillit les Norwégiens, & après un combat opiniâtre, les mit en déroute. On n'avoit point encore vu en Angle-

terre une bataille ſi ſanglante, & entre deux armées ſi nombreuſes; chacune étoit compoſée de 60,000 hommes. La nouvelle de cette victoire répandit une joie univerſelle dans tout le royaume; mais une autre nouvelle replongea les eſprits dans l'allarme & dans la conſternation. On apprit que Guillaume de Normandie, ſurnommé *le Conquérant*, étoit débarqué à Haſtings avec un corps nombreux de vieilles troupes, & qu'il réclamoit la couronne d'Angleterre.

Ce Prince étoit fils naturel de Robert, Duc de Normandie. Sa mère, nommée Artelle, étoit une belle fille de Falaiſe, dont Robert étoit devenu amoureux. Guillaume, le fruit de cet amour, dut ſa grandeur à ſa naiſſance, & ſa fortune à ſon mérite perſonnel. Doué d'une conſtitution robuſte, d'un eſprit vaſte & élevé, il avoit un courage que rien ne pouvoit intimider. Son père Robert, devenu vieux, devint ſuperſtitieux, comme tous les Princes de ce ſiècle, & voulut aller en pélerinage au ſaint Sépulcre de Jéruſalem. La nobleſſe voulut en vain le diſſuader de ſon projet, il y perſiſta toujours. En partant il recommanda à ſes amis, à tous ſes ſujets, ſon fils Guillaume, quoique bâtard; il exigea d'eux leur hommage & leur ſerment de fidélité pour ce jeune Prince, qui n'avoit pas plus de dix ans : alors il le mit ſous la tutelle du Roi de France, dans lequel il avoit une grande confiance.

Robert partit pour l'Aſie, mourut bientôt après, en laiſſant à ſon fils ſes vœux plus que ſa couronne. Notre jeune ſoldat ſe trouva expoſé à

mille dangers; il avoit tout contre lui, jeuneſſe, inexpérience, naiſſance incertaine, infidélité de ſon tuteur, titre conteſté. Il ſurmonta tout avec un courage rare; & juſqu'à ce qu'il eût rétabli l'ordre & la tranquillité dans ſes Etats, il ne tourna point ſes vues ambitieuſes d'un autre côté.

J'ai déjà obſervé qu'Edouard le Confeſſeur avoit long-temps réſidé à la Cour de Robert, Duc de Normandie : Guillaume étoit paiſible poſſeſſeur de ce Duché lorſqu'Edouard réclama la couronne d'Angleterre. On a prétendu que ce Prince exilé avoit promis ſon royaume, après ſa mort, au fils de ſon bienfaiteur; mais ce fait eſt très-incertain. Quoiqu'il en ſoit, Guillaume s'appuya ſur cette promeſſe pour demander le ſceptre d'Angleterre; il ajouta que Harold lui-même, lorſqu'il étoit réfugié ſur les côtes d'Angleterre, s'étoit rendu garant de cette promeſſe, il le ſomma de remplir ſes engagemens.

Harold n'écouta point ces prétentions, & réſolut de défendre par la valeur ce qu'il avoit acquis par ſes intrigues. Il étoit à la tête d'une armée victorieuſe, & qui ſe croyoit ſûre du ſuccès. Il répondit à Guillaume qu'il avoit été élu par le peuple, qui ſeul avoit le droit de placer les Rois ſur le trône; qu'il ne pouvoit céder ſa place ſans manquer à ſoi même, à ſes ſujets. A ces raiſons il en joignit une autre d'un bien plus grand poids : il étoit maître du ſceptre, & il ſavoit le moyen de le défendre.

Guillaume, qui avoit débarqué ſon armée à Haſtings, dans le Comté de Suſſex, ne parut

pas envahir un pays ennemi, mais plutôt camper dans le ſien; mais il fut promptement tiré de ſon inaction par l'approche de Harold, qui, fier de la défaite des Norwégiens, avançoit avec toutes les forces qu'il avoit employées dans cette expédition, toutes celles qu'il avoit pu ramaſſer dans les contrées où il avoit paſſé. Ces troupes étoient en général braves, actives, vaillantes, fermement attachées à leur Roi, & ne deſirant que le combat. L'armée de Guillaume étoit compoſée de l'élite du Continent : c'étoit de vieux ſoldats Bretons, Brabançonois, Flamands, Orléanois, François & Normands, qu'il avoit réunis ſous ſes drapeaux. Ces troupes, familiariſées avec la victoire, avoient la plus grande confiance dans ſes talens militaires. La veille du jour de la bataille, Guillaume envoya offrir à Harold de décider leur querelle dans un combat ſingulier, pour épargner le ſang de leurs ſujets. Harold refuſa, en diſant qu'il laiſſoit la déciſion à Dieu. Les deux armées, campées en préſence l'une de l'autre, attendoient avec inquiétude le jour du combat. Les Anglois paſsèrent la nuit en fêtes, en divertiſſemens, les Normands en prières.

L'aurore paroiſſoit à peine, que les deux armées étoient rangées en bataille. Harold étoit à pied, au centre de l'armée angloiſe; il eſpéroit encourager ſes ſoldats, par la vue de leur Roi, expoſé aux mêmes dangers qu'eux-mêmes. Guillaume, monté ſur un cheval, commandoit un corps de réſerve. Les Normands commencèrent le combat avec leurs arbalêtres. La grêle de

flèches qu'ils lancèrent incommoda furieuſement les rangs ſerrés des Anglois : on ſe joignit alors. Les derniers, armés de hallebardes, firent un carnage affreux des Normands. Guillaume tenta pluſieurs fois de rompre leurs rangs, ce fut toujours en vain ; il eut trois chevaux tués ſous lui. S'appercevant que ce bataillon épais étoit impénétrable, il fit ſemblant de fuir. Les Anglois trompés, quittent leur ordre pour le pourſuivre, & le ruſé Conquérant ne tarda pas à profiter de leur déſordre. A un certain ſignal, les Normands retournent à la charge avec une furie encore plus grande qu'auparavant, rompent les troupes angloiſes, & les pourſuivent juſqu'à un terrein élevé. Harold couroit de rang en rang; quoiqu'il eût combattu pendant toute la journée depuis le matin juſqu'au ſoir à la tête de ſes ſoldats, il continuoit toujours, avec un courage inaltérable, à exhorter ſes troupes par ſa voix & par ſon exemple. La victoire parut encore le favoriſer, & les Normands tomboient de toutes parts; le combat étoit toujours opiniâtre. La fortune enfin décida une victoire que la valeur ne pouvoit décider. Harold faiſant un furieux effort à la tête de ſes troupes, fut percé mortellement d'une flèche. Tout le courage des Anglois expira avec leur brave & malheureux Général. Il tomba l'épée à la main ſur des monceaux de cadavres ; enſorte qu'après le combat on put à peine le diſtinguer & le reconnoître.

Ce fut le terme de la monarchie ſaxone en Angleterre : elle avoit duré pendant ſix ſiècles.

Les Rois qui précédèrent Alfred étoient plongés dans l'ignorance, ceux qui le ſuivirent, tantôt combattirent la ſuperſtition, tantôt obéirent aveuglément à ſes déciſions. La couronne étoit plutôt léguée par les Rois à celui qu'ils en croyoient le plus digne, que tranſmiſe par l'hérédité. Quant aux loix & aux coutumes des Saxons, ils en introduiſirent pluſieurs, en adoptèrent beaucoup établies par les Bretons & les Romains, lors de leur invaſion. Leurs chefs prirent le nom de Rois, quelques-uns de *Baſileus*, noms grecs & romains inconnus dans le pays dont ils ſortoient. Leurs Comtes étoient appellés *Ducs*, mot emprunté des Romains, qui ſignifioit chez eux *Capitaine*. Le peuple eſclave étoit acheté & vendu avec le terrein qu'il affermoit, qu'il cultivoit; coutume introduite par les Conquérans de l'univers, & qui ſubſiſte encore dans les contrées où règnent les loix romaines. Le droit canonique étoit confondu avec le droit civil : ce droit canonique avoit été apporté de Rome par les Moines & les Prêtres, qui généralement y recevoient leur éducation. Nous ne donnerons donc pas une origine ſaxone à toutes les loix, à toutes les coutumes reçues alors en Angleterre, puiſque la plupart venoient des Romains ou des Bretons.

La victoire de Guillaume changea la face des choſes. Les uſages, les loix originales du pays furent confondus dans une maſſe générale d'un nouveau droit, & alliés aux inſtitutions normandes; l'Angleterre eut de nouveaux maîtres, de nouvelles loix, une nouvelle forme. Cepen-

dant le goût des connoiſſances, des arts, de la Philoſophie, qui ne devoit s'épurer entièrement que dans quatre ſiècles, fut toujours au même degré qu'auparavant. Il eſt étonnant qu'au milieu de tant d'événemens, de tant d'innovations, de tant de changemens dans l'adminiſtration, ce vrai goût ne fut jamais cultivé. On peut en donner une raiſon aſſez probable. L'éducation étoit dans les mains du Clergé; & tel eſt l'eſprit de ce corps, que, renfermé par intérêt dans une certaine ſphère de connoiſſances, il ne peut jamais s'élever ni élever les eſprits au-delà du point ſacré que lui marque ſa religion. Le Clergé étoit parvenu à ce point dans les temps même dont nous parlons; car un Moine du dixième ſiècle & un Moine du dix-huitième, éclairés au même degré, ne ſont propres que pour ébaucher les élémens des arts & des ſciences, jamais pour les perfectionner.

LETTRE X.

Guillaume le Conquérant.

Onzième siècle.

Nous touchons à cette partie de l'Histoire angloise où l'on voit se développer cette constitution nationale si sagement combinée, qui fait le bonheur des habitans de l'Angleterre. Ces loix qui font l'admiration du reste de l'Europe, cette liberté si précieuse qui règne dans cette contrée, commencent à poindre à cette époque. Les Anglois, jusqu'alors presque ignorés dans le reste de l'univers, vont jouer un rôle important dans l'Europe; & c'est la révolution à laquelle Guillaume le Conquérant dut le trône qui les tira de cet oubli.

Aussi-tôt après la victoire d'Hastings, qui couta, dit-on, 60,000 hommes à l'Angleterre, le vainqueur marcha vers Londres; il fit porter devant lui un étendard béni par le Pape même, & le Clergé se rendit promptement à cet argument invincible de son bon droit. L'Evêque & les Magistrats de la métropole allèrent à sa rencontre, & lui offrirent une couronne qu'il n'étoit pas en son pouvoir de refuser. Guillaume fut charmé de monter si paisiblement sur un trône que ses prédécesseurs n'avoient acheté qu'au prix de tant de combats, il souscrivit à tout ce qu'on lui demanda; & il est assez présumable que les

Prêtres n'oublièrent pas leurs intérêts. Quoique Guillaume pût forcer le peuple à recevoir la loi, il aima mieux cependant prendre la couronne comme un don de ſa main : il ſavoit qu'il étoit ſon vainqueur, il voulut être plus, il voulut être ſon Roi légitime. Guillaume, en fin politique, vit dans ſa ſoumiſſion volontaire un moyen ſûr d'augmenter ſon autorité : les Anglois n'y virent qu'une démarche dictée par la généroſité & la liberté. Animés par des ſentimens ſi contraires, l'un devoit opprimer le peuple, qu'il regardoit dans le fait comme incapable de lui réſiſter, les autres devoient ſe révolter contre un uſurpateur qui dans leur eſprit tenoit tout ſon pouvoir de leurs mains : auſſi vit-on éclore une infinité de ſéditions contre le nouveau Monarque ; il les appaiſa toutes, & toujours il fit éclater envers les rebelles ſa douceur & ſon humanité. Les Anglois ne vouloient pas payer d'impôts ; ils voyoient avec douleur qu'ils ne ſerviroient qu'à enrichir ceux qu'ils commençoient à regarder comme leurs conquérans : & d'un autre côté, Guillaume s'étoit engagé, par les promeſſes les plus ſolemnelles, à récompenſer la valeur de ces avanturiers, qui, pour le placer ſur le trône, avoient abandonné leur patrie.

Juſqu'alors Guillaume avoit plutôt traité les Anglois en père qu'en uſurpateur de leur pays, lorſqu'il apprit qu'un corps d'Anglois de Northumberland, joint aux Danois, avoit ſurpris la garniſon normande du château d'Yorck, & l'avoit paſſée au fil de l'épée. Après tant de ré-

voltes qu'il avoit appaiſées, après tant de pardons qu'il avoit inutilement accordés, il vit bien que la ſévérité pourroit ſeule réprimer ces ſéditieux. Il marcha donc vers l'ennemi, renvoya les Danois avec de l'argent, & fit tomber tout le poids de ſa vengeance ſur les Anglois, incapables de lui réſiſter.

C'eſt à dater de ce moment qu'il paroît avoir regardé l'Angleterre plutôt comme un pays de conquête, que comme un royaume juſtement acquis. Son averſion pour les Anglois, ſa partialité pour ſes compatriotes éclatèrent dans toutes ſes actions. Il dépouilla les uns des places honorables (1) qu'ils poſſédoient pour en revêtir les autres : il n'avoit d'autre but que de s'affermir ſur le trône. Il ne fut plus délicat dans le choix des moyens; il ſacrifia tout à ſes deſirs, juſqu'à la juſtice & l'humanité.

Si l'on peut ajouter foi aux Hiſtoriens de ce temps, ſi ſuſpects à tant d'égards, l'Angleterre étoit alors dans une ſituation déplorable. Les Normands faiſoient eſſuyer mille affronts au peuple vaincu; ils y ſembloient être autoriſés par le ſilence de leurs chefs : mais les Anglois indignés ſavoient ſe venger par des meurtres particuliers, & il ſe paſſoit rarement un jour ſans

---

(1) La liſte des dons faits par Guillaume à ceux qui l'avoient ſecondé dans ſa conquête, eſt énorme. Il donna au Comte de Bretagne neuf cens ſoixante-treize fiefs; au Comte de Richmond quatre cens quarante-deux, &c. Spelman calcula que dans la vaſte province de Norfolk, il n'y avoit pas plus de ſoixante-ſix propriétaires de terres du temps de ce Conquérant. *Note du Traduct.*

que l'on ne vît des cadavres de Normands assassinés dans les bois & sur les chemins. Le secret étoit si bien gardé, qu'on ne pouvoit jamais découvrir les auteurs de ces assassinats. Deux ordonnances rendues alors par Guillaume, mortifièrent plus sensiblement la Nation, jalouse de sa liberté; par l'une les Anglois furent dépouillés de leurs armes; par l'autre il leur fut défendu d'avoir de la lumière dans leurs maisons après huit heures du soir. A cette heure on sonnoit une cloche qui avertissoit les particuliers d'éteindre leur lumière & leur feu. Cet usage, qui s'appelloit *le couvre-feu*, reçu dans le Continent, révoltoit les Insulaires, étrangers à ce genre de servitude.

Chez une Nation brave, l'oppression entraîne toujours des révoltes (1). Guillaume savoit cette vérité politique; aussi prit-il toujours un soin singulier de réprimer la cruauté de ses compatriotes, d'adoucir le sort du peuple anglois par de bons traitemens. Edgar Atheling, qui avoit de justes droits à la couronne, fut un de ceux qui éprouvèrent sa clémence & sa bonne-foi. Ce Prince s'étoit réfugié chez les Ecossois, auxquels il avoit persuadé de se réunir avec lui pour appuyer sa réclamation. Guillaume alla à sa rencontre, & le joignit au nord de l'Isle; mais au lieu d'un combat, il proposa une conciliation. La paix fut rétablie entre les deux Nations; Edgar

(1) Cela n'est pas toujours vrai. Les Nations braves, mais ignorantes de leurs droits, & accoutumées au joug, sont patientes, & souvent même se font un honneur de leur joug. *Note du Trad.*

fut compris dans le traité. Il vécut depuis ce temps dans l'opulence, & vit le reſte de ſes jours s'écouler dans la paix, plus heureux ſans doute que s'il eût pourſuivi la carrière que l'ambition lui avoit ouverte.

Guillaume n'ayant plus de guerres à craindre, tourna toutes ſes vues ſur les arts & ſur les moyens de faire durer la paix. Son pouvoir n'étoit pas encore aſſez affermi pour qu'il pût abolir toutes les loix en vigueur dans l'Angleterre; il ſe contenta d'y faire quelques innovations, ordonna que les procédures ſeroient dorénavant rédigées en langue normande. Cette précaution biſarre, au lieu de rendre univerſelle l'étude de cette langue, reſtreignit la connoiſſance des lois à un petit nombre de perſonnes (1). On continua toujours à parler la langue angloiſe; & telle fut l'eſtime qu'on lui accorda, qu'elle ſe répandit même alors dans l'Ecoſſe & dans pluſieurs contrées adjacentes. Ce qu'il y a même de remarquable, c'eſt que le François n'emprunta jamais tant de mots de notre langue que dans ce ſiècle, où notre pays étoit ſoumis à ſa domination (2).

---

(1) Ce qui eſt un très-grand mal; car les loix devroient être connues de tous; mais pour l'être, il faut qu'elles ſoient ſimples & en petit nombre : ce qui n'eſt en aucun endroit, excepté dans la contrée où il n'y a d'autre loi que le bâton & le ſabre. *Note du Traducteur.*

(2) Il eſt pourtant vrai que les Anglois empruntèrent bien plus de mots de notre langue que nous de la leur. En empruntant de nous; ils gardèrent ſouvent leurs propres mots; par exemple, comme dans la capitale il étoit ſûrement du bon ton de prononcer le françois, ils diſoient à table, *beef*, *veal*, *mutton*, pour bœuf, veau & mouton; tandis qu'à la campagne ils retenoient les noms d'*ox*, *calf*, *sheep*, &c. *Note du Traduct.*

Depuis la converſion des Saxons au Chriſtianiſme, & pendant tous les règnes des Princes de cette Nation, les Evêques jouiſſoient du droit de juger les cauſes civiles. Guillaume les en dépouilla; il reſtreignit leur compétence aux ſeules matières eccléſiaſtiques : il tenta auſſi d'abolir les différentes épreuves reçues dans les tribunaux, & les combats en champ clos. L'épreuve, appellée *ordeal* (1) reſte de la ſuperſtition païenne, & encore en vénération chez les Saxons, ſe faiſoit par l'eau & le feu : on l'ordonnoit dans les cauſes criminelles où les ſoupçons étoient violens, où les preuves n'étoient pas évidentes. Dans l'épreuve du feu, l'accuſé étoit conduit en pleine campagne; on plaçoit devant lui, à différens eſpaces, des fers rouges, il falloit qu'il marchât deſſus les yeux bandés; s'il échappoit de cette épreuve ſans être bleſſé, il étoit déchargé de l'accuſation. Dans l'épreuve de l'eau, on jettoit l'accuſé garotté dans l'eau; ſon innocence étoit prouvée s'il couloit au fond : il étoit coupable s'il ſurnageoit.

L'épreuve par le combat étoit un autre uſage introduit par la barbarie déplorable de ces ſiècles. Elle conſiſtoit dans un combat qui ſe donnoit

---

(1) *Ordeal* eſt un mot ſaxon, tiré de deux mots *or* & *dele*, qui ſignifioient *le grand jugement*, ou *le jugement de Dieu*. Il étoit fort en uſage chez les Saxons. Le plus fameux jugement dont l'Hiſtoire faſſe mention, avant ſa conquête, eſt celui de la Reine Emma, mère d'Edouard le Confeſſeur, laquelle ſans ſe brûler marcha pieds nuds ſur neuf ſocs de charrue rouges.

V. The Hiſtory of the moſt remarkable trials, &c. *Lond.* 1715. Note du Traduct.

entre l'accuſateur & l'accuſé, dans une lice dreſſée à cet effet. Le vainqueur étoit jugé innocent, & le malheureux qui ſuccomboit, s'il ſurvivoit au combat, expioit, dans des ſupplices réſervés aux ſeuls coupables, quelquefois ſon crime, mais bien plus ſouvent ſa maladreſſe. Le Roi abolit les épreuves, comme contraires à la Juſtice & au Chriſtianiſme; il ſoumit toutes les cauſes à la déciſion de douze hommes d'un rang égal à celui du priſonnier : ces Juges furent appellés *Jurés;* & cette manière de juger, commune aux Saxons & aux Normands dès auparavant, ne fit que recevoir la ſanction de l'autorité royale, que lui appoſa le Monarque.

Il y avoit trente ans que Guillaume régnoit ſur l'Angleterre, lorſqu'il conçut le projet de viſiter ſes premiers Etats. A peine eut-il mis le pied hors de l'Iſle, qu'on vit éclater une nouvelle conſpiration : formée par les conſeils réunis des Normands & des Anglois, elle fut plus dangereuſe que les précédentes. Quelques Seigneurs des deux Nations, fiers de leur opulence, ſoupiroient après l'indépendance; d'autres avoient des torts à venger; d'autres en ſuppoſoient à leur Roi. Le Comte Walthof, qui avoit déjà éprouvé ſa clémence, lia une correſpondance avec Swayne, Roi de Danemarck, & Drone, Roi d'Irlande. Les meſures des conſpirés furent concertées avec les plus grandes précautions : le ſecret paroiſſoit bien gardé; mais un délai fatal dévoila ce ſecret, qu'on avoit été obligé de confier à beaucoup de perſonnes. Le complot fut découvert quelque

temps avant l'arrivée des Danois. Les chefs de la conſpiration furent arrêtés. Fits Auber, Gentilhomme Normand, & Walthof, eurent la tête tranchée. On ne ſait pas ſi cet acte de rigueur fut exécuté par les ordres du Roi, alors en Normandie, ou de l'autorité d'Odo, ſon frère, auquel il avoit laiſſé l'adminiſtration pendant ſon abſence, & naturellement porté à la ſévérité. Quoi qu'il en ſoit, on ne vit pendant un ſi long règne, que ces deux chefs conduits au ſupplice, quoique tant de révoltes ſucceſſives euſſent dû laſſer la patience de ce Prince, & quoique d'ailleurs il eût aſſez de pouvoir pour faire couler impunément le ſang de tous les rebelles ſur l'échafaud.

Quoique la fortune ait ſemblé favoriſer ce Monarque dans tout le cours de ſon règne, il faut cependant tirer ici le rideau ſur le reſte de ſa vie. Son déclin ne fut marqué que par des querelles domeſtiques, qui lui cauſèrent beaucoup de chagrins. Ses projets furent traverſés par ſes premiers ſujets, dont le bonheur avoit été l'unique objet de ſes travaux. Il avoit quatre fils, Robert, Richard, Guillaume & Henri, outre différentes filles. Son fils aîné Robert, encouragé par le Roi de France, prétendit pouvoir poſſéder la Normandie même pendant la vie de ſon père. Guillaume ne pouvoit avoir recours qu'aux Anglois pour ramener à ſon devoir ce fils dénaturé. Il leva donc une armée d'Anglois, paſſa promptement en Normandie pour arrêter les progrès de cette révolte inattendue. Il eſt aſſez ſin-

gulier que le même Prince, qui avoit conquis l'Angleterre avec une armée de Normands, retourna alors ſubjuguer la Normandie avec une armée d'Anglois. Pour réduire ſon fils, Guillaume trouva plus de difficultés qu'il n'en attendoit. Robert ſembloit avoir hérité, ſinon des vertus au moins de l'intrépidité de ſon père. Ayant ſurpris dans une embuſcade l'armée angloiſe, il en tailla une partie en pièces, & mit le reſte en fuite. Il s'avançoit alors avec chaleur contre le corps de réſerve que commandoit ſon père en perſonne. Par une étrange fatalité, le père & le fils ſe trouvèrent en face ſans ſe reconnoître. Guillaume, devenu vieux, n'étoit plus en état de donner de ces preuves de valeur qui l'avoient rendu jadis ſi fameux. Son fils le chargea avec tant de furie, que le père fut renverſé à terre; il alloit périr, déjà le bras étoit levé, lorſqu'un cri ſorti de la bouche de ce malheureux père, arrêta la fureur de ſon fils, qui reconnut ſa voix. Frappé de l'atrocité de ſon crime, il ſaute de ſon cheval, releve ſon père, ſe proſterne à ſes pieds, le conjure de lui accorder ſon pardon, lui promet une obéiſſance inviolable. Le Roi, entraîné par l'impulſion de la nature, prend dans ſes bras ſon fils qu'il croyoit perdu; & les armées, ſpectatrices de cette ſcène attendriſſante, partagèrent leur joie & leur réconciliation.

Cette ſoumiſſion ne fut pas de longue durée. Robert avoit goûté les douceurs du commandement, & ne ſupportoit qu'avec peine le fardeau de la ſubordination. Il ſe révolta donc encore une

une fois, & ſon père lui pardonna encore; mais Guillaume réſolut de faire tomber ſa vengeance ſur les François, qui excitoient ſans ceſſe ſon fils à la révolte. Après avoir mis ordre à l'adminiſtration d'Angleterre, il débarqua en Normandie avec une armée conſidérable, prêt à fondre ſur les premiers auteurs de la rebellion de ſon fils. L'orage alloit éclater : le Roi de France voulut habilement le détourner en propoſant une trève; mais une raillerie de ce Prince fit recommencer les hoſtilités. Guillaume étoit retenu au lit par une indiſpoſition, qui jointe à ſon embonpoint exceſſif, pouvoit avoir les conſéquences les plus dangereuſes. Cette ſituation étoit trop cruelle pour qu'on dût la ridiculiſer. Cependant le François, avec cette légèreté ſi naturelle à ſa Nation, plaiſanta le Roi d'Angleterre, en diſant qu'il étoit en couche au lit. Guillaume, indigné de cette plaiſanterie, voulut s'en venger (1), ſe mit en campagne; mais en ſautant un foſſé, le pommeau de ſa ſelle lui donna dans le ventre, & lui fit une violente bleſſure : cet accident, joint à ſa maladie, lui cauſa la mort.

C'eſt dans leurs actions que les caractères des Princes ſe peignent; & les portraits que font les Hiſtoriens à la fin de leur narration, ſont des hors-d'œuvres qu'on doit rejeter. Le Monarque dont nous venons de donner la vie, paroît avoir

(1) Je ne prétends pas excuſer la mauvaiſe plaiſanterie de Philippe, mais Guillaume étoit bien plus coupable que lui, de brûler des villes & d'égorger une foule d'innocens pour une mauvaiſe pointe. *Note du Traduct.*

éminemment poſſédé toutes les qualités. On lui a reproché ſon avarice, & la manie qu'il eut de convertir une partie de l'Iſle en parcs qui devoient ſervir à ſon plaiſir. Son avarice étoit peut-être excuſable, en ce qu'elle avoit pour objet de ſoulager ſon peuple (1). Les guerres de l'Etat ſe faiſoient aux dépens de la couronne; aujourd'hui les fonds deſtinés pour la guerre ſont fournis par le peuple. La barbarie ſeule des temps peut excuſer la fureur qu'il eut de multiplier les forêts. Enfin, on peut regarder que ſous ce Conquérant l'Angleterre ne perdit ni ſon nom ni ſon langage, que ſes forces maritimes augmentèrent, que ſes loix devinrent plus nombreuſes & furent mieux raiſonnées, que les mœurs s'adoucirent, que la ſuperſtition du Clergé fut moins groſſière, moins abſurde. Guillaume fut uſurpateur, mais il devint Roi légitime, puiſqu'il fit le bonheur de ſon peuple (2).

---

(1) L'Hiſtorien anglois dit que dans ce ſiècle les Rois amaſſoient pour leurs ſujets, qu'aujourd'hui ils amaſſent pour eux-mêmes: c'eſt une grande erreur. Les Rois de ces ſiècles barbares amaſſoient pour ſe battre, pour ſe divertir, pour enrichir leurs favoris, débaucher des femmes, écraſer le peuple. *Note du Traduct.*

(2) Malgré cet éloge, il faut dire que Guillaume fut un deſpote avare, dur, opiniâtre, cruel : il fut deſpote ſur-tout, & il n'eſt point de qualité qui puiſſe effacer cette tache. *Note du Traduct.*

LETTRE XI.

GUILLAUME-LE-ROUX.

1087.

PEU de Nations ont éprouvé plus de révolutions, peu de Gouvernemens ont ſubi plus de variations que celui de la Grande-Bretagne. Surpris par des étrangers, trahis de tous côtés, toujours en proie à des uſurpateurs, le ſort de ſes habitans étoit preſque auſſi triſte que celui de l'eſclavage : cependant, quoique ces convulſions ſucceſſives euſſent altéré la forme du Gouvernement, elles ne détruiſirent jamais le principe de leur liberté.

Nous avons vu les Normands faire tous leurs efforts pour anéantir leur conſtitution, mais ils ne purent jamais éteindre cet eſprit de liberté inné dans les Saxons, & le principal reſſort de leur état : les Normands, au contraire, & tous les étrangers qui s'établirent dans cette Iſle, loin de répandre les principes de ſervitude qu'ils avoient reçus ailleurs, acquirent, dans leur commerce avec les Anglois, cet eſprit d'indépendance qui les animoit.

Guillaume laiſſa trois fils, Robert, auquel il légua ſon duché de Normandie; Guillaume-le-Roux, qui depuis ſa mort s'étoit emparé du royaume d'Angleterre; Henri, le troiſième, eut les tréſors (1).

(1) Ce dernier article du partage étoit une grande abſurdité, car ces tréſors étoient pour le bien de l'Etat. Il falloit donc que l'héri-

Guillaume-le-Roux, en montant ſur le trône, trouva deux corps puiſſans qui s'oppoſoient à ſes deſſeins, qu'il falloit humilier. La Nobleſſe aſpiroit au même degré d'indépendance dont elle avoit joui ſous les Rois ſaxons, & le Clergé deſiroit s'ériger en gouvernement particulier, ſéparé du pouvoir ſéculier. Les prétentions de ces deux ordres furent l'origine des mécontentemens & des ſéditions qui éclatèrent ſous ce règne; joignez à cela que le peuple, jaloux exceſſivement de ſa liberté, ne voyoit qu'avec douleur un Monarque monter ſur le trône par un droit de ſucceſſion, originairement fondé ſur un droit de conquête.

Odo, l'oncle de Guillaume, lui diſputa le premier ſon titre. Son projet échoua; il fut arrêté, mais bientôt après il trouva le moyen de s'échapper en Normandie, où il trouva une retraite & des honneurs auprès du Duc Robert. Ce fut un prétexte ſuffiſant à Guillaume pour attaquer ſon frère. La guerre fut conduite avec vigueur, & ſuivie de ſuccès. Henri, le troiſième, frère du Roi, fut auſſi enveloppé dans cette guerre; il avoit ptis les armes parce qu'on ne vouloit pas lui donner les tréſors que ſon père lui avoit légués. L'Angleterre, déchirée par les diviſions de la famille royale, s'affoibliſſoit & ouvroit un accès facile aux incurſions de ſes voiſins. Les Ecoſſois & les Gallois profitèrent de

---

tier du trône, qui s'en déſaiſiſſoit, pillât de nouveau ſes vaſſaux pour avoir de l'argent. *Note du Traduct.*

cette occaſion pour ſe répandre en Angleterre. Guillaume, occupé dans une guerre déſavantageuſe, ne pouvoit arrêter leurs ravages. Pour mettre le comble aux malheurs de l'Etat, le Clergé ſe plaignit hautement d'uſurpations, d'entrepriſes ſur ſes privilèges; le peuple murmuroit à chaque augmentation d'impôts, tous les ordres paroiſſoient mécontens; on crioit hautement contre l'avarice, les débauches, la prodigalité du Monarque. Cette fermentation générale dans tous les eſprits faiſoit craindre les plus dangereuſes conſéquences, lorſqu'un des événemens les plus extraordinaires dont l'Hiſtoire faſſe mention, fixa l'attention de toute l'Europe. On voit que je veux parler de la première Croiſade.

Pierre, ſurnommé l'*Hermite*, qui n'avoit vu qu'avec indignation les cruels traitemens que les Infidèles, en poſſeſſion du ſaint Sépulcre, faiſoient eſſuyer aux Chrétiens qui y venoient en pélerinage, réſolut d'inſpirer à tous les Princes de la Chrétienté le deſir de recouvrer la Terre ſainte. Animé de ce deſſein, il parcourut toutes les Cours, prêcha les Rois, les peuples, & fit paſſer dans tous les cœurs l'enthouſiaſme qui régnoit dans le ſien. Le Pape Urbain II prêcha lui-même la Croiſade au Concile de Clermont, qu'il tenoit alors; & l'on vit une infinité de perſonnes de tout rang, de toute nation, arborer la croix rouge: c'étoit l'enſeigne du parti. Du nombre de ces premiers croiſés fut Robert, Duc de Normandie, Prince brave, & paſſionné pour la gloire, & plus encore pour les nouveau-

tés. Il falloit de l'argent pour ſoutenir les dépenſes d'une entrepriſe ſi ſingulière; il offrit à ſon frère de lui engager ſon duché pour une certaine ſomme. Guillaume accepta la propoſition. Il n'étoit point embarraſſé pour les moyens de lui payer la ſomme ſtipulée; il connoiſſoit les richeſſes de ſon Clergé : ſans s'inquiéter de ſes murmures, il leva rigoureuſement cette ſomme, en couvrant l'extorſion de ces impôts des prétextes les plus ſacrés. Le départ de Robert pour la Terre ſainte rendit Guillaume maître paiſible du duché de Normandie. Ce fut ainſi que cette province fut encore une fois unie à la couronne d'Angleterre; union qui fit naître ces guerres ſanglantes en France, qui pendant pluſieurs ſiècles dépeuplèrent les deux royaumes, ſans en enrichir aucun.

Guillaume fut charmé de cette acquiſition ineſpérée; & comme un deſir ſatisfait en fait toujours naître un autre, il conçut de plus vaſtes projets d'ambition. On offrit de lui engager la Guienne aux mêmes conditions que la Normandie : auſſi-tôt il met des impôts, lève les ſommes qu'il avoit promiſes. Il alloit les payer lorſque la mort interrompit le cours de ſes projets. Il chaſſoit dans une forêt dont ſon père avoit dépouillé le légitime propriétaire, lorſqu'il fut bleſſé mortellement au cœur d'une flèche lancée au haſard par un nommé *Tyrrel*. Il mourut dans la quarante-quatrième année de ſon âge : il en avoit régné douze. Il laiſſa à ſes ſucceſſeurs un royaume qu'il avoit étendu, mais appauvri, mais jeté dans l'eſclavage.

HENRI PREMIER.

1100.

Deux compétiteurs pouvoient aſpirer à la couronne; Robert, qui étoit engagé dans la guerre ſainte, & Henri, le plus jeune des frères, qui étoit en Angleterre. Le droit de la ſucceſſion étoit en faveur du premier, mais l'autre étoit ſur les lieux; & rien ne prouve mieux combien peu l'on eſtimoit alors le droit héréditaire, que la facilité avec laquelle Henri s'empara de la couronne, que le concert unanime de tous les ordres pour la lui donner. C'eſt ordinairement du ſein d'une guerre entre deux prétendans à la même couronne, que renaît la liberté du peuple: Henri connoiſſoit la foibleſſe de ſon titre, il réſolut de l'appuyer en gagnant l'affection de ſes ſujets; il confirma donc les loix des anciens Saxons, rendit au Clergé ſes anciens privilèges.

Robert, à ſon retour de la Terre ſainte, où il avoit refuſé d'être couronné Roi de Jéruſalem, ſe trouva dépouillé en ſon abſence d'un royaume qu'il regardoit lui appartenir par droit de naiſſance. Ses efforts pour le recouvrer furent inutiles. Ce Prince ſembloit n'être né que pour être le jouet de la fortune. Sa bravoure, ſa généroſité, & mille autres qualités dont il étoit orné, ne ſervirent qu'à le rendre dupe de chaque impoſteur, & l'inſtrument de manœuvres baſſes qui n'étoient pas dans ſon caractère. On le vit dans un temps pourſuivre ſes droits avec chaleur, dans un autre les céder avec une imprudente généro-

ſité. Ce fut ainſi qu'après avoir conſumé ſa vie dans les combats, les travaux, les fatigues, il ſe vit enfin dépouillé de tout; de ſon duché patrimonial, de ſa fortune, de ſa liberté, de ſes amis. Il vit la Normandie tomber au pouvoir du conquérant; & pour comble d'infortunes, il fut arrêté priſonnier, renfermé dans Cardiff, château du pays de Galles, où il languit pendant vingt-ſix ans dans une miſérable captivité.

L'acquiſition de la Normandie donna de la jalouſie au Roi de France, qui ne voyoit qu'avec douleur un ſi puiſſant rival dans ſon voiſinage. Cette jalouſie éclata; on vit naître alors ces guerres qui devoient être funeſtes même à des ſiècles futurs très éloignés. On dédaigna d'abord les ravages des François: Henri parut être tranquille ſpectateur en Angleterre; mais bientôt il montra que ſon inaction affectée n'étoit point l'effet de la crainte. Il paſſa en Normandie avec une puiſſante armée, & offrit la bataille à ſon ennemi. On en vint aux mains; un furieux combat s'engagea promptement. Un Cavalier françois, nommé *Criſpin*, attaqua particulièrement le Roi d'Angleterre, lui déchargea ſur la tête deux coups ſi terribles, que par ſon armure l'on vit couler des flots de ſang. Nullement déconcerté, le Roi continua ce combat ſingulier avec courage; & ramaſſant toutes ſes forces, déchargea lui-même un coup ſi furieux ſur ſon adverſaire, qu'il le jeta en bas de ſon cheval, & le fit priſonnier de ſa propre main. Ce coup détermina la victoire en faveur des Anglois, qui firent

un grand carnage des François : cette défaite hâta le retour de la paix, qui fut bientôt conclue.

La fortune ſembloit alors ſourire à Henri, & lui promettre une longue proſpérité. Il étoit maître de deux puiſſans Etats ; il avoit pour héritier préſomptif un Prince âgé de ſeize ans, jeune homme qui donnoit les plus grandes eſpérances : tous ſes ennemis étoient humiliés, ſoumis. Matilde ſa fille, étoit mariée à l'Empereur Henri IV ; enfin il régnoit ſur les cœurs de preſque tous ſes ſujets, & ſur-tout des Anglois. Cette félicité brillante fut détruite en un moment par un malheur imprévu, par un accident fatal, qui remplit de deuil & d'amertume le reſte des jours de ce Monarque. Henri, victorieux des François, retournoit en Angleterre, accompagné d'une nobleſſe nombreuſe. Sur un des vaiſſeaux de la flotte étoit ſon fils, qui s'étoit embarqué avec différens jeunes Seigneurs, pour rendre ſon paſſage plus agréable. Le jeune Prince deſirant être le premier à terre, promit une récompenſe aux matelots s'ils rempliſſoient ſon deſir. Leur ardeur fut fatale à tous. Le vaiſſeau donne ſur un écueil caché, & ſe rompt en pièces. Le Prince cependant ſe ſauvoit dans un bateau, & auroit échappé à la mort, s'il n'eût pas prêté l'oreille aux cris de ſa ſœur ; il étoit hors de danger, mais il ne voulut pas la laiſſer périr : il engage les matelots à retourner pour la ſauver. L'approche du bateau fournit une occaſion favorable aux autres pour ſauver leurs vies ; tous s'accrochent au bateau, qui, trop ſurchargé

de monde, coula bientôt à fond : il n'y eut qu'une ſeule perſonne de ſauvée. Lorſque Henri apprit la nouvelle de cette funeſte cataſtrophe, *il ſe couvrit la face*, & ne goûta plus de plaiſir depuis ce moment.

Le reſte de ſa vie ne préſente aucun événement important : ſon ambition étoit ſatisfaite. Sa fille Matilde cependant étoit devenue veuve; il la maria en ſecondes noces à Geoffroi de Plantagenet; & lorſqu'elle fut accouchée d'un fils, qu'il nomma Henri, il prit de la nobleſſe le ſerment de lui obéir à ſa mort. Les Seigneurs alors étoient toujours prêts à jurer ce que le Roi leur ordonnoit, mais ils ne l'obſervoient que juſqu'à la mort du Roi. Henri ne ſurvécut pas longtemps à cette cérémonie. Il mourut, dit-on, d'une indigeſtion, pour avoir mangé de la lamproie, dans la ſoixante-huitième année de ſon âge; il en avoit régné trente-ſix.

Il eſt ſingulier que les Hiſtoriens reprochent à différens Princes anglois de ce temps d'être montés ſur le trône ſans y avoir aucun droit héréditaire : on a répété cette accuſation contre Henri. On auroit ſupprimé ce reproche, ſi l'on eût conſidéré l'eſprit ordinaire des autres ſucceſſions.

Sous le règne d'Henri, le pouvoir des Barons & du Clergé s'accrut beaucoup : chaque Seigneur étoit un petit tiran qui dominoit deſpotiquement ſur ſes vaſſaux. Dans la vue de confirmer leurs privilèges fraîchement uſurpés, ces deux ordres ſe réunirent pour élire un Roi qui tînt de leurs mains, & non d'un droit de ſucceſſion dange-

reux pour eux, ſes prérogatives & ſon ſceptre. Leur choix tomba ſur Etienne, neveu du précédent Monarque : & quant au ſerment fait à Matilde, les Evêques donnèrent une ample abſolution. Ils ne pouvoient pas ſans doute faire un meilleur choix, mais c'étoit leur intérêt propre qui le leur avoit dicté, & non pas l'intérêt du peuple. Etienne ſe prêta à leurs demandes exhorbitantes; il reconnut tenir d'eux, & non de ſon droit de ſucceſſion, la couronne qu'il portoit : il confirma les immunités, les privilèges du Clergé.

ETIENNE.

1135.

Ce fut alors que le Gouvernement parut devenir ariſtocratique. Le pouvoir étoit dans les mains des Barons & du Clergé; ils bâtiſſoient des châteaux, les fortifioient, les rempliſſoient de garniſons nombreuſes, & pouvoient impunément y braver le Monarque. De toutes les calamités qui peuvent affliger un royaume, la plus grande eſt ſans doute un pouvoir deſpotique dans les mains de tous les Seigneurs. La tirannie d'un Monarque ne tombe jamais que ſur le cercle étroit de ceux qui l'environnent (1); mais le gou-

(1) C'eſt un vieux raiſonnement que je n'ai encore vu réfuter par perſonne, qui cependant eſt bien faux. Il n'eſt point de monarchie illimitée qui ne ſoit ariſtocratique. Le deſpotiſme, par-tout où il exiſte, s'étend du trône juſqu'au dernier degré où termine le pouvoir, juſques dans la main du dernier ſatellite de l'autorité. *Note du Traduct.*

vernement arbitraire d'une infinité de tirans ſubalternes étend ſa verge de fer, même ſur les dernières claſſes du peuple, qui ne peuvent encore eſpérer de juſtice. Enfin les Barons crioient pour leurs privilèges, le Clergé pour ſes immunités: mais le peuple étoit eſclave.

Etienne ſavoit tout cela; & pour diminuer le pouvoir de ces Seigneurs, il ſe rendit maître par force de quelques-uns de ces châteaux à l'abri deſquels ils troubloient la tranquillité du royaume.

Trois puiſſances différentes diviſoient donc alors l'Etat; le Roi & ſes partiſans, les Barons & leurs adhérens, & le Clergé, ſecondé par la plus grande partie du peuple: on vit encore s'en élever une quatrième. Matilde vint réclamer ſes droits à la couronne d'Henri. Cette femme hautaine, qui avoit été l'épouſe d'un Empereur, & qui s'en ſouvenoit toujours, accourut du fond de la Normandie, ſuivie de peu de partiſans. Etienne cependant, informé de ſon débarquement, vole à ſa rencontre, forme le ſiège du château d'Arundel, qui appartenoit à la Reine douairière, où Matilde avoit fixé ſa réſidence. Cette fortereſſe ſembloit ne pas promettre une longue défenſe, & alloit tomber entre les mains du Roi, lorſqu'on lui repréſenta que ce ſeroit manquer de reſpect à la Reine, à laquelle il appartenoit, que de la prendre de force. Il régnoit alors un eſprit de généroſité & de galanterie inconnu dans les ſiècles ſuivans. Etienne permit à Matilde d'en ſortir, l'eſcorta même juſqu'à Briſtol, autre fortereſſe également forte,

où il lui permit de ſe retirer. Cette action généreuſe, qui auroit dû avoir les ſuites les plus heureuſes, cauſa le malheur du Roi. Matilde, qui lui devoit ſa liberté, n'en profita que pour lever une armée contre lui, & cette armée fut victorieuſe. Pendant tout le cours de cette guerre civile, le royaume fut déchiré tour à tour par les deux partis.

Enfin une victoire déciſive gagnée par Matilde ſur les troupes du Roi, détermina ſon ſort. Les troupes que conduiſoit ce Prince étoient en partie mercenaires & étrangères, commandées par des Barons ſans expérience, plus accoutumés à tirannifer qu'à vaincre. Sa cavalerie prit la fuite, & l'infanterie ſuivit bientôt ſon exemple, & abandonna ſon Roi. Toute la race des Conquérans normands étoit brave; Etienne, dédaignant la fuite, reſta ſeul, & ſe battit à pied ſur le champ de bataille, aſſailli par une multitude de guerriers, & réſiſtant à leurs efforts avec une bravoure mémorable. Si ſa cavalerie ſe fût alors ralliée, il ſeroit ſorti victorieux du combat. Il étoit inveſti de tous les côtés; cependant il ſe fit jour pendant quelque temps avec ſa hache d'armes; elle ſe rompit, il tira ſon épée, & fit encore éprouver ſa valeur à ſes adverſaires. Enfin, après avoir fait des exploits mémorables, ſon épée fut miſe en pièces, il fut obligé de ſe rendre priſonnier.

Matilde fut alors proclamée Reine, & pendant quelque temps ſon autorité fut reconnue par la plus grande partie de la Nation; mais

comme elle dédaignoit d'accepter le fantôme de la royauté, que les Barons vouloient ſeulement lui accorder, elle les irrita bientôt par ſon orgueil, & les fit repentir de l'avoir élevée ſur le trône. L'Evêque de Wincheſter jouiſſoit alors d'une puiſſance illimitée; il avoit été le principal inſtrument de la révolution qui avoit placé la couronne ſur la tête de Matilde. Il leva donc une armée, pour lui faire voir que s'il avoit été maître de lui donner le ſceptre, il pouvoit auſſi l'en dépouiller. Ses deſſeins réuſſirent : Matilde fut encore une fois obligée de quitter l'Angleterre. Etienne fut tiré de ſes fers, & remonta ſur le trône.

Remis en poſſeſſion de ce ſiège dangereux, il n'y parut remonter que pour refuſer encore les demandes exorbitantes des Barons & du Clergé. Il fit tous ſes efforts pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſon fils, mais les Evêques s'y oppoſèrent. On raconte, ce qui ne paroît guères vraiſemblable, qu'il les enferma dans une maiſon, les menaça de les y retenir, s'ils ne ſouſcrivoient pas à ſa volonté. C'étoit une manière aſſez extraordinaire d'avoir leur conſentement; elle ne réuſſit pas : les Evêques trouvèrent des moyens de s'échapper, & de fuir en Normandie, où ils prirent des meſures pour élever un nouveau Roi.

Appuyé des intrigues épiſcopales, Henri, fils de l'Impératrice Matilde, & qui avoit été reconnu long-temps pour Duc de Normandie, débarqua bientôt en Angleterre avec une armée formidable. Les Barons, toujours peu fidèles à leurs

obligations, ſe diviſèrent à cette occaſion; & la guerre civile menaçoit de nouveau ce royaume, lorſqu'heureuſement pour le peuple une trève propoſée entre les deux partis ouvrit la voie à une paix plus durable. On arrêta qu'Etienne jouiroit de la couronne d'Angleterre pendant ſa vie, & qu'Henri ſeroit reconnu pour ſon ſucceſſeur. C'eſt ainſi que fut terminée une guerre civile qui depuis quelques années avoit fait couler des flots de ſang dans l'Angleterre. La Nation commença à reſpirer un peu des calamités qu'elle avoit ſouffertes. La mort d'Etienne mit ſon rival en poſſeſſion d'une couronne qui n'avoit cauſé au premier que de la fatigue & des dangers.

LETTRE XII.

HENRI II.

1160.

Nous avons vu juſqu'à préſent les Barons & le Clergé augmenter leur pouvoir en proportion de la foibleſſe des titres de leurs Rois à la couronne, & s'enrichir eux-mêmes des dépouilles de la majeſté royale avilie. Henri Plantagenet réuniſſoit en lui le droit héréditaire & le conſentement univerſel de la Nation, ſeuls titres qui puſſent fixer un Monarque ſur le trône. Connoiſſant tous ſes droits, il commença ſon règne en révoquant ces immenſes privilèges extorqués de la foibleſſe de ſes prédéceſſeurs.

Il fit d'abord démolir ces châteaux que les Barons & le Clergé avoient élevés de tous côtés, & qui ſervoient d'aſile aux aſſaſſins, aux traîtres, à tous les criminels (1). Il renvoya les troupes étrangères qui étoient à la ſolde de ſon prédéceſſeur; & ayant examiné la pauvreté de la couronne, il reprit tous les domaines qui lui appartenoient : il publia pluſieurs loix par leſquelles il rendit indépendant des Barons le peuple, qui

(1) Les déſordres occaſionnés par la féodalité étoient ſans bornes. A la lettre, il n'y avoit en Angleterre ni police ni juſtice. Le peuple étoit ſans propriété & ſans protection : il n'étoit rien, abſolument rien. Pour être en ſûreté, il falloit qu'un homme s'attachât à quelque brigand qui avoit un château. Et l'on a de nos jours oſé vanter cet état miſérable ! *Note du Traduct.*

étoit

étoit auparavant attaché à leurs domaines & à leurs manoirs.

Différentes villes obtinrent de lui des chartres, qui assurèrent à leurs citoyens leur liberté & leurs privilèges : ces chartres peuvent être regardées comme la base de la liberté angloise. Jusqu'alors on s'étoit égorgé pour savoir si l'Etat seroit monarchique ou aristocratique, si le Roi ou la Noblesse domineroit exclusivement ; mais alors la classe trop avilie du peuple sortant de l'esclavage où elle avoit été plongée, commença à tenir un rang dans l'Etat, & à réclamer pour elle les prérogatives de l'humanité. Ce fut la première atteinte donnée au gouvernement féodal : la liberté fut répartie avec plus d'égalité sur tous les ordres de la Nation, & les Rois furent alors capables de lever des armées sans avoir besoin du secours de leurs vassaux.

Mais quoique Henri eût en quelque façon diminué le pouvoir des Barons en augmentant celui du peuple, cependant il y avoit toujours dans l'Etat un troisième ordre, le Clergé, qui de jour en jour devenoit plus puissant (1). Liés par les mêmes nœuds d'intérêt, tendans tous au même but, ses membres marchoient à grands pas vers l'indépendance. Henri résolut de les humilier. Il vit qu'ils se prétendoient non-seulement exempts de toutes les taxes de l'Etat, mais même à l'abri de toutes les punitions. Il vit

(1) Qu'on juge de sa puissance par ce trait. Guillaume le Conquérant avoit donné à l'Eglise 28015 fiefs, sur 60215. *Note du Trad.*

qu'ils avoient extorqué, ſous le règne precédent, une extenſion ſur-tout des cenſures eccléſiaſtiques, & qu'ils prétendoient ſe maintenir dans ce privilège; il vit que ces droits abuſifs ne ſervoient qu'à aſſurer l'impunité aux criminels, qu'à multiplier leurs forfaits. En effet, on remarqua en très-peu de temps plus de cent meurtres commis par le Clergé, dont pas un ne fut puni, même de dégradation; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que les Evêques ſe glorifièrent de cette horrible indulgence. Au nombre des aſſaſſins eccléſiaſtiques qui obtinrent leurs pardons, fut un Prêtre du diocèſe de Sarum. La plainte avoit été portée devant le tribunal de l'Archevêque; les circonſtances du crime étoient d'une atrocité révoltante: cependant le criminel n'eut d'autre châtiment que d'être privé de ſon bénéfice, & d'être confiné dans un monaſtère. Frappé d'horreur à la vue d'une pareille injuſtice, le Roi éclata en reproches contre le trop indulgent Archevêque; celui-ci lui répondit qu'un Eccléſiaſtique ne pouvoit être condamné à mort, & qu'un Roi n'avoit pas droit de ſe mêler des affaires de l'Egliſe. Cet Archevêque étoit le fameux Thomas Becket, homme d'une baſſe extraction, & que le Roi avoit tiré de l'obſcurité pour le placer dans les premiers poſtes de l'Etat. Tourmenté par les plus fortes paſſions, il joignoit à un orgueil inſupportable un zèle fanatique, qu'il avoit ſu, dans ſes premières années, cacher ſous le vernis de la diſſimulation & d'une humilité apparente. Il étoit alors Chancelier de la couronne, Arche-

vêque de Cantorbéry & Légat du Saint-Siège. Tous ces titres réunis ſur ſa tête lui donnoient une grande autorité, mais la ſainteté qu'il affichoit l'avoit ſur-tout rendu reſpectable; il portoit toujours une haire; on ne parloit que de la ſimplicité de ſon équipage & de ſa table. Tant de pouvoir, tant d'orgueil, joints à une humilité feinte qui avoit ſéduit le peuple, étoient formidables : Henri en jugea du moins ainſi.

Dans une aſſemblée de la Nobleſſe, le Roi propoſa de ne plus permettre, aux Evêques d'aller à Rome, aux ſujets d'en appeller au St.-Siège, au Clergé d'excommunier ou ſuſpendre aucun Officier de la couronne ſans l'agrément du Souverain; & enfin, ce qui étoit l'article le plus important, il propoſa d'aſſujettir le Clergé, comme tous les autres ſujets, aux juges temporels. Ces propoſitions étoient dictées par le bon ſens, tous y ſouſcrivirent, Becket lui-même ne refuſa pas de ſigner. On les envoya au Pape pour avoir ſon approbation : le Pape déſapprouva tout. Alors Becket leva le maſque, déclara hautement le regret qu'il avoit d'avoir ſouſcrit avec le Roi à la conſtitution de Clarendon, comme on l'appeloit alors; & il ſe ſuſpendit lui-même, comme indigne d'exercer ſes fonctions juſqu'à ce qu'il plût au Pape de l'abſoudre.

Il obtint promptement l'abſolution, & alors il ne mit plus de bornes à ſon ambition. Quelques Hiſtoriens peignent Becket comme un ſaint, d'autres comme un hypocrite. Il ne faut croire

à aucun de ces portraits. Becket ſacrifia toute ſa vie avec inflexibilité à une erreur qui dans le fond étoit abſurde, mais que l'éducation & les préjugés des temps lui avoient appris à enviſager comme une vérité ſacrée : ce fut la faute de ſon jugement plus que de ſa volonté.

Le Roi ſe détermina à humilier un homme qui ne devoit qu'à ſa faveur l'autorité dont il jouiſſoit. Il l'accuſa d'avoir altéré les monnoies lorſqu'il étoit Chancelier. Tandis que les juges examinoient ſon affaire, Becket entra inſolemment dans le Conſeil, ſa croſſe à la main : il vouloit intimider ſes juges; mais, malgré ſon audace, il fut condamné comme un traître. Il trouva cependant le moyen d'échapper au châtiment en fuyant en Flandres.

Les Papes étoient depuis long-temps formidables aux Rois d'Angleterre. Alexandre III, qui portoit alors la thiare, épouſa la querelle de Becket; il fit conſentir le Roi à une conférence, qui n'aboutit à rien : une ſeconde conférence n'eut pas un meilleur ſuccès. On en propoſa une troiſième, elle fut acceptée. Le Roi, fatigué des menaces répétées du Pape & des excommunications continuelles de ſon Clergé, conſentit à preſque toutes les choſes qu'exigea le hautain Prélat. Tous les articles étoient arrêtés, Becket alloit donner au Roi le baiſer de paix, lorſqu'il lui prit fantaiſie de dire que c'étoit pour l'honneur de Dieu. Le Roi voulut qu'il rétractât cette expreſſion; Becket inſiſta : le débat recommença,

& la conférence n'eut encore aucun effet (1).

Enfin, après un intervalle de quelques années, on les réconcilia : l'Archevêque fit ſon entrée à Londres au milieu des acclamations de la populace. Le ſuccès avoit enflé ſon orgueil : il ſe promena de ville en ville avec une eſpèce de cavalcade triomphale ; mais à peine étoit-il rétabli dans ſon ſiège, qu'il commença à outrepaſſer les bornes de ſon pouvoir. Il excommunia ſolemnellement deux Seigneurs qui s'étoient oppoſés à ſes deſſeins, publia les lettres du Pape pour ſuſpendre quelques Evêques qui s'étoient montré ſes ennemis. Le Roi étoit alors en Normandie; il apprit bientôt les excès où ſe portoient l'orgueil & l'inſolence du Prélat : les Evêques interdits vinrent lui porter leurs plaintes, & ſe jetant à ſes pieds, ils réclamèrent ſa protection. Aigri par ces plaintes, & tous les jours irrité par de nouveaux traits d'inſolence de l'Archevêque de Cantorbéry, le Roi dit un jour : *N'y a-t-il donc perſonne qui puiſſe me délivrer de cet inſolent Prélat ?* Ces mots parurent ſuffiſans aux plus hardis des Courtiſans du Roi pour les armer ; & quatre Chevaliers, dont les noms étoient Hugh Norvil, William Tracy, Hugh Brito, & Richard Fitzuze, ſe rendirent à Cantorbéry, entrèrent dans l'Egliſe cathédrale, où Becket officioit alors avec

(1) Le ſpectacle de ces querelles théologiques a fait dire à M. Hume qu'il valoit mieux que les deux puiſſances fuſſent réunies dans une ſeule main. Hume ſe trompoit : cette réunion eſt une des cauſes les plus prochaines du deſpotiſme. *Voyez* le règne de Henri VIII. *Note du Traduct.*

peu de ſuite, le firent périr ſous les coups redoublés de leurs maſſues, aux pieds de l'autel.

Sa mort confirma le Clergé dans ces privilèges pour leſquels il avoit combattu pendant toute ſa vie. Sa conſtance lorſqu'il vivoit, ſa réſignation à l'article de la mort, lui gagnèrent tous les cœurs; on le regarda comme un martyr, & le Clergé eut ſoin de confirmer ſa ſainteté par une bonne proviſion de miracles. Lorſque le peuple eſt réſolu de voir des prodiges, il en voit, il en met par-tout : ce n'étoit pas aſſez au reliquaire de Becket de reſſuſciter des hommes morts, il reſſuſcita auſſi des vaches, des chevaux, des chiens. On débitoit & on croyoit partout que Becket s'étoit levé de ſon cercueil avant d'être enterré, pour allumer les flambeaux qui devoient ſervir à ſes funérailles, & qu'à la fin de cette cérémonie, il avoit étendu ſa main pour donner ſa bénédiction au peuple. Ainſi Becket devint un ſaint, & Henri fut ſoupçonné d'être l'auteur de ſon aſſaſſinat (1).

Pour diſtraire les idées du Public ſur cet article, & pour effacer tous les ſoupçons, Henri entreprit la conquête de l'Irlande : conquête dont le projet avoit été formé depuis long-temps, mais toujours différé à cauſe de ſes longues querelles avec Becket. Il voulut auparavant avoir l'appro-

(1) Il eſt fort probable qu'il ne l'étoit pas; mais alors il devoit punir ſévérement les aſſaſſins : ce n'eſt pas un mal, ſans doute, que la leçon qu'il reçut à cette occaſion. L'hiſtoire de ſon humiliation a depuis arrêté des coups d'autorité auſſi violens. *Note du Traducteur.*

bation de la Cour de Rome, car on n'oſoit rien faire alors ſans la permiſſion du Saint-Siège; & pour l'avoir il s'avilit, il dégrada la majeſté royale. Il ſe purgea par ſerment du crime qu'on lui imputoit, & fit un vœu ſolemnel d'aller pieds nuds juſqu'au tombeau de Becket, & d'y recevoir la diſcipline de l'Egliſe.

Le Pape Adrien, ſatisfait de ces ſoumiſſions, lui accorda par une bulle un royaume qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de donner. Henri ſubjugua l'Irlande avec une rapidité qui ſurpaſſa ſes eſpérances. Il n'étoit pas fort difficile, à la vérité, de conquérir un pays qui étoit alors barbare, & partagé entre différens chefs, guidés par des intérêts différens (1).

La joie que cette conquête brillante donna au Monarque, fut bientôt détruite par une conſpiration formée dans ſa famille même. Ce Prince aimoit les femmes à l'excès : la Reine n'étoit pas jolie, il fut ſouvent infidèle; mais quoiqu'adorateur de tout le ſexe, il fit éclater ſur-tout une affection particulière pour Roſamond Clifford, dame d'une beauté incomparable. Les Hiſtoriens & les Poëtes d'alors ne parlent de la belle Roſamond qu'avec toute la chaleur de l'enthouſiaſme. Si ce qu'ils diſent eſt vrai, jamais l'Angleterre ne produiſit un modèle plus accompli de beauté. Le

---

(1) Il s'établit, lors de cette conquête, une colonie d'Anglois en Irlande : ils prirent bientôt les mœurs des Irlandois; & ce pays ne commença à être réellement utile à l'Angleterre, que ſous le règne de la Reine Eliſabeth. *Note du Traduct.*

Roi l'avoit cachée dans un labyrinthe de ſon parc de Woodſtock, & c'étoit là, dans ſa compagnie, qu'il paſſoit ſes heureux loiſirs. La Reine découvrit à la fin ces myſtérieux amours, &, pourſuivant ſa rivale fortunée juſques dans le lieu de ſa retraite, elle l'obligea de prendre du poiſon.

Ce ſupplice n'aſſouvit pas la vengeance de la Reine; elle ne pouvoit pardonner à ſon mari ſon infidélité. Ses enfans, animés par ſes conſeils, partagèrent bientôt tous ſes reſſentimens, & on vit éclore une conſpiration fomentée par tous les mécontens du royaume. A cette conſpiration inouie, Henri oppoſa ſa prudence & ſon courage ordinaire : aſſailli de tous côtés, il parut par-tout victorieux. Attribuant cependant la révolte de ſes enfans à la colère du ciel offenſé, il réſolut de ſe concilier ſes faveurs par un acte de pénitence exemplaire.

Ce fut à cette époque que le Clergé ſortit victorieux des combats qu'il avoit eſſuyés pour le ſoutien de ſes privilèges; il recueillit alors les fruits des travaux de ſon défenſeur martyriſé; & dans un inſtant de foibleſſe, le Roi perdit ceux de cette fermeté ſage dont il avoit pendant toute ſa vie donné des preuves. Arrivé à Cantorbéry, il marcha pieds nuds juſqu'au tombeau de Becket; là il fut fouetté par les Moines, & paſſa la nuit entière en pénitence. Cette ſcène ſcandaleuſe & incroyable releva la puiſſance des Moines & du Clergé, & replongea le peuple dans une ſuperſtition plus profonde qu'auparavant.

Cette pénitence ridicule ne réconcilia pas cependant Henri avec sa famille. Maudissant l'ingratitude de ses enfans, fatigué de ces débats domestiques, il voulut entreprendre une croisade; mais son fils Richard, guidé plus par son ambition que par la nature, lui en ôta tous les moyens. Ces chagrins altérèrent sensiblement sa constitution, & le conduisirent au tombeau. Il tomba malade à Chinon en Normandie; &, sentant sa fin approcher, il se fit transporter à l'Eglise, devant un autel, où il expira, ayant à peine un témoin pour déplorer sa chûte (1).

(1) On doit remarquer que ce Prince fut le premier qui substitua au service militaire de ses vassaux une taxe en argent, avec laquelle il achetoit des troupes étrangères. Cette manœuvre accéléra la chûte de la féodalité, anéantit la résistance des Barons, & facilita singulièrement le despotisme. *Note du Traduct.*

LETTRE XIII.

RICHARD-CŒUR-DE-LION.

1189.

LORSQUE je compare les Anglois à cette époque avec leurs voiſins, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'ils pouſſoient le courage, la politeſſe & la généroſité à un degré bien plus haut que les autres Nations. Sous le Gouvernement des Rois Saxons, ils avoient croupi dans la molleſſe & dans la ſuperſtition : le mélange des Normands changea leur caractère, & les rendit en même temps vaillans & généreux.

Henri, comme tous ſes prédéceſſeurs normands, avoit cherché par ſon exemple & par ſes mœurs à orner ſes ſujets de ces grandes qualités dont il jouiſſoit ; il avoit cherché à augmenter la liberté du peuple par ſes chartres, par l'inſtitution des communautés, à diminuer le pouvoir des Barons, en ſappant le gouvernement féodal, en tirant leurs vaſſaux & les payſans du ſervage honteux où ils gémiſſoient. Il laiſſa le royaume, à ſa mort, dans une ſituation bien plus heureuſe qu'il ne l'avoit trouvé. Le peuple commençoit à avoir une petite part dans le gouvernement (1) :

(1) C'eſt une erreur : le peuple commençoit à avoir une propriété, mais il n'avoit aucune part au Gouvernement. *Note du Traducteur.*

les Barons en avoient la plus grande portion, mais elle étoit diminuée; tandis que le Clergé pouvoit être conſidéré comme un corps entièrement ſéparé du reſte de la ſociété, gouverné par ſes propres loix, & ne reconnoiſſant d'autre autorité que celle du Pape.

Telle étoit la ſituation de ce royaume lorſque Richard, fils de Henri, lui ſuccéda dans le Gouvernement. Il n'eſt point étonnant de voir ce jeune Roi favoriſer d'abord les vues des Prêtres, qu'il trouvoit peut-être impoſſible de renverſer. La religion étoit le prétexte ordinaire qui maſquoit alors tous les crimes; le dévouement à l'Egliſe étoit la ſeule règle pour apprécier le mérite, & la guerre contre les ennemis du Chriſtianiſme étoit regardée comme l'expiation de tous les péchés. Le mince royaume de la Paleſtine étoit depuis quelque temps le théatre d'une guerre ſanglante, & ſervoit de cimetiére à un million de braves Européens, que la peſte, la famine, les combats, y avoient fait périr. Le Clergé ſut, en éveillant l'ambition du Roi, en fortifiant ſa ſuperſtition naturelle, l'embarquer dans cette guerre malheureuſe. Un penchant romaneſque pour les aventures extraordinaires, un zèle inconſidéré pour étendre le Chriſtianiſme, étoient les paſſions à la mode: Richard les adopta avec avidité.

Animé du deſir d'arracher la Terre ſainte des mains des Infidèles, il quitte l'Angleterre, paſſe avec une armée nombreuſe en France, enlève Chypre à un Prince Chrétien, débarque en Pa-

leſtine, attaque & met en déroute Saladin, maſſacre environ 40000 Sarraſins, prend différentes villes, s'acquiert une réputation immortelle de bravoure (1); & après tant de travaux & de conquêtes, ne gagne aucun avantage réel, ni pour lui ni pour la cauſe qu'il ſervoit. Ayant conclu une trève avec Saladin pour trois ans, il mit à la voile pour retourner en Angleterre. Une tempête violente diſperſe ſa flotte, il eſt jeté ſur les côtes d'Italie. Là, voulant pourſuivre ſon chemin par terre, il eſt arrêté par le Duc d'Autriche, qui le retient cruellement, & par la plus noire des trahiſons, priſonnier, ſur le plus léger & le plus ridicule prétexte (2).

L'Angleterre, pendant l'abſence de ſon Roi, étoit gouvernée par deux Prélats, l'Evêque de Durham, & Longchamp, Evêque d'Ely. Le Clergé, maître abſolu du royaume, auroit pu dicter les loix qui auroient paru les plus convenables à ſes intérêts; mais par une certaine fatalité qui ſe rencontre dans les affaires, ceux qui n'ont point d'ennemis étrangers à combattre, le deviennent les uns des autres. Les deux miniſtres,

---

(1) En peignant les exploits de Richard, l'Hiſtorien n'auroit pas dû taire toutes les atrocités qu'il commit pour avoir l'argent néceſſaire à l'exécution de ſon projet. Il vendit des charges, les terres de la couronne, extorqua des Juifs & de tous ſes ſujets des ſommes énormes, confiſqua leurs biens ſous les plus légers prétextes, dépeupla & ruina ſon pays pour aller en Paleſtine, & n'en rapporter qu'une vaine gloire. *Note du Traduct.*

(2) C'étoit un grand attentat au droit des gens. Tous les Princes à qui Richard avoit donné de l'ombrage, s'empreſsèrent de faire reſſerrer ſes fers. On n'a pas encore abjuré cette politique. *Note du Traducteur.*

ſans aucuns rivaux parmi les Anglois, ſe déſunirent eux-mêmes, & affoiblirent par cette méſintelligence le pouvoir du Clergé. Jean, frère de Richard, qui aſpiroit depuis long-temps à la couronne, fomenta cette jalouſie entre les Evêques, & ſe mettant lui-même à la tête des Lords, forma un troiſième parti dans l'Etat. Il apprit l'empriſonnement de ſon frère avec une ſecrète ſatisfaction, & mit tout ſon art à prolonger ſa captivité.

Les Anglois cependant, malgré cette trahiſon, reſtoient fidèles à leur Roi. Sa bravoure & ſa généroſité lui avoient gagné le cœur de ſes ſujets, & la cauſe pour laquelle il combattoit lui répondoit de l'affection de ſon Clergé. Les Monaſtères épuiſèrent donc leurs finances pour payer ſa rançon, & les Egliſes ſacrifièrent leurs tréſors, ſous la promeſſe qu'on leur fit de les leur reſtituer à ſon retour. Ces efforts multipliés rendirent à Richard ſa liberté (1). L'Empereur, ou rougiſſant de ſa propre baſſeſſe, ou craignant le reſſentiment des Princes allemands, conſentit à le relâcher moyennant une rançon énorme, & l'Angleterre vit encore une fois ſon Monarque, après une infinité de victoires gagnées, de malheurs & de dangers ſurmontés.

La généroſité de ce Prince égaloit ſa valeur (2);

---

(1) Il ſe commit quantité de vexations pour compléter la ſomme demandée pour la rançon. *Note du Traduct.*

(2) Il faut moins louer ces vertus que ne le font les Hiſtoriens : l'une ne s'exerce qu'aux dépens du peuple, l'autre qu'aux dépens de l'humanité. *Note du Traduct.*

Il ſavoit que ſon frère Jean avoit, pendant ſon abſence, tenté de lui enlever la couronne; il n'ignoroit pas les intrigues qu'il avoit entretenues avec les François, qui avoient voulu le traverſer dans ſes conquêtes & flétrir ſes lauriers. Cependant Jean s'étant ſoumis, il lui pardonna tout. Je ſouhaite, lui dit-il en lui ſerrant la main, pouvoir oublier auſſi aiſément vos offenſes, que vous oublierez mon pardon. Cette généroſité ne fut pas perdue vis-à-vis un homme qui, quoique naturellement méchant, n'avoit pas encore étouffé tous les ſentimens d'humanité. Depuis ce temps Jean le ſervit avec fidélité, & lui rendit pluſieurs ſervices conſidérables dans les guerres qu'il eut avec la France, & qui ſuivirent promptement ſon retour de la Paleſtine.

Tandis que Richard étoit engagé ſur le Continent dans une guerre importante avec la France, on étouffa à Londres une révolte qui, quoiqu'à peine remarquée par les Hiſtoriens (1), mérite cependant l'attention de ceux qui veulent ſuivre les traces de notre conſtitution. Guillaume Fitzoborn, communément appellé *Longue-Barbe*, qui étoit à la tête des rebelles, eſt peint comme un homme brave & entreprenant. Il avoit été longtemps l'avocat des pauvres & de la populace, & s'étoit rendu maître de tous les cœurs par ſa popularité : on lui portoit une vénération ſingulière.

(1) Hume en parle, mais en Ecrivain ordinaire, en homme qui ne voyoit dans cette émeute qu'un fait commun & très-puniſſable : il ne remonte point à la cauſe de ces ſéditions. *Note du Traduct.*

Sur la publication d'un nouvel impôt dont le fardeau devoit tomber entièrement ſur les pauvres, il excita une ſédition que l'Archevêque fut d'abord incapable d'appaiſer. Les citoyens prirent les armes : Longue-Barbe fut preſſé, enveloppé, & obligé de ſe réfugier dans une Egliſe; mais aucun ſanctuaire ne pouvoit mettre à l'abri des châtimens un rebelle qui n'avoit de pouvoir que de lui-même; il fut ſaiſi, convaincu & exécuté avec neuf de ſes complices. C'eſt la première occaſion où l'on voit le peuple ſe ſéparant des Barons & du Clergé, & faiſant corps à part, combattre pour ſes privilèges. Longue-Barbe peut être regardé comme la première victime immolée à cet eſprit indomptable, qui depuis agita toujours le peuple pour la conſervation de ſes privilèges, & hâta la révolution qui lui rendit les droits de l'humanité.

En parcoutant les dernières années de ce règne, on trouve le Monarque preſque toujours en guerre, ou occupé de projets pour ſubvenir à ſes expéditions militaires. Si l'on pouvoit, ſans choquer le bon ſens, attribuer ſes infortunes à la malédiction de ſon père irrité, on ſeroit tenté de croire que ce fut la cauſe de ſes malheurs. Après un règne de dix ans conſumé dans les troubles & dans des guerres continuelles & ſans fruit, il mourut d'une bleſſure qu'il reçut au ſiège de Chalus. Il conſervoit encore quelques reſtes de vie, lorſqu'il ſe fit amener le ſoldat qui avoit lancé la flèche mortelle dont il avoit été atteint; il lui demanda pourquoi il avoit cherché à

lui ôter la vie : Mon père & mes frères ſont morts de votre main ; le ciel m'a fourni une occaſion légitime & glorieuſe de venger leur mort. Le Monarque mourant ne fut point irrité de cette réponſe ; il obſerva que le ſoldat avoit fait ſon devoir, lui fit donner un préſent, & lui pardonna ſa mort. Mais le Général Flamand qui commandoit ſous Richard n'étoit point accoutumé à de pareils traits de généroſité ; au lieu de remplir les intentions du Roi, il fit arrêter le malheureux ſoldat après la mort de Richard, & le fit écorcher vif en ſa préſence.

La généroſité & la bravoure marquèrent les principales actions de ce Monarque. Je ne ſais pas par quel plaiſir biſarre l'Hiſtorien Rapin, dont la partialité éclate ſi ſouvent, cherche à diminuer, à flétrir les vertus de la race des Rois Normands. Parmi pluſieurs défauts qu'il reproche à Richard, il l'accuſe d'orgueil : cependant il paroît qu'il ſe conduiſit avec ſes inférieurs avec affabilité. La délicateſſe de ſon eſprit & ſa douceur percent dans les répliques ſaillantes qu'on lui attribue.

On dit qu'un Moine obſcur (1) l'avertiſſoit un jour de répudier trois de ſes filles, par leſquelles il entendoit l'orgueil, la débauche & l'avarice. Il répondit qu'il ne deſiroit rien tant, qu'il avoit même déjà jeté les yeux ſur les maris qu'il leur deſtinoit ; qu'il donnoit ſon orgueil aux Tem-

(1) Les Hiſtoriens françois attribuent, je crois, ce trait à Foulques, Curé de Neuilly, fervent Prédicateur de ce temps-là. *Note du Traduct.*

pliers,

pliers, ſon avarice aux Moines, ſon goût pour la débauche au Clergé. On feroit aujourd'hui ſans doute une réponſe bien différente à un avis inſolent donné par un Eccléſiaſtique (1).

---

(1) Sans être accuſé de partialité, on peut affirmer que Richard ne mérite pas les éloges qui lui ont été prodigués. Il n'avoit que deux vertus deſtructives, la valeur & la prodigalité; mais d'ailleurs il étoit violent, implacable dans ſes haines, diſſipateur, & tiran pour avoir de l'argent. Il impoſoit des taxes à fantaiſie; il leva une fois cinq shellings ſur chaque hide de terre; une autre fois il ordonna qu'on fît ſceller de nouveau les anciennes chartres; il vendit les charges : il faiſoit exécuter ſévérement les loix foreſtières, & tiroit des ſommes immenſes des amendes, &c. &c. *Note du Traduct.*

LETTRE XIV.

JEAN-SANS-TERRE.

1199.

Les guerres qui s'élevèrent alors entre l'Angleterre & la France, continuèrent à dépeupler les deux royaumes, ſans y produire aucune révolution déciſive. Jean, le frère & le ſucceſſeur de Richard, pourſuivoit ſes projets avec une vigueur infatigable. On peut regarder les guerres qui diviſent les Princes chrétiens comme des fléaux qui dévaſtent les provinces ſans opérer le moindre changement dans leurs limites ou leur gouvernement.

Jean, qui fut d'abord ſurnommé *Sans-terre*, poſſédoit, dans la vérité, des Etats bien plus étendus qu'aucun Prince dans l'Europe. Aux vaſtes domaines qu'il avoit recueillis dans les différentes ſucceſſions de ſes frères, il voulut joindre la Bretagne : elle appartenoit à ſon neveu Artur, il l'en dépouilla. Ce fut en s'appropriant injuſtement toutes ces dépouilles, qu'il perdit à la fin tout ce qu'il avoit.

Devenu maître de la Bretagne, il rendit bientôt le malheureux Artur victime de ſon avidité ; il le fit renfermer dans une tour : on n'a jamais pu ſavoir depuis quel avoit été ſon ſort. Jean fut ſoupçonné, non ſans de bonnes raiſons, d'avoir

donné la mort à ſon neveu. Ce fut en vain qu'il voulut ſe juſtifier, ce fut en vain qu'il voulut effacer cette tache; le Public indigné ne crut point à ſon apologie, & le crime de Jean devint la ſource de ſa ruine. La Nobleſſe de France fut inſtruite de ſon forfait, elle réſolut de le punir. Les Pairs de la Nation françoiſe étoient alors aſſemblés : chaque membre de cette aſſemblée étoit un petit tiran dans ſes petits Etats, mais tous en corps vouloient la juſtice. Conſtance, la mère infortunée du Prince aſſaſſiné, invoqua la protection des Pairs; elle lui fut accordée. Le Roi d'Angletterre fut ſommé de comparoître; il refuſa, & les Pairs de France confiſquèrent toutes les terres & les poſſeſſions qu'il tenoit en hommage de la couronne (1). Le Roi de France ſe hâta d'exécuter cet arrêt. Jean, orgueilleux tiran lorſque rien ne lui réſiſtoit, mais foible dans le danger, ſouffrit patiemment qu'on le dépouillât de tous ſes domaines. On lui enleva ſucceſſivement la Normandie, la Touraine, le Poitou. Jean fuit alors en Angleterre, pour s'y faire déteſter.

Juſques-là ce Prince n'étoit mépriſable qu'aux yeux des Monarques voiſins, il pouvoit encore compter ſur l'affection de ſes ſujets naturels;

---

(1) Cette étrange punition pouvoit avoir quelque apparence de juſtice relativement au vaſſal *Félon*; mais elle frappoit autant ſur ſes ſujets que ſur lui. Pouvoit-on diſpoſer ainſi d'eux? On les regardoit donc comme des troupeaux dont on changeoit le maître & les bergers : on ne ſoupçonnoit pas même qu'ils puſſent avoir le droit d'empêcher ces diſpoſitions. *Note du Traduct.*

mais il fit bientôt voir qu'il n'avoit que l'art de ſe faire des ennemis, & jamais celui de les ramener. Le Clergé depuis long-temps ſe regardoit comme un corps particulier dans l'Etat. Les élections étoient toujours confirmées par les Papes. L'élection des Archevêques étoit depuis quelque temps un ſujet continuel de diſpute entre les Evêques ſuffragans & les Moines Auguſtins : tous avoient des titres pour appuyer leurs prétentions. Cette querelle étoit dans la plus grande chaleur, lorſque l'Archevêque de Cantorbéry vint à mourir. Les Auguſtins élurent à ſa place Renaud, leur ſous Prieur. Les Evêques réclamèrent contre cette élection, qui détruiſoit leurs privilèges ; les eſprits s'enflammèrent, & cette querelle théologique s'échauffoit. Un Prince politique auroit habilement profité de ces diviſions, en laiſſant le Clergé s'affoiblir par ces querelles; mais Jean n'étoit pas un Prince politique, il ſe rangea du parti des Evêques ſuffragans. Ce fut ſur l'Evêque de Norwich que tomba leur choix. Ce procès fut porté au tribunal du Pape Innocent III, qui rempliſſoit alors la Chaire de S. Pierre ; il jouiſſoit d'une autorité immenſe dans l'Univers chrétien, & ſes talens égaloient ſa réputation : il ne confirma aucune des deux élections, mais ordonna aux Moines de choiſir Etienne Langton, anglois, qui étoit alors à la cour de Rome. Jean ſavoit réſiſter, quoiqu'il ignorât l'art de négocier. Il tomba dans une fureur incroyable lorſqu'il reçut le décret du Pape, & il lui répondit par une lettre remplie d'invectives. Innocent auſſi-tôt jeta

l'interdit ſur ſon royaume, & défendit à ſes ſujets de lui obéir. Ces foudres eccléſiaſtiques étoient alors formidables; ils le furent d'autant plus dans cette circonſtance, que Philippe, Roi de France, Prince ambitieux & politique, ſe chargea d'exécuter le décret du Pape. Le Pape lui donna le royaume d'Angleterre à perpétuité, lui aſſura même la rémiſſion de tous ſes péchés, s'il parvenoit à le conquérir. Philippe accepta l'offre : non content d'avoir envahi les provinces que Jean poſſédoit dans le Continent, il dévoroit encore, dans ſon imagination, le royaume d'Angleterre. Les préparatifs immenſes qu'il faiſoit montroient le deſir qu'il avoit de réuſſir dans ſon entrepriſe; il avoit une flotte nombreuſe, & ſes vaſſaux raſſembloient les forces de toutes les provinces pour inonder l'Angleterre. Avec une armée formidable, & comptant encore plus ſur la haine des Anglois pour leur Roi, Philippe eſpéroit tout; il alloit mettre à la voile, Jean fit un dernier effort pour le recevoir à ſon débarquement : quoiqu'il fût déteſté, il n'étoit pas totalement abandonné. L'antipathie naturelle qui exiſtoit entre l'Angleterre & la France, le nom de Roi, quelques amis, le mirent en état de raſſembler une armée de 60000 hommes, à la tête deſquels il s'avança juſqu'à Douvres (1).

(1) On ne peut pas détailler toutes les vexations que commit Jean-ſans-terre pour ſoutenir cette guerre. Il extorqua des nobles la ſeptième partie de leurs biens mobiliers; quelque temps après il les força de lui donner deux marcs & demi par chaque fief de chevalerie. Il enlevoit leurs femmes, leurs filles, leur défendoit la chaſſe.

L'Europe avoit les yeux ſur ces préparatifs; on attendoit avec impatience le coup déciſif. Une intrigue du Pape changea tout : c'étoit un politique trop fin pour les deux Monarques; il réſolut de profiter du don qu'il avoit fait à Philippe. Cette ſingulière négociation fut confiée à Pandolfe, Légat du Saint-Siège pour la France & l'Angleterre. Il paſſa par la France, vit les armemens conſidérables de Philippe, loua ſon zèle & ſa diligence, delà s'embarqua pour Douvres, ſous le prétexte de négocier avec les Barons en faveur de Philippe. A ſon arrivée il eut une conférence avec Jean; il lui repréſenta le nombre de ſes ennemis, la haine de ſes ſujets, il lui peignit vivement le danger où il étoit; il lui fit voir qu'il n'y avoit qu'une ſeule voie pour ſe tirer de ce péril preſſant, c'étoit de ſe mettre ſous la protection du Pape, qui, comme un bon père, le recevroit toujours dans ſon ſein.

Jean étoit trop effrayé par le danger, pour ne pas embraſſer le parti qu'on lui offroit; il ſouſcrivit aux remontrances du Légat, & fit ſerment d'exécuter tout ce que le Pape lui commanderoit. Charmé d'avoir ſu tirer de lui cette promeſſe ſingulière, l'artificieux Italien voit les Barons, les perſuade, intimide toujours le Roi, & le force à lui faire, à genoux, les mains dans les

---

faiſoit arracher les clôtures des champs près de ſes forêts, afin que les bêtes fauves y allaſſent paître. Pendant tout ſon règne il ne ceſſa de mettre des impôts, & d'extorquer des ſommes énormes par voie d'emprunt. *Note du Trad.*

ſiennes, le ſerment le plus abſurde, en préſence de tout le peuple. En voici la formule :

« Moi, Jean, par la grace de Dieu, Roi d'An-
» terre & Seigneur d'Irlande, dans le deſſein
» d'expier tous mes péchés, de ma volonté libre
» & de l'avis de tous mes Barons, donne à l'Egliſe
» de Rome, au Pape Innocent & à ſes ſucceſ-
» ſeurs, le royaume d'Angleterre & toutes les
» prérogatives de ma couronne. Je les tiendrai
» dorénavant comme vaſſal du Pape; je ſerai
» fidèle à Dieu, à l'Egliſe de Rome, au Pape
» mon maître, & à ſes ſucceſſeurs légitimement
» élus. Je promets lui payer un tribut annuel de
» mille marcs; ſavoir, 700 pour l'Angleterre,
» & 300 pour l'Irlande ».

Cette ſingulière conceſſion mit Jean à l'abri d'une invaſion étrangère, mais elle le couvrit d'ignominie aux yeux de ſon peuple; cependant il n'étoit pas encore haï par tous ſes ſujets; leur haine ne ſe déclara que lorſque le ſort le plongea entièrement dans l'infortune. Après avoir éprouvé cette affreuſe humiliation, où il avoit ſacrifié ſon honneur, Jean ne ſongea plus qu'à paſſer le reſte de ſes jours dans la tranquillité; mais il n'en eut pas même le ſecret. Ses prédéceſſeurs ſoutenoient leur autorité, en tenant toujours dans un juſte équilibre la puiſſance du Clergé & celle des Barons. Lorſqu'il falloit humilier la Nobleſſe, on verſoit les graces ſur l'Egliſe : lorſque ce dernier ordre ſe rendoit trop redoutable, on augmentoit le pouvoir des Barons. Jean ignoroit cette politique. Il avoit en même temps bleſſé le Clergé,

augmenté ſes privilèges, & ne s'étoit fait aucun ami. Il ne lui reſtoit plus que de choquer les Barons, pour être l'ennemi de tous les ordres de ſes Etats. La puſillanimité qu'il avoit montrée dans le lâche abandon qu'il avoit fait de ſa couronne, fit naître aux Barons l'eſpérance de pouvoir reſſuſciter ces privilèges dont ils avoient été dépouillés ſous le règne précédent. Ils en demandèrent en conſéquence le rétabliſſement; Jean les refuſa : ce refus fit naître de nouvelles diſſentions. Le Roi, à ſon tour, demanda aux Barons leur ſecours pour reconquérir les domaines qu'il avoit perdus ſur le Continent; on le refuſa; ce refus fut bientôt ſuivi d'actes d'hoſtilité. Les Barons formèrent une confédération, & forcèrent le Roi de ſouſcrire à toutes leurs demandes, de ſigner cette chartre, qui fait, dit-on, le fondement des libertés angloiſes.

Cette chartre rendit les Barons & le Clergé ſeuls maîtres du royaume. Le peuple n'eut point de part dans la légiſlation : les païſans furent encore une fois attachés à la propriété des terres ſur leſquelles ils étoient nés; ils furent rangés dans la claſſe des troupeaux, des bœufs & du mobilier des grands Seigneurs. Le gardien d'un héritier mineur devoit conſerver ſa terre entière; & pour me ſervir des termes de la grande chartre, *ſine deſtructione & vaſto hominum vel rerum*, ſans deſtruction des hommes ou des choſes attachés à la terre. Le Roi, les Barons & le Clergé étoient dans la vérité les ennemis de la liberté publique. On ſacrifioit, dans cette chartre, le pouvoir &

le droit du peuple à l'aggrandiſſement de chaque faction ; on violoit toutes les loix de l'équité & de l'humanité, pour conſacrer l'autorité deſpotique de mille petits tirans qui déſoloient l'Etat. Cette liberté renaquit à ſon tour, & fut vengée de tant d'attentats : vous le verrez dans mes lettres ſuivantes.

Cette chartre donnoit une autorité ſans bornes aux Barons ; lorſqu'ils ſe croyoient offenſés, ils avoient droit de porter leurs plaintes au Roi : il devoit dans quarante jours leur donner ſatisfaction, ou ils étoient autoriſés à l'exiger. Tous ces privilèges renverſoient les prérogatives de la couronne ; cependant Jean y ſouſcrivit : il y étoit forcé ; mais auſſi tôt qu'il ſe vit en liberté, il rétracta tout ce qu'il avoit fait. Il ſe plaignit hautement de la violence qu'on avoit employée, & il demanda juſtice au Pape, ſon nouveau maître.

Le Pape, qui récemment avoit excommunié le Roi, excommunia alors les Barons (1). Les Barons irrités firent ce que le Pape avoit fait en pareille occaſion ; ils offrirent la couronne d'Angleterre à la France. Philippe, toujours prêt à profiter des diſſentions de ſes voiſins, accepta l'offre avec joie ; mais craignant de ſe brouiller avec le Pape, s'il prenoit le titre de Roi d'Etats qui paroiſſoient être alors le patrimoine du St.-Siège, il engagea les Barons à élire ſon fils Louis pour leur Roi : à cette ligue des Barons avec la France,

(1) Le Pape ne fulmina ſa bulle contre eux que parce qu'ils avoient cette chartre ſans ſon aveu. *Note du Traduct.*

la ville de Londres joignit ſon ſecours. Nous obſerverons toujours avec ſoin les époques de la naiſſance du pouvoir des Communes en Angleterre, & le trait que nous rapportons ne doit point échapper à ceux qui obſervent les commencemens de notre conſtitution. La cité de Londres ſecoua la première le joug du gouvernement féodal, & oſa ſuivre les chefs du Gouvernement : car à cette époque l'Angleterre pouvoit être regardée comme une petite république, balançant entre le pouvoir ariſtocratique ſoutenu par les Barons, & le deſpotiſme auquel tendoient les Rois.

Cependant l'armée de Louis, que les Barons avoient appelée à leur ſecours, commettoit d'étranges déſordres dans le royaume, tandis que d'un autre côté l'armée de Jean, compoſée d'étrangers, étoit encore plus inſolente & plus cruelle. Jamais l'Angleterre n'avoit éprouvé tant de maux; elle avoit deux armées d'étrangers affamés qui déchiroient ſon ſein : elles portoient tour à tour la déſolation dans toutes ſes parties. Jean fut enfin dépoſé par les Barons, & Louis fut ſolemnellement couronné à Londres. Le nouveau Monarque crut avoir beſoin de la ſanction du Pape pour affermir la couronne ſur ſa tête. Le Pape examina dans un Concile la juſtice de ſa cauſe : examen qui ne demandoit pas un ſeul inſtant de ſuſpenſion, tandis que le malheureux Jean traînoit de ville en ville ſon armée haraſſée de fatigues. La compaſſion lui procura des amis que la proſpérité auroit éloignés de lui. Les Ba-

rons, revenus de leur première indignation, ne voyoient qu'avec douleur leur patrie en proie à toutes les horreurs de la guerre, & leur Roi fugitif plongé dans la misère. Un autre sujet de chagrin vint augmenter leurs regrets. Le nouveau Monarque n'avoit que foiblement récompensé leurs services, & ils ne devoient pas espérer qu'il répandroit sur eux de nouvelles faveurs : on disoit même que son dessein étoit de les punir par le bannissement de leur trahison envers leur dernier Roi, quoique détrôné pour lui. Ces circonstances décidèrent quarante Barons à adresser des lettres de soumission au Roi Jean. Le Pape parut pendant un instant pencher la balance en sa faveur; un nouveau rayon de prospérité sembloit luire pour lui, lorsque dans un moment qui préparoit de nouveaux événemens, la mort du Pape & de Jean décida la contestation. Ce Monarque mourut dans la cinquante-unième année de son âge; il en avoit régné seize (1).

(1) Ce Prince fut un tiran lâche, indolent, fou, licencieux, cruel : son règne fut un des plus malheureux. *Note du Traduct.*

LETTRE XV.

HENRI III.

1215.

SI Louis eût ſu diſſimuler ſes deſſeins juſqu'à ce que la fortune eût affermi l'autorité dans ſes mains, il auroit pu conſerver la couronne que lui avoit confiée l'Angleterre. Les Barons vouloient un Monarque à leur dévotion, & Louis refuſa le royaume à cette condition aviliſſante. Ils abandonnèrent l'intrus Monarque françois, & ſe tournèrent vers leur jeune Prince, dont ils pouvoient eſpérer une plus grande condeſcendance.

Henri III, déſigné ſucceſſeur à la couronne par ſon père Jean, n'avoit que dix ans lorſqu'il monta ſur le trône. Le Comte de Pembroke fut d'un conſentement unanime élu ſon tuteur. Les Anglois, ſatisfaits de ce choix, abandonnèrent bientôt les drapeaux de Louis; &, après une défaite complette, il fut obligé de renoncer à ſes prétentions ſur ce royaume. Le ſuccès ne répondit pas cependant aux eſpérances des Barons. Le Comte de Pembroke, qui gouvernoit le royaume, ſe ligua avec le Clergé, & maintint par ce moyen un juſte équilibre dans l'Etat.

Tant que Henri fut ſous la tutelle du Comte, les Barons ſoumis n'oſèrent troubler l'Etat. Il avoit pour lui le Clergé & le peuple, deux con-

trepoids ſuffiſans pour balancer le pouvoir de la Nobleſſe. Mais auſſi-tôt qu'il eût pris en main les rênes du Gouvernement, les vices dans leſquels il ſe plongea, les folies qu'il multiplia, firent naître une infinité de révoltes & de malheurs. On ne voyoit que débats éternels pour l'adminiſtration entre le Roi & les Barons. Le luxe & les profuſions énormes de Henri le jetoient dans des dépenſes extraordinaires; il demandoit ſans ceſſe de l'argent à l'aſſemblée des Barons : car c'eſt à dater de ce temps que le Roi commença à demander de l'argent au lieu de troupes; & les Barons demandoient ſans ceſſe la confirmation de ces privilèges qui leur avoient été accordés ſous le règne de ſon prédéceſſeur.

Dans la vue de ſe rendre indépendant d'eux, le Roi imagina mille ridicules prérextes pour lever des impôts ſans leur ſecours. Il s'invitoit lui-même chez ſes ſujets les plus riches, & attendoit toujours un préſent à la porte; il extorquoit des Juifs (1) des ſommes conſidérables. Les biens des mineurs n'étoient pas même ſacrés pour lui; il s'emparoit ſans ſcrupule de leurs héritages, & le peuple avoit encore la douleur de voir cet argent ſe perdre dans les mains d'indignes favoris, d'étrangers ſans mérite, & de vils flatteurs, qui pullulaient dans cette Cour corrompue.

Toutes ces exactions ne pouvoient pas encore

---

(1) Henri III emprunta 5000 marcs du Comte de Cornouailles, & lui aſſigna le recouvrement de cette ſomme ſur tous les Juifs d'Angleterre. *Note du Traduct.*

balancer les dépenſes qu'occaſionnoit ſa prodigalité ; il avoit toujours beſoin d'argent, il en demandoit toujours aux Barons, & il le demandoit en Monarque abſolu. Mais les Barons, qui depuis long-temps tendoient à l'indépendance, & qui déteſtoient ſa lâcheté & ſon luxe, refuſoient toujours ſes demandes. Quoique aucun Monarque ne fût plus timide que Henri dans le danger, aucun n'étoit plus inſolent dans la proſpérité ; il les menaça de les punir de leur refus, & chercha à s'appuyer de l'autorité du Pape, pour piller ſon royaume.

Tandis que les Anglois murmuroient hautement contre l'avarice de leur Roi, & contre ſes profuſions envers des favoris étrangers, le Légat du Pape arriva à Londres, pour en enlever tout ce que le Roi y avoit laiſſé. Juſques-là les intérêts du Pape & ceux du Clergé avoient été les mêmes, ils commencèrent à ſe diviſer. Les richeſſes enfouies dans les monaſtères en furent tirées pour enrichir une contrée étrangère, où le luxe n'étoit déjà que trop répandu. Le Clergé redoutoit donc avec raiſon l'arrivée d'un Légat extraordinaire, dont l'avarice guidoit la marche, dont tous les pas devoient être marqués par le pillage & les concuſſions. Ils ſe plaignirent en vain au Roi. Le Roi ſe flatta de tirer quelques avantages de l'arrivée du Légat : les maux publics inquiétoient peu ſon eſprit. Toutes les demandes que le Roi fit pour lui-même au Légat, furent ſuivies de pareilles demandes pour le Pape : celui-ci eut même l'audace de propoſer de forcer les Moines

à ſigner leur nom au bas de billets où la ſomme étoit en blanc. Ces exactions commiſes envers les Egliſes, obligèrent les Evêques à porter leurs plaintes au Pape même; mais le Roi lui-même ſe fit l'apologiſte du Légat. Enfin les Prélats, fatigués des demandes répétées du Légat, qui avoit toujours quelque prétexte pour exiger de l'argent, réſolurent de s'aſſembler pour trouver quelque remède capable de réprimer ſa rapacité. L'aſſemblée commençoit, on faiſoit déjà le tableau touchant des miſères de l'Etat, lorſque le Légat entra inſolemment, & demanda une ſomme conſidérable : les Evêques indignés ne lui répondirent que par un refus unanime. Le Légat déconcerté, quitte l'aſſemblée, vole en Ecoſſe, où il eſpéroit piller plus heureuſement les Egliſes.

Tandis que la Cour de Rome ne ceſſoit de fatiguer le Clergé d'Angleterre de ſes demandes, Henri ſe léguoit avec elle pour écraſer ſon peuple. Il imaginoit mille moyens pour pallier ſes exactions (1); tantôt c'étoit pour prendre la croix & délivrer la terre ſainte; tantôt c'étoit pour reconquérir les domaines qui lui avoient été enlevés par les François : quelquefois ſe ſervant du petit jargon d'un écolier, il promettoit de ſe réformer ſi on lui accordoit ſes demandes. Ce fut par ces ridicules motifs qu'il extorqua de ſes ſujets des

---

(1) Les ſommes que Henri tira des dons qu'il ſe faiſoit faire, étoient immenſes; il en recevoit pour tout : la juſtice même étoit vendue & achetée ſans miſtère; ce qu'il en coutoit aux parties pour obtenir l'expédition, les délais & la permiſſion de la juſtice, étoit porté ſur les regiſtres de l'Echiquier. *Note du Traduct.*

ſommes immenſes; il les prodiguoit à ſes flatteurs, aux infames inſtrumens de ſes plaiſirs; il s'enſervit même pour lever une armée d'étrangers capable d'intimider ſes ſujets.

Quand un peuple, gémiſſant ſous le poids des taxes & des vexations, ſent vivement ſon malheur & le dit hautement, quand des voix courageuſes s'élèvent contre le tiran qui opprime, le moment de la révolution n'eſt pas loin, l'oppreſſeur a tout à redouter. Telle étoit la criſe où étoit l'Angleterre; l'orage ſe formoit ſur la tête de ſon Roi, l'indignation publique enflammoit les eſprits: ce fut au milieu de cette fermentation que ſe forma une aſſociation dans laquelle la cité de Londres entra. A la tête de cette confédération, on vit paroître le Comte de Leiceſter, beau-frère du Roi, devenu puiſſant par ſes largeſſes immenſes. Le moment étoit favorable pour les confédérés. Le Roi, battu en France, avoit été obligé de conclure une trève ignominieuſe; vaincu par les Gallois, mépriſé par les Ecoſſois, il étoit devenu en horreur à ſes propres ſujets. Déterminés par ces motifs, les Barons ſecouèrent le joug (1), levèrent le maſque, & envoyèrent déclarer au Roi qu'ils renonçoient à la foi qu'ils lui avoient jurée, qu'ils ne le conſidéroient plus que comme l'ennemi de tout le genre humain.

---

(1) Si les Barons n'euſſent pas été eux-mêmes les oppreſſeurs de leurs vaſſaux, on pourroit peut-être les excuſer d'avoir tâché d'être les vengeurs du peuple; mais ils ſe révoltoient contre leur Roi, parce qu'il ne leur laiſſoit pas une aſſez grande part dans les dépouilles de ce pauvre peuple. *Note du Traduct.*

Les

Les deux partis prirent auſſi-tôt les armes, & l'Angleterre devint encore le théatre ſanglant d'une guerre civile. La fortune favoriſa d'abord le Roi : lâche dans le danger, il ſe montra cruel dans la victoire. Tout fier de l'avantage que ſes troupes avoient remporté, il marche vers Londres. Il ne doutoit pas que cette ville, intimidée par ſes ſuccès, ne ſe déclarât en ſa faveur : &, ſi la clémence eût ſignalé ſa victoire, peut-être ſon eſpoir n'auroit-il pas été déçu ; mais le ſouvenir de ſes cruautés avoit aliéné le cœur des habitans. Au lieu d'ouvrir ſes portes au vainqueur, Londres arma pour s'oppoſer à ſon entrée. Ce contre-temps découragea Henri ; il retourna à la rencontre du Comte de Leiceſter, qui s'avançoit avec ſon armée dans le Comté de Suſſex.

Il n'y avoit point d'eſpérance de réconciliation ; un combat devoit décider tout. Le Comte s'y prépara. La bataille fut livrée par le Prince Edouard, fils du Roi, qui attaqua avec tant de furie, qu'il renverſa tout ce qui étoit devant lui ; mais emporté par trop de chaleur, il s'abandonna imprudemment à la pourſuite des fuyards, tandis que ſon père, d'un autre côté, étoit défait & pris par le Comte de Leiceſter. Ce coup décida du ſort de la bataille : le jeune Edouard fut même obligé de ſe rendre à diſcrétion.

Les Barons, maîtres du Roi & de ſon fils, pouſsèrent cet avantage auſſi loin que la politique le permettoit. Ils connoiſſoient la puſillanimité du Roi, ils le forcèrent d'écrire à tous

les Gouverneurs du royaume des lettres par lesquelles il leur enjoignoit d'obéir aux vainqueurs, & de leur remettre leurs châteaux entre les mains. Ceux qui tirent l'épée contre leur Roi, dit un proverbe anglois, jettent toujours au loin le fourreau. Les Barons n'ignoroient pas qu'il n'y avoit point de capitulation à faire avec leur captif. Etre rebelle à demi, c'eſt ne pas mériter d'être heureux ; ils oſèrent tout, ils oſèrent toucher à la conſtitution de l'Etat, la renverſer, & lui ſubſtituer une autre forme. C'eſt à cette époque qu'on peut fixer la date de la naiſſance de la liberté angloiſe. Les prérogatives des Rois, les privilèges des Barons & du Clergé n'avoient été juſqu'alors que des différens modes d'uſurpation. Les Communes avoient peu ou point de part dans le Gouvernement. On menoit le peuple à la boucherie, ſans lui laiſſer le moindre eſpoir de partager les fruits de ſa victoire.

Les Barons & le Clergé s'apperçurent bien que le Gouvernement leur échapperoit des mains, s'ils ne s'appuyoient pas ſur un pouvoir plus grand que celui qu'ils avoient. Détrôner un Roi, réſiſter au Pape, étoient alors des actions inouies, & qu'on ne pouvoit défendre ſuivant les principes du ſiècle. Pour confirmer leur nouvelle conſtitution, les confédérés invoquèrent une puiſſance inconnue juſqu'alors dans l'univers ; ils réclamèrent la ſanction ſacrée du peuple. Ce triumvirat de pouvoirs du Peuple, des Barons & du Clergé, parut ſuffiſant pour contrebalancer l'au-

torité royale & celle du Pape. En approfondiſſant cet heureux événement, on eſt forcé d'admirer l'enchaînement des circonſtances biſarres qui fit naître notre liberté. Il falloit, pour le faire éclore, que l'Angleterre poſsédât des provinces étendues dans le Continent; que les Rois euſſent beſoin d'argent pour les conſerver; il falloit que ce beſoin jetât les Rois dans la dépendance des Barons & du Clergé, & les forçât de partager le pouvoir avec eux; il falloit encore que les intérêts du Clergé fuſſent ſéparés de ceux de la couronne, & ſe croiſaſſent : il falloit enfin qu'il y eût un ſi juſte équilibre entre tous les pouvoirs, qu'on fût forcé d'y ajouter le poids léger de l'autorité du peuple, pour faire pencher la balance d'un côté.

On créa un Parlement, qui devoit être compoſé de quatre Chevaliers de chaque province. Ces Chevaliers repréſentoient le peuple, & devoient délibérer du bien général du peuple (1): voilà le berceau de la Chambre des Communes. Le peuple commençoit à jouer un rôle dans l'Etat, depuis les atteintes portées au Gouvernement féodal, depuis l'établiſſement des Commu-

(1) C'étoit une repréſentation bien défectueuſe ſans doute; mais le mal ne pouvoit diminuer que par degrés. Ce fait prouve combien eſt abſurde le ſiſtême de ceux qui aujourd'hui ne veulent point qu'on touche à la repréſentation parlementaire, ſous prétexte que l'innovation eſt dangereuſe, & que nos pères ont ſagement tout calculé. Dans ce cas, il ne falloit donc rien ajouter à la grande chartre, ni donner de vrais Repréſentans au peuple, au lieu de ces quatre Chevaliers, Repréſentans primitifs. *Note du Traduct.*

nautés; établiſſement qui diminuoit le pouvoir de ſes maîtres, & répandoit l'eſprit de liberté dans les villes. Comme les arts augmentoient, ces petites républiques, ſi on peut les appeller ainſi, augmentoient en proportion; & à la fin de ce ſiècle, elles étoient aſſez conſidérables pour pouvoir entrer dans le corps de la légiſlation. Les privilèges qu'on leur accorda étoient un don intéreſſé des Barons, qui devoit couvrir leur avidité perſonnelle. Ils ſeroient reſtés ſans doute maîtres de l'autorité dans tout le royaume, le Gouvernement ſeroit devenu ariſtocratique, ſi la jalouſie n'eût pas détruit ce projet. La diſcorde ſe mêla parmi eux; on commença à craindre les deſſeins du Comte de Leiceſter, qui avoit abrogé l'autorité royale, & qui vouloit établir le deſpotiſme. Nouveaux débats, nouvelle révolution (1). La famille royale en ſut profiter. Le Comte de Leiceſter fut défait & tué ſur le champ de bataille. Henri, qui avoit été traîné comme captif au combat, & qui avoit toujours été expoſé à la tête de l'armée qui l'avoit détrôné, fut mis en liberté par le victorieux Edouard, ſon fils. La captivité ne l'avoit pas corrigé; il paſſa le reſte de ſes jours au milieu des folies & des débauches. Malgré la révolution qui le replaça ſur le trône, le peuple n'en conſerva pas moins la part au Gou-

(1) L'hiſtoire du gouvernement des Barons doit prouver combien une adminiſtration ariſtocratique eſt funeſte pour le peuple. *Note du Traduct.*

vernement qu'il avoit acquiſe dans des temps de trouble. L'eſprit de liberté ſe répandit dans toute la maſſe de la Nation : il fit peut-être verſer beaucoup de ſang dans l'Angleterre ; mais l'Anglois courageux ne comptoit pour rien le ſacrifice de ſon repos & de ſa vie, pourvu qu'à ce prix il pût jouir de la liberté & la tranſmettre à ſa poſtérité.

LETTRE XVI.

EDOUARD PREMIER.

1272.

A la mort de Henri III, Edouard ſon fils & ſon ſucceſſeur, combattoit dans la Terre ſainte; guerre biſarre, où, ſi ſa valeur ne rétablit pas les affaires des croiſés, au moins il acquit la réputation d'un excellent Capitaine & d'un Soldat intrépide. Comme il monta ſur le trône ſans rival, ſans conteſtation, les partis oppoſés à la couronne ne lui firent pas la loi. Les Barons étoient épuiſés par leurs diſſentions inteſtines; le Clergé haïſſoit le Pape; & le peuple, comme il parut dans quelques révoltes qui éclatèrent alors, n'étoit pas content du Clergé. Il étoit naturel de croire qu'un Prince conquérant auroit profité de cette occaſion pour rendre à la majeſté royale la ſplendeur & l'autorité dont elle avoit été dépouillée : cependant Edouard ſe contenta de la puiſſance bornée que lui avoit laiſſé ſon prédéceſſeur; il ne s'occupa qu'à combattre ſes ennemis.

Les peuples du pays de Galles ſe gouvernoient depuis long-temps par leurs propres loix & leurs coutumes : c'étoient les reſtes de ces anciens Bretons qu'avoient domptés les Romains. Ils avoient ſu préſerver juſqu'à ce ſiècle leur liberté & leur pays de l'invaſion des étrangers : incapables de ré-

ſiſter à leurs ennemis dans la plaine, ils ſe retranchoient dans ces montagnes inacceſſibles, boulevards poſés par la nature. L'Angleterre ayant preſque toujours été troublée par des diſſentions domeſtiques, ou occupée dans des guerres au dehors, les Gallois avoient profité de ces occaſions pour ſe répandre dans cette Iſle & y porter le ravage. Edouard, qui ſentoit l'incommodité de ſi dangereux voiſins, leva une puiſſante armée, & marcha contre Levellyn, leur Roi. Souvent puni, faiſant mille traités & n'en exécutant aucun, ce Prince étoit toujours prêt à ſaiſir l'occaſion de faire une guerre avantageuſe. A l'approche d'Edouard il ſe réfugia dans les montagnes inacceſſibles de Snowden, & s'y maintint dans un poſte inattaquable. Nullement découragé par les obſtacles, le Roi d'Angleterre réſolut de l'inveſtir avec ſon armée, en lui coupant toutes les iſſues par leſquelles il pouvoit s'échapper. Poſté comme il étoit, Levellyn auroit pu fatiguer ſes ennemis ſans être jamais réduit; mais une victoire de peu d'importance qu'il remporta ſur un corps d'aſſiégeans, l'excita à deſcendre imprudemment & à faire face à Edouard : on interpréta ce léger avantage comme un commencement d'une prophétie de Merlin qu'il s'appliquoit, & qui lui prédiſoit qu'il poſſéderoit le royaume ſans rival. Bercé de ces brillantes eſpérances, il deſcend dans la plaine malgré l'inégalité de ſes forces. Les Gallois & les Anglois en vinrent enfin aux mains. Levellyn, après avoir employé tout ce que le courage & le déſeſpoir pouvoient lui inſ-

pirer, vit évanouir toutes ſes eſpérances. Il fut tué ſur le champ de bataille, & ſes troupes furent miſes en déroute. Avec lui expira la liberté de ſa Nation (1); elle fut bientôt après unie au royaume d'Angleterre, érigée en principauté, & donnée en appanage au fils aîné de la couronne. Les conquêtes étrangères pouvoient couvrir de gloire la Nation, mais celle-ci lui procura le bonheur. Les Gallois furent alors confondus avec leurs vainqueurs, & après l'écoulement de quelques ſiècles, il ne reſta plus aucune trace de l'animoſité nationale qui les ſéparoit (2).

Ne redoutant plus aucune invaſion pour ſes Etats, Edouard eut bientôt une occaſion favorable d'accroître ſa puiſſance, que lui offrirent les diſſenſions de ſes voiſins. Alexandre III, à ſa mort, laiſſa la couronne d'Ecoſſe ſans héritier préſomptif : Jean Bruce & Robert Bailleul partageoient les ſuffrages de tout le royaume. Une guerre civile étoit ſur le point d'éclore : il n'y avoit qu'un arbitre agréé par les deux compétiteurs, qui pouvoit terminer la conteſtation ſans verſer de ſang. Par une de ces fatales erreurs en politique, commiſes par les Princes Ecoſſois, ils jetèrent les yeux ſur Edouard. Il accepta la médiation avec plaiſir, vint à Norham. Tirant avan-

---

(1) Edouard fit pendre tous les Poëtes Gallois, afin que par leurs chants guerriers ils n'excitaſſent pas les Gallois à la révolte. *Note du Traduct.*

(2) Ce fait n'eſt pas vrai. Il exiſte encore une très-grande antipathie entre les Anglois & les Gallois. La principale cauſe eſt la dépendance à laquelle les premiers ont réduit les ſeconds ; dépendance bien funeſte pour les Gallois. *Note du Traduct.*

tage de la qualité d'arbitre qui lui avoit été accordée, il exerça avec autorité ſon pouvoir ſur le pays dont la couronne avoit été ſoumiſe à ſa déciſion, & ſe fraya ſecrétement une voie pour s'en emparer. Il falloit cependant pallier ſa conduite d'un vernis de juſtice : ainſi, après de longues délibérations où il prit grand ſoin d'expoſer ſes droits (1) au trône d'Ecoſſe, il y fit monter Bailleul, moins comme un Roi que comme un vaſſal de l'Angleterre.

Le premier pas étoit fait; il ſuffit pour convaincre les Ecoſſois qu'Edouard étoit décidé à pouſſer ſes prétentions juſqu'à l'extrémité. Un marchand de Gaſcogne lui préſenta une requête, dans laquelle il expoſoit qu'Alexandre, dernier Roi d'Ecoſſe, lui devoit une ſomme d'argent, qui ne lui étoit pas encore payée, malgré ſes ſollicitations auprès du nouveau Roi. Edouard embraſſe avidement cette occaſion d'exercer ſon nouveau droit; il fit ſommer le Roi d'Ecoſſe de comparoître à Weſtminſter, pour répondre en perſonne à la plainte du marchand. Sur des prétextes auſſi légers, il lui envoya ſix différentes ſommations dans le cours d'une année. Le Monarque Ecoſſois s'apperçut alors qu'on ne lui avoit laiſſé que le nom de Roi ſans autorité. Réſolu de ſecouer ce joug incommode, Bailleul ſe révolta, & obtint une abſolution du Pape pour la violation de ſon ſerment d'hommage.

---

(1) Il n'y avoit aucun droit, pas même à la mouvance : c'étoit une véritable uſurpation. *Note du Traduct.*

Edouard alors offrit la couronne à Bruce, qui l'accepta avec joie. Par cette politique il mettoit dans ſes intérêts un parti conſidérable d'Ecoſſois, qui ſe joignit à lui pour lui ſoumettre leur patrie. Edouard, à la tête d'une puiſſante armée, marcha contre l'Ecoſſe. Il ſe livra une infinité de combats, dans leſquels chaque Nation ſignala ſa bravoure, & perdit l'élite de ſes ſujets. Les détails de ces guerres, quoique minutieuſement rapportés par les Hiſtoriens, ne ſont pas dignes d'être recueillis, ſinon par un Antiquaire. Tout l'enſemble de ces batailles peut être renfermé dans le tableau ſuivant : Une Nation barbare en rencontre une autre dans une plaine : point d'art, point d'évolutions, point de ſtratagême ; ils ſe jettent comme des furieux les uns ſur les autres : le nombre, le tumulte, décident ordinairement de la victoire. Les révolutions des Gouvernemens, & non pas d'inutiles deſcriptions de combats, doivent remplir les pages de l'Hiſtoire. Enfin l'Ecoſſe fut réduite au dernier degré d'humiliation. Edouard exécuta alors le projet qu'il avoit probablement conçu depuis long-temps, d'unir ce pays, comme conquête, à l'Angleterre ; mais il échoua en naiſſant : le temps de la délivrance de ce royaume approchoit, les Ecoſſois trouvèrent des reſſources dans leur déſeſpoir : ſortis encore une fois de leurs montagnes, ils tombèrent ſur l'armée angloiſe, qu'Edouard avoit laiſſée, & remportèrent une victoire complette.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour

Edouard, qui ſe regardoit déjà comme maître de ce royaume. Pouſſé par une haine implacable contre les Ecoſſois, il jura de tirer une vengeance ſignalée de cet affront. Pour accomplir ſes deſſeins, il ſomma tous les vaſſaux de la couronne, ſans diſtinction, de ſe trouver avec leurs gens d'armes à un rendez-vous qu'il fixa. Son projet étoit de s'avancer juſqu'au milieu de l'Ecoſſe, & de dévaſter, de détruire ce royaume d'une mer à l'autre, pour me ſervir de ſon expreſſion. Il ſe vit bientôt à la tête de la plus belle armée que l'Angleterre eût jamais levée. L'Ecoſſe trembloit à ſon approche; mais la mort arrêta le cours de ſes projets (1).

Auſſi-tôt qu'il s'apperçut que ſa maladie étoit mortelle, il envoya chercher le Prince ſon fils, qu'il avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur, & lui prenant la main, il lui recommanda d'une voix mourante trois choſes; il lui défendit d'abord de rappeler Gaveſton, flatteur adroit qui l'avoit déjà empoiſonné de ſes diſcours; il lui recommanda d'envoyer ſon cœur au Saint-Sépulcre, & enfin de pourſuivre la guerre contre les Ecoſſois, juſqu'à ce qu'il les eût ſubjugués: & pour imprimer davantage la terreur dans des ennemis qu'il avoit ſi ſouvent vaincus, il deſira qu'on portât ſes os à la tête de l'armée.

---

(1) Edouard conquit trois fois l'Ecoſſe, & trois fois la perdit. Il ſe fit livrer par trahiſon Wallace, le plus brave défenſeur de l'Ecoſſe, & le fit pendre: il commit d'ailleurs une foule de cruautés; & cependant les Hiſtoriens le louent. Le P. Daniel, en parlant de ſes conquêtes, dit: tant de *belles actions* lui avoient attiré l'eſtime. *Note du Traduct.*

L'Angleterre commença ſous ce règne à devenir formidable. Le parti des Barons fut foible & mal ſoutenu. Le Monarque étoit en quelque ſorte abſolu, quoiqu'il eût la prudence de n'exercer jamais pleinement ſon pouvoir : on l'accuſa de ſévérité, & il paroit aſſez probable qu'il exerça la juſtice avec trop de rigueur (1). Néanmoins on doit remarquer qu'il fut le premier qui diſpenſa la juſtice ſans aucune diſtinction de perſonne. Avant ce règne, le peuple qui élevoit des ſéditions étoit puni de la manière la plus ſévère, & périſſoit ſous le fer ou au gibet; tandis que la Nobleſſe, qui ſe faiſoit un jeu continuel des révoltes, étoit traitée avec une douceur qui l'encourageoit dans le crime.

Les altérations qui ſe firent alors dans l'eſprit de ce peuple, ſont remarquables. Les Anglois, incorporés avec ces fiers Normands leurs vainqueurs, ne conſervèrent pas long-temps cet eſprit de ſoumiſſion qui les avoit juſqu'alors diſtingués; ils étoient toujours prêts à lutter avec cette autorité à laquelle ils ne pouvoient réſiſter. Cet eſprit de révolte fit naître ean eux l'eſprit de cruauté. Inſoucieux pour ſa vie, l'Anglois verſa ſans pitié le ſang de l'Anglois : auſſi à dater de cette époque les loix pénales devinrent plus rigoureuſes. Sous le règne de Guillaume le Conquérant il étoit

(1) Il nomma une commiſſion appelée le *trait-bâton*, qui commit des déſordres incroyables, en confondant l'innocent aver le coupable : ce qui prouve que les Princes ne doivent jamais interverir l'ordre de la juſtice. Il faiſoit pendre les faux monnoyeurs. *Note du Traducteur.*

défendu par une loi de punir aucun crime de la mort; cette loi tomba en déſuétude, & bien des crimes furent punis par des peines capitales.

Mais ce qui doit rendre le règne d'Edouard précieux pour la poſtérité, c'eſt qu'il augmenta le pouvoir du peuple. Il regardoit les Barons (1) & le Clergé (2) comme des rivaux, & pour les abaiſſer il éleva les Communes. Il publia une loi par laquelle il étoit défendu de lever aucune taxe ſans leur conſentement. Il avoit deſſein de ſe rendre abſolu par leur ſecours : & il eſt aſſez probable que ſon projet eût réuſſi, s'il eût eu le temps de l'exécuter; mais il mourut au commencement de ſes opérations, laiſſant au peuple un pouvoir conſidérable. Ce n'étoit pas ſans doute l'amour de ſa liberté qui avoit guidé ce Monarque : mais on tire ſouvent des poiſons les plus dangereux les remèdes les plus ſalutaires. Quoi qu'il en ſoit, qu'on regarde Edouard comme Roi ou comme homme, on dira toujours qu'il rendit des ſervices infinis à ſon pays (3).

---

(1) Voilà pourquoi il refuſa long-temps de ſigner la grande charte, pour ne pas augmenter leur pouvoir. *Note du Traduct.*

(2) Il lui défendit d'acquérir. *Note du Traduct.*

(3) Certes, ce Prince fut un de ceux dont les Anglois eurent moins à ſe plaindre : cependant il ne put ſe défendre du goût du deſpotiſme. Edouard, dit Hume, aimoit aſſez que ſes ſujets ſe rendiſſent juſtice, mais il vouloit avoir les mains libres. *Note du Traduct.*

LETTRE XVII.

EDOUARD II.

1307.

C'ÉTOIT une opinion répandue depuis long-temps en Angleterre, & fondée ſur des obſervations faites, dit-on, des jours même du Roi Arthus, qu'entre deux vaillans & habiles Princes, il y en avoit un troiſième *moins ſuffiſant de ſens & de proueſſe*. On a pu voir la vérité de cette remarque dans la partie de l'Hiſtoire que nous avons déjà parcourue.

Aucun Monarque ne monta ſur le trône ſous des auſpices auſſi favorables qu'Edouard II. Il commandoit à une armée qui ſembloit marcher plutôt à la victoire qu'au combat ; il règnoit ſur un peuple uni, aucun rival ne lui diſputoit ſes droits : mais le commencement de ſon règne fit bientôt augurer mal de ſa conduite future. Mépriſant les avis de ſon père, il diſcontinua la guerre avec l'Ecoſſe, & rappela de ſon exil Gaveſton, ſon favori.

Gaveſton, étranger par la naiſſance, étoit orné de toutes les qualités du corps & de l'eſprit qui peuvent faire aimer, mais n'avoit aucune de ces qualités du cœur & du jugement qui attirent l'eſtime. Beau, ſpirituel, brave, il étoit en même temps vicieux, efféminé, débauché juſqu'à l'excès. Il avoit préſidé à tous les plaiſirs & toutes les

extravagances de jeuneſſe d'Edouard ; il avoit été, pour me ſervir d'une expreſſion latine, ſon *arbiter elegantiarum*, ou le ſurintendant de ſes plaiſirs : en un mot, c'étoit à lui ſeul que le voluptueux Monarque devoit ſon goût pour la débauche.

Un Roi prudent peut avoir des amis particuliers, mais ne doit jamais avoir un favori public. La faveur royale doit étendre ſes rayons indiſtinctement ſur tous ſes ſujets : malheur au Monarque qui élève aux poſtes les plus éminens ceux qu'il chérit davantage. Trompé par ſon penchant, il fera ſouvent tomber ſes graces ſur des individus indignes de ſon affection, ou incapables de ſupporter le poids des affaires. Tel étoit le cas d'Edouard relativement à ſon nouveau favori ; il l'accabloit de faveurs dans un temps où il perdoit la ſouveraineté d'Ecoſſe, ſi vivement deſirée par ſon prédéceſſeur.

Les Barons n'étoient pas ſi humiliés, qu'ils ne reſſentiſſent les inconvéniens d'une conduite ſi préjudiciable à leurs intérêts, ſi pernicieuſe pour tout le royaume. L'orgueil & l'inſolence de Gaveſton, déjà trop criminel puiſqu'il étoit étranger (1), excitèrent contre lui un parti conſidérable ; on leva bientôt une armée pour lui ôter l'adminiſtration. Gaveſton fut pris, & on lui trancha la tête ſans aucune forme de procès. On voit percer, dans cette action, cet eſprit de

(1) On voit que la haine portée par les Anglois contre les étrangers, date de loin. Je ne vois pas qu'en France ou en Eſpagne, royaumes qui ont eu plus ſouvent des Miniſtres étrangers, on ait pouſſé cette haine auſſi loin. *Note du Traduct.*

cruauté qui commençoit à s'emparer de la Nation. Les principes adoptés ſous le dernier règne, préparèrent le ſupplice de Gaveſton. Les ſucceſſeurs d'Edouard Ier ne le copièrent pas dans ſes fautes. Les vices des Conquérans ou des grands Rois ſont toujours dangereux, parce qu'on s'empreſſe de les imiter.

Depuis ce temps les échafauds furent continuellement arroſés du ſang anglois. Chaque parti victorieux traînoit tour à tour ſes priſonniers au gibet : jamais on ne verſa juridiquement tant de ſang que ſous ce règne affreux. Pendant ces orages les Ecoſſois ſe fortifioient ; ils vainquirent les Anglois dans pluſieurs combats, & Robert Bruce, leur Roi, profita de leurs diviſions pour s'affermir ſur le trône.

Edouard ne ſembloit occupé que du ſoin de ſes plaiſirs ou de ſe rendre formidable à ſes ſujets. La haine mutuelle qui régnoit entre lui & les Barons, croiſſoit de jour en jour ; ou, pour parler plus exactement, les Barons, tant abaiſſés par ſon père, s'élevoient en proportion de ce qu'il devenoit mépriſable aux yeux du peuple. La léthargie voluptueuſe dans laquelle il croupiſſoit, leur fournit une occaſion favorable pour exécuter leur projet. Le lâche Edouard fut arrêté priſonnier. On le relâcha quelque temps après, ſur la promeſſe qu'il fit de réformer ſa conduite. On lui donna un Conſeil compoſé de Barons, & il promit de ne rien entreprendre ſans leur conſentement & leur approbation : mais il étoit né pour l'infortune. Ce Monarque, d'un caractère facile,

facile, ſimple particulier, auroit été eſtimé : mais ſa fureur pour avoir des favoris le perdit ſur le trône. Hugh Spenſer, jeune homme adroit & orné des plus belles qualités, remplaça Gaveſton auprès de lui. Nullement intimidé par le ſort de ſon malheureux prédéceſſeur, il ſuivit la même route ; il le ſurpaſſa même en orgueil, en avarice, en prodigalité. Un mécontentement univerſel éclata alors : on imputa au jeune Spenſer tous les vices du Roi : ceux qu'il avoit perſonnellement ſuffiſoient pour creuſer ſa ruine. Les Barons ſe réunirent donc encore une fois pour écraſer un favori qui, dans la réalité, n'avoit point d'appui. On le bannit du Royaume, lui & ſon pere, en les menaçant d'un plus cruel ſort, s'ils tentoient d'y revenir. Cette indignité parut alors réveiller le Roi de ſon aſſoupiſſement. La Reine, femme hautaine & entreprenante, s'efforça de lui inſpirer la vengeance. Elle avoit reçu dans un pélérinage à Cantorbéri, un affront qu'elle n'avoit point oublié ; le Gouverneur du Château de Leeds, qui ſe trouvoit ſur ſa route, lui en avoit refuſé l'entrée. Elle perſuada donc à ſon foible Epoux que l'occaſion étoit favorable pour ſe délivrer du joug que lui impoſoient les Barons ; que le châtiment du Gouverneur de Leeds les intimideroit & étouferoit toutes leurs oppoſitions. Cet avis fut embraſſé avec avidité. Le Roi leva une armée ſans oppoſition ; il aſſiégea le Château de Leeds : le Gouverneur fut fait priſonnier, & la Reine eut le plaiſir d'aſſouvir ſa vengeance en lui faiſant trancher la tête.

Encouragé par ce ſuccès, le foible Edouard donna un libre cours à ſes violences. Il aſſiégea les Châteaux de pluſieurs autres Barons, & s'en rendit maître avec la même facilité. Pour mettre le comble au mécontentement général, il rappela de ſon exil ſon jeune Favori Spenſer. La rapidité des conquêtes d'Edouard fait voir combien les Barons étoient déchus de ce haut degré de pouvoir où ils étoient montés ſous le regne précédent. Le Monarque qui les opprimoit, étoit débauché, ignorant, lâche, dans l'opinion générale du peuple; & cependant foible comme il l'étoit, il trouvoit à peine quelque réſiſtance dans les Barons; le pouvoir du peuple étoit le ſeul vraiment formidable, & Edouard avoit eu l'adreſſe d'en mettre une partie dans ſes intérêts en favoriſant ſes prétentions. Enflé de ſes ſuccès, le Roi ne mit point de bornes à ſa vengeance. La Reine, cruelle par caractère, Spenſer animé par le reſſentiment, lui firent commettre une infinité d'actes de ſévérité. Parmi ceux qui périrent étoit Thomas, Comte de Lancaſtre. Ce Seigneur s'étoit toujours ſignalé par ſa valeur parmi les Lords confédérés; il s'étoit oppoſé conſtamment au pouvoir naiſſant de la famille des Spenſer. Il n'eſpéroit pas être traité favorablement par des juges qni étoient ſes ennemis jurés. Il fut donc condamné à être écartelé comme un traître; mais, par égard pour ſon rang, le Roi commua ſa peine; il n'eut que la tête tranchée. Neuf autres Lords ſubirent la même peine. On vouloit par cet exemple intimider tout le

Royaume ; mais ces ſupplices ne pouvoient pas mettre en ſûreté un Monarque ſi déteſté. Quoi qu'il en ſoit du caractère du Comte de Lancaſtre, ce fut un problême à ſa mort, s'il avoit eu le deſſein de ſe faire couronner Roi, ou s'il n'avoit été que le ſimple défenſeur de la liberté publique. Cependant le peuple eut toujours ſa mémoire en grande vénération, & le conſidéra comme un martyr. On peut juger par le trait ſuivant, quel parti avoit épouſé le Clergé. Auſſitôt après la mort du Comte, on dit qu'il s'opéra une infinité de miracles ſur ſon tombeau, & chaque prétendu miracle créoit mille ennemis au Roi.

Le Favori Spenſer & ſon pere donnoient toujours un libre cours à leurs vengeances. Non contens d'avoir verſé le ſang des chefs du parti oppoſé, d'avoir dépouillés les autres de leurs biens, d'en avoir condamné la plupart au banniſſement, ils voulurent exercer toute leur rage contre Roger Mortimer, alors renfermé dans la tour de Londres. Rien ne ſembloit pouvoir le garantir de leur reſſentiment. Il avoit été pris les armes à la main ; il étoit reconnu pour un des plus violens défenſeurs de l'oppoſition ; le peuple ne paroiſſoit point s'intéreſſer à ſon ſort ; & il n'avoit perſonne qui pût intercéder pour lui auprès du Roi : cependant, à ſon grand étonnement, il voit ſon ſupplice différé, malgré les plus ardentes ſollicitations de ſes ennemis. La Reine étoit devenue amoureuſe de ce jeune homme, &e mployoit tout ſon crédit pour lui procurer

ſon pardon. Il y avoit déjà quelque temps que l'intimité régnoit entr'eux : la protection dont la Reine honoroit Mortimer, attira ſur lui le reſſentiment des deux Favoris. Dans ce choc d'intérêts oppoſés, Edouard ne paroiſſoit qu'un être paſſif. Il déſiroit obliger les deux partis ; il donnoit un jour un ordre pour arracher le jeune Mortimer à la fureur des Spenſer ; le lendemain, autre ordre de s'aſſurer de lui par-tout où on le trouveroit. Le foible Prince ne ſavoit rien refuſer à ceux qu'il chériſſoit.

Cette diſſention, qui partageoit les affections du Roi, étoit trop violente pour ne pas finir par la ruine de l'un des deux partis. Pour éloigner la Reine, les Spenſer imaginèrent de la charger d'une négociation à la Cour du Roi de France ſon frere. La Reine accepta cette propoſition, quoique faite par ſes ennemis. Elle formoit l'eſpoir de trouver l'occaſion de ſe venger d'eux, & de pouvoir jouir de ſon amant ſans rencontrer d'obſtacle. Philippe-le-Bel, qui régnoit alors ſur la France, en habile politique (1), encouragea la Reine ſa ſœur à s'oppoſer à ſon mari. Il eſpéroit, en fomentant ces diviſions entre ſes ennemis, les affoiblir. Animée par ſes conſeils, la Reine réſolut d'attaquer ouvertement les Favoris du Roi ; leva des troupes en France, & débarqua à la tête d'une armée en Angleterre.

---

(1) Diſons plutôt en atroce politique : car s'affermir par la diviſion, eſt une politique ennemie du genre humain. *Note du Traduct.*

Ses eſpérances ne furent point trompées ; elle fut jointe par un puiſſant corps de troupes. Mortimer ſon amant étoit avec elle à la tête de ſon armée, & dans le même temps le Favori Spenſer étoit l'ame du parti oppoſé.

Edouard étoit incapable d'arrêter la rapidité des conquêtes de ſes ennemis. Tous ſes efforts pour lever une armée furent inutiles. Perſonne ne vouloit ſe ranger ſous ſes drapeaux : tous prévoyoient une mort ignominieuſe, s'il étoit défait, & n'attendoient que de l'ingratitude, s'il étoit victorieux. La Reine prit aiſément le pere Spenſer à Briſtol. Ce Gentilhomme, âgé de 50 ans, eſtimé & aimé dans ſa jeuneſſe par tous les Anglois, avoit juſqu'alors coulé des jours heureux dans la paix. Mais ſon aveugle complaiſance pour les deſſeins ambitieux de ſon fils l'enveloppa dans une faction turbulente : il mourut à la potence ſans aucune formalité ni jugement. Son malheureux fils ne lui ſurvécut pas long-temps. Il fut arrêté avec quelques autres Anglois qui formoient la ſuite du Roi leur Maître, retiré dans un couvent obſcur du Pays de Gales. La vengeance & non la juſtice, préſidoit à tous les ſupplices qui furent ordonnés alors. La Reine n'avoit pas la patience d'attendre l'aſſemblée du Parlement pour détruire ſes ennemis. Elle abandonna Spenſer à une inſolente populace, & voulut jouir elle-même de l'affreux plaiſir de ſon tourment. Il fut pendu à un gibet élevé de 50 pieds. Différens autres Seigneurs éprouvèrent le même ſort ; tous dignes de

compaſſion, s'ils n'avoient pas juſtifié ces barbaries en en donnant eux-mêmes l'exemple.

Le malheureux Roi, abandonné de tout le monde, ſe vit alors au pouvoir de ſes ennemis, ſans avoir un ſeul ami qui prît ſa défenſe. Il fut conduit à Londres au milieu des huées & des inſultes de ſes ſujets, confiné dans la tour, jugé par le Parlement, & ſolemnellement dépoſé: on lui aſſigna une penſion pour ſa nourriture. Son fils, âgé de 14 ans, fut couronné Roi, & on choſit la Reine ſa mere pour Régente pendant ſa minorité.

Edouard ne ſurvécut que peu de temps à ſa dépoſition. Devenu le jouet de ſes Gardes mercenaires, il fut traîné de priſon en priſon; on lui fit ſouffrir dans ces voyages toutes les indignités qu'un avarice cruelle & ingénieuſe put imaginer.

Il falloit ſans doute que le génie de la nation eût eſſuyé une dégradation bien conſidérable pour permettre qu'on traitât avec tant d'indignité la tête ſacrée d'un Monarque dont le plus grand crime étoit les excès de ſes Favoris (1). La fermeté qu'Edouard avoit conſervée au milieu de ſes infortunes, l'abandonna alors. Il jetta ſur ſes implacables tyrans des regards qui annonçoient l'humiliation de ſon ame, & verſa un torrent de larmes. Il ne lui manquoit plus, pour completer ces ſcènes d'atrocité, que de

(1) Mais ces excès, combien de maux ils avoient produits! On n'eſt pas moins indigné de la foibleſſe d'Edouard, que de la cruauté de ſes bourreaux. *Note du Traduct.*

périr par une mort cruelle. La priſon où il devoit terminer ſes jours, fut le château de Berkeler. Là on le ſépara de toute eſpèce de compagnie; on lui refuſa même le néceſſaire. Ce miſérable état ne dura pas long-temps..... Ses deux Gardes entrant une nuit dans ſon appartement, au moment où il s'étoit couché, lui jetèrent un oreiller ſur le viſage pour étouffer ſes cris, & avec une barbarie qui n'a pas d'exemple, lui enfoncèrent dans le corps un tuiau de corne, à travers duquel ils coulèrent un fer rouge, & lui brûlèrent les entrailles. Les cris horribles que lui arracha ce ſupplice, furent cependant entendus loin du château, & quoiqu'on eût pris toutes les précautions pour cacher ce forfait, il fut bientôt découvert par un de ces meurtriers même. Des malheurs tels que ceux qui accablèrent ce Monarque, font naître la pitié. On n'eſt pas tenté de lui reprocher ſes fautes, quand on les voit ſi cruellement & ſi diſproportionnellement punies.

LETTRE XVIII.

EDOUARD III.

1327.

ON commence, à cette époque, à avoir une foible idée de l'origine de notre heureuſe conſtitution actuelle. Comme le peuple développa une nouvelle force ſous le règne où nous allons entrer, il n'eſt pas inutile de peindre l'eſprit national qui caractériſa ce ſiecle. Quelques-uns des règnes précédens avoient favoriſé l'admiſſion des étrangers dans le Royaume, le nombre des Communes s'en accrut prodigieuſement : d'un autre côté, l'introduction de nouvelles manufactures, les fabriques de draps, de glaces, &c., attirèrent, du ſein des campagnes dans les villes qui avoient des chartres, un grand nombre d'habitans que les Seigneurs tourmentoient. Toujours réſidans dans leurs châteaux fortifiés, ils donnoient des loix aux payſans dont les humbles chaumieres les entouroient, & exerçoient ſur leurs vaſſaux une autorité deſpotique (1). Le Clergé avoit eu pendant quelque temps des démêlés avec le Pape, & cette diſſention avoit décrédité les deux partis dans l'eſprit du peuple. Une autre cauſe avoit

(1) Ces Barons avoient encore tant d'autorité, qu'ils firent paſſer une loi dans la ſeptième année du règne de Henri IV, qui défendoit à toute perſonne ne poſſédant pas 20 liv. de revenus en fond de terre, de mettre ſes enfans en apprentiſſage d'aucun commerce. *Note du Traducteur.*

en même temps contribué à diminuer le pouvoir des Barons & du Clergé; je parle de la diminution du *ſervice perſonnel* dans la guerre. Dans les premiers temps un vaſſal devoit ſe rendre à l'ordre de ſon Seigneur, avec hommes & chevaux, & tout l'équipage militaire pour entrer en campagne. Si cependant la Nobleſſe ou les Vaſſaux de la Couronne refuſoient de marcher, le Roi ne pouvoit les y forcer. Par ce double abus, le parti de la Nobleſſe étoit toujours maître de donner des loix au Trône, puiſqu'à la puiſſance délibérative il joignoit un pouvoir actif. Mais l'augmentation du peuple, la circulation devenue plus étendue de la monnoie ſubſtituée au poids, le nombre des étrangers indépendans, toujours prêts à vendre leurs ſervices, toutes ces cauſes, dis-je, mirent les Rois à portée de lever des armées ſans l'aſſiſtance de la Nobleſſe. Les Monarques alors n'avoient beſoin que d'argent pour ſe trouver à la tête d'armées auſſi nombreuſes, auſſi puiſſantes, qu'ils le jugeoient à propos. La puiſſance ſe trouvoit donc où ſe trouvoit l'argent; & le peuple, dont le trafic & l'induſtrie commençoient à groſſir les richeſſes, fut néceſſairement admis au partage de la légiſlation. La Nobleſſe, le Clergé, le Peuple, furent déplacés ſous ce règne, par ces nouvelles combinaiſons, tandis que le pouvoir du Roi n'éprouva pas la moindre altération. Les premiers Monarques n'étoient, à proprement parler, que les premiers & les plus puiſſans des Barons & Seigneurs terriens: un Baron étoit en miniature ce qu'un

Roi étoit en grand. Le Monarque n'avoit de pouvoir réel que celui que lui donnoient les domaines de la Couronne & ſes propres Vaſſaux : lorſqu'il vouloit déployer ſa puiſſance, il ne pouvoit commander qu'à ſes tenanciers directs ; on ſommoit à la vérité les Barons, mais, s'ils étoient mécontens, ils pouvoient refuſer leurs ſecours, & tous leurs Vaſſaux étoient obligés de ſuivre leur exemple. Ces derniers étoient ſoumis non pas au Roi, mais au Maître qui recevoit leur hommage, & le Monarque déſobéi n'avoit pour ſe faire juſtice, d'autre voie qu'une guerre civile. La face de cette antique conſtitution commença alors à changer, chaque ordre de l'Etat à entrer dans une mutuelle dépendance, le pouvoir du Roi à s'étendre ſur le premier & le dernier rang de ſes ſujets, & enfin tous les intérêts oppoſés à concourir au bien général.

Ce changement dans le Gouvernement parut influer ſur les manieres de la Nation. L'eſprit de galanterie prévalut inſenſiblement : il eſt probable qu'il tiroit ſon origine des contrées ſituées à l'Eſt de l'Angleterre, renommées depuis ſi longtemps pour le rafinement du luxe & de la volupté. Les Hiſtoriens d'alors repréſentent le Royaume comme plongé dans la licence & la débauche : les femmes, abjurant toute pudeur, paroiſſoient ſe glorifier de la perte de leur vertu. Rien, diſent-ils, n'étoit plus commun que de les voir cavalcadant en troupes aux tournois, équipées comme les cavaliers, portant une épée à leur côté, montant des chevaux richement

enharnachés, & affectant une effronterie inconnue même aux hommes. Cependant quelques ſoient les déclamations des Moines ſur cet article, cet eſprit de galanterie prouve que l'élégance nationale s'étoit élevée de quelques degrés, & que le peuple ſortoit de ſa barbarie primitive.

Sous Edouard III, la conſtitution de notre Parlement, & toute la forme du Gouvernement ſe perfectionnèrent. Ses loix reſpirent la liberté; nul Monarque cependant ne ſut mieux que lui ſe rendre abſolu. Son pere avoit perdu la couronne & la vie d'une maniere déplorable, pour s'être laiſſé gouverner par des Favoris dont il vouloit ſoutenir la tyrannie contre un peuple ulcéré; ſon fils prit le contre-pied de cette conduite : il exerça de bonne-heure ſon autorité, s'affranchit lui-même de la tutelle, ou plutôt, du joug que lui impoſoient ſa mere & ſon amant, dont la liaiſon ſcandaleuſe écraſoit la Nation, & le déshonoroit. Mortimer fut arraché avec ignominie de l'appartement de la Reine, qui crioit qu'on épargnât le gentil Mortimer. Le jeune Roi fut ſourd à ſes prieres; & cette pitié qu'elle avoit refuſée à ſon malheureux Epoux, lui fut alors refuſée. Le Parlement condamna Mortimer à la mort, ſans lui permettre de ſe juſtifier : il avoit fait éprouver le même ſort à Spenſer quelque temps au paravant. Il périt par les mains du bourreau; & Iſabelle fut confinée au Château de Riſings, avec une penſion de 300 liv. par an. Quoique ſon empriſonnement

fût sévère, elle survécut à sa disgrace plus de ving-cinq ans, abandonnée à un mépris général, & dans sa solitude pleurant plutôt ses infortunes que ses crimes.

Edouard savoit bien qu'un Monarque conquérant devoit plaire à un peuple guerrier. Les Ecossois avoient long-temps triomphé avec impunité: il signala le commencement de son règne par leur réduction, & les força de reconnoître sa souveraineté sur leur couronne. Mais il fut bientôt appelé du sein de ces conquêtes à des victoires plus brillantes. Une nouvelle scène s'ouvroit alors en France, & l'Europe, en suspens, commençoit à douter si la réclamation d'Edouard étoit fondée sur le droit de succession ou sur le droit de conquête. La France alors n'étoit pas aussi étendue qu'à présent, elle ne comprenoit ni le Dauphiné, ni la Provence, ni la Franche-Comté; la nature de son Gouvernement augmentoit encore sa foiblesse. De puissans voisins, qui prétendoient à être vassaux de la couronne, servoient plutôt à affoiblir la Monarchie, qu'à la soutenir.

Du sein de ces divisions rejailliſſoit une foule de calamités sur le peuple de ce Royaume, & le Roi lui-même étoit encore plus malheureux. Les trois fils de Philippe-le-Bel accusèrent en plein Parlement leurs femmes d'adultère. L'aîné, Louis-Hutin, fit étrangler la sienne. Leurs amans périrent par un nouveau genre de supplice; ils furent écorchés vifs.

Après la mort de Louis-Hutin, Roi de France,

s'éleva une queſtion ſur la validité de la Loi Salique, Loi faite dans le premier ſiècle de la Monarchie Françaiſe, & qui excluoit les femmes du Trône. Comme ce ſujet intéreſſe eſſentiellemant l'hiſtoire d'Angleterre, il eſt néceſſaire de s'y arrêter.

On n'avoit point juſqu'alors mis en queſtion en France ſi une femme pouvoit ſuccéder au Trône. Les loix ſont créées pour régler ce qui peut arriver par ce qui eſt déjà arrivé; & comme il ne s'étoit encore préſenté aucun cas où cette queſtion pût avoir lieu, on n'avoit point arrêté de loix pour la déterminer. Les préjugés réſultans de ce qui avoit été jugé dans de moindres circonſtances, pouvoient ſeuls guider; mais ces préjugés avoient varié avec les occaſions; le Parlement de France avoit ſouvent adjugé la ſucceſſion des Seigneuries aux femmes. L'Artois, par exemple, avoit été quelque temps auparavant adjugé à une femme, au préjudice de l'héritier mâle. La ſucceſſion de la Champagne avoit, dans quelques occaſions, été donnée à des filles; dans d'autres elles avoient été déclarées incapables de ſuccéder. Nous voyons que ce droit changea en raiſon du pouvoir; la juſtice alors étoit inconnue ou dédaignée.

Louis-Hutin laiſſoit une fille unique, & ſes deux freres. L'aîné, Philippe-le-Bel, prit la couronne au préjudice de la fille de Hutin, & tâcha de couvrir cette action par la Loi Salique. Le plus jeune frere, Charles-le-Bel, jaloux de la fortune de ſon aîné, s'oppoſa à ſes prétentions,

& maintint le droit des filles à la ſucceſſion Cette cauſe fut portée au Parlement de France, & décidée en faveur de Philippe. Ce Monarque jouit peu de temps de la couronne, & ne laiſſa en mourant que deux filles. Charles-le-Bel cependant changea de ſentiment, il ſe déclara pour la Loi qui excluoit les femmes du Trône, parce qu'elle étoit alors en ſa faveur. Il y monta ſans oppoſition ; mais ſon règne fut court ; il laiſſa ſa femme enceinte. Comme il n'y avoit point encore d'héritier apparent, le plus prochain héritier de la couronne devoit être Régent. Deux perſonnes réclamoient ce titre : Edouard d'abord par ſa mere Iſabelle qui étoit fille de Philippe-le-Bel & ſœur des trois derniers Rois de France ; tel étoit ſon titre : d'un autre côté, Philippe-le-Bel s'empara du Gouvernement comme plus prochain héritier par les mâles. Le titre de Philippe fut préféré (1). Il obtint la Régence de France, & la Reine n'étant accouchée que d'une fille, il fut unanimement élu Roi. Il fut couronné par ſes ſujets avec une ſatisfaction univerſelle, eut le ſurnom de Philippe le-Fortuné, & y joignit ceux que pouvoient lui donner ſon bonheur, ſes vertus & ſa juſtice. Entre pluſieurs traits de bonheur, on peut citer l'hommage que lui

(1) Et devoit l'être. M. Humes décide à cet égard en faveur des François, ſans entrer dans l'examen des titres ou de l'exiſtence de la Loi ; on peut ſe décider par une raiſon univerſelle, la raiſon du bonheur du peuple. Si Edouard eût réduit ſous ſa domination l'Angleterre & la France, ces deux contrées euſſent été mal gouvernées, tyranniſées, & ſans ceſſe déchirées par des guerres ou par les concuſſions. *Note du Traduct.*

rendit Edouard, ſon rival, à Amiens. Cet hommage cependant fut bientôt ſuivi de la guerre, & Edouard lui diſputa cette couronne dont il venoit de ſe reconnoître vaſſal.

Un braſſeur de bierre à Gand, fut celui qui fournit de plus grands ſecours à Edouard dans le cours de cette guerre, & qui l'engagea à prendre le titre de Roi de France. Le nom de ce citoyen étoit Jacques Artevelle, devenu trop puiſſant pour un ſujet; il étoit un de ceux que les loix, ſuivant Machiavel, doivent ou flatter ou détruire. Sécondé vigoureuſement par lui, Edouard fit une puiſſante invaſion. A peine étoit-il débarqué, que Philippe lui propoſa de décider la guerre à armes égales dans un champ de bataille qui ſeroit convenu. Edouard accepta le défit, car dans toutes ſes actions ce Prince affichoit l'héroïſme; mais quelques obſtacles s'éleverent, la guerre ſe pourſuivit à l'ordinaire, chacun profita des avantages que le hazard offroit.

On ne trouve dans ces batailles rien d'inſtructif, & elles n'excitent pas plus d'intérêt, que dans nos gazettes modernes l'hiſtoire d'un parti de maraudeurs; il ſuffit de remarquer que ces différentes eſcaramouches amenerent enfin la victoire brillante & déciſive de Créci, que tout bon Anglois cite encore avec complaiſance aujourd'hui. Dans cette bataille mémorable, Philippe étoit à la tête de cent mille hommes: Edouard n'en avoit que trente mille. Le Prince Noir ſon fils, qui n'avoit alors que quinze ans,

commandoit la première ligne de l'armée angloiſe. La ſeconde étoit conduite par les Comtes de Northampton & d'Arundel, & le Roi en perſonne étoit à la tête du corps de réſerve. Lui & le Prince de Galles avoient reçu le matin leurs Sacremens avec une grande dévotion. On vit dans ſa conduite l'intrépidité calme d'un homme déterminé à vaincre ou à périr. L'armée diſpoſée en bataille, le Roi courut de rang en rang avec une joyeuſe contenance; il exhorta ſes ſoldats à ſe rappeller l'honneur de leur Patrie, & ſon éloquence éleva tous les eſprits à un degré d'enthouſiaſme étonnant. Philippe oppoſoit aux Anglois ſa formidable armée en trois diviſions. La première commandée par Jean de Luxembourg, Roi de Bohême, qui avoit perdu la vue; la ſeconde étoit menée par le Comte d'Alençon, & Philippe commandoit le corps de réſerve. C'étoit la première bataille où ſe trouvoit le Prince Noir; il ſe diſtingua cependant dans ce premier choc, & fit tourner la fortune de ſon côté; mais ſon courage auroit été accablé par le nombre, ſi le Comte de Northampton n'étoit pas venu à ſon ſecours. Le Prince devint alors le centre de la mêlée la plus épaiſſe, & la valeur d'un enfant remplit d'étonnement les vétérans les plus intrépides; mais ſon courage ne calmant point leurs alarmes ſur le ſort de ſa vie, ils envoyèrent avertir le Roi de ſe hâter de venir au ſecours de ſon fils. Edouard qui obſervoit cet engagement d'un moulin à vent, demanda avec ſang froid ſi ſon fils étoit mort : on lui répondit qu'il vivoit encore,

encore, & qu'il donnoit des preuves étonnantes de bravoure. Dites-lui donc, cria le Roi, qu'il n'aura point de ſecours de moi, l'honneur de cette journée lui appartiendra, & il ne devra qu'à ſon courage ſeul la victoire. Ce combat coûta aux François trente mille hommes qui reſtèrent ſur le champ de bataille. Le jour ſuivant, ils eſſuyèrent une autre défaite. On attribua le gain de cette victoire à quatre piéces d'artillerie, invention récente, & dont les Anglois firent uſage pour la première fois. Edouard, après ces deux victoires gagnées en deux jours, prit Calais, dont les Anglois reſtèrent en poſſeſſion pendant deux cents dix ans.

La guerre portée en même-tems dans trois différentes Provinces de la France, éclaircit le nombre de ſes habitans, & dépeupla le pays des Conquérans. Mais un autre fléau plus terrible encore que celui de la guerre contribuoit alors à déſoler les malheureux Européens. Une peſte plus affreuſe que toutes celles mentionnées dans l'hiſtoire, après avoir dévaſté l'Aſie & l'Afrique, vint s'établir dans l'univers occidental, où ſa malignité parut encore augmenter. La quatrième partie du peuple périt par ce fléau, ſes ravages furent ſi violens à Londres, que dans une ſeule année on enterra dans *Chartes-Houſe* plus de cinquante mille perſonnes. C'étoit au milieu de ce triſte bouleverſement de la nature, que s'allumoit l'ambition d'Edouard & de Philippe, & que leur rage de faire des conquêtes groſſiſſoit la liſte des calamités du genre humain. Ces

ravages cependant étoient réparés dans le ſilence par le commerce & l'induſtrie. Les Arts, dédaignés alors par les Princes, jettoient les fondemens de l'opulence des ſiécles futurs, & préparoient leur immenſe population. Les Arts voyageoient alors, & ſortant de l'Italie, commençoient à trouver un aſile dans l'Angleterre. Les rafinemens & les plaiſirs des ſens ſe perfectionnoient tous les jours; mais on ignoroit encore les plaiſirs de l'eſprit; l'homme ſans doute doit épuiſer la coupe de la volupté ſenſuelle, avant de découvrir des jouiſſances d'une nature plus délicate.

Pendant que les Anglois ſe couronnoient de lauriers ſur le continent, les Ecoſſois toujours avides d'embraſſer les occaſions favorables de rapine ou de vengeance, envahirent l'Angleterre avec une armée nombreuſe. Cette invaſion inattendue alarma ſes habitans; mais ne fut pas capable de les décourager. Lionnel, ſecond fils d'Edouard, auquel il avoit confié la garde de ſon Royaume, n'étoit qu'un enfant, incapable de commander une armée. Mais les victoires continentales ſembloient électriſer même les femmes. Philippe, épouſe d'Edouard, entreprit de repouſſer en perſonne les ennemis; ramaſſant en conſéquence, avec une célérité incroyable, des troupes de tous les côtés, elle marche directement vers les Ecoſſois, & leur préſente la bataille. Leur Roi n'avoit pas moins d'impatience pour l'engager. Il ſe flattoit de remporter aiſément la victoire ſur des troupes indiſciplinées conduites par une femme: ſon eſpoir fut trompé; il eut la mortification de

perdre non-ſeulement la bataille, mais même ſa liberté.

Les conquêtes du dehors n'étoient pas cependant favorables à la cauſe de la liberté intérieure; le Roi victorieux augmentoit néceſſairement ſon indépendance. Les Barons, le Clergé, le peuple balançoient réciproquement leurs pouvoirs; l'autorité locale franchiſſoit ſeule ſes limites (1). Edouard cependant étoit trop adroit pour laiſſer percer ſon penchant pour le deſpotiſme, il jettoit les fondemens pour celui de ſon ſucceſſeur; &, ſi ce dernier eût eu la capacité de ſon père, il auroit pu porter impunément la main ſur le dépôt ſacré de la liberté.

(1) Les Hiſtoriens Anglois aſſurent que le commerce ſe développa ſinguliérement ſous ce règne. Quelques-uns ont prétendu que la balance du commerce avoit été en faveur de l'Angleterre en 1354, de 294,184 liv. ſt. monnoie de ce tems-là; ce qui n'eſt pas croyable, l'Angleterre ayant peu de Manufactures, & n'exportant que des laines travaillées. On ne ſait dans quelle ſource ont puiſé ces Auteurs: quelle qu'elle ſoit, elle doit être fort incertaine. *Note du Trad.*

LETTRE XIX.

EDOUARD III.

1199.

NOUS avons vu combien le peuple accorde injuſtement des titres aux Rois avant qu'ils les aient mérités. Ainſi Edouard II, appelé le père de ſa patrie, fut la victime de ſon reſſentiment ſur la fin de ſon règne; ainſi Philippe de Valois, ſurnommè le Fortuné à ſon avénement à la Couronne, eſſuya quelque tems après les défaites les plus complettes.

Jean ſuccèda à Philippe ſur le trône de France; mais il lui fallut combattre Edouatd, & le Prince Noir qui commandoit l'armée de ſon père. La galanterie, la bravoure & la modeſtie de ce jeune Prince lui avoient gagné le cœur de tous ſes ſoldats, & il étoit devenu preſque invincible à leur tête. Jean alors n'avoit ſous ſes ordres qu'une Nobleſſe toujours en méſintelligence, & ſouvent factieuſe. Le Gouvernement de France étoit ſous ce règne exactement tel qu'avoit été celui d'Angleterre ſous un Prince du même nom quelques règnes auparavant. On y voit un Parlement compoſé de Barons deſpotiques ſur toutes leurs poſſeſſions héréditaires, & ils obligèrent Jean de France à ſigner une chartre très-reſſemblante à la grande chartre qu'avoit ſignée le Mo-

narque Anglois. Les reſſources militaires de la France & de l'Angleterre étoient donc alors bien inégales. Jean commandoit une Nobleſſe qui ne reconnoiſſoit point de ſubordination entre ſes membres ; ils conduiſoient leurs troupeaux d'eſclaves au combat, & n'obéiſſoient aux ordres ſupérieurs qu'autant qu'ils cadroient avec leurs volontés. On pourroit dire avec juſteſſe que leur Roi commandoit plutôt une foule de petites armées conduites par des chefs & des intérêts divers, qu'une vaſte machine dont les mouvemens fuſſent uniformes, dont les reſſorts fuſſent unis. Les Seigneurs François payoient leurs ſoldats, puniſſoient leurs fautes, récompenſoient leur fidélité. Les forces de l'Angleterre étoient bien différentes ; le corps principal de l'armée angloiſe étoit compoſé de nationaux indifféremment levés par-tout, payés par le Roi, & qui le regardoient comme la ſource des récompenſes & des peines. Au lieu de ſervices perſonnels, la Nobleſſe fourniſſoit des ſubſides en argent, & l'on ne voyoit dans les troupes qu'un nombre de nobles ſuffiſant pour conſerver l'eſprit d'honneur, incapable de diminuer celui de la ſubordination militaire.

Le Prince Noir, avec une armée ainſi compoſée, s'avança à Poitiers, & ravagea cette Province qui avoit appartenu à ſes ancêtres. Le Roi Jean, à la tête de 60000 hommes, accourt pour lui livrer combat. L'armée angloiſe étoit dans une telle ſituation qu'on auroit pu l'affamer & la forcer de ſe rendre ; mais Jean ne vouloit point différer. Les deux Généraux commirent chacun

une faute impardonnable; l'un en ſe laiſſant enfermer dans un défilé ; & l'autre en ne profitant pas de l'avantage de cette ſituation. Mais à cette époque, on ne doit pas eſpérer de voir, à la tête des armées, des Céſars, des Annibals ; à des Généraux ignorans, on en oppoſoit de plus ignorans encore. La bataille de Poitiers qui s'enſuivit reſſemble beaucoup à celle de Crécy. La diſcipline ſupérieure de l'armée angloiſe l'emporta. La fleur de l'armée françoiſe périt, & le Roi bleſſé au viſage fut fait priſonnier. Par une ſingularité remarquable, il ſe rendit à un de ſes ſujets qu'il avoit banni depuis peu, & qui combattoit alors pour ſes ennemis. De quatre fils que le Roi de France avoit amenés, les trois aînés s'enfuirent, & par-là contribuèrent à la défaite ; le dernier & le plus jeune qui n'avoit alors que treize ans, combattit toujours à ſes côtés, partagea ſes dangers ſur le champ de bataille, & enfin fut fait priſonnier avec lui.

Cette victoire fut en grande partie le fruit de la valeur du Prince Noir, ſa modeſtie fut encore plus remarquable. Son priſonnier royal ſe plaignant de ſon infortune, il le conſoloit en faiſant des éloges de ſa bravoure, en lui diſant que s'il n'avoit pas gagné la victoire, au moins il la méritoit, l'aſſurant que, par la déférence la plus reſpectueuſe, il s'empreſſeroit de lui faire oublier ſa captivité. Au mois d'Août ſuivant, le Prince conduiſit ſon priſonnier à Londres. Son entrée fut remarquable : le Prince paroiſſoit à gauche, monté ſur un petit cheval noir, tandis que ſon

priſonnier étoit ſur un ſuperbe cheval, dont le harnois étoit de la plus grande magnificence.

Deux Rois priſonniers alors à la même Cour furent regardés comme deux brillantes conquêtes; mais l'Angleterre n'y gagna que de la gloire. Tout ce qui avoit été conquis en France, avec un grand appareil, fut ſucceſſivement & preſqu'imperceptiblement perdu, ſans même qu'il y eût une ſeule bataille rangée. On imagine bien que les Traités faits avec les Rois priſonniers étoient entiérement à l'avantage du conquérant; mais ces Traités ne furent obſervés qu'autant de tems que les Anglois eurent aſſez de force pour les faire exécuter. Il eſt vrai que Jean tint ſes engagemens avec toute la bonne foi poſſible; mais en ſe rendant priſonnier, il avoit perdu ſon autorité, & ſes malheurs le rendirent mépriſable. A ſon retour en France, il trouva l'État non-ſeulement ſans finances, mais même ſans reſſources, des ſoldats ſans diſcipline, des païſans ſans loix. Un des chefs de bandits qui déſoloient alors ce malheureux pays, avoit pris le titre d'*ami de Dieu, & d'ennemi du genre humain.* Un citoyen de Sens, nommé Jean Gouge, trouva le moyen, par ſes friponneries, de ſe faire reconnoître Roi, & cauſa autant de mal par ſes ravages que le véritable Roi par ſes malheurs. Telle étoit la ſituation de la France à l'arrivée de Jean, & telle étoit cependant l'abſurdité de ce Monarque, qu'il ſe prépara immédiatement pour une Croiſade dans la Terre Sainte, lorſqu'il étoit à peine remonté ſur ſon Trône. Si ſes ſujets

épuiſés avoient pu le ſeconder dans ſes projets chimériques, il eſt probable qu'il les auroit exécutés ; mais leur misère étoit ſi grande qu'ils furent même incapables de payer ſa rançon. Il retourna, pour ſatisfaire à ſa parole, en Angleterre, où il mourut au bout d'un an. On dit que ſa paſſion pour la Comteſſe de Salisbury fut la véritable cauſe de ce retour. Son âge avancé, il avoit près de ſoixante ans, âge où l'homme ſe laiſſe toujours trop enchaîner par une paſſion tardive, & l'eſprit de galanterie du ſiécle ſemblent confirmer cette opinion.

Si l'Angleterre, au milieu de ces révolutions brillantes, gagna quelqu'avantage réel, ce fut uniquement de perfectionner cet eſprit d'élégance & d'honneur qui parcourut alors tous les rangs. Le dernier ſoldat commença à ſuivre ſon chef, non par force, mais par inclination ; ſa bravoure n'étoit point machinale, mais inſpirée par le ſentiment, & le patriotiſme battoit dans tous les cœurs, même dans ceux du peuple. Ce fut alors que la Chevalerie fut pouſſée au dernier degré, & l'Angleterre à cette époque ne dut peut-être ſes ſuccès qu'à quelques circonſtances peu obſervées par les Hiſtoriens. *Une Nation romaneſque étoit conduite par un Roi romaneſque.*

L'eſprit de chevalerie ſervit en quelque ſorte à adoucir la ſévérité du ſiécle ; c'étoit un mélange d'amour, de généroſité, de vertu guerrière. Vous avez vu que les enfans des Princes & des Seigneurs, au lieu d'être inſtruits dans les Arts & dans les Sciences, étoient conduits de bonne heure dans les

camps, & ne s'inſtruiſoient que dans l'art de la guerre.

Ces leçons conſiſtoient à-peu-près à ſavoir ſe tenir à cheval, rompre une lance, briller dans un tournois, tomber aux pieds d'une maîtreſſe, & ſupporter les fatigues de la guerre. Mais les règles de la tactique, la ſcience des campemens, des ſtratagêmes, des fortifications n'étoient connus que de peu de Militaires.

Charles-le-Sage, Roi de France, regagna bientôt, par une conduite finement combinée, ce qu'avoit perdu ſon prédéceſſeur. Le Prince Noir, miné par une lente conſomption, mourut dans le palais de Weſtminſter, à la quarante-ſixième année de ſon âge. L'Angleterre commença à ſentir ſes malheurs. Le tréſor public étoit diſſipé ſans aucun avantage pour le Royaume, les ſujets étoient accablés. On vit alors clairement qu'une nation pouvoit être à la fois conquérante & malheureuſe. Pour mettre le comble à ſes maux, Edouard n'étoit plus tel qu'il s'étoit montré dans les premières années de ſon règne; il étoit plongé dans l'indolence, & ne ſongeoit qu'à ſatisfaire ſon penchant pour la volupté, dans les bras de ſa favorite Alix Perrers. Son Parlement lui fit de fréquentes remontrances ſur cet oubli de lui-même. Les Parlemens d'alors étoient compoſés d'hommes ſages & vertueux, ardens pour le bien public (1), & auſſi éclairés

(1) Il eſt à remarquer que les Membres de la Chambre des Communes recevoient alors un ſalaire. Il avoit varié juſqu'au règne

que droits dans leurs intentions. Ils s'élevèrent ſouvent contre la conduite du Roi & de ſes Miniſtres; ils eurent pendant un tems aſſez d'aſcendant pour faire éloigner ſa concubine; mais il revint bientôt ſur ſes pas, car les paſſions d'un âge avancé ſont incurables : il oublioit dans ſa compagnie le fardeau dont il étoit chargé, ſes devoirs, & les fatigues du Trône, & laiſſoit le Royaume en proie à la rapacité miniſtérielle; il ne vécut pas aſſez pour ſentir les conſéquences de ſa mauvaiſe conduite. Il mourut à Shend en Shurry, abandonné de tout le monde, même de ceux qui, dans les derniers tems, s'étoient enrichis de ſes faveurs.

Richard II, fils du Prince Noir, lui ſuccéda, & parut pour gouverner un peuple mécontent, des Miniſtres irraſſaſiables, un Etat appauvri. Telles étoient les calamités qu'avoient engendrées les erreurs du dernier règne. Edouard (1) ne les partagea point, tout le poids en retomba ſur Richard ſon ſucceſſeur.

---

d'Edouard III. Il fut alors fixé. Le Repréſentant d'un Comté avoit 4 sh. par jour; celui d'un bourg 2 sh. le shelling en valoit dix d'aujourd'hui. On remarque qu'il n'y eut jamais moins de vénalité & plus d'aſſiduité que dans ce tems. C'eſt ce qu'a bien ſenti le Congrès d'Amérique, quand il a arrêté que tous ſes Députés tireroient des gages. *Note du Traduct.*

(1) Ce Prince tant loué par les Hiſtoriens, fut coupable de tous les genres de vexations & d'infortunes. Extenſion des loix foreſtières. Création des monopoles. Interruption de la juſtice par des ordres particuliers. Violence employée pour faire ſervir malgré eux ſes ſujets, pour employer leurs vaiſſeaux, Levée de taxes exorbitantes. Extenſion de l'autorité du Conſeil-privé, ou de la Chambre Eleſtée. Détention des Membres du Parlement pour la liberté de diſcours dans cette Aſſemblée, &c. &c. *Note du Traduct.*

LETTRE XX.

RICHARD II.

1377.

Les fautes des Conquérans retombent généralement, comme je l'ai déjà obſervé, ſur leurs ſucceſſeurs. Richard II en fit la fatale expérience : il ſuccéda à ſon aïeul, n'ayant encore que onze ans : le peuple étoit pauvre & mécontent ; la Nation étoit en général luxurieuſe ; la profuſion avoit ſuivi de près la galanterie ; de-là étoit né l'eſprit d'indolence & de rapacité parmi les Grands ; de-là l'oppreſſion du peuple.

Les Régens, nommés pour gouverner pendant la minorité du Roi, s'embarraſſerent peu d'appaiſer ces murmures. Le Duc de Lancaſtre, mieux connu ſous le nom de Jean Chaunt, mécontenta le peuple d'abord en enlevant à deux Chevaliers un priſonnier qu'ils avoient fait dans la derniere guerre ; pluſieurs expéditions projetées en même temps contre la France & l'Ecoſſe n'eurent aucun ſuccès. Enfin, l'indignation du peuple s'alluma ſur-tout, lorſqu'on vit la Couronne s'engager à ſecourir le Portugal, dans un tems où le Gouvernement étoit inſulté par ſes voiſins. Pour ſoutenir cette alliance très-inutile, on devoit lever une taxe par tête ſur le peuple. Tous les citoyens au-deſſus de l'âge de quinze ans, devoient payer cette capitation. Le peuple ne put diſſimuler ſes reſſentimens, & une inſurrection éclata.

Malgré la foule de ceux qui jouiſſoient de la liberté, ſoit dans les camps, ſoit dans les villes, il y avoit encore dans les campagnes un grand nombre d'habitans véritablement eſclaves des Seigneurs dont ils étoient tenanciers. Les charmes de la liberté, dont ils voyoient jouir les autres les frappèrent, ils ne reſpirèrent plus que pour leur affranchiſſement. L'opulence où ils voyoient nager les habitans des villes, tandis que la fatigue n'engendroit chez eux que la miſère, fut encore un attrait puiſſant pour les engager à rompre leurs fers. Quelques-uns d'entr'eux avoient amaſſé aſſez de richeſſes pour acheter leur liberté, mais un acte injuſte du Parlement avoit proſcrit la validité de ces marchés. Les payſans le regardèrent comme attentatoire aux droits de l'humanité; & dans le fait il l'étoit. Un Parlement compoſé de Seigneurs & de riches propriétaires, parut alors n'avoir aucun égard pour les droits reſpectables d'individus qu'ils regardoient comme eſclaves nés; comme s'il étoit dans le genre humain une claſſe vile à qui l'on pût ſe diſpenſer de rendre la juſtice. Telles étoient les diſpoſitions du peuple, lorſque la levée du ſubſide tourna à la révolte les eſprits déjà enflammés.

Nous avons vu que les inſurrections populaires étoient, ſous les règnes précédens, concentrées dans les villes: dans la circonſtance actuelle l'eſprit de liberté ſéditieuſe s'étendit dans les campagnes. Les citoyens d'abord commencèrent à ſentir leurs propres forces; peu à peu ce ſentiment ſe

communiqua au payſan que la ſévérité des loix a attaché au ſol où il eſt né. La connoiſſance des droits de l'humanité commençoit donc à poindre parmi le peuple ; elle devoit bientôt développer les efforts les plus terribles pour la cauſe de la liberté.

La revolte éclata d'abord en Eſſex où l'on avoit adroitement ſemé le bruit que les payſans étoient condamnés à mort, que leurs maiſons devoient être brûlées, & leurs fermes pillées. Les habitans de cette Province, allarmés de cette nouvelle, prirent les armes, & leur nombre groſſiſſant toujours, ils marchèrent vers Londres au nombre de plus de 100,000, avec les drapeaux déployés. A la tête de cette multitude indiſciplinée, étoit un nommé Walter, *maréchal* (1) ; c'étoit un de ces eſprits turbulens, qu'on rencontre ſi ſouvent dans le peuple Anglois, prêts à braver tous les dangers, & à ſupporter tous les malheurs. Il avoit refuſé de payer pour ſa fille aux collecteurs de *Poll-tax*, alléguant qu'elle étoit au-deſſous de l'âge preſcrit par l'acte du Parlement. Le brutal collecteur inſiſta, en ſoutenant qu'elle étoit groſſe, & pour prouver ſon aſſertion, commit un acte d'indécence qui revolta le pere, au point qu'il le tua d'un ſeul coup. Walter fut regardé comme le champion de la liberté, & nommé orateur du

(1) Hume dit à cette occaſion, que les noms des chefs qui déſignèrent leurs profeſſions, dont l'un Meûnier, un autre, Chartier, indiquent aſſez *la baſſeſſe* de leur origine — ce mot eſt bien peu philoſophique. Hume n'aimoit pas le peuple. *Note du Traduct.*

peuple. Il eſt aiſé de ſe peindre les déſordres que commit cette aſſemblée tumultueuſe ; tous les endroits où ils paſſèrent furent livrés aux flammes & au pillage, & leur vengeance tomba ſur leurs maîtres dont ils vouloient ſecouer le joug. Après s'être emparés de la Lotts, & maſſacré ceux qu'ils regardoient comme leurs ennemis, ils ſe diviſèrent en pluſieurs corps, & prirent leurs quartiers dans différentes parties des environs de la cité. Enfin Richard s'avançant vers Smith-Feld, les invita à une conférence, dans la vue de connoître & de ſatisfaire leurs griefs. Walter entroit préciſément dans Smith-Feld, lorſque le Chevalier R. envoyé par le Roi, lui délivra ſon meſſage : il ne deſcendit point de ſon cheval, n'imaginant pas qu'il s'arrêteroit à cette vaine cérémonie ; mais le hautain Démagogue (1), dont l'orgueil croiſſoit avec le pouvoir, fut ſi offenſé de ce manque de reſpect, qu'il alloit le tuer, lorſque le Roi s'avançant lui-même, ordonna au Chevalier de deſcendre. Walter conféra enſuite avec le Roi, tous deux étoient montés à cheval. Le premier lui fit différentes propoſitions, qui, quoique regardées par les Hiſtoriens comme extravagantes, n'avoient au fond pour but que le bien & la juſtice. Il demandoit que tous les eſclaves fuſſent mis en liberté, que les Communes fuſ-

(1) Si l'Auteur de cette hiſtoire eût ſuivi les conſeils qu'il donne dans la ſuite aux Hiſtoriens, il n'auroit pas peint cette révolte ſous ces couleurs, & n'auroit pas donné le nom de Démagogue à Walter. *Note du Traducteur.*

ſent ouvertes aux pauvres comme aux riches. En faiſant ces demandes, il porta la main ſur ſon épée avec un geſte menaçant. Ce trait d'inſolence excita l'indignation de Guillaume Wel-Vorth, Maire de Londres, qui ſuivoit le Roi. Sans réfléchir à quel danger il expoſoit ſon Maître, il frappa tout d'un coup Walter d'un coup de ſa maſſe, & Fit-Philpot l'achevant lui paſſa ſon épée au travers du corps. Les rebelles, voyant leur chef mort, ſe préparoient à ſe venger, lorſque Richard, quoique n'ayant pas encore quinze ans, au lieu de fuir, courut aux rebelles avec une conſtance & une fermeté d'eſprit admirable, en criant à haute voix : *Quoi, mes ſujets ; voulez-vous tous tuer votre Roi ? Ne vous inquiétez point de la mort de votre chef, je ſerai moi-même votre Général : ſuivez-moi au camp, & vous aurez ce que vous deſirez.*

Les rebelles arrêtent auſſi-tôt leurs bras, ils ſuivent le Roi, comme machinalement, & le jour ſuivant on leur accorda une Chartre de liberté (1) & de pardon général. C'étoit un ſacrifice que faiſoit la Cour à la néceſſité. La grace fut bientôt révoquée ; les chefs de la rebellion furent arrêtés, jugés, convaincus de trahiſon, & exécutés ſans pitié. Les Hiſtoriens n'ont parlé que foiblement des révoltes des Ba-

---

(1) On punit les chefs, & on accorde au peuple ce qu'il demande. C'eſt une grande contradiction. Notre ſiècle en a vu des exemples. Il n'eſt preſque pas de révolte au moyen de laquelle le peuple n'ait gagné ; mais il en eſt très-peu qui n'aient été funeſtes aux chefs. *Note du Traduct.*

rons contre leur Roi; mais ils peignent des plus noires couleurs la révolte du peuple contre les Barons. On appelle acte de cruauté, la punition des Seigneurs révoltés, celle des gens du peuple, qui combattoient pour leur liberté, n'eſt qu'un acte de juſtice. Les tableaux de l'hiſtoire ſeront toujours ſouillés de ces fauſſes couleurs, tant que l'eſprit philoſophique ne dirigera pas la plume de l'Hiſtorien.

Le premier pas que fit Richard fut une faute qui influa ſur tout ſon règne. Il avoit accordé aux rebelles une chartre qui favoriſoit leurs réclamations; il révoqua preſqu'auſſi-tôt cette chartre: c'étoit un véritable déni de Juſtice. Il diſſipa la révolte; mais la haine reſta au fond des cœurs, & la ſévérité des châtimens ne ſervit qu'à l'étendre.

Richard avoit, par cette fatale combinaiſon, aliéné l'eſprit de ſon peuple, il lui reſtoit à ſe faire du Parlement un ſecond ennemi, & il y réuſſit. A peine avoit-il atteint ſa dix-ſeptième année, qu'il commença à manifeſter ſes inclinations perverſes, réprimées juſqu'alors par l'autorité de ſes gouverneurs. Il avoit été élevé parmi des Courtiſans qui ſans ceſſe adulant ſes goûts, n'oſoient contrarier ſes volontés. Il avoit vu Edouard III enlever la liberté à ſes ſujets; il crut pouvoir ſuivre ſes pas; mais Richard n'étoit pas le conquérant de la France & de l'Ecoſſe; il étoit haï du peuple, & ſa couronne étoit enviée par les Grands; un faux pas dans cette dangereuſe ſituation ne pouvoit donc produire que les effets les plus terribles

fibles pour lui; ſa négligence à réprimer les invaſions des Ecoſſois, à détruire les manœuvres de la France, pouvoit ſeule ſervir de prétexte au mécontentement. On exagéroit ſes fautes; ſa conduite même, lorſqu'elle étoit pure, eſſuyoit des reproches. Nullement accoutumé à en ſouffrir, il forma le projet de devenir abſolu & de gouverner ſans le ſecours & les avis de ſon Parlement. Réſolu cependant à colorer cette démarche des apparences de la juſtice, il demanda l'opinion des Juges: l'intérêt les gouvernoit, la flatterie dicta leur ſentiment, ils déclarèrent que le Roi étoit au-deſſus de la Loi. Ils auroient pu à la vérité s'être ainſi déterminés par d'anciennes loix; mais les révolutions avoient amené une nouvelle manière de penſer, ils n'eurent point d'égard à ce changement: les Lords oppoſèrent à cette déciſion différentes raiſons: la meilleure étoit une armée de quarante mille hommes, qui ſeconda puiſſamment leurs argumens; mais ce qui fit ſur-tout impreſſion ſur le Roi, c'eſt qu'ils le menacèrent de choiſir un nouveau Roi. Cette menace effraya tellement cette ame puſillanime, qu'il conſentit à éloigner ſes Miniſtres favoris, qui lui avoient donné l'idée d'étendre l'autorité royale. Il renouvella le ſerment en uſage au couronnement, ainſi que toutes les formalités qui ſuivent un nouveau règne.

Devenu plus foible encore par l'éloignement de ſes favoris, il ſe plongea dans toute eſpèce de profuſion, & s'efforça d'oublier ſon abjection dans la débauche. Des dépenſes extravagantes le

forçoient de demander à chaque inſtant des ſubſides au peuple : on oſa le refuſer ; de-là de nouvelles révoltes, & des châtimens réïtérés de la part du Roi. Les punitions infligées par un gouvernement arbitraire ne produiſent preſque toujours qu'une ſécurité éphémère. Richard cependant, inſenſible à cette vérité, crut avoir trouvé une occaſion favorable pour ſe rendre abſolu, & il eut aſſez d'influence ſur le Parlement aſſemblé en 1397, pour faire adopter ſes prétentions. Cette incroyable ſeſſion coûta la vie à pluſieurs Seigneurs ; l'Archevêque de Cantorbéry fut banni, le Comte d'Arundel fut mis à mort, & le Comte de Warwik condamné à quitter le Royaume.

Tout ſembloit contribuer à favoriſer le Roi dans l'exécution de ſon projet de deſpotiſme. Ceux qui s'y étoient oppoſés avec le plus de fermeté étoient ou morts, ou bannis, & ceux qui étoient reſtés s'étoient laiſſé ſéduire par des penſions, des faveurs & des places. Les grands Officiers de la Couronne, les Gouverneurs des Villes & Comtés, tous étoient dévoués à ſes intérêts : cependant cette ſécurité dont il jouiſſoit n'étoit qu'une illuſion trompeuſe ; ſon pouvoir n'étoit fondé que ſur l'intérêt ou la terreur, & non ſur l'affection ; le peuple le haïſſoit, la plupart des Nobles ne lui obéïſſoit qu'à regret & par force.

Ce Monarque, ainſi bercé par de vaines eſpérances, ne connoiſſoit plus de bornes à ſon autorité ; un événement ſingulier, où le peuple manifeſta ſon mécontentement, vint lui ouvrir les yeux

ſur ſes erreurs. Le Duc d'Hereford avoit accuſé le Duc de Norfolk d'avoir, dans une converſation privée, parlé en termes ſéditieux du Roi; il n'y avoit pas de preuves. Les Lords du Parlement ordonnèrent que la diſpute ſeroit décidée par un combat ſingulier, ſuivant les loix de la Chevalerie, encore à la mode ſous ce règne. Le jour & le champ de bataille furent fixés, les combattans parurent, le Roi lui-même vint pour aſſiſter au combat. Au moment où les deux champions alloient rompre une lance, Richard interpoſa ſon autorité, bannit le Duc d'Hereford pour dix ans, & le Duc de Norfolk pour la vie. Ce jugement étoit abſurde; l'un étoit condamné à l'exil, ſans être accuſé d'aucun crime, & l'autre ſans être convaincu. Tout le Royaume murmura de ce jugement, & dans ces tems féroces, il parut déceler un eſprit de lâcheté dans le Roi. Le Duc de Norfolk, accablé de chagrin & de déſeſpoir, éclata contre cette ſentence, ſe retira à Veniſe, où le reſſentiment le mena en peu de tems au tombeau. Hereford, au contraire, ſupporta ſon malheur avec une grande réſignation, & ſe conduiſit avec une ſoumiſſion ſi reſpectueuſe, que lorſqu'il vint pour prendre congé du Roi, il abrégea ſon exil de quatre ans. Il paſſa en France, & reçut à Paris l'accueil le plus flatteur du Roi de France. Il y auroit épouſé la fille unique du Duc de Berry, s'il n'avoit pas été contrarié par Richard, qui envoya le Comte de Salisbury, avec le titre d'Ambaſſadeur, pour repréſenter à la Cour de France que le Duc d'He-

reford devoit être regardé comme coupable de manœuvres criminelles, & pour l'assurer qu'il n'obtiendroit jamais la permission de revenir dans son pays. Les Princes du Sang alarmés de cette déclaration, rompirent aussi-tôt l'engagement : Hereford en demanda la raison ; on lui fit connoître la main qui lui portoit ce coup. Tant d'outrages accumulés ne pouvoient qu'aggraver contre Richard, un ressentiment qu'il avoit jusqu'alors adroitement dissimulé; & dans son désespoir, il conçut le dessein de lui enlever la Couronne. Nul homme ne réunissoit plus de qualités pour exécuter un projet de cette nature que le Duc de Hereford. Il étoit froid, prudent, résolu, pénétrant. Il s'étoit distingué par sa valeur & dans sa patrie, & dans les guerres de dehors. Idole des soldats, favori du peuple, jouissant de richesses immenses, enfin lié, par le sang ou des alliances, à toute la Noblesse d'Angleterre, qu'avoit-il à desirer, lorsqu'encore les circonstances le favorisoient ? La plus grande partie du Royaume, non-seulement murmuroit, mais réclamoit hautement contre l'injustice de son banniſſement, & n'attendoit qu'une occasion pour lui rendre justice.

Il s'en offrit une, & elle fut promptement saisie. Son père, le Duc de Lancastre, mourut au mois de Février. Le Duc d'Hereford devoit succéder à ses titres, & à ses biens, en vertu du droit héréditaire, & de Lettres-patentes qu'il avoit obtenues, même après sa condamnation. Mais Richard oubliant cette dernière grace,

ſéduit par la richeſſe de la proie, fit rendre une ſentence injuſte qui mettoit en ſon pouvoir les effets & les biens du Duc décédé, & qui prolongeoit à perpétuité le banniſſement de ſon fils. Qu'on juge de l'indignation du Duc & de celle du peuple, lorſque cette nouvelle fut publique ! Dépouillés de leurs libertés, accablés d'impôts, vexés par des Miniſtres inſolens (1), les Anglois ne virent plus dans le Duc exilé que leur libérateur. C'étoit l'unique chef qui pouvoit venger les reſtes de la Nation; ſon reſſentiment particulier l'aiguillonnoit à la vengeance. Il avoit aſſez de poids & d'alliés pour le ſeconder dans ſes projets. Les mécontens n'attendirent que l'abſence du Roi pour éclater.

L'occaſion ſe préſenta ; le Comte de la Marche, héritier préſomptif de la Couronne, ayant été nommé Lieutenant en Irlande, fut tué dans une eſcarmouche par un Irlandois. Richard, enflammé de colère, courut, à la tête d'une armée nombreuſe, pour venger cette mort. Le Duc de Lancaſtre, car le Duc d'Hereford avoit pris ce titre depuis la mort de ſon pere, bien informé du départ de Richard, débarque avec trois petits vaiſſeaux à Ravenſpur dans le Comté d'York. Il annonça d'abord que ſon unique deſſein étoit de ſe faire rendre juſtice. Le Comte de Northumberland, mécontent depuis long-temps,

(1) Preſque toutes les inſurrections du peuple ont été précédées de ces maux ; & ces maux les juſtifioient. Le Prince, dit Locke, qui uſurpe un pouvoir abſolu, ou qui tyranniſe ſes ſujets, peut être regardé comme leur faiſant la guerre. *Note du Trad.*

& Henri Pirey ſon fils, ſurnommé Holſpul, le joignirent auſſi-tôt avec quelques troupes; après cette jonction, le concours du peuple qui ſe préſenta pour ſervir ſous ſes drapeaux, fut ſi conſidérable, qu'en peu de jours ſon armée ſe trouva forte de 300,000 hommes, tant la Nation étoit empreſſée à ſe mettre ſous la protection d'un Prince qui l'attiroit par l'eſpoir de la liberté.

Tandis que cela ſe paſſoit en Angleterre, Richard étoit dans une profonde ſécurité en Irlande. Les vents contraires qui ſouflèrent pendant trois ſemaines de ſuite, l'empêchèrent de recevoir aucune nouvelle de la rebellion qui embraſoit ſes propres Etats. A peine l'apprit-il, qu'il fit mettre en priſon les freres du Duc de Lancaſtre, dont il en avoit amené un avec lui; il réſolut auſſi-tôt de partir pour l'Angleterre, & d'aller au-devant de ſon ennemi. Cependant, balançant toujours dans ſes réſolutions, on lui perſuada de reſter plus long-temps pour préparer aſſez de vaiſſeaux pour tranſporter à la fois toutes ſes troupes. Ce délai acheva de le ruiner. Ses amis en Angleterre avoient aſſemblé une armée de 40000 hommes, qui, ne voyant point arriver le Roi pour ſe mettre à leur tête, ſe diſperſèrent. Richard cependant débarqua en Angleterre, & s'apperçut trop tard de ſa malheureuſe ſituation. Il ſe vit au milieu d'un peuple irrité, ſans pouvoir ſe fier à un ſeul de ſes membres, abandonné de ceux qui, dans les plus beaux jours de ſon règne, avoient le plus contribué à ſes folies. Ne ſachant alors de quel

côté donner, il ne trouva pas d'autre parti que de ſe livrer à la généroſité de ſon ennemi. Il lui écrivit donc qu'il étoit prêt d'accepter telles conditions qu'il lui plairoit, & qu'il deſiroit avec ardeur une entrevue. En conſéquence le Duc de Lancaſtre déſigna un Château à dix milles de Cheſter, où il vint le lendemain camper avec toute ſon armée. Richard qui y étoit arrivé le jour d'auparavant, ayant vu des murailles ſon rival approcher, deſcendit pour le recevoir. Le Duc, après quelques cérémonies, entra dans le Château dans ſon équipage militaire. Il avoit la tête découverte, ſeule marque de déférence qu'il donna à ce malheureux Roi. Le Roi, en l'abordant, lui dit : *Soyez le bien venu, couſin de Lancaſtre.* Celui-ci, ayant fait trois révérences, lui répondit en ces mots : *Milord Roi, je ſuis venu plus promptement que vous ne l'eſpériez, parce que votre peuple ſe plaint que pendant vingt-un ans vous l'avez gouverné avec dureté & injuſtice, en ſorte qu'il eſt mécontent de votre conduite ; mais s'il plaît à Dieu, je vous aiderai à le gouverner mieux pour l'avenir.* Le Roi ne répliqua rien autre choſes, ſinon : *Beau couſin, puiſque c'eſt votre bon plaiſir, c'eſt le nôtre auſſi.*

Le Roi ne tarda pas à reſſentir le malheur de ſa ſituation. Il fut mené en triomphe dans un grand nombre de villes, au milieu d'un concours infini de peuple qui le maudiſſoit, & exaltoit le Duc. *Longue vie au Duc de Lancaſtre, notre libérateur :* tel étoit le cri général ;

mais, quant au Roi, pour nous ſervir des termes d'un Poëte, *perſonne ne cria Dieu le béniſſe.* Après avoir eſſuyé ces indignités ſouvent réitérees, il fut confiné avec rigueur dans la tour où l'on s'étudia à le raſſaſier d'opprobres & de mépris. Le malheureux Richard ainſi humilié, commença à perdre la tête avec ſon pouvoir ; il ne fallut pas un grand effort de politique pour l'engager à réſigner ſa Couronne. C'eſt ſur cette réſignation que le Duc de Lancaſtre fonda ſon titre ; mais voulant y ajouter encore les apparences de la juſtice, il engagea le Parlement à la confirmer. Le Roi fut ſolemnellement dépoſé, & le Duc de Lancaſtre fut unanimement élu Roi en ſa place, ſous le nom d'Henri IV. C'eſt à cette époque que remonte la fameuſe querelle des Maiſons de Lançaſtre & d'Yorck, qui, quelques années après, inondèrent le Royaume de ſang ; mais qui d'un autre côté ne contribua pas peu à fortifier ſa conſtitution, & lui donner de la fermeté (1).

---

(1) Le Duc de Lancaſtre, pour faire dépoſer Richard, allégua contre lui trente-trois chefs d'accuſation. Le premier étoit d'avoir fait mourir pluſieurs Barons ; les autres rouloient ſur divers abus qu'il avoit encouragés.

Il faut remarquer que la plupart des Rois qui furent dépoſés en Angleterre, le furent moins à cauſe de leur deſpotiſme, qu'à cauſe de leur foibleſſe. Voyez Richard II & Henri VI. Richard fut moins deſpote qu'Edouard III, & Henri VI moins qu'Henri V. Ce qui prouve que ce ne fut pas la cauſe du peuple miſérable qui occaſionna ces dépoſitions, mais l'ambition d'une famille puiſſante qui vouloit régner, & de quelques Grands qui, en la plaçant ſur le Trône, eſpéroient tout d'elle. *Note du Traduct.*

LETTRE XXI.

HENRI IV.

1399.

Les uſurpateurs emploient toujours beaucoup de formalité pour couvrir leur impuiſſance ou leur impoſture. Henri IV, connoiſſant le peu de fondement de ſon titre au Trône, ſe réſolut enfin à donner à ſon couronnement toute la ſolemnité poſſible. On ſe ſervit à cette occaſion d'une nouvelle huile pour l'onction; il affecte une grande dévotion, & chacune de ſes actions fit voir avec combien d'humilité on pouvoit être uſurpateur.

Malgré tout ce vernis dont il voulut orner ſon titre, malgré tous ſes efforts pour le corroborer, il lui fut conteſté par des mécontens; & à peine jouiſſoit-il du ſceptre, qu'il s'étoit élevé une conſpiration pour l'en priver, & replacer Richard ſur le Trône. Elle étoit compoſée de différens Seigneurs; les articles de cette aſſociation furent mis par écrit & ſignés par tous les confédérés, chacun d'eux en garda une copie. Du nombre des conjurés étoit le Duc d'Aumerle; il avoit aſſiſté à l'aſſemblée où l'on avoit arrêté que le Roi ſeroit aſſaſſiné à Oxford, où il devoit ſe rendre pour un tournois; projet qui échoua au moment de l'exécution. Il arriva cependant qu'à un dîner chez le Duc d'York ſon pere, il laiſſa tomber de ſon ſein le fatal papier

qui renfermoit le nom de tous les conjurés. Le père s'en empara, & l'examina. A peine en eut-il découvert l'objet qu'il courut à Windor pour informer le Roi du complot. Le fils devinant l'intention de ſon pere, le prévint en prenant un chemin plus court. Il obtenoit ſon pardon au moment où le Duc d'York arrivoit avec la liſte des conjurés. Le Roi frémit, mais employa ſur le champ les moyens les plus efficaces pour détourner l'orage.

Les conjurés cependant firent paroître ſur la ſcene un des domeſtiques de Richard, nommé Maudelin, qu'ils avoient inſtruit de ſon rôle, & à qui ils firent prendre le déguiſement de ſon Maître. Il parut implorant l'aſſiſtance de ſes ſujets. La compaſſion eſt une des vertus favorites des Anglois, & le ſpectacle d'un Monarque dans le malheur étoit ſuffiſant pour exciter leur fidélité à ſe développer. Ils coururent donc en foule ſe ranger autour des chefs de la conſpiration. Leur armée devint bientôt conſidérable, elle campa près de Cirenceſter, tandis que les chefs s'établirent dans la Ville; mais telle fut leur négligence, ou peut-être leur inexpérience dans la guerre, qu'ils oublièrent de placer des ſentinelles aux portes & dans les avenues de la Place. Le Maire obſerva cette bévue, & aſſemblant 4000 hommes pendant la nuit, il s'empara des portes, pour fermer toute entrée aux troupes de dehors, & attaquer les chefs qui y étoient renfermés. Le Duc de Surry & le Comte de Salisbury, deux des principaux conjurés,

furent pris après une défenſe opiniâtre, & eurent la tête tranchée ſur le champ de bataille par les ordres du Maire. Pendant cette exécution, le Duc d'Exeter & le Comte de Glouceſter s'échappèrent par les toits des maiſons, & parvinrent juſqu'au camp, dans la réſolution de reprendre la Ville avec toutes leurs forces, mais ils trouvèrent les tentes & le bagage abandonnés par leurs ſoldats, qui, entendant le tumulte qui ſe paſſoit dans la Ville, s'étoient imaginés qu'un parti de Royaliſtes s'étoit introduit dans la Place, & s'étoient enfuis avec précipitation. Les deux Lords voyant qu'il étoit impoſſible d'exécuter leur projet, prirent le parti de ſe ſauver; mais ils tombèrent bientôt dans les mains de leurs ennemis, & portèrent leur tête ſur l'échafaud.

Si nous comparons les temps dont je vous préſente une eſquiſſe, avec celui qui vit régner Jean-Sans-Terre, nous y trouverons un grand changement dans la manière dont on traitoit des Barons. Dans celui-ci on vit des révoltes fréquentes; les Seigneurs, pris les armes à la main, obtinrent preſque toujours leur pardon; dans les ſiècles ſuivans, ils éprouvèrent toute la rigueur des loix portées contre la rebellion. Ce fait ſeul démontre combien le pouvoir des Barons étoit décliné dans le court eſpace de deux ſiècles. Ce déclin étoit une ſuite de la révolution opérée dans le Gouvernement. Le peuple ayant été admis au partage de la légiſlation, les Rois ne furent plus que des tiers chargés de tenir la balance

dans un parfait équilibre, & les deux ordres ſe jalouſant l'un de l'autre, s'empreſſèrent d'augmenter ſa force & ſa grandeur. Les Seigneurs, de petits tyrans, devinrent des ſujets, & les Rois ſeuls furent regardés au-deſſus des loix pénales.

Il eſt probable que la découverte de cette conſpiration hâta le trépas de Richard. Un de ces aſſaſſins qu'on trouve dans toutes les Cours, toujours prêts à commettre les plus horribles crimes pour un vil intérêt, ſe rendit à l'endroit où le malheureux Ex-Roi traînoit de triſtes jours. Il étoit ſuivi de huit autres aſſaſſins. Le Roi s'apperçut bien qu'on en vouloit à ſa vie; & il réſolut de la vendre auſſi chérement qu'il le pourroit. Il ſe jette auſſi-tôt ſur l'arme d'un de ces aſſaſſins, & en jette quatre à ſes pieds, mais il fut à la fin accablé par le nombre & tué d'un coup de hâche d'arme. Telle fut la fin de Richard III, qui n'étoit alors âgé que de trente trois ans. Ses malheurs & ſa mort gagnèrent à ſa famille plus de partiſans que ſes plus belles actions ne lui en avoient procuré pendant ſa vie.

La mort de Richard, arrivée à cette époque, favoriſa ſon ſucceſſeur. Le Roi de France avoit fait de grands préparatifs pour replacer ſur le Trône cet infortuné Monarque. Henri fut ſi effrayé à la nouvelle de cet armement, qu'il ordonna à l'Evêque d'Arundel d'armer juſqu'aux Eccléſiaſtiques de ſon Diocèſe. La chûte de Richard fut peut-être précipitée par ces

préparatifs de la France. A peine cette derniere Couronne en eut-elle reçu la triſte nouvelle, qu'on abandonna toute idée d'invaſion. On fit plus, on conclut une trêve de vingt-huit ans entre les deux Puiſſances, & il fut arrêté que la Reine Eliſabeth, deſtinée à être l'épouſe de Richard, mais dont le mariage n'avoit jamais été conſommé, retourneroit en France.

Un Royaume comme l'Angleterre, rempli de diviſions, & environné d'ennemis de tous les côtés, ne pouvoit avoir une paix de longue durée.

Les Ecoſſois commencèrent à faire quelques mouvemens, & lorſque l'armée Angloiſe étoit en marche vers le Nord, les Gallois prirent les armes pour recouvrer leur ancienne liberté. Owen Glendoſer, nom fameux dans la paix de Galles, & reſpecté juſqu'à nos jours, les conduiſit au combat, & remporta pluſieurs victoires. Mais ſes ſuccès ne leur procurèrent qu'un avantage éphémère. L'honneur que les Anglois perdoient du côté du pays de Galles, ils le regagnoient en Ecoſſe. Les hiſtoires de ce temps ne ſont remplies que de récits de petits combats, de petites victoires; mais comme aucune n'opéra une révolution complette, elles ne méritent pas de tenir une place dans les faſtes d'un Royaume.

Tandis qu'Henri employoit toutes ſes forces dans ces campagnes infructueuſes, un orage bien plus dangereux ſe formoit dans ſes propres Etats. Il avoit réclamé les priſonniers faits ſur

les Ecoſſois par le Comte de Northumberland. Celui-ci enflé par ſes victoires, & ſe regardant comme le plus ferme appui du Prince, reſſentit vivement cet affront : pour ſe venger, il forma une conſpiration, dans laquelle les troupes combinées des Ecoſſois & des Gallois devoient aider le Comte à élever Mortimer ſur le Trône. Auſſitôt que les conjurés furent prêts, les Princes de Northumberland parurent en armes dans le Nord. Le Comte étant tombé malade, ſon frere & ſon fils marchèrent avec ſes troupes pour joindre les Gallois qui s'etoient avancés juſqu'à Ihropſhire. La jonction de ces deux armées fut ſuivie d'un manifeſte, où l'on détailla pluſieurs griefs bien fondés, ou l'on en imagina de chimériques. Henri, qui n'avoit eu aucune nouvelle de cette révolte, fut ſinguliérement ſurpris en l'apprenant : heureuſement il avoit une armée à ſes ordres. Il marcha auſſitôt vers Shreſrsbury où les rebelles étoient campés. Il offrit auſſi-tôt des conditions pour opérer la réconciliation ; elles furent rejettées, & la bataille commença. Henri remporta une victoire complette ; & Hotſprut, ce fils du Comte de Northumberland, ſi fameux par ſes victoires, périt dans la mêlée. Cependant ſon pere ayant recouvré ſa ſanté, s'avançoit avec un corps de troupes conſidérable pour renforcer les mécontens, & prendre le commandement ; mais ayant appris le malheureux ſort de ſon fils & de ſon frere, il congédia ſon armée, ne croyant pas prudent de tenir la campagne avec ſi peu de forces devant

un vainqueur ſi puiſſant. Henri, pour terminer cette révolte, offrit au Comte ſon pardon, s'il ſe ſoumettoit ſans différer; & le menaça de le ruiner entiérement, s'il refuſoit cette faveur. Le Comte, ſe croyant ſans reſſource, aima mieux implorer l'indulgence du Roi, que de traîner dans un exil une vie précaire & malheureuſe. Il reparut à York, ſe jetta aux pieds du Roi, qui tint exactement ſa promeſſe; peut-être croyoit-il que la mort de ſon fils étoit un châtiment ſuffiſant pour ſa révolte.

Elle étoit à peine éteinte, qu'un autre s'alluma. L'Archevêque d'York, mécontent, & déterminé à venger la mort du Roi qui l'avoit élevé à ſa place, forma une confédération avec pluſieurs Seigneurs pour détrôner Henri. Northumberland, malgré le pardon qu'il avoit obtenu, ſe mit encore au rang des conjurés. Ils furent découverts avant l'exécution. Pluſieurs d'entr'eux périrent par les mains du Bourreau; Northumberland eut encore le bonheur d'échaper en Ecoſſe.

Tandis que le Royaume étoit déchiré par des factions, & menacé par des invaſions étrangères, une diviſion religieuſe lui préparoit beaucoup d'autres malheurs. Depuis que Wicleff avoit publié ſes opinions ſous le règne d'Edouard III, ſa doctrine s'étoit tellement répandue, que le Clergé étoit dans une appréhenſion continuelle qu'elle prévalût. Henri cependant mendioit toute eſpèce de ſecours pour affermir ſon uſurpation; celui du Clergé n'étoit pas à dédaigner: il

recommanda donc ſoigneuſement à ſon Parlement de veiller à la conſervation des droits des Egliſes. Quelque répugnance que montrât la Chambre des Communes pour perſécuter une ſecte dont l'erreur étoit l'unique crime, le Clergé, par ſes cabales & le crédit de la Cour, obtint enfin un acte qui condamnoit au feu les hérétiques obſtinés (1). A peine ce ſtatut étoit paſſé, que Guillaume Sasfre, partiſant de Wicleff, fut brûlé vivant en vertu d'un acte du Roi délivré au Maire de Londres. Ce fut le premier homme en Angleterre qui ſouffrit la mort pour cauſe de Religion. Mais les buchers ayant été une fois allumés, le Clergé ne les laiſſa point éteindre; il vit avec pénétration que le pouvoir de brûler ſes ennemis faiſoit revivre le pouvoir temporel qu'il poſſédoit dans les premiers ſiècles, & il ne ſe trompoit pas. Les Prêtres reſſuſcitèrent donc leur ancienne autorité; mais avec cette différence que ſous l'heptarchie Saxonne, elle étoit fondée ſur l'amour du peuple, au lieu qu'alors elle n'eut d'autre baſe que la terreur.

Henri cependant parvint à calmer tous les troubles par ſa fine politique, & le Royaume jouit enfin de la tranquillité. Il n'avoit rien à craindre de la France, déchirée alors par des diviſions

(1) Acte de Parlement, de la ſeconde année du règne de Henri IV, qui ordonne qu'un hérétique obſtiné, ou relaps, ſera livré au bras ſéculier par l'Evêque, & au feu par le Magiſtras civil. Cet acte fut porté contre tous les Wicleffeſtes. Henri avoit été le partiſan de Wicleff, lorſqu'il n'étoit que Duc de Lancaſtre; il lui avoit même ſauvé la vie: la crainte du Clergé le lui fit ſacrifier. *Note du Traduct.*

inteſtines;

inteſtines ; les Gallois ne reſpiroient que la paix ; le Régent d'Ecoſſe appréhendoit une rupture avec l'Angleterre, de peur qu'Henri ne renvoyât en Ecoſſe ſon Roi priſonnier, & ne mît ainſi un terme à ſon pouvoir factice. Joignez à cela que les mécontens en Angleterre étoient en trop petit nombre pour tenter quelque choſe contre le Gouvernement. Le Roi profita de ce calme, pour diſſiper, par ſa conduite, par ſon affabilité pour le peuple & ſon amour pour le bien public, les mauvaiſes impreſſions qu'avoient produites ſes premieres ſévérités ; méthode preſqu'infaillible dans la main des Rois, pour gagner l'affection de leurs peuples. Tandis qu'il travailloit ainſi avec quelque ſuccès à réparer ſa réputation ternie dans l'eſprit d'un grand nombre de ſes ſujets, le Prince de Galles ſon fils ne s'occupoit que du ſoin d'encourir l'indignation publique. Plongé dans toutes ſortes de débauches, ſans ceſſe entouré d'une foule de libertins, il ſe faiſoit un jeu de violer tout ce que les loix avoient de plus ſacré. Le Père conçut un violent chagrin, en voyant ainſi dégénérer ce fils qui avoit déjà donné des preuves multipliées de valeur, de conduite, de généroſité, vertus auxquelles il paroiſſoit alors renoncer. L'avenir qui le montroit placé ſur le Trône d'Angleterre, effrayoit toute la Nation. Cependant au milieu de ces excès, la nobleſſe de ſon cœur perçoit quelquefois, & il ſembloit, par intervalle, vouloir ſortir du goufre où il étoit plongé. Un de ſes compagnons de débauche, ayant été accuſé d'un

forfait, fut condamné malgré la protection du Prince. Irrité de ce jugement, il s'emporta juſqu'à frapper le Juge ſur ſon ſiège. Ce Magiſtrat. qui s'appelloit Guillaume Gaſcoigne, ſe conduiſit avec la dignité qui convenoit à ſa place. Il ordonna ſur le champ que le Prince fût conduit en priſon, & le Prince obéit. Lorſque cette nouvelle parvint au Roi, il ne put s'empêcher de s'écrier dans un tranſport de joie: Heureux le Roi qui a un Magiſtrat aſſez courageux pour faire exécuter les loix contre un coupable de ce rang! plus heureux encore le Roi qui a un fils aſſez docile pour ſe ſoumettre à un pareil châtiment.

Dans le fait, c'eſt un des exemples les plus frappans que fourniſſe l'Hiſtoire d'Angleterre de la juſtice du Magiſtrat luttant avec ſuccès contre l'autorité. Les temps alors étoient bien changés; les Juges n'étoient plus comme ſous les règnes précédens, comme ſous Richard même, des Miniſtres des caprices du Roi.

Henri ne ſurvécut pas long-temps à cet évènement. Sentant ſa fin approcher, il ſe diſpoſa à recevoir les ſacremens, prit la croix, entiérement déterminé à employer le reſte de ſes jours au recouvrement de la Terre-Sainte, que l'on regardoit encore comme la cauſe du Ciel. Ce n'eſt pas la première fois que nous ayons vu des Princes capitulant, pour ainſi dire, avec la Providence, lui promettre quelques actes de dévotion en échange d'une longue vie. Il communiqua ſon deſſein à un grand Concile

assemblé à cet effet ; & il commença à faire les préparatifs de cette expédition, lorsque la maladie augmentant, le força de les suspendre, & de songer à un voyage de plus grande importance. A l'approche de la mort, il eut une crainte puérile de perdre la couronne, avant la vie ; il ne pouvoit dormir, si le diadême royal n'étoit sur son oreiller. Un jour on le crut mort, & le Prince de Galles s'empara aussi-tôt de cette couronne : revenu à lui, il s'apperçut avec effroi qu'on la lui avoit enlevée : quoi ! dit-il, avec indignation au Prince de Galles, voulez-vous m'ôter ma dignité avant ma mort ? Non, répliqua le Prince : croyant Votre Majesté expirée, j'ai pris la couronne comme mon héritage légitime ; mais à présent que vous êtes heureusement revenu, je vous la rends avec plaisir : puisse le Ciel vous accorder de longs jours pour en jouir en paix. Cette lueur de santé ne fut pas de longue durée. Quelques instans avant sa mort, il se fit porter dans la chambre de Jérusalem, à l'Abbaye de Westminster ; il crut accomplir par-là une prophétie qui annonçoit qu'il mourroit à Jérusalem. Après avoir donné quelques conseils à son fils, il expira dans la quarante-sixième année de son âge, dans la quatorzième de son régne.

Quelqu'idée qu'on puisse se former de Henri, considéré comme homme, il doit être regardé comme un excellent Roi. Le Gouvernement prit sous lui une forme plus décidée de liberté.

La distinction entre la Noblesse & le Peuple fut moins considérable ; dans les Magistratures il y eut moins de despotisme, moins de vénalité (1).

---

(1) Le Parlement passa un acte la première année du règne de Henri IV, qui porte qu'un Juge convaincu d'avoir prévariqué dans ses fonctions, ne seroit excusé sur l'allégation justificative d'un ordre ou même d'une menace de Roi, quand il y auroit été de sa vie à résister.

Loi admirable, qui doit être accueillie par-tout. *Note du Traduct.*

LETTRE XXII.

HENRI V.

1413.

LA mort de Henri IV cauſa peu d'affliction à ſon peuple, dont il n'étoit pas beaucoup chéri. Mais les réjouiſſances faites pour l'avénement de Henri V. au Trône furent ſincères & éclatantes. Ce Prince étoit cher aux Anglois, malgré toutes les débauches de ſa jeuneſſe; au ſein de l'extravagance, il avoit donné des traits ſublimes de vertu. Son courage ſur-tout lui avoit gagné l'affection & l'eſtime de ſes ſujets. Dans ce ſiècle barbare la valeur étoit regardée comme l'unique vertu; la valeur & la ſuperſtition compoſoient tout le ſyſtême de la morale humaine d'alors, & imprimoient ſeules aux actions le caractère de l'héroïſme.

Les Européens étoient encore dégénérés depuis 200 ans; une ſuite continuelle de guerres avoit effacé les traces de toutes les vertus. Les vices du Clergé faiſoient rejaillir le mépris ſur ſes membres; ils auroient pu ſe réformer, ils trouvoient plus aiſé de perſécuter leurs adverſaires. Au commencement de ce règne, ils eſſayèrent d'extirper l'héréſie de Wicleff (1). Jean

(1) Jean Wicleff, dit Humes, fut le premier qui oſa publiquement attaquer des opinions tenues univerſellement depuis un grand nombre de ſiècles, pour certaines & inconteſtables. Il prépara la voie à Luther qui emprunta de lui pluſieurs opinions. *Note du Traduct.*

Olocaſte, Baron de Cobham, étoit le protecteur déclaré de cette ſecte, & étoit dans la faveur du Roi. L'Archevêque de Cantorbery entreprit de le ruiner dans l'eſprit du Monarque, & s'efforça de lui perſuader que le feu temporel étoit le moyen le plus ſûr pour ſauver un hérétique du feu éternel, & que les opinions d'Olocaſte méritoient cette punition. Le Roi, avant de ſe rendre à ſes conſeils, voulut parler à Olocaſte; il le trouva inflexible, & ſa perte fut réſolue. La perſécution produit toujours ce qu'elle veut abolir: elle fait ſouvent un rebelle d'un hérétique qu'elle veut punir. Olocaſte fut condamné, mais en ſe ſauvant, il tomba dans le précipice que lui avoient creuſé ſes ennemis. Il raſſembla des mécontens, ſe mit à leur tête, & refuſa de ſe ſoumettre à l'autorité royale. Ce malheureux ſectaire, après un enchaînement de diſgraces, tomba au pouvoir de ſes ennemis. Jamais la cruauté du bourreau le plus barbare n'auroit imaginé pour la punition du dernier des crimes, tous les tourmens que la rage de la perſécution raſſembla contre le Baron. Il fut ſuſpendu avec une chaîne par le milieu du corps au-deſſus d'un bûcher embraſé, dont on arrêtoit la rapidité, afin de prolonger le ſupplice: là il fut brûlé, ou plutôt rôti vivant.

De pareils ſpectacles devoient révolter le peuple contre le Gouvernement & le Clergé, Henri prévit cet effet, & pour le détourner, il réſolut de profiter des troubles qui déchiroient

alors la France. Charles VI, qui la gouvernoit, étoit ſujet à de fréquens accès de délire, qui le mettoient hors d'état de régner. Ses Vaſſaux & ſes Courtiſans mirent à profit ces intervalles de déraiſon pour élever leur puiſſance & abaiſſer l'autorité royale. La Reine Iſabelle de Bavière étoit à la tête d'une faction; le Duc de Bourgogne en dirigeoit une autre; le parti des enfans du Duc d'Orléans étoit conſidérable; celui du Roi étoit le plus foible. Chacune de ces factions régnoit tour à tour, leurs partiſans ſe traitoient mutuellement de traîtres, ſe jugeoient, ſe condamnoient quand ils avoient la force en main. La fortune changeoit, & l'on voyoit ſucceſſivement attachés aux gibets les accuſés & les accuſateurs.

Cette circonſtance parut favorable à Henri, pour reprendre ſur la France les conceſſions faites par les derniers traités. Henri fit donc une deſcente dans ce Royaume à la tête de 50000 hommes. Il prit Honfleur, & s'avança dans l'intérieur, qui, déjà déſolé par les factions, fut entiérement ruiné par cette invaſion étrangère. Mais, quoique les François n'oppoſaſſent qu'une foible réſiſtance, le climat combattoit pour eux: une diſſenterie contagieuſe emporta les trois quarts de l'armée de Henri. Dans cette ſituation critique, il eut recours à un expédient très-ordinaire dans les temps barbares que nous décrivons. Il défia le Dauphin à un combat ſingulier, dont le ſort devoit décider de leurs prétentions; le défi fut rejetté,

& les François, quoiqu'intérieurement diviſés; parurent alors ſe réunir à l'aſpect d'un ennemi étranger.

Henri commença bientôt à ſe repentir de cette invaſion précipitée dans un pays où les maladies & une armée puiſſante le menaçoient à chaque inſtant d'une deſtruction inévitable. Il prit donc le parti de ſe retirer à Calais. Dans cette retraite, qui étoit tout-à-la-fois pénible & dangereuſe, Henri employa tous les moyens pour inſpirer à ſes ſoldats du courage & de la perſévérance, & donna lui-même l'exemple de la patience & de la réſignation. L'armée Françoiſe s'avançoit pour lui fermer le paſſage, & il n'étoit pas poſſible de le forcer, ſans en venir à un combat. Henri pouvoit-il avoir quelque eſpérance de gagner la victoire? ſon armée ravagée par les maladies, accablée de fatigues, manquant de proviſions, ne montoit qu'à 9000 hommes, tandis qu'elle avoit en tête plus de 150000 François. Cette inégalité, en rehauſſant le courage de ces derniers, ne pouvoit que frapper les Anglois de terreur. Telle étoit la confiance des François, qu'ils traitoient déjà de la rançon de leurs priſonniers. Ce fut le 25 Octobre 1415, que ſe donna près le Château d'Aſincourt cette bataille mémorable. Un terrein étroit, flanqué d'un côté par un bois, fermé de l'autre par un ruiſſeau, fut le théatre de cette action ſanglante. Le Connétable de France commandoit les François, & Henri avec Edouard, Duc d'York, conduiſoit les Anglois.

Les deux armées furent quelque temps en préſence l'une de l'autre, ſe conſidérant ſilentieuſement, comme ſi elles euſſent craint de commencer. Enfin, Henri, ſortant de cette inaction, cria gaiement à ſes ſoldats : Allons, amis, donnons leur l'exemple, puiſqu'ils ne veulent pas commencer. Avançons, & que la bienheureuſe Trinité nous protège. Toute l'armée lui répondit par un cri. Les François l'attendoient avec intrépidité, lorſque les archers Anglois lancèrent une nuée de flèches qui incommodèrent furieuſement leurs ennemis. La cavalerie Françoiſe marcha pour repouſſer deux cents hommes de traits, qui s'étoient tenus cachés; mais ceux-ci paroiſſant tout à coup, firent une ſeconde décharge, qui jetta le déſordre dans cette cavalerie. Les Anglois s'en étant apperçus, tombèrent ſur elle l'épée à la main, & quoiqu'inférieurs en nombre, ils ſurent réparer cette inégalité par leur valeur. Les François parvinrent enfin à les repouſſer; mais ceux ci déterminés à vaincre ou à périr, revinrent à la charge avec une nouvelle furie, & donnèrent avec tant d'impétuoſité, qu'ils rompirent entiérement cette ligne : un corps de cavalerie Angloiſe, cachée dans le bois, ſe montrant ſoudainement, achèva de la diviſer.

La ſeconde ligne des François ſe préſenta pour interrompre cette victoire; mais Henri, ſautant à bas de cheval, ſe préſenta à l'ennemi avec une conſtance aſſurée, & combattit lui-

même à pied en encourageant ſes ſoldats par ſon exemple. Dix-huit cavaliers François, qui étoient déterminés à le tuer ou à mourir, s'avancèrent vers lui, & un d'eux lui déchargea un coup de ſa hâche d'arme, qui l'étourdit; ils l'entourèrent alors, & il alloit périr, lorſque David Gam, vaillant Gallois, & deux de ſes compatriotes, accoururent à ſon ſecours. L'attention des François fut partagée par cette diverſion; mais accablés par le nombre, ces fidèles Gallois tombèrent bientôt aux pieds de leur Roi. Il avoit cependant recouvré ſes ſens, & d'autres ſecours arrivant ſucceſſivement, les dix-huit cavaliers François furent tués. Henri, pénétré de reconnoiſſance, conféra auſſi-tôt l'ordre de Chevalerie à ces braves Gallois qui avoient ſacrifié leur vie pour la ſienne. La chaleur du combat augmentoit, & ſon courage ſembloit croître en proportion. Combattant toujours au milieu de la mêlée, il vit tomber ſon frère à ſes côtés; il voulut le couvrir, mais il reçut lui-même un coup qui le jetta par terre; ſe relevant avec intrépidité, il ſembla inſpirer à ſes troupes toute la fureur dont il étoit animé. Elles donnèrent avec une nouvelle vigueur ſur les ennemis qui furent mis dans un tel déſordre, que jamais leurs Chefs ne purent les ramener à la charge. Le Duc d'Alençon, qui commandoit cette ſeconde ligne, déſeſpéré de la voir en fuite, s'avance vers Henri, & en criant qu'il étoit le Duc d'Alençon, lui déchargea ſur la

tête un si furieux coup, qu'il emporta une partie du casque du Roi : Henri, n'ayant pu parer ce coup, y répondit en renversant le Duc à terre ; il fut tué sur le champ par une foule de soldats qui survinrent : tous les efforts du Roi pour le sauver de leur furie, devinrent inutiles.

Les deux premières lignes dispersées, la troisième refusa de marcher au combat, & s'enfuit sans tirer l'épée. Le Roi, se croyant alors sûr de la victoire, fut fort étonné d'apprendre que l'ennemi pilloit son bagage ; craignant que les François ne se fussent ralliés, & sachant que le nombre de ses prisonniers surpassoit celui de ses troupes, il ordonna de les mettre tous à mort, ce qui fut aussi-tôt exécuté. Cette atrocité ternit la gloire dont auroit pu le couvrir cette victoire ; mais l'héroïsme & les vertus de ce siècle avoient toujours quelqu'ombre de barbarie (1).

Quelque considérable que fût cette victoire, elle étoit cependant plus brillante qu'utile, elle augmentoit la gloire du nom Anglois, mais elle n'ajoutoit rien à ses domaines, & en inspirant plus d'attachement aux sujets de Henri pour sa personne, elle accroissoit son insatiable fureur pour les conquêtes. Ce fut dans le des-

(1) Ce fut la précipitation, l'orgueil & l'insubordination de la Noblesse Françoise qui causèrent les trois mémorables défaites, de Crécy, Poitiers & Asincourt. V. Hume. *Note du Traduct.*

ſein de les pouſſer plus loin, qu'il retourna en Angleterre, pour y ramaſſer de nouveaux ſubſides, & y raſſembler une nouvelle armée.

La guerre enrre les deux Couronnes fut plutôt, à dater de cette époque, continuée par de feintes négociations & des trahiſons, que par la force des armes. La France étoit un vaſte théatre de crimes, d'aſſaſſinats, de punitions, de dévaſtations. Le Duc d'Orléans fut aſſaſſiné par le Duc de Bourgogne; & ce dernier à ſon tour périt par les ordres du Dauphin. Son fils, brûlant de venger la mort de ſon père, reconnut Henri comme le légitime héritier de la Couronne de France, & tous deux conclurent à Troyes un Traité par lequel Henri devoit être reconnu Roi de France après la mort de Charles qui régnoit encore, mais que les infirmités empêchoient de prendre les rènes du Gouvernement. Catherine, fille du Roi de France, devoit être donnée en mariage à Henri. Ce traité fut ſuivi de l'entrée de Henri dans Paris. Sans eſſuyer aucune oppoſition, il y dirigea le Gouvernement, le Roi Charles n'ayant que le vain titre de Roi, ſans pouvoir jouir de la liberté d'un ſujet ordinaire.

Le Dauphin étoit alors comme un étranger dans ſes propres Etats, tandis que Henri retournoit à Londres pour y lever de nouvelles troupes capables d'affermir ſes dernieres conquêtes. Sa préſence inſpira la plus grande joie

à ſes ſujets ; mais elle fut diminuée par la crainte qu'ils avoient qu'il ne transférât le Siège de ſon Empire dans le Continent. Le Parlement en conſéquence lui refuſa ſous différens prétextes les ſubſides qu'il demandoit. Il mit cependant à la voile avec une nouvelle armée, & à ſon approche, le Dauphin jugea à propos de ſe retirer. Il entra une ſeconde fois dans Paris. Là, tandis que Charles avoit à peine quelques courtiſans, Henri avoit la Cour la plus magnifique. Les hommages ſtériles étoient pour l'un, l'autorité la plus abſolue étoit dans les mains de l'autre. Il ſe préparoit à arrêter les progrès de l'ennemi, qui s'étoit déjà emparé de quelques villes ; mais lorſque tout lui annonçoit de nouvelles victoires, il fut attaqué de la fiſtule, maladie mortelle dans ce ſiècle où les Médecins étoient trop ignorans pour la traiter avec art. Il mourut au Château de Vincennes, avec l'intrépidité qu'il avoit montrée dans les combats ; & fut enterré dans l'Abbaye de Weſminſter. Ce Prince n'avoit vécu que trente-quatre ans ; ſon règne fut plus glorieux qu'utile à ſon pays : il l'épuiſa d'argent pour le répandre ſur ſa nouvelle conquête ; il dut à ſa réputation dans l'art militaire, les bonnes qualités qu'on lui attribua. D'un autre côté, les Moines qu'il favoriſa, le comblèrent d'éloges ; & les fautes de ſon ſucceſſeur, qu'il avoit préparées, ne ſervirent qu'à illuſtrer ſa mémoire. Il mourut heureux au ſein des triomphes, &

après avoir fait reſpecter ſes ſujets. Charles ; qui le ſuivit deux mois après au tombeau, termina un règne malheureux qu'avoient marqué la frénéſie & l'opprobre ; mépriſé de toute la France, & laiſſant ſes habitans dans une miſère affreuſe.

LETTRE XXIII.

HENRI VI.

1422.

Les victoires ſur la France produiſirent peu de bons effets en Angleterre. Ses habitans, en reprenant l'humeur guerriere, reprirent leur première brutalité. Avides de poſſeſſions étrangères, ils négligèrent les Arts & le Commerce. Le langage, au lieu de ſe perfectionner, redevint barbare. Langland & Chama l'avoient, un ſiècle avant cette époque, dépouillé de ſa groſſiereté, & enrichi de nouveaux termes & de nouvelles dictions. Ils n'eurent pas d'imitateurs; & cet âge malheureux ne produiſit ni Poëte ni Hiſtorien (1).

Henri VI, ſucceſſeur de Henri V, avoit à peine un an, lorſqu'il monta ſur le Trône; il falloit un Régent pendant ſa minorité, & cette place fut diſputée par tous ſes parens. Le Duc de Bedford l'emporta, il fut nommé par le Parlement, protecteur de l'Angleterre, défenſeur de l'Egliſe & premier Conſeiller du Roi. Son frere, le Duc de Gloceſtre, devoit gou-

---

(1) Les livres étoient alors fort rares, ce qui empêchoit les lumières de ſe répandre. La Comteſſe de Wertmoreland préſenta une Requête au Conſeil privé en 1524, dans laquelle elle expoſoit que le feu Roi lui avoit emprunté un livre intitulé, les Chroniques de Jéruſalem. Elle demandoit qu'on le lui rendît. *Note du Traducteur.*

verner pendant ſon abſence, mais pluſieurs autres aſpiroient à ce poſte. Le ſecond rang dans un Royaume étant le plus puiſſant, eſt auſſi le plus envié. Le premier pas que firent les ennemis de Gloceſtre pour le rendre odieux, fut d'accuſer ſa femme de ſorcellerie. On diſoit qu'elle étoit en relation avec un nommé Roger Bolingbroke, Prêtre & fameux Nécromancien, & une Marie Gardeman, qu'on diſoit ſorcière. On aſſuroit qu'avec leurs ſecours elle avoit fait une figure du Roi en cire, qu'elle avoit placée devant un grand feu, & qu'à meſure que la cire fondoit, la ſanté du Roi diminuoit; enfin, que la figure tendant vers ſa diſſolution, ſa vie étoit en danger. Bolingbroke nia ces faits. La Ducheſſe avoua avoir demandé à une femme un philtre pour s'aſſurer l'amour de ſon mari. Ni la protection, ni le rang ne purent ſauver les accuſés. La Ducheſſe fut condamnée à une priſon perpétuelle. Bolingbroke fut pendu, & la femme fut brûlée à Smuthfreld.

L'âge tendre de Henri le rendoit alors incapable de gouverner, & cette incapacité ſubſiſta, lorſqu'il fut devenu adulte. L'Hiſtoire n'en détermine point la cauſe. Fut-elle l'ouvrage de ſes Miniſtres (1), pour prolonger leur pouvoir?

(1) Il y a eu très-peu de Rois parvenus au Trône dans la minorité, qui n'aient été incapables de régner. L'intérêt des Miniſtres étant de les tenir perpétuellement en tutèle, ils laiſſent leurs élèves dans l'ignorance, & ſouvent les énervent dans la débauche. Auſſi n'eſt-il preſque pas de régence qui n'ait été ſuivie d'un règne déſaſtreux. *Note du Traduct.*

devoit-on

devoit-on l'attribuer à la foibleſſe de ſon tempérament ? nous n'avons pas aſſez de lumières pour décider ce problême hiſtorique. Le Comte de Suffolk, un de ceux qui partageoient le pouvoir alors, crut que le meilleur moyen de ménager la faveur du Roi, étoit de le marier à une femme qui ſeroit capable de régner ſeule. Il avoit un autre motif qui le dirigeoit, il vouloit par-là affoiblir l'autorité du Duc de Gloceſtre ſon ennemi juré, & qui le traverſoit dans ſes projets ambitieux : il fixa donc les yeux ſur Marguerite d'Anjou, fille de René, Roi de Sicile, & nièce du Roi de France. C'étoit une Princeſſe d'une réſolution peu commune, d'une grande pénétration d'eſprit, mais elle étoit ſans fortune. Le Duc de Gloceſtre s'oppoſa en vain à cette alliance ; le mariage fut conſommé, & la nouvelle Reine déploya ſon reſſentiment en faiſant voir au Comte qu'il avoit en elle une ennemie formidable & capable de le détruire.

Elle commença ſon règne par l'éloigner du Conſeil. Pour pallier ce procédé, on ſuborna différentes perſonnes chargées de l'accuſer d'injuſtice & de cruauté. Il ſe juſtifia ſur les accuſations avec tant d'énergie, que le Conſeil, quoique compoſé de ſes ennemis, fut obligé de le décharger. La Reine cependant ne ralentit pas ſa vengeance ; elle le fit arrêter, & l'accuſa de nouveau devant le Parlement aſſemblé à cette occaſion. Comme on le croyoit innocent, on eſpéroit qu'il échapperoit avec le même ſuccès qu'auparavant, à cette pourſuite ;

mais le jour où il devoit plaider ſa cauſe, on le trouva mort dans ſon lit, ſans que ſon corps néanmoins portât aucune trace de violence.

Cette mort attira ſur la Reine & le Roi la haine du peuple ; on rejetta ſur-tout l'aſſaſſinat ſur la Reine : l'indifférence qu'elle montroit aux ſuccès des armes de la France, ne ſervit pas peu à redoubler le mécontentement public. Les conquêtes avoient été juſqu'alors un moyen ſûr pour l'appaiſer, mais le Gouvernement que nous décrivons, aux griefs de l'adminiſtration intérieure, joignoit encore le malheur d'être défait dans le Continent, & de s'en inquiéter foiblement.

A la mort de Henri V, le Dauphin de France réclama la couronne, & s'en empara ſous le nom de Charles VII. Rien de ſi déplorable que ſa ſituation à ſon avènement à un Trône dont il n'étoit poſſeſſeur que de nom. Les Anglois étoient maîtres de preſque toute la France. Henri VI fut, malgré ſon oppoſition, revêtu par Procureur, du pouvoir royal à Paris. Le Duc de Bedford, avec une armée nombreuſe, tenoit en reſpect ce Royaume ; il étoit d'ailleurs ſecondé par les armes du Duc de Bourgogne. Par-tout où Charles eſſayoit de faire face à l'ennemi, il étoit défait. Il pouvoit rarement compter ſur ſes partiſans, & ſon autorité même étoit quelquefois inſultée par ſes propres domeſtiques. Dans cette triſte ſituation, un miracle ſeul, ou du moins l'opinion d'un miracle, pouvoit le ſauver. Il y eut recours, & le ſuccès répondit à ſes

intentions. Tout-à-coup les François, abattus, consternés, devinrent par-tout victorieux, & les Anglois, regardés comme invincibles, furent défaits, & chassés honteusement du Royaume.

Un Gentilhomme, nommé Vaudicourt, qui demeuroit sur les frontières de la Lorraine, fut le premier qui se résolut à pratiquer cette heureuse imposture. Il jetta les yeux sur une servante d'Auberge; & l'instruisit dans le rôle qu'elle devoit jouer de guerrière & de prophétesse, elle s'appelloit Jeanne d'Arc, si connue depuis sous le nom de la Pucelle d'Orléans, femme courageuse & robuste, âgée de vingt-sept ans, quoiqu'elle n'en avoua que dix-huit. Elle s'habilla en homme, & le bruit se répandit qu'elle étoit inspirée; elle parut devant le Roi, fut examinée par les Docteurs de l'Université, qui, soit erreur de leur part, soit envie de favoriser cette imposture patriotique, affirmérent qu'elle avoit une mission du Ciel. Le vulgaire, toujours prêt à adopter le merveilleux, crut à ce pieux stratagême, & ranima son espoir & son courage.

Les Anglois assiégeoient alors Orléans, le dernier asyle de Charles, & ils étoient sur le point de s'en rendre maîtres; Jeanne entreprit de faire lever ce siège: & pour rendre sa mission encore plus remarquable, elle se fit apporter une épée, qu'elle dit que l'on trouveroit dans le tombeau d'un Chevalier enterré dans l'Eglise de Fierbois. Alors elle harangua les soldats, leur promit la victoire au nom du Ciel; & marchant à leur

tête, elle délivra Orléans, battit par-tout les Anglois, & prédit que le Roi ſeroit couronné à Reims; elle l'y conduiſit elle-même, & aſſiſta à la cérémonie, tenant en main l'étendard avec lequel elle avoit été tant de fois victorieuſe.

L'enchaînement de ſuccès, & la cérémonie du couronnement, parurent indiquer que la fortune avoit changé de face. Les Anglois perdirent le Royaume de la même manière que leurs ennemis l'avoient perdu; car, tandis que Charles réuniſſoit ſes forces, & reprenoit avec rapidité les différentes provinces, ils ſe diſputoient entr'eux, & perdoient l'occaſion de vaincre. Au milieu de ſes ſuccès, Jeanne D'Arc, ſon brave champion, fut priſe comme elle protégeoit ſon arrière-garde dans une retraite. La joie des Anglois, occaſionnée par cet évènement, fut inexprimable. Le Duc de Bedford, leur Général, pour ranimer leurs eſprits abattus, ne trouva pas de meilleure méthode que d'accuſer ſa priſonnière de magie. C'eſt une vérité bien triſte pour la nature humaine, que les Juges ſe rangent preſque toujours du côté de l'autorité. La malheureuſe héroïne fut jugée coupable par pluſieurs Evêques & Docteurs de l'Univerſité de Paris. Elle fut condamnée comme ſorcière & hérétique; il lui fut enjoint pour pénitence de vivre au pain & à l'eau, & de reſter en priſon pendant toute ſa vie. Quelque temps après, ſous prétexte d'un relaps imaginaire, elle fut publiquement brûlée comme ſorcière. Cette ſentence prouva que la ſuperſtition ajoute

une nouvelle énergie à la cruauté naturelle de l'eſpèce humaine, & ne ſervit qu'à enflammer la haine des Nations rivales, ſans améliorer la cauſe de l'Angleterre. En vain le brave Talbot & ſon fils s'efforçoient de ſoutenir ſon pouvoir chancelant ; en 1437 le Roi de France fit ſon entrée triomphante dans Paris, & en moins de treize ans les Anglois furent entiérement chaſſés de la France. Ils ne conſervèrent que Calais & la Guienne ; mais ils perdirent pour jamais les fruits des victoires de Créci, de Poitiers & d'Aſincourt. Telle eſt la fin ordinaire de la manie des conquêtes ; le Royaume dévaſté, eſt arroſé du ſang de ſes malheureux habitans, & de celui de leurs vainqueurs.

On doit bien conjecturer que les pertes que faiſoit l'Angleterre en France, & les diviſions de ſes chefs dans ſon ſein, y firent naître une infinité de factions. Sous ce règne de calamités, on reſſuſcita d'anciennes prétentions qui ſembloient avoir été anéanties dans les jours de proſpérité & de triomphe. Le Duc d'York commença à réveiller ſes droits ſur la couronne d'Angleterre. Il deſcendoit, par ſa mère, de Lionnel, un des fils d'Edouard III. Le Roi régnant deſcendoit de Jean Ghanat, fils du même Edouard, mais plus jeune que Lionnel ; ainſi le Duc d'York croyoit que la couronne lui appartenoit plutôt qu'à Henri. L'enſeigne du Duc étoit une roſe blanche, l'autre en portoit une rouge ; & ces deux couleurs donnèrent leur nom à ces

deux Maiſons, dont les querelles alloient enſanglanter le Royaume.

Le Duc de Suffolk & la Reine étoient alors à la tête des affaires; ils gouvernoient avec une autorité abſolue. Le Duc, qui avoit cimenté ſon crédit du ſang de Gloceſtre, étoit réſolu à ſe ſoutenir par la méthode ordinaire des tyrans, en traitant cruellement ſes inférieurs, en flattant ſa protectrice. Le deſpotiſme, qui régnoit au Conſeil, eſſuya d'abord l'oppoſition du Duc d'York; peut-être la cauſe du bien public fut-elle le motif unique de ſa première reſiſtance. Preſque tous les mécontens avoient des griefs vrais ou faux contre le Duc de Suffolk; ſon ennemi l'accuſa donc au Parlement, comme la ſource de toutes les diſgraces de l'Angleterre en France. Cette accuſation n'avoit peut-être aucun fondement; &, par une biſarrerie étonnante, l'on ne fit pas mention de l'abus qu'il avoit fait de ſon pouvoir, quoique ce grief fût plus réel. Cependant la Cour, pour ſatisfaire le peuple, le condamna au banniſſement. Il obéit, & s'embarqua ſur un petit Vaiſſeau pour paſſer en France; mais il ne put échapper à la deſtinée qui le pourſuivoit. Il fut rencontré dans ſon paſſage par un Vaiſſeau de guerre Anglois; le Capitaine, qui croiſoit pour l'arrêter, fit décapiter le Duc, ſans autre forme ni délai. Dans les évènemens qui ſignalèrent ces temps, on voit peu de faits capables d'intéreſſer: crimes des deux côtés; c'étoit l'unique deviſe des

partis, & rarement on eſt dédommagé par quelques traits de vertus.

La mort du Duc de Suffolk délivra le Duc d'York, ſon rival, d'un puiſſant ennemi, mais n'appaiſa pas les mécontentemens du peuple. Parmi les fréquentes révoltes de ces malheureux temps on doit diſtinguer celle qu'excita Jeck Cades qui conduiſit un corps de troupes conſidérable à Londres, pour venger la cauſe du peuple, & là, y fit trancher la tête au Lord Tréſorier. Le Gouvernement dut bien appercevoir la haine que lui portoit le peuple, par l'accueil favorable que les révoltés reçurent des habitans de Londres; cependant un ou deux jours après la proclamation du Roi, ſes adhérens furent arrêtés ou tués (1).

Le Duc d'York fomentoit ſecrétement tous ces troubles, affectant d'épouſer la cauſe du peuple; il écrivit au Roi de ſa retraite dans le pays de Galles, une longue lettre, pour l'engager à réformer ſon adminiſtration. Elle fut bientôt ſuivie d'une armée: il marcha vers Londres, mais la Ville lui ferma ſes portes. Il offrit alors de congédier ſon armée, ſi on vou-

---

(1) Hume croit que de tous les maux attachés à la ſociété humaine, les révoltes de la populace, lorſqu'elles ne ſont pas fomentées par des gens d'un rang ſupérieur, ſont les moins à craindre. Cela eſt vrai, mais c'eſt bien tant pis. Il ſeroit à deſirer que les rebellions qui n'ont d'autre cauſe que l'ambition d'un Grand, ne fuſſent jamais dangereuſes, & que l'exemple de tant d'inſurrections populaires, que la miſère produit preſque toujours, euſſent pour toujours corrigé les tyrans. *Note du Traduct.*

loit envoyer à la tour le Duc de Sommerſet, qui étoit à la tête du miniſtère. On lui accorda ſa demande contre ſon attente : il ſe préſenta alors à la Cour, pour l'accuſer en perſonne ; mais il fut fort ſurpris d'y rencontrer le Duc de Sommerſet même, qui rétorqua ſon accuſation contre lui. York vit le danger où il étoit, & modéra l'impétuoſité de ſon accuſation. A peine étoit-il ſorti, que le Roi donna ordre de l'arrêter ; mais tel étoit le pouvoir du Duc, ou la timidité des Conſeils du Roi, qu'on le laiſſa retirer ſur la promeſſe qu'il fit d'une obéiſſance ſtricte pour l'avenir.

Cette réconciliation ne fut que momentanée. Le Duc aſpiroit toujours à la Couronne ; &, le Roi étant tombé malade, il eut l'art, par ſes intrigues, de ſe faire appeler dans ſon Conſeil privé ; ce fut un coup fatal pour les intérêts du Roi. Le Duc d'York, par ce partage de l'autorité ſouveraine, ſe trouva à portée de s'aſſurer toute l'affection du peuple. Le Duc de Sommerſet fut envoyé à la tour, & le Parlement déclara ſon rival protecteur du Royaume (1). Le Duc d'York jouit pendant quelque temps de cette grande autorité ſans éprouver de contradictions, juſqu'à ce que l'infortuné Monarque, recouvrant ſa ſanté, s'apperçut avec ſurpriſe qu'il n'avoit

(1) A partir du règne de Richard II, juſqu'à Henri VII, on ne voit dans l'Hiſtoire de l'Angleterre que conſpirations, détrônemens régicides, atrocités de toute eſpèce. Le Parlement ne fut pendant tout ce temps qu'un inſtrument de vengeances dans les mains des vainqueurs. *Note du Traduct.*

plus que l'ombre du pouvoir. La Reine Marguerite employa tout pour le tirer de ſa létargie; &, conformément à ſes vues, il commença par ôter l'adminiſtration au Duc, qui prit auſſitôt les armes. Le Monarque impuiſſant ſe mit en campagne, & joignit à S. Alban le Duc, qui remporta ſur lui une victoire d'autant plus complette, que le Duc de Sommerſet, Général des Royaliſtes, y fut tué. Le Roi, bleſſé, ſe retira dans une chaumière, où bientôt après il fut fait priſonnier. Le Duc lui témoigna toute ſorte de reſpects; mais le mena enſuite en triomphe à Londres, où il ne lui laiſſa que le vain nom de Roi.

Henri n'étoit plus alors qu'un captif revêtu des marques de la Royauté; mais indolent & foible par tempérament, il paroiſſoit indifférent à ſa ſituation. Ses amis parvinrent encore à le retirer de ſon aſſoupiſſement. Le Duc d'York quitta la Cour pour reprendre les armes, & les deux partis réſolurent de décider ſur le champ de bataille leur querelle, & le ſort du Royaume. Du côté du Roi, la Reine étoit le ſeul Général, elle rangea ſon armée en bataille, donna tous les ordres néceſſaires, tandis que le Roi étoit promené de place en place, comme ſpectateur indifférent de tous les préparatifs militaires. L'armée ennemie étoit, en l'abſence du Duc d'York, commandée par le Comte de Warwick, le plus fameux Général de ſon ſiècle, homme formé pour les temps de troubles, artificieux & ſinguliérement brave,

également habile dans les Conſeils & dans les batailles, & né pour diſtribuer les couronnes à ſon gré. Après pluſieurs eſcarmouches, les deux armées ſe rencontrérent dans une plaine près de Northampton ; celle de la Reine conſiſtoit en 28000 hommes, Warwick en avoit 40000. L'animoſité des chefs étoit égale, leur but étoit le même ; ils combattoient tous deux pour le Roi, qu'ils vouloient dépouiller de ſon autorité. Tandis que la Reine couroit de rang en rang pour animer ſes ſoldats, le Roi attendoit dans une tente le ſort du combat. Il dura cinq heures ; les deux partis ſe battirent avec la dernière opiniâtreté : la fortune de Warwick l'emporta, la Reine fut vaincue, & eut la douleur de voir le Roi fait priſonnier dans ſa tente. Henri fut donc encore une fois mené en triomphe dans ſa Capitale.

On aſſembla un Parlement pour donner quelques couleurs légitimes à cette révolte heureuſe. Le Duc d'York ne ſe contenta pas du titre de Protecteur, il demandoit la Couronne même. Sa cauſe & celle de Henri furent ſolemnellement diſcutées dans la Chambre des Pairs, chaque Partie produiſit ſes moyens. Ce fut la première fois que la liberté nationale ſe déploya dans toute ſa force (1), & que la victoire

(1) Sujohn-Forteſcue, Haut-Juſticier du Banc du Roi dans ce règne, nous a laiſſé dans ſes ouvrages une idée des principes politiques des Anglois de ce temps. Il y a, dit-il, deux ſortes de Royaumes, l'un appellé *Domination Royale*, l'autre, *Domination*

n'eut point d'influence ſur un jugement public. Le Duc d'York, quoique vainqueur, ne gagna pas entiérement ſa cauſe. Il fut ordonné que Henri conſerveroit la Couronne pendant ſa vie, que le Duc d'York ſeroit ſon ſucceſſeur à l'excluſion du Prince de Galles.

La Reine paroiſſoit alors privée de toute reſſource ; quoiqu'elle eût tout perdu, elle conſervoit encore ſon intrépidité & ſon eſpérance. Errant loin de la Capitale, pourſuivie par une armée victorieuſe commandée par un Général conſommé, elle ſe refugia dans le pays de Galles, y ranima le courage de ſes anciens amis, en gagna de nouveaux, & eut le ſecret de lever une armée. Elle marcha auſſi-tôt à la rencontre de ſon ancien ennemi, le Duc d York, l'atteignit près du Château de Sandal : la fortune changea de côté, le Duc d'York fut tué, ſon fils, le Duc de Rutland, s'en fuit. La Reine fit couper la tête du père, & la fit attacher ſur les murailles d'York.

Marguerite, victorieuſe, s'avança vers Londres, pour remettre en liberté ſon mari. Le Comte de Warwick, qui étoit à la tête des reſtes du parti d'York, commandoit une armée où étoit le Roi, dont la préſence paroiſſoit légitimer tous ſes projets. On livra une ſe-

---

Politique & Royale. Dans le premier, le Roi fait telles loix, impoſe telles taxes que bon lui ſemble. Dans l'autre, il ne peut gouverner que ſuivant les loix faites par ſon peuple. L'Angleterre eſt dans ce cas. *Note du Traducteur.*

conde bataille près de S. Alban, & la Reine fut encore une fois victorieuſe. Elle eut le double plaiſir de mettre en fuite l'habile Général qui l'avoit défaite, & de tirer ſon mari de ſa captivité. Son triomphe fut arroſé de ſang, mais il dura peu. La ville de Londres étoit toujours dans les intérêts de la maiſon d'York; ſes habitans, craignant d'être la proie de l'armée victorieuſe, refuſèrent d'ouvrir leurs portes. Warwick alors aſſembloit le peuple dans les champs de S. Jean, & lui montrant le fils du feu Duc d'York, lui demandoit lequel il vouloit pour Roi, de ce jeune Prince, ou de Henri? Un cri général s'éleva en faveur d'York, & le jeune Duc fut auſſi-tôt proclamé Roi ſous le nom d'Edouard IV, & conduit en cérémonie au Palais qu'habitoit Henri, lorſqu'il étoit maître de Londres.

Marguerite raſſembloit cependant dans le Nord une armée de 60000 hommes. Elle vouloit frapper les plus grands coups; le commandement de ſon armée fut confié à un Général qui agiſſoit ſous ſes ordres. D'un autre côté, Warwik conduiſoit le jeune Edouard à la tête de 40000 hommes. Les deux partis ſe joignirent près de Sauton dans le Comté d'York. Jamais l'Angleterre ne fut arroſée de tant de ſang, que dans ce terrible combat. Qu'il étoit triſte de voir cent mille hommes du même pays ſe déchirant pour ſatisfaire l'ambition d'un ou deux foibles ſcélérats, pour décider qui, d'un idiot ou d'un enfant porteroit une couronne de dia-

mans ! étrange enchantement ! Telle fut cependant la rage des deux partis, que 40000 hommes reſtèrent ſur le champ de bataille pour décider cette ridicule querelle. Warwick remporta une victoire complette : Edouard fut établi ſur le trône ; & Marguerite d'Anjou prit la fuite avec ſon époux & ſon fils. L'Ecoſſe fut ſon aſyle ; elle tenta de nouveau de reconquérir l'Angleterre. Edouard cependant fit ôter la tête de ſon père attachée ſur les murailles d'York, & y fit mettre à la place celles des Généraux ennemis. Ainſi chaque parti, dont la victoire couronnoit les forfaits, empruntoit la main du bourreau pour achever la tragédie commencée ſur le champ de bataille. C'eſt ſans doute cette cruauté, ſi commune dans nos guerres civiles, qui a donné aux étrangers un préjugé conſtant ſur la férocité Angloiſe.

Quelque malheureux que fut ce règne, l'Imprimerie, qui fut introduite à cette époque, ſemble expier une partie de ſes calamités (1).

---

(1) Le Haut-Juſticier Forteſcue, que nous avons déjà cité, met en parallele les malheurs des Anglois & des François, & leur vie privée ; & il ſe détermine pour ſon pays. Voici le tableau qu'il fait de la vie des François : les journaliers ſont ſi pauvres en France, qu'ils ont à peine de quoi vivre. Ils boivent de l'eau, mangent des pommes & du pain-bis fait de ſeigle ; Ils ne mangent point de viande, elle eſt pour les Nobles & les propriétaires.

Les Anglois au contraire, ſuivant lui, mangeoient énormément. Ils faiſoient quatre repas, déjeûnoient à ſept heures, dînoient à dix, ſoupoient à quatre heures, & faiſoient une collation à neuf heures. Voici l'ordinaire d'un Comte & d'une Comteſſe. Les Dimanches, Mardi, Jeudi & Samedi, dans le temps du Carême.— Un pain, une pinte de bierre, pinte de vin, deux morceaux de poiſſon ſalé, ſix harengs avec du lard, quatre harengs frais, c'étoit

Guillaume Caxton fut le premier qui pratiqua cet Art à Londres. Il traduiſit quelques ouvrages du François & imprima les traductions des autres. Parmi les Ecrivains de ce temps, on diſtingue Lord Rivers & le Comte Tiptoff, dont les travaux cependant ſe bornèrent à des traductions. Si l'on juge de la Littérature d'alors par les ouvrages écrits en langue vulgaire, on n'en a guères qu'une opinion déſavantageuſe ; mais, en liſant les ouvrages latins, on eſt forcé de convenir que leurs Auteurs avoient une profonde érudition. Dans le fait, la ſcience dédaignée par les laïcs, n'étoit point inconnue au Clergé, comme on pourroit le croire d'après le préjugé de quelques modernes, peu familiariſés avec les Ecrivains de ce ſiècle.

---

le déjeûné ſeulement : à la collation du ſoir, le vin étoit chaud & rempli d'épices. *Note du Trad.*

LETTRE XXIV.

EDOUARD IV.

1461.

LE parti qui étoit victorieux dans le temps des guerres civiles, étoit toujours prêt à consacrer ses injustices du sceau de l'autorité judiciaire. Le Parlement suivoit ordinairement les drapeaux du conquérant, & le plaçoit sur le trône, lorsqu'une armée puissante appuyoit ses prétentions. Aussi-tôt après sa victoire, Edouard fit confirmer son élection par l'approbation unanime du Parlement, tandis que Henri & son Epouse mendioient des secours en France & en Ecosse. Nul malheur n'étoit capable d'abattre le courage opiniâtre de Marguerite; quoique souvent battue, elle voulut encore tenter la fortune en Angleterre avec 55000 hommes que lui avoit accordés le Roi de France. Son imbécile Epoux l'accompagnoit dans cette expédition; mais un destin malheureux la poursuivoit par-tout. Sa petite flotte fut dispersée par une tempête, & ce fut avec la plus grande difficulté qu'elle entra dans le Tweed. Elle offrit cependant la bataille à son ennemi, & elle essuya une nouvelle défaite près d'Hexham. La perte de cette bataille sembla la priver de toute espèce de ressource. Elle fut obligée de se séparer de son mari dans sa défaite; tous deux étoient

ſans ſuite, & ſouvent n'avoient pas le néceſſaire. Le foible Henri, preſque toujours imprudent, & conſéquemment toujours malheureux, crut qu'il pourroit vivre ignoré en Angleterre: ſon erreur fut bientôt diſſipée. Il fut fait priſonnier, conduit à Londres avec ignominie, & confiné dans la Tour.

Marguerite, plus heureuſe, échappa, &, accompagnée des Duc de Sommerſet & d'Exeter, ſe retira auprès de ſon pere, qui, quoique pauvre, s'efforça, comme il put, de fournir à ſes preſſans beſoins. Il ne faut pas croire que la miſère des Grands fût une chimère, comme de nos jours. Dans la vérité, ils eſſuyoient ſouvent les maux qu'entraîne après ſoi la cruelle indigence des plus bas citoyens. Philippe de Commines atteſte avoir vu le Duc d'Exeter ſuivant l'équipage du Duc de Bourgogne, & portant ſa livrée, pour ſubſiſter. C'étoit un état bien étrange pour un Lord, qui avoit commandé des armées, & qui étoit allié aux Rois & aux Princes. Mais nous peignons des ſiècles barbares; les Princes noirs éprouvent aujourd'hui les mêmes revers de fortune.

Edouard, établi ſur le trône par la main de Warwick, régnoit dans la paix & la ſécurité. Il introduiſit dans ſa Cour un eſprit de galanterie mêlé de cruauté, mélange qui fait la nuance de l'eſprit de ce ſiècle. Dans le même Palais où l'on voyoit un jour ruiſſeler le ſang, on donnoit une maſcarade brillante le lendemain, & le Roi vouloit jouir à la fois du double

plaiſir

plaiſir de fêter ſes maîtreſſes, & d'aſſiſter à des exécutions.

Comme ſes amours cependant ne pouvoient que mécontenter ſes ſujets, Warwick lui conſeilla de ſe marier, &, avec ſon conſentement, il paſſa en France pour obtenir la main de Bonne de Savoie. Cette alliance fut bientôt conclue. Mais, tandis que le Comte accéléroit la négociation, Edouard la rendoit inutile en épouſant Eliſabeth Woodville, dont il étoit devenu amoureux, mais qu'il n'avoit pu ſéduire. Sentant qu'il avoit cruellement outragé Warwick, il voulut completter l'affront en l'excluant de ſon Conſeil. On eſt porté à haïr l'homme qu'on a offenſé comme celui qui nous a offenſés. Edouard ne fut pas plutôt en poſſeſſion de la couronne qu'il devint ingrat envers celui qui la lui avoit aſſurée. Warwick, dont la prudence égaloit la bravoure, ne reſpirant plus que la vengeance, attendit l'occaſion de la manifeſter. Il commença par engager Clarence, le frère du Roi, dans ſon parti, en le faiſant ſon gendre; &, ayant tout diſpoſé pour ſa révolte, il éclata ſans ménagement. Complots, trèves, ſtratagêmes, négociations, tout fut employé de chaque côté, dans cette guerre civile. Mais Warwick, familiariſé depuis long-temps avec l'intrigue & la fourberie, l'emporta enfin ſur le jeune Roi. Il l'invita un jour à venir chez lui, ſous l'eſpoir d'une compoſition facile; Edouard donna dans le piège, & ſon ennemi, profitant de l'occaſion, le fit ſon priſonnier.

Rien ne paroiſſoit capable de s'oppoſer dès-lors aux deſſeins de Warwick ; il congédia imprudemment ſes troupes, & confia la garde du Monarque à l'Archevêque de Cantorbéri. Celui-ci ne tarda pas à ſéduire ſes ſurveillans, & reparut avec une armée dans York, au moment où ſon rival le croyoit encore dans la captivité.

La fortune ſembla ſe déclarer pour Edouard, les habitans de Londres lui ouvrirent leurs portes. Une obſervation, qui frappe en liſant l'hiſtoire de ces temps, c'eſt qu'un parti foible ſe trouve tout d'un coup avec des forces conſidérables, tandis que la faction puiſſante n'a preſque plus de partiſans, obſervation qui prouve la légéreté des Anglois (1) d'alors à changer de drapeaux. Edouard étoit à la tête d'une armée conſidérable, Warwick & Clarence ſe trouvèrent abandonnés de tous leurs partiſans. Edouard, voulant profiter de ce moment, marcha à eux ; dans l'impuiſſance de combattre, ils prirent la fuite, comme leur unique reſſource : Warwick paſſa en France, où il ſe reconcilia avec la Reine Marguerite ; il y eut bientôt ramaſſé une armée de 60000 hommes, avec laquelle il débarqua en Angleterre.

Edouard, épouvanté, fuit à ſon tour, & ſe

(1) La facilité avec laquelle les chefs de chaque parti compoſoient des armées nombreuſes, prouve l'inſtabilité du peuple Anglois. Meis cette inſtabilité avoit une cauſe. Le peuple Anglois étoit toujours mécontent, parce qu'il étoit toujours miſérable & vexé. *Note du Traducteur.*

ſauvant heureuſement de la fureur de la mer & des mains des pirates, il aborda en Hollande, tandis que ſon ennemi, s'emparant de Londres, replaça l'imbécile Henri ſur un trône qu'il n'envioit point. Le peuple admirant (1) Warwick, lui donna le titre de *faiſeur de Rois*. On aſſembla le Parlement, & le droit de Henri fut confirmé à l'ordinaire par ſes membres complaiſans.

Edouard, quoiqu'exilé en Hollande, conſervoit encore beaucoup de partiſans dans ſes Etats. Enfin, après une abſence de neuf mois, il débarqua à Ravenſpur, où, long-temps avant, Henri IV étoit débarqué dans une pareille ſituation. Il fut d'abord reçu froidement des Anglois, mais ſa modération feinte lui gagna bientôt un grand nombre de partiſans. Londres, dans ces diſcordes, étoit toujours au plus puiſſant : elle ouvrit donc ſes portes à Edouard, & Henri fut replongé dans ſon ancienne priſon.

Warwick ſentoit que ſon parti déclinoit ; Clarence l'avoit abandonné pour ſe jetter dans les bras de ſon frère. Dans cet état d'incertitude, il crut que le meilleur parti étoit de haſarder une bataille : il connoiſſoit la ſupériorité des forces de ſon ennemi, mais il ſe fioit à ſa vieille expérience & à ſa réputation. Il alla donc à la rencontre d'Edouard, & le joignit à Barnet, à

(1) Si Henri étoit un imbécille, ſon peuple l'étoit bien plus ; il ne voyoit pas que c'étoit lui qui payoit les frais de ce jeu ſanglant. *Note du Traduct.*

dix milles de Londres. Warwick & Edouard étoient les deux meilleurs Généraux d'alors. On alloit frapper le coup déciſif qui devoit fixer Edouard ſur le trône, ou l'en précipiter à jamais.; Henri fut, à l'ordinaire, ſpectateur de l'engagement ; heureux dans ſon imbécillité, qui lui ôtoit le reſſentiment de ſes maux.

Le combat s'engagea de bonne heure dans la matinée & dura juſqu'au ſoir. Jamais deux armées ne combattirent avec plus d'opiniâtreté & de bravoure. L'exemple de Warwick inſpiroit à ſes troupes une réſolution plus que naturelle, & la victoire ſembla d'abord ſe déclarer pour lui. Une erreur cauſa ſon déſaſtre : il arriva qu'un corps de ſes troupes ſe trompa, & ſe battit contre un autre corps qu'il prit pour ennemi. En vain Warwick employa ſon expérience, ſa valeur pour réparer cette mépriſe; voyant que tout étoit déſeſpéré, il réſolut de vendre au moins chérement ſa vie aux vainqueurs, &, ſe précipitant au plus épais de la mêlée, il mourut percé de coups. Telle fut la fin de l'ambitieux Warwick, qui avoit fait & défait à ſon gré des Souverains, ſans avoir voulu l'être. Dix mille hommes de ſes troupes partagèrent ſon ſort, le Roi ayant ordonné qu'on ne fît point de quartier.

Marguerite, toujours fertile en reſſources, avec le Prince de Galles, ſon fils, revenoit alors de France, où elle avoit été chercher de nouveaux ſecours; à peine avoit-elle eu le temps de ſe remettre des fatigues du voyage, qu'elle

reçut la fatale nouvelle de la mort du brave Warwick, ſon unique défenſeur. Quoiqu'elle eût juſques-là ſupporté avec intrépidité tous les coups de la fortune, ce dernier ſembla l'abbattre ; ſa douleur ſe manifeſta pour la première fois par un torrent de larmes, &, cédant à ſa malheureuſe deſtinée, elle ſe retira dans une Abbaye du Hampshire.

Il y avoit peu de temps qu'elle y reſpiroit ; lorſqu'il ſe préſenta pluſieurs de ſes partiſans, pour ranimer ſon eſpoir. Le Duc de Sommerſet, le Comte de Pembroke & pluſieurs autres lui offrirent leurs vies & leurs fortunes. Un rayon d'eſpérance ſuffiſoit pour relever ſon courage. Elle oublia donc ſes diſgraces, pour tenter de nouveau la fortune. Elle avoit livré bataille dans preſque toutes les provinces d'Angleterre ; le parc de Tewtesbury fut le dernier théatre de ſes exploits. Le Duc de Sommerſet commandoit ſon armée ; inébranlable dans la fidélité qu'il lui avoit vouée, il avoit partagé tous ſes dangers. Il étoit vaillant, généreux, poli, mais on lui reprochoit de l'entêrement & de la fureur. Lorſqu'Edouard l'attaqua dans ſes retranchemens, il le repouſſa avec tant de vigueur, qu'on le vit ſe retirer avec précipitation. Sommerſet, ſuppoſant l'ennemi en déroute, ordonna au Lord Wenlock de le ſeconder lorſqu'il chargeroit ; le Lord déſobéit, & le Duc fut accablé par le nombre : ne connoiſſant plus rien dans ſa rage, & furieux de l'inaction du

Lord, il courut vers lui, & d'un coup de hache lui fit ſauter la cervelle.

Après la bataille, la Reine ſuccombant à ſon chagrin fut priſe, & eut la douleur de voir ſon fils partager ſon ſort. Il ne devoit pas ſubir long-temps l'eſclavage. Ce jeune Prince ayant été amené devant ſon vainqueur, parut avec une majeſté inébranlable. Edouard ſurpris, lui demanda comment il avoit oſé s'introduire dans ſes Etats ſans ſa permiſſion? J'ai entré, répondit le Prince, dans les Etats de mon père, pour venger ſes affronts & les miens. Le barbare Monarque, irrité de cette intrépidité, lui jetta ſon gantelet au viſage; ce fut le ſignal de ſa mort. Gloceſtre, Clarence & d'autres s'élancèrent, comme des bêtes féroces, ſur ce jeune homme déſarmé, & le percèrent à coups redoublés de leurs dagues. Lorſque les chefs d'un Royaume ſe comportent ainſi, que doit donc être le peuple? Pour completter la tragédie, Henri lui-même, qui n'avoit été qu'un être paſſif, au milieu de toutes ces cruautés, fut regardé comme indigne de vivre. Le Duc de Gloceſtre, ſi connu dans la ſuite ſous le nom de Richard III, pénétrant ſeul dans ſa chambre, le maſſacra de ſang froid. De tous ces illuſtres priſonniers nul ne ſurvécut que Marguerite. On ne lui laiſſa probablement la vie, que parce qu'on eſpéroit que le Roi de France paieroit ſa rançon, & on ne ſe trompa pas. Louis XI donna à l'Angleterre 50000 écus pour

racheter la liberté de cette Princeſſe. Marguerite d'Anjou, après avoir ſoutenu la cauſe de ſon mari dans douze batailles, après avoir ſurvécu à ſa fortune & à ſes enfans, mourut quelques années après, ignorée en France, ſans autre titre, à nos regrets, que ſon courage & ſes malheurs.

De tous les peuples de l'Univers, les Anglois paroiſſent les plus enclins à la compaſſion; un trône élevé ſur la cruauté ne pouvoit donc manquer d'ennemis parmi eux; & le projet le plus abſurde fut celui de vouloir gouverner des Anglois par la main d'un bourreau. Les chefs de chaque parti ne ſentirent pas cette vérité, &, s'ils ſe plongèrent dans de nouveaux malheurs, ce fut par leur cruelle habitude de n'infliger les châtimens que ſuivant leurs caprices. Un tyran, quoiqu'abreuvé de ſang, n'en arrête point l'éfuſion. Edouard, délivré de ſes plus grands ennemis, fit tomber ſon glaive ſur des têtes moins conſidérables. Il fit élever des gibets pour tous ſes anciens ennemis, & confiſqua leurs biens pour ſes plaiſirs.

Tandis qu'il ſe rendoit terrible d'un côté, de l'autre il ſacrifioit beaucoup à la galanterie. La nature l'avoit favoriſé, & il avoit la réputation, d'être le plus bel homme de ſon temps. La Cour imita ſon exemple, & le Clergé, dont les vices étoient toujours les mêmes, ſembloit encourager cette débauche par la facilité des abſolutions. Les crimes les plus énormes étoient alors communs, l'adultère n'étoit plus qu'une légère offenſe. Au nombre de ſes maîtreſſes, Edouard

avoit la femme d'un nommé Shore, dont l'esprit & la beauté étoient rares, mais dont la vertu n'avoit pu réſiſter aux ſéductions d'un bel homme & d'un Monarque.

L'Angleterre jouiſſant d'un calme momentané, le Roi crut que l'unique moyen de ſe concilier l'affection de ſes ſujets, étoit de recouvrir les domaines que ſes prédéceſſeurs avoient perdus en France. Ce projet ne pouvoit manquer de plaire au peuple, plus avide de conquêtes brillantes que d'acquiſitions utiles. Pour l'exécuter, il envoya d'abord à ſon allié, le Duc de Bourgogne, 3000 hommes de renfort, & paſſa lui même dans le Continent à la tête d'une armée nombreuſe. Louis XI, alors Roi de France, fut juſtement allarmé de cette invaſion formidable; ſe croyant incapable de réſiſter à ce puiſſant ennemi, il tenta la voie de la négociation, & elle lui réuſſit mieux que celle des armes. Les deux Rois ſe virent ſur le pont de Perpignan; &, moyennant une ſomme convenue, Edouard ramena ſes troupes en Angleterre. Il brûloit du deſir de revoir ſes maîtreſſes, pour diſſiper l'argent que lui avoit procuré cette expédition: & de ſon côté le Roi de France eſpéroit ſe diſpenſer de payer les ſommes qu'il avoit promiſes.

Edouard ne parut revenir à Londres, que pour y renouveller ſa cruauté & ſes excès. Il traitoit depuis quelque temps avec beaucoup de froideur ſon frère Clarence, qui l'avoit aidé à ſoutenir ſa couronne. Clarence cria hautement

à l'ingratitude. Un nouveau ſujet de mécontentement augmenta ſes plaintes. Le Roi tua un cerf chéri de Thomas Burdet, ami de Clarence; le pauvre Burdet, affligé, laiſſa échaper quelques expreſſions peu meſurées contre le Roi: il fut condamné à mort, & exécuté deux jours après. Le Duc de Clarence, irrité de cette condamnation, ſe plaignit amérement; & le Roi, ſon frère, oubliant à la fois les liens du ſang & les devoirs de la reconnoiſſance, le fit juger & condamner lui même à mort. Il fut étouffé dans un tonneau de malvoiſie.

Edouard paſſa le reſte de ſes jours dans la débauche, ne s'occupant qu'à prodiguer follement ſes graces, qu'à faire d'inutiles Traités, où il étoit toujours trompé, & des menaces plus inutiles encore contre les Souverains qui le trompoient. Son Parlement, qui n'étoit que l'eſclave de ſes volontés, conſentit à une guerre contre la France, dans un temps où il étoit impoſſible qu'elle réuſsît. Le peuple en vit le projet avec plaiſir (1), parce qu'il crut y trouver quelque remède aux calamités domeſtiques. On fit de grands préparatifs, Edouard mourut avant qu'ils fuſſent achevés. Le caractère de ce Prince peut être tracé en deux mots. Il n'eut pour bonnes qualités, que le courage & la beauté; tous les vices à la fois étoient entrés dans ſon ame.

---

(1) Un peuple vexé eſt un malade qui deſire des criſes, parce qu'il en eſpère ſa guériſon; & s'il étoit éclairé, il frémiroit des ſuites fâcheuſes qui accompagnent quelquefois ces criſes. *Note du Traduct.*

LETTRE XXV.

RICHARD III.

1483.

Le règne que nous venons de parcourir ayant été souillé par mille horreurs, on doit se préparer à des évènemens encore plus affreux pour le suivant. Edouard laissa deux fils. L'aîné, qui avoit environ 13 ans, fut proclamé Roi sous le nom d'Edouard V. La Reine sa mère, étant d'une famille nouvellement élevée à la noblesse, parut vouloir cacher l'obscurité de sa naissance dans un grand nombre de promotions de familles nouvelles. Cette conduite mécontenta la vieille Noblesse, & le Duc de Gloceſtre, monstre dont la férocité égaloit la difformité, s'empressa de fomenter ces mécontentemens. Ayant mis dans ses intérêts Lord Hastings, le Duc de Buckingham & plusieurs autres Lords, il leur fit un grand discours, où il s'attacha à leur prouver le danger qui menaçoit leurs têtes, si on laissoit le Gouvernement dans les mains de la Reine ; il s'étendit sur l'ambition de sa famille, sur les efforts qu'elle feroit pour être revêtue du pouvoir suprême ; enfin il n'épargna ni la dissimulation, ni les artifices, ni les sermens pour obtenir la tutelle des mineurs & la garde de la personne du Roi.

Son premier soin, après avoir été déclaré protecteur du Royaume, fut de s'emparer de la personne

du jeune frère du Roi, âgé de ſept ans, que ſa mère avoit pris avec elle, en ſe retirant dans l'Abbaye de Weſtminſter; elle prévit les dangers qui menaçoient ſa famille, &, ſe ſéparant de ſon enfant, elle le ſerra tendrement contre ſon ſein, en lui diſant un dernier adieu, accompagné d'un torrent de larmes. Le Duc de Gloceſtre d'un autre côté, prit ſon neveu dans ſes bras, l'embraſſa avec une tendreſſe feinte, en proteſtant que tant qu'il vivroit, il n'auroit pas beſoin de parens. Le jeune Roi, ſachant qu'il alloit jouir de la compagnie de ſon frère, ſe réjouiſſoit beaucoup; il ne connoiſſoit pas le motif de cette fatale réunion. Quelques jours après le Protecteur les conduiſit lui-même à la Tour, ſous prétexte de les éloigner de tout danger.

Après s'être aſſuré de leurs perſonnes, il répandit ſourdement des bruits ſur l'illégitimité de leur naiſſance, & différa de jour en jour, ſous différens prétextes, le couronnement du jeune Edouard. Lord Stanley, homme d'une grande pénétration, découvrit le premier les vues déteſtables du Protecteur; il fit part de ſes ſoupçons au Lord Haſtings, qui étoit fermement attaché au jeune Roi. Peut-être le deſir qu'avoit ce Lord que ce projet ne fût qu'imaginaire, influa-t-il ſur ſon jugement, & le confirma dans ſa ſécurité. Cependant Cateſty, une des créatures du Protecteur, vint le trouver pour eſſayer de le mettre dans le parti de la prochaine uſurpation; Haſtings demeura ferme

dans ſon attachement au Roi, & ſa mort fut réſolue.

Pour exécuter ſes deſſeins, le Protecteur convoqua un Conſeil dans la Tour, ſous prétexte de régler le couronnement, il y vint lui-même à neuf heures du matin, avec une contenance gaie, ſaluant tous les membres avec une affabilité qui ne lui étoit pas ordinaire. Il ſortit quelque temps après, en priant que ſon abſence n'interrompît point les débats. Il rentre une heure après, entiérement défiguré, fronçant les ſourcils, mordant ſes lèvres, & décelant, par les fréquens égaremens de ſes regards, le trouble de ſon ame. Le ſilence le plus profond régna dans l'aſſemblée, les Lords ſe regardoient en attendant quelqu'horrible cataſtrophe. Enfin il rompit lui-même ce terrible ſilence : Milords, dit-il, *quelle punition méritent ceux qui ont conſpiré contre ma vie* ? L'étonnement de l'aſſemblée redouble, & le ſilence continuant, Lord Haſtings répondit enfin, que ceux qui en agiſſoient ainſi, méritoient d'être punis comme traîtres. Alors le Protecteur, continuant avec un air affreux, & découvrant ſes bras blanchis, s'écria : voyez ce que ma ſorcière de belle-ſœur & cette infâme adultère Shore ont fait par leur magie ! leurs invocations m'ont réduit à cet état, & j'aurois éprouvé les mêmes maux dans tout mon corps, ſi je n'avois découvert à propos cette conſpiration. La ſurpriſe du Conſeil ſembla encore augmenter à cette accuſation ; & Lord Haſtings, reprenant la parole,

dit : Si elles ont commis un pareil crime, elles méritent d'être punies. Quoi, *ſi*, répliqua le Protecteur, avec une voix altérée, me réponds-tu avec des *ſi* ? Je te dis qu'elles ont conſpiré ma mort ; & toi, traitre, tu es leur complice. A ces mots, il frappe deux fois la table avec ſa main, & la chambre fut à l'inſtant remplie de ſoldats armés. Je t'arrête, continua-t-il, en ſe tournant vers Haſtings, pour haute trahiſon.

La chambre du Conſeil fut alors remplie de tumulte, car, quoiqu'on ne craignît pas de réſiſtance, les ſoldats cauſèrent beaucoup de fracas, comme s'ils euſſent appréhendé du danger. Un d'eux ſerrant de près Lord Stanley, lui porta ſa hache d'armes au viſage ; il évita le coup en ſe gliſſant ſous la table. Il n'eſt pas douteux que ce ſcélérat n'eût des ordres ſecrets de le tuer : s'il eût réuſſi, on auroit attribué ſa mort à un malheureux haſard. Quoiqu'il l'eût échappé, il fut cependant arrêté par les ordres du Protecteur, qui connoiſſoit ſon attachement pour le jeune Roi. Quant au Lord Haſtings, il fut forcé de ſe confeſſer promptement à un Prêtre, qui ſe trouva près de lui, le Protecteur jurant par S. Paul, qu'il n'iroit pas dîner qu'il ne fût exécuté. Il fut traîné en conſéquence ſur un petit gaſon, qui étoit devant la Tour ; & là, il fut décapité.

Les membres de ce Conſeil ne furent pas les ſeuls cruellement traités. Le même jour on joua encore une ſemblable tragédie au Château de Pontefract, où le Comte de Rivers &

Lord Grey eurent la tête tranchée, ſur le prétexte de la même conſpiration.

Le Protecteur, délivré de ceux qu'il craignoit davantage, voulut encore punir le moins dangereux de ſes ennemis. Telle étoit Jene Shore, maîtreſſe du feu Roi, qu'il avoit accuſée de magie, dont tout le monde ſavoit qu'elle étoit innocente, & qu'il voulut punir pour les fautes réelles dont elle étoit coupable. Cette malheureuſe femme avoit été enlevée à ſon mari, Orfèvre, dans la rue Lombard, par Edouard, avec qui elle avoit vécu dans le déſordre. Cependant, dans le ſein de la faveur, elle intercédoit toujours pour le malheureux, & cherchoit à adoucir l'ame ſanguinaire de ſon amant. Elle étoit charitable, généreuſe, agréable dans la converſation : on diſoit qu'on ne pouvoit réſiſter ni à ſon eſprit, ni à ſa beauté. Blâmable à d'autres égards, le Protecteur la fit condamner comme adultère. Le peuple ne fut pas fâché de voir réduite à ſon état obſcur, une femme qui s'étoit élevée au-deſſus de ſa condition, & qui avoit joui pendant long-temps de la plus grande faveur. Son crime avoit été trop public pour pouvoir être nié ; elle l'avoua, & les Juges la condamnèrent à être promenée, pieds nuds, par toute la ville, & à faire amende honorable dans l'Egliſe de S. Paul, en chemiſe, & un cierge à la main. Elle vécut encore quarante ans après cette ſentence, réduite à la plus affreuſe néceſſité. Un Hiſtorien, qui vivoit ſous le règne de Henri VII, nous aſſure qu'il la vit ramaſſant

des herbes dans un champ près de la Cité, pour fournir à ſes beſoins : étrange dégradation pour une femme qui avoit été l'idole d'une Cour & la maîtreſſe d'un Roi !

Le Protecteur commença alors à aſpirer plus ouvertement au Trône. Pour favoriſer ſes vues, le Duc de Buckingham, qu'il avoit ſu, par ſes promeſſes, mettre dans ſes intérêts, employa tout ſon art pour perſuader au peuple que le dernier Roi, ainſi que ſes enfans étoient bâtards. Le Docteur Shaw (1), vendu au Protecteur, prêcha ſur le même ſujet à S. Paul. Après avoir peint ſous les couleurs les plus noires l'incontinence de la Reine, après avoir étalé les vertus du Protecteur, c'eſt lui, dit le Sicophante, qui porte ſur ſon viſage, dans ſon ame, l'image de la vertu & les marques d'un véritable deſcendant de nos Rois. Le ſilence continuoit toujours, chacun craignant de commencer à proclamer Richard Roi, en déteſtant le ſermon & le Prédicateur. Le Duc de Buckingham, ne ſe décourageant pas, ſe leva, & parla à ſon tour. Il s'attacha à peindre les calamités du dernier règne, l'illégitimité du prétendant au Trône ; il parut craindre qu'on ne pût engager le Protecteur à accepter la couronne, mais qu'il eſpéroit que le peuple ſe joindroit à lui pour le perſuader. Il termina ſon diſcours en priant chaque

(1) Les gens de Loi furent auſſi lâches que cet infâme Docteur. Commine diſoit, en parlant d'eux, & il diſoit vrai : à tous propos ils ont une loi au bec, ou une hiſtoire pour favoriſer le Prince qui les conſulte. *Note du Traduct.*

citoyen de parler librement, & de répondre s'il aimoit mieux avoir pour Roi un jeune bâtard, ou le vertueux Protecteur. Ce discours fut suivi d'un silence qui dura quelque temps : enfin, quelques-uns des domestiques du Duc, qui s'étoient glissés dans la foule, commencèrent à crier : longue vie au Roi Richard ; ce cri fut répété par quelques citoyens, qui avoient été corrompus, & par la populace la plus méprisable, toujours avide du changement. Le Duc, tirant avantage de cette foible approbation, vint le jour suivant, à la tête du Lord Maire & des Aldermans, offrir la couronne au Protecteur. Richard se montra, avec son hypocrisie ordinaire, à la multitude ; il étoit dans une galerie entre deux Evêques ; il parut surpris de voir cette foule, il en demanda le sujet ; on lui parla de couronne, il la refusa, en alléguant son amitié pour le feu Roi, & son affection pour ses neveux, confiés à ses soins. Buckingham, paroissant mécontent de cette réponse, lui dit clairement que le peuple étoit déterminé à l'avoir pour Roi, qu'il s'étoit trop avancé pour retourner sur ses pas, & que s'il persistoit dans son refus, il étoit résolu de porter ses offres à quelqu'un qui les accepteroit sans difficulté. Le Protecteur aimoit trop tendrement le peuple, pour permettre qu'il se portât à cette extrémité. Je vois bien, cria-t-il d'un ton modeste, que la Nation est résolue de me charger d'un poste bien au-dessus de mon habileté, & bien différent de mes goûts ; mais, puisque c'est mon devoir d'obéir,

d'obéir, au choix d'un peuple libre, je me rends à ſa demande. Je prends donc de ce jour le Gouvernement de l'Angleterre & de la France, avec la réſolution de bien gouverner l'une, & de ſoumettre l'autre. La comédie finie, la foule ſe diſperſa, chacun raiſonnant ſuivant ſon intérêt ou ſa prudence ſur ce ſingulier évènement.

Un crime en attire toujours un autre, car les uſurpateurs ont beſoin de verſer du ſang, pour jouir de la ſécurité. Auſſi-tôt donc que Richard fut fixé ſur le trône, il envoya ordre au Gouverneur de la Tour de mettre à mort les deux jeunes Princes. Il y eut encore, à cette époque, un homme aſſez vertueux dans le Royaume, pour refuſer d'être l'inſtrument de la cruauté d'un tyran. Le Gouverneur de la Tour, nommé Brackenbury, répondit reſpectueuſement qu'il ne pouvoit pas tremper ſes mains dans leur ſang. Mais Richard ne manquoit pas de ſcélérats à à ſes ordres. Il envoya Jacques Tyrell à la Tour, pour la commander pendant une nuit. Lorſque les Princes furent endormis, Tyrell entra dans leur chambre : l'innocence de ces pauvres victimes le frappe, il héſite d'abord ; mais, affermi par l'habitude dans le crime, il les étouffe enſuite ſous des oreillers, & les fit enterrer ſous un eſcalier voiſin de la chambre où ils étoient. La vengeance, quoique tardive, ſuivit cet horrible forfait. Le malheureux fut exécuté ſous le règne ſuivant, après avoir confeſſé ſon crime, & la manière dont il l'avoit exécuté.

L'eſprit guerrier, excité d'abord par les

conquêtes en France, puis entretenu par les guerres civiles, ſembloit avoir effacé en Angleterre juſqu'à la trace des vertus (1). Les exécutions étoient ſi communes, que le peuple s'étoit familiariſé avec le ſang & la mort. Le Clergé étoit alors ſéparé des laïcs, il ſouffrit peu de ces bouleverſemens, parce qu'il parut rarement dans les ſcènes ſanglantes de la politique. Quant aux arts, aux ſciences, au commerce, tout étoit négligé. Au milieu de la déſolation générale, une ſeule puiſſance s'accroiſſoit imperceptiblement; comme les Lords perdoient de leur pouvoir, les Communes en acquéroient. Elles n'étoient pas, comme les premiers, expoſées à la fureur des Rois; elles augmentoient donc leur puiſſance & leurs forces, & trouvoient leur ſûreté dans leur état obſcur.

(1) L'hoſpitalité même, cette vertu des peuples ſauvages, étoit diſparue. Elle régnoit encore en Ecoſſe au point, que pour l'abolir, Jacques I. rendit une Ordonnance qui défendoit aux voyageurs d'aller loger chez leurs amis ou des particuliers. Il avoit fait élever des auberges, & il vouloit forcer les voyageurs d'aller les habiter. Cette Ordonnance fut exécutée difficilement, quoiqu'il y eût 40 sh. d'amende. — Il eſt étrange qu'un Roi veuille forcer des hommes à être heureux par Ordonnance. *Laiſſez-les faire*, eſt un mot qu'on ne devroit ceſſer de répéter aux Rois. L'art du Gouvernement eſt dans ce mot. *Note du Traduct.*

LETTRE XXVI.

RICHARD III.

1483.

IL y a quelque choſe qui frappe ſinguliérement l'imagination dans les évènemens des règnes précédens, & c'eſt le motif de la prolixité extraordinaire avec laquelle je me ſuis étendu ſur leur récit. Nos Poëtes tragiques ont ſenti combien ces exemples étranges de dépravation étoient ſuſceptibles de recevoir le coloris poétique. Chaque tableau de ce ſiècle eſt fortement caractériſé, comme dans une perſpective d'Afrique, où tout eſt vaſte, ſauvage, terrible.

Richard étoit donc enfin, au travers de tous les obſtacles, monté ſur le trône. Connoiſſant l'impreſſion que fait ſur l'eſprit du peuple la ſuperſtition, il ſe fit couronner d'abord à Londres, enſuite à Yorck. Il chercha à mettre le Clergé dans ſon parti, par les faveurs dont il l'accabla, & par ſa conduite hypocrite.

Mais, tandis qu'il s'efforçoit d'établir ſon autorité, il s'élevoit un obſtacle là où il l'auroit le moins attendu. Le Duc de Buckingham, qui l'avoit principalement aidé à ſe placer ſur le trône, demandoit le prix de ſes ſervices. Richard lui avoit bien conféré différens poſtes & gouvernemens; mais il lui refuſoit la propriété des terres d'Heraferd confiſquées, auxquelles le Duc avoit quelques prétentions de famille.

Les grandes obligations qui lient deux amis, finiſſent ordinairement par les laſſer : Buckingham mettoit un prix ineſtimable à ſes ſervices. Richard au contraire contrarioit les deſirs que les graces ne faiſoient qu'enflammer. Le Duc fut donc bientôt dégoûté du nouveau Monarque : de-là à la révolte il n'y avoit qu'un pas dans ces temps nébuleux, & il forma auſſi-tôt le projet de le dépouiller du ſceptre. Il fut d'abord incertain s'il le prendroit pour lui même, ou s'il le confieroit à un autre. Il prit enfin le dernier parti, & ſe détermina pour Henri Duc de Richmond, alors exilé en Bretagne. Henri de Richmond étoit un de ceux qui avoient eu le bonheur de ſurvivre au maſſacre nombreux des règnes précédens. Il étoit le ſeul rejetton de la Maiſon de Lancaſtre. Il deſcendoit, par les femmes, de Jean Ghaunt ; ſon droit au Trône étoit équivoque ; mais les crimes de l'uſurpateur le rendoient valide. Il avoit long-temps vécu dans l'exil. Edouard IV l'avoit réclamé par ſes ambaſſadeurs. Il avoit été ſur le point de leur être livré pour être ramené en Angleterre & y ſouffrir une mort cruelle, lorſque le Duc de Bretagne, qui en avoit donné l'ordre, ſe repentit de ſa condeſcendance, & le fit enlever des mains des Ambaſſadeurs, lorſqu'il alloit monter à bord. Ce fut ſur lui que Buckingham jetta les yeux pour détrôner le tyran, & on négocia en conſéquence à ce ſujet.

Soit que Richard fût informé par ſes eſpions, ou qu'il fût ſeulement éveillé par les remords

de ſa conſcience, il ſoupçonna qu'on tramoit contre lui une conſpiration, & que Buckingham étoit du nombre des conjurés. Frappé de ce preſſentiment, il ſe réſolut à l'appeller à ſa Cour: le refus de Buckingham le confirma dans ſon opinion; mais il fut bientôt convaincu de ſa révolte, en apprenant qu'il avoit paru en armes. Le Duc prévoyant en effet qu'il ne pouvoit échapper plus long-temps aux regards pénétrans de Richard, avoit levé quelques troupes dans le pays de Galles, & s'étoit mis en marche vers les côtes occidentales, où il étoit convenu que Richmond débarqueroit. Richard cependant, nullement déconcerté de ce danger imminent, ſe préparoit à le joindre avec le peu de troupes qu'il avoit alors; mais la fortune combattoit pour lui, & rendoit ſes préparatifs inutiles au moins pour cette occaſion. Comme Buckingham ſe hâtoit de gagner, par des marches forcées, Gloceſter où il eſpéroit paſſer la Severn, la rivière s'enfla à un ſi haut point, que tout le pays des deux côtés fut inondé, & que les ſommets des montagnes même furent couverts d'eau. Cette inondation dura dix jours, & pendant cette intervalle l'armée des Gallois ne put ni paſſer la rivière, ni ſubſiſter de l'autre côté, où l'on ne voyoit que la déſolation. Dans cette extrêmité, preſſés par la faim, après avoir eſſuyé une infinité de fatigues, ils ſe débandèrent, & retournèrent chez eux malgré les prières du Duc. Dans cette ſituation déſeſpérante, le Duc prit le parti de ſe réfugier chez un homme

qui avoit été jadis ſon domeſtique, & qui avoit reçu mille bienfaits de ſa famille. Il ne peut y avoir de véritable amitié pour les méchans; Buckingam l'éprouva. Il avoit été traitre à ſon Roi, traitre à Richard, qu'il avoit lui-même placé ſur le trône; comment pouvoit-il attendre de la fidélité des autres? On promit une récompenſe conſidérable à celui qui livreroit le Duc. Le malheureux, auquel il ſe fioit, incapable de réſiſter à la tentation, trahit ſon maître, & le déclara au Sherif de Shropshire, qui, environnant la maiſon avec des hommes armés, ſaiſit le Duc habillé en payſan, le conduiſit à Sherensbury, où il fut décapité ſans forme de procès & ſans aucun délai.

Richmond débarquoit alors en Angleterre; mais la triſte cataſtrophe de Buckingham trompant ſes eſpérances, il ſe hâta de ſe rembarquer pour la Bretagne. Richard, après avoir détourné cet orage, donna un libre cours à ſa paſſion favorite, à la cruauté, dans le deſſein de ſatisfaire pleinement ſa vengeance. Il donna à un certain Aſthon une commiſſion illimitée pour condamner & faire exécuter ſur le champ ceux qu'il trouveroit ou qu'il ſoupçonneroit coupables. Un Roi cruel ne manque jamais de miniſtres cruels. Aſthon exécuta ſa commiſſion avec la dernière rigueur, faiſant mourir des maris en préſence de leurs femmes, des enfans, ſous les yeux de leurs parens. On dit que ce ſcélérat exécrable, étant ſollicité par une belle femme de relâcher ſon mari, qui avoit été arrêté ſous

quelques ſoupçons, il y conſentit ſur la promeſſe qu'elle lui fit de lui accorder ſes faveurs. A peine l'infortunée créature avoit-elle ſatisfait ſon deſir brutal, qu'il la conduiſit à une fenêtre, & de-là lui fit voir ſon mari ſuſpendu à un arbre.

Il falloit cependant obtenir l'autorité du Parlement, pour donner la ſanction à toutes les atrocités de Richard, & il l'eut bientôt dans ces temps de crime & d'eſclavage. Le Parlement approuva tout ce qu'il avoit fait, confirma l'illégitimité des enfans d'Edouard, paſſa un acte de proſcription contre Richmond & tous ſes adhérens; enfin, il montra plus de penchant pour ſa ſervitude, que Richard pour la tyrannie. Il ne manquoit plus, pour completter ſa ſécurité, que la mort de ſon rival; pour l'accélérer, il envoya des Ambaſſadeurs au Duc de Bretagne qui donnoit un aſyle au Duc de Richmond, ſur le prétexte de quelques affaires publiques, mais dans la réalité pour traiter avec Landais, premier Miniſtre du foible Prince, & pour l'engager à livrer Richmond. Le Miniſtre fut aſſez lâche pour entrer en négociation. Richmond, en ayant eu avis, fuit à temps en France, où il arriva au moment où ſes ennemis l'atteignoient.

Richard, déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup, devint plus ſoupçonneux & plus cruel. Lord Stanley, qui avoit épouſé la veuve d'Edouard IV, lui cauſoit un violent ombrage : pour s'aſſurer de ſa fidélité, il le força à lui donner ſon fils en

ôtage de ſa conduite. Il réſolut alors de ſe défaire de la Reine, ſon épouſe, pour ſe marier à ſa propre nièce, alliance dont il eſpéroit tirer de grands avantages. Son épouſe étoit la veuve du jeune Prince de Galles qu'il avoit ſi inhumainement tué à Tewksbury. Ce n'eſt pas un ſigne équivoque de la barbarie de ce ſiècle que d'y voir une femme épouſer l'aſſaſſin de ſon premier mari. Punie de ſon ingratitude envers ſon premier époux, par la cruauté du ſecond, la Reine mourut accablée de mauvais traitemens, & plus chagrinée encore de l'indifférence de Richard. Comblé de joie, il adreſſa auſſi-tôt ſon hommage à ſa nièce; mais elle rejetta avec horreur ſes propoſitions.

Au milieu de l'amertume que lui fit éprouver ce refus, il reçut la nouvelle que Richmond étoit débarqué à Milford, dans le deſſein de lui ôter la couronne; mais ayant appris qu'il n'amenoit avec lui que 2000 hommes, il ſembla d'abord le mépriſer, & donna ſimplement des ordres pour arrêter ſes progrès. Richard n'avoit que deux bonnes qualités, le courage & l'expérience dans l'art de la guerre. Ayant ſu que Richmond, à la tête de ſa petite armée, dirigeoit ſa marche vers Londres, il réſolut d'aller à ſa rencontre, & de terminer cette querelle par une bataille. Richmond, quoiqu'inférieur en nombre, ne deſiroit pas moins un engagement. Les deux armées ſe joignirent dans la plaine de Boſworth. Auſſi-tôt que Richard eut apperçu ſon ennemi, il rangea en bataille

ſon armée, compoſée de plus de 30000 hommes ; il donna le commandement de l'avant-garde au Duc de Norfolk, & conduiſit lui-même le corps de réſerve, la couronne ſur la tête, ſoit pour inſpirer du reſpect à l'ennemi, ſoit pour ſe faire diſtinguer de ſes propres ſoldats. Le Comte de Richmond, inférieur de moitié, rangea également ſes troupes ſur deux lignes. Le Comte d'Oxford commandoit la première ; il étoit à la tête de la ſeconde. Lord Stanley ſe porta en même temps de côté entre les deux armées, & ſon frère prit vis-à-vis le même poſte. Richard le voyant dans une ſituation propre à ſe réunir à ſon gré à l'une ou à l'autre armée, lui envoya ordre de le joindre, ce qu'il refuſa : le Roi donna auſſi-tôt l'ordre de décapiter le fils du Lord Stanley, qu'il gardoit comme ôtage ; mais on lui perſuada de différer l'exécution juſqu'après le combat ; il l'accorda, & fit auſſi-tôt ſonner la charge. Les deux armées s'approchant, il en partit une nuée de flèches, & les deux premiers rangs ſe joignirent bientôt. Stanley attendoit ce moment ; il en profita auſſi-tôt pour ſe joindre à Richmond, & décider ainſi du ſort de la journée. Richard, voyant ce mouvement, ſe précipita au milieu de la mêlée, tandis que Richmond s'avançoit pour encourager ſa première ligne, en ſe mettant à ſa tête. Auſſi-tôt que Richard l'eut apperçu, il voulut terminer la querelle par un coup déciſif, & avec une furie de lion, il

renverſa tout ce qui ſe préſentoit devant lui ; pour aller à ſon rival ; il renverſa Fit-Brandon, Porte-Enſeigne du Duc, qui vouloit l'arrêter. Jean-Cheney, ayant pris ſa place, eut le même ſort ; enfin Richmond ſe préſenta pour ſe meſurer avec lui, mais la foule les ſépara bientôt. Richard alors ſe porta d'un autre côté pour animer ſes troupes, mais s'appercevant que partout elles fuyoient, & voyant que c'en étoit fait de ſa couronne, il s'élança en déſeſpéré dans le plus épais de la mêlée, & y trouva une mort plus belle que ſes actions ne la méritoient. Après la bataille, on trouva ſon corps confondu dans un monceau de cadavres, preſque nud, couvert de bleſſures, les yeux affreuſement étincelans. Il fut jetté ſur un cheval, la tête pendante d'un côté & les jambes de l'autre, & conduit ainſi à Leiceſters. On l'expoſa deux jours à la curioſité publique, puis il fut enterré ſans aucune cérémonie.

Un ſoldat ayant trouvé la couronne de Richard ſur le champ de bataille, elle fut auſſi-tôt placée ſur la tête du vainqueur, & toute l'armée, comme par inſpiration, cria : longue vie au Roi Henri. Ainſi finit le règne ſanglant de Richard ; &, par ſa mort, la race des Plantagenets, qui avoit poſſédé la couronne pendant 330 ans, fut éteinte. Ainſi finit la querelle des Maiſons d'York & de Lancaſtre, qui, depuis trente ans, déſoloit l'Angleterre, & pour laquelle avoient péri plus de 100,000 hommes, ſoit ſur le champ de

bataille, ſoit par les mains du bourreau.

Ces diſſentions avoient réduit ce Royaume à l'état d'une barbarie ſauvage. Loix, arts, commerce, tout étoit entiérement négligé & ſacrifié à l'art militaire; aux yeux du peuple, être conquérant, c'étoit avoir un titre de diſpenſe pour toutes les vertus. On n'avoit point d'idée d'un Gouvernement pacifique, & on étoit loin de donner de l'encouragement à ceux qui cultivoient les arts. Enfin, ſi l'on met à part leur galanterie pour le beau ſexe, les Anglois différoient peu des anciens habitans de l'Iſle, lorſqu'ils ſe peignoient le corps. Cette galanterie influoit même ſur les châtimens qu'on infligeoit aux femmes; elles étoient exemptes des peines capitales, à moins qu'elles ne fuſſent accuſées de ſorcellerie. Quant au Clergé, il étoit toujours ſéparé du corps des laïcs par ſes coutumes, ſes conſtitutions, ſes connoiſſances. Il ſe gouvernoit par des loix civiles, tirées d'un code des Empereurs Romains, tandis que les laïcs obéiſſoient aux coutumes qui leur avoient été tranſmiſes par la tradition. Le Clergé, quoiqu'en puiſſent dire quelques modernes, entendoit & écrivoit bien le Latin; les laïcs l'ignoroient, & ſe bornoient à apprendre le François, lorſqu'ils vouloient s'élever au plus haut degré de politeſſe. Le Clergé, comme Corps, ne prit jamais parti dans les guerres civiles. Peut-être n'étoit-il pas fâché de voir les laïcs, qu'il regardoit comme des rivaux, s'affoibliſſans par

leurs diviſions. Enfin, il n'y avoit aucune vertu parmi les individus, la Nation, comme un corps fiévreux, étoit dans une fermentation & dans un déſordre continuels. Il n'y avoit qu'une guerre en France, qui pût mettre de l'intervalle dans ſes accès ; mais à peine étoit-elle finie, que le déſordre ſembloit renaître dans les parties intérieures de la conſtitution, & produiſoit toutes les horreurs de la guerre civile.

LETTRE XXVII.

HENRI VII.

1486.

TEL étoit l'état de la Nation Angloiſe, lorſque le Comte de Richmond, qui prit le nom de Henri VII, vint au Trône. C'eſt à cette époque qu'on voit s'opérer une des plus grandes révolutions que l'Hiſtoire nous ait conſervées. Une Nation orageuſe, ramenée du ſein du déſordre à une ſubordination civile, une Ariſtocratie inſolente & factieuſe, humiliée, les arts paiſibles, devenus les delices d'un peuple qui n'en trouvoit que dans les armes : étrange métamorphoſe, qui fut le fruit uniquement de la clémence, de la prudence & des vertus d'un ſeul homme ! en un mot, cette époque nous préſente le tableau d'un Gouvernement entier, prenant une nouvelle forme, & des actions d'un Monarque, qui, s'il ne fut pas le plus grand, fut sûrement le plus utile de ceux qui occupèrent le Trône de la Grande-Bretagne. On n'a vu juſqu'ici dans cette Hiſtoire que les traits groſſiers d'un peuple barbare, obéiſſant avec regret, & gouverné par le caprice; une politique plus rafinée, des plans mieux concertés, vont s'offrir à la vue; on verra la ſageſſe humaine ſortir de cette létargie où elle ſembloit être enſevelie depuis treize ſiècles, déployer tous ſes

reſſorts pour anéantir la férocité naturelle du peuple, & verſer ſur lui le bonheur.

Le premier pas que fit Henri en montant ſur le trône, fut d'épouſer la Princeſſe Eliſabeth, fille d'Edouard IV. Il uniſſoit par-là les intérêts, trop long-temps diviſés, des Maiſons de Lancaſtre & d'York; mais, de peur que le peuple ne ſuppoſât qu'il avoit recherché cette alliance uniquement pour appuyer ſon droit à la Couronne, il différa la cérémonie de ſon couronnement pendant deux ans. Il ſignala les premiers jours de ſon règne par le renouvellement de ces loix qui avoient été ſi long-temps oubliées en Angleterre. On avoit paſſé ſous le règne précédent, un acte pour pourſuivre ſes amis & ſes partiſans; cet acte étoit encore en vigueur, & pluſieurs membres du Parlement qui devoit l'anéantir, y étoient dénommés: en y reſtant, ils auroient été Juges de leur propre cauſe; Heuri s'y oppoſa, & les obligea de s'abſenter de la Chambre, juſqu'à la révocation de cet acte.

Il étoit d'uſage, ſous les règnes précédens, d'ôter la vie, & de confiſquer au profit de quelque courtiſan, les biens des perſonnes décréditées & pourſuivies, en vertu d'un pareil acte. Cet uſage entraînoit deux funeſtes conſéquences; il excitoit d'abord un reſſentiment éternel, & en enrichiſſant le courtiſan, il le rendoit trop puiſſant. Le Monarque prudent ſuivit une autre méthode. Il confiſquoit les biens des rebelles, & les réſervoit pour l'uſage de la Couronne.

Par-là il les mettoit hors d'état de nuire, & fortifioit les nerfs du Gouvernement, en multipliant ſes tréſors.

La plupart des malheurs de ſes prédéceſſeurs pouvoient être attribués à l'indigence de la Couronne, & à l'exceſſive opulence de la Nobleſſe. Henri ſentit aiſément que l'argent ſeul feroit pencher la balance en ſa faveur, & en conſéquence il économiſa, avec une ſingulière frugalité, les nombreuſes confiſcations qu'il prononça.

Cette avarice, quand elle eſt fondée ſur de pareils motifs, n'eſt pas ſeulement pardonnable, mais elle mérite même des louanges; ce n'eſt pas meſquinerie, c'eſt ſage économie (1), & quelques éloges que donnent les Hiſtoriens à la généroſité, c'eſt en général une vertu déplacée. Leurs libéralités ſont toujours le fruit des ſueurs du citoyen, pauvre, induſtrieux, utile; elles ne ſont jamais répandues que ſur les riches, les hommes puiſſans, les intriguans, ſur cette foule de ſicophantes & de flatteurs, qui infectent les Cours.

Henri prit ſur cet article le contre-pied de ſes prédéceſſeurs; il fit peu de largeſſes à ſes courtiſans; mais le pauvre partagea ſouvent ſes bienfaits. Il procura ſouvent la liberté à tous les priſonniers de ſes Etats, dont les dettes n'excédoient pas 40 shelings, en payant leurs créan-

(1) L'économie, enviſagée comme un moyen de ſoulager le fardeau des impôts, eſt certainement très-louable; mais l'économie d'un Prince a auſſi ſon côté dangereux. Sous Henri VII, elle prépara le deſpotiſme de ſon fils, en le rendant indépendant de ſon peuple.

ciers des deniers du tréſor royal (1). Son économie le mit non ſeulement en état d'être le bienfaiteur des pauvres, mais encore de ſatisfaire lui-même à tous ſes engagemens. Il rempliſſoit exactement, & avec la ponctualité la plus ſtricte, les emprunts qu'il faiſoit à la Ville de Londres & à ſes ſujets; & comme ſa bonté le leur rendit cher, ſa bonne foi le rendit reſpectable au dehors.

Auſſi-tôt après ſon mariage avec Eliſabeth, il fit publier une amniſtie générale pour tous ceux qui voudroient mettre les armes bas; mais les Seigneurs qui avoient été les favoris de ſon prédéceſſeur, refuſèrent, de profiter de cette grace. Lord Lovel, Humbrey & Thomas Stafford, ſe mirent à la tête des rebelles. Henri envoya le Duc de Bedford pour les ſoumettre, avec ordre de leur offrir le pardon avant d'eſſayer le ſort des armes. Le Duc exécuta ſes inſtructions; mais les Lords ne voulurent point ſe prêter à aucun accommodement. Cependant Lord Lovel, craignant d'être abandonné par les ſiens, s'enfuit en Flandres. L'armée des révoltés, abandonnée par ſon Chef, ſe rendit, & obtint le pardon du Roi. Les Staffords, qui aſſiégeoient alors Worceſter, ayant appris cette nouvelle, cherchèrent un aſyle dans une Egliſe qui n'avoit

(1) Henri ſuivit la marche d'Auguſte. Auguſte enchaînoit doucement le peuple, en lui diſtribuant du bled, en lui donnant le repos; mais Auguſte fut remplacé par Tibere, & Henri VII par Henri VIII.

aucuns

aucuns privilèges ; ils y furent arrêtés ; l'aîné fut mis à mort ; l'autre obtint sa grace.

Le peuple avoit acquis dans ce long enchaînement de guerres civiles, un caractère si turbulent, que nul gouvernement ne pouvoit le diriger, & qu'il étoit bientôt dégoûté de son Monarque (1). Une révolte étoit à peine appaisée, qu'une autre sembloit naître de ses cendres. Le Roi faisoit garder alors dans la Tour un fils de ce Duc de Clarence qui avoit été, sous le règne d'Edouard, étouffé dans un tonneau de malvoisie. Ce malheureux jeune homme, qu'on appeloit le Comte de Warwick, avoit depuis long-temps perdu sa liberté ; dans cette solitude, où il étoit renfermé depuis son enfance, il étoit devenu tout-à-fait étranger aux hommes & aux affaires. Cet infortuné parut propre à servir d'instrument pour tromper le peuple. Un Prêtre d'Oxford avoit formé un certain Lambert Simnel dans l'art de contrefaire le jeune Comte, & l'avoit instruit de mille circonstances relatives à la Cour d'Edouard, afin de le rendre propre à ce rôle. Après l'avoir bien endoctriné, il part pour l'Irlande, contrée qu'il regardoit comme le théatre le plus propre pour la scène qu'il alloit jouer. Cette comédie eut tout le succès qu'il en espéroit. Simnel fut reçu

(1) Etoit-ce bien le peuple qui étoit dégoûté ? N'étoit-ce pas plutôt l'ambition de quelques Seigneurs mecontens, qui suscitoit des troubles ? Le peuple n'étoit pas assez éclairé pour prévoir le danger du repos.

& proclamé Roi d'Irlande, & conduit en grande cérémonie au Château, où il fut traité conformément à ſa prétendue naiſſance.

Le Roi ne put s'empêcher d'être frappé à la nouvelle de cette impoſture, parce qu'il vit que ſa belle mère étoit à la tête de l'intrigue. Il ſe réſolut, dans cette criſe embaraſſante, à prendre l'avis de ſon Conſeil, qui le détermina à confiner la vieille Reine dans un Monaſtère. Mais, pour écarter tout ſoupçon de trahiſon d'une perſonne à laquelle il étoit allié de ſi près, il donna pour prétexte de cette détention, la faute qu'elle avoit faite de livrer la Princeſſe ſa fille à Richard. Le peuple murmura ſuivant ſa coutume; mais le Prince, inſenſible à ſes cris, perſiſta dans ſa réſolution; & la Reine reſta en priſon juſqu'à ſa mort, qui n'arriva que quelques années après. Le dernier avis du Conſeil fut de montrer publiquement le Comte de Warwick, renfermé alors dans la Tour. Il fut donc conduit, dans une proceſſion ſolemnelle, par toutes les rues de Londres juſqu'à S Paul, où une grande multitude étoit aſſemblée pour le voir. Nonobſtant cette cérémonie, l'Irlande n'en reconnut pas moins ſon prétendu Souverain. Il fut ſolemnellement couronné à Dublin, en préſence du Comte de Kildare, du Chancelier & des autres Officiers de l'Etat. Ces impoſtures étoient très-fréquentes alors dans toutes les contrées de l'Europe. La Lorraine, Naples, le Portugal, avoient leurs impoſteurs, qui conti-

nuèrent à les tromper pendant long-temps, ſans être découverts. Dans le fait, les habitans de chaque pays, confinés dans les limites de leur territoire, étoient plongés dans une ſi profonde ignorance de tout ce qui ſe paſſoit au-dehors, qu'il n'étoit nullement difficile de les tromper. Simnel, ayant été joint par Lord Lovel & quelques autres Seigneurs du parti des mécontens, réſolut de paſſer en Angleterre, & débarqua en Lamashire. De-là il marcha à York, eſpérant que tout le païs ſe ſouleveroit à ſon paſſage; mais ſon eſpoir fut trompé, & il apprit en même temps que le Roi s'avançoit avec des forces ſupérieures pour lui livrer bataille. Le ſuccès en fut tel qu'il devoit être prévu: le Comte de Lincoln, qui commandoit pour Simnel, fut tué, & lui-même fut fait priſonnier. Henri déploya à cette occaſion ſon humanité. Il accorda le pardon à Simnel, lui donna de l'emploi dans ſes Cuiſines, le nomma quelque temps après un de ſes Fauconniers, poſte où il mourut. Le Prêtre qui l'avoit inſtruit de ſon rôle, fut renfermé pour toute ſa vie.

Jettons à préſent un coup-d'œil ſur la France, qui étoit depuis ſi long-temps le tombeau des Anglois, où cependant ils brûloient encore de porter la guerre. Henri ſentoit depuis long-temps la futilité des conquêtes ſur le Continent, qui n'avoient procuré d'autres avantages à ſa patrie, que la gloire ſtérile de conquérante. Mais, quoiqu'intérieurement il mépriſât des triomphes ſi funeſtes, il fut obligé, pour gagner la faveur

du peuple, d'affecter de les aimer. Il annonça donc ſouvent qu'il ſe préparoit à enlever ce Royaume à celui qu'il intituloit l'uſurpateur, & à porter la guerre dans la France; mais au fond rien n'étoit ſi éloigné de ſon idée. Employant adroitement les négociations & les menaces, il mit tout en œuvre pour entretenir la diviſion dans ce Royaume & l'affoiblir. Quant aux ſecours d'hommes & d'argent, il en connoiſſoit trop la valeur, pour les épuiſer, comme ſes prédéceſſeurs, dans des projets chimériques.

Le Parlement cependant ajouta foi à ce projet, & lui accorda des ſubſides conſidérables; mais il étoit plus aiſé de les accorder, que de les livrer. Le peuple payoit difficilement les taxes; celles que les ſubſides obligérent d'impoſer, occaſionnèrent quelques révoltes. Le Duc de Northumberland fut tué dans une de ces émeutes. Le Roi puniſſoit ſévérement, mais le ſang n'appaiſoit point les ſéditions (1).

On auroit cru que le mauvais ſuccès de l'impoſture de Simnel eût dégoûté les impoſteurs de diſputer le Trône à Henri; cependant il en parut encore un ſur la ſcène. Il lui fut ſuſcité par la vieille Ducheſſe de Bourgogne, ſœur d'Edouard IV. Elle déteſtoit le Monarque Anglois, & elle vouloit le détrôner, à quelque

(1) Il eſt certain que le Roi faiſoit un vol à la Nation Angloiſe, en percevant des impôts pour une guerre qu'il n'avoit point deſſein de faire, impôts qui ne lui avoient été accordés que dans cette vue; & ſous cet aſpect, les rebelles n'étoient pas ſi coupables. *Note du Traduct.*

prix que ce fût. Pour y réuſſir, elle jetta les yeux ſur le fils d'un Juif Flamand, nommé Pierre Warbeck, plus connu ſous le nom de de Perkins. Il étoit bienfait, avoit des graces, de l'eſprit ; il étoit propre en un mot au rôle que la Ducheſſe vouloit lui faire jouer. Elle répandit le bruit que le jeune Duc d'York, qu'on croyoit avoir été étouffé à la Tour par les ordres de ſon barbare oncle, avoit échappé à ſa fureur, qu'il exiſtoit encore. Perkins étoit ce jeune Prince ; il en avoit l'âge. On le forma bien au perſonnage qu'il devoit jouer. Quand on le crut ſuffiſamment inſtruit, on le fit paroître dans le monde. Il débuta par la Cour de France. Le Prince qui y régnoit, ſuivant l'eſprit de tous ſes prédéceſſeurs, s'empreſſa de ſeconder cette ſemence de diviſion. Il accueillit l'impoſteur, mais enſuite il l'éloigna à la prière d'Henri. Perkins ſe refugia en Bourgogne. La Ducheſſe joua d'abord la comédie : elle cria à l'impoſture, enſuite elle le reconnut pour ſon neveu, & lui donna un train convenable à ſa naiſſance. Sa Cour devint alors l'aſyle de tous les Anglois mécontens ; il y en avoit beaucoup. L'économie de Henri déſoloit les courtiſans diſſipateurs. Ceux qui lui avoient rendu ſervice, ſe plaignirent de n'avoir pas été aſſez récompenſés. Enfin il y avoit une foule d'aventuriers qui brûloient de faire éclore une nouvelle révolution pour s'y enrichir.

Henri cherchoit à la prévenir. Il publia partout les preuves de la mort du jeune Duc, il fit même punir de mort ſes bourreaux. Il cher-

cha enſuite à pénétrer le ſecret de la comédie qu'on jouoit en Bourgogne, & y réuſſit. Perkins avoit pour confident le Chevalier Clifford, qui connoiſſoit à fond le myſtère. Henri le gagna. Clifford lui révéla non-ſeulement le ſecret de la naiſſance de Perkins & de ſon éducation, mais encore les noms de tous les partiſans qu'il avoit, & qui devoient le porter ſur le trône. Quel fut l'étonnement de Henri, de voir ſur la liſte les noms de ceux qu'il croyoit ſes amis, de ſes plus proches parens. Tel étoit le grand Chambellan, frère du Lord Stanley. Il l'avoit comblé de faveurs. Indigné de ſon ingratitude, & décidé à faire un exemple éclatant, il le fit arrêter & juger. Il fut condamné à mort & exécuté. Henri ne crut pas devoir, dans cette conſpiration, ſuivre ſon ſyſtême de clémence. Il avoit pour principe de pardonner à tous ceux qui, par conviction des droits de la Maiſon d'York, prenoient les armes contre lui (1); mais il étoit implacable pour tous ceux que le deſir ſeul de changement portoit à la révolte.

Perkins cependant fit pluſieurs tentatives pour débarquer en Angleterre, & y exciter une révolte. Il ſe préſenta ſucceſſivement dans les Comtés de Kent, puis en Irlande, & enfin en Ecoſſe. Jacques III régnoit dans cette dernière contrée. Il leva une armée pour ſeconder Perkins; il eſpéroit que tous les partiſans de la Maiſon

(1) On auroit bien dû ſuivre ce principe pour les partiſans du Prétendant en 1745. Il eſt celui de la raiſon & de l'équité. *Note du Traduct.*

d'York se joindroient à lui. Trompé dans ses espérances, il fit bientôt sa paix avec Henri, & abandonna l'imposteur.

Une nouvelle occasion plus favorable, parut se présenter pour lui. Les habitans de Cornouailles, fatigués des impôts, s'étoient révoltés. Ils formèrent un corps d'armée, marchèrent vers Londres, commandés par Lord Audley. Il se livra un sanglant combat aux portes de cette Ville. Les rebelles furent battus. Le Prince renvoya dans leurs pays ceux qui survécurent, & fit exécuter le Lord. Cette modération ne fit aucune impression sur l'esprit des vaincus; au lieu de retourner chez eux, ils firent offrir la Couronne à Perkins, qui, prenant le nom de Richard IV, se mit à leur tête. Henri, en apprenant cette nouvelle, se crut sûr de sa proie. Il fit marcher son armée contre son rival. Celui-ci, perdant tout courage, se refugia dans un Monastère. Henri lui accorda son pardon, & le fit mettre à la Tour, d'où il s'échappa. Repris encore, il fut mis à mort, sur la preuve qu'il avoit tramé une nouvelle conspiration contre le Prince.

Le règne de Henri, quoiqu'il fût très-modéré, ne fut qu'un enchaînement de révoltes & d'exécutions. Ce qui diminue l'horreur de ces dernières, c'est que la justice y présidoit. Tout criminel de haute trahison étoit jugé suivant les loix & par ses Pairs; & on doit la justice à Henri de dire qu'il n'influa jamais sur l'opinion des Juges.

LETTRE XXVIII.

HENRI VII.

1500.

VOYONS actuellement dans Henri, ce qui mérite davantage notre admiration, l'ami de la paix, le politique le plus conſommé. Aucun Prince n'aima la paix plus que lui, & c'eſt aux tentatives qu'il fit pour reprimer l'inclination guerriere de ſes ſujets qu'il dut en partie leur ingratitude. Le préambule ordinaire de ſes Traités, portoit que quand Jeſus Chriſt deſcendit ſur la terre, les Anges chanterent la paix, que quand il quitta ce monde, il lui legua la paix; il n'eut aucune ambition pour étendre ſa puiſſance, excepté par des alliances & par ſa ſageſſe; & c'eſt par-là qu'il ſe rendit plus formidable à ſes voiſins que ſes prédéceſſeurs par leurs victoires; car Henri étoit redouté de tous les Rois ſes rivaux.

Il eût toujours deux points principaux en vue, l'un d'abaiſſer la Nobleſſe & le Clergé, & l'autre d'adoucir la férocité du peuple & de l'élever. Ce fut l'ambition des premiers, & l'aveugle dépendance du dernier, qui cauſerent tous les troubles des règnes précédents. Chaque noble comptoit un certain nombre de ſujets ſur leſquels il avoit un pouvoir abſolu, &, ſuivant le beſoin, il pouvoit en engager une foule d'autres à ſe joindre à lui dans ſa révolte & ſa déſobéiſſance.

Il conſidera d'abord qu'en donnant à ces petits Monarques le pouvoir de vendre leurs Domaines, droit qu'ils n'avoient pas auparavant, c'étoit affoiblir beaucoup leur pouvoir. Avec cette idée il paſſa un acte par lequel il accordoit à la Nobleſſe, le pouvoir d'aliéner ſes poſſeſſions. Cette loi plut infiniment aux Communes. Elle ne fut pas même déſagréable aux Nobles, à qui elle fourniſſoit une reſſource prompte pour ſuppléer aux excès de leur prodigalité & pour ſatisfaire leurs Créanciers. Le coup ne tomba que ſur leur poſtérité, & ils étoient trop ignorans pour prévoir un dommage éloigné.

Son premier plan fut d'empêcher qu'ils ne donnaſſent leur livrée à pluſieurs centaines de leurs vaſſaux, qui leur ſervoient comme de troupes réglées, & qui étoient toujours prêtes à marcher à l'ordre de leur maître. Par un acte paſſé ſous ce regne, il fut défendu ſous peine d'amende de faire porter la livrée par d'autres que ſes domeſtiques, & Henri maintint cette loi avec la plus grande rigueur. Bacon nous raconte que ce Roi allant un jour faire une viſite au Comte d'Oxford, fut reçu avec toute la ſplendeur & la magnificence imaginable; prêt à s'en aller, il vit en haie un grand nombre de domeſtiques, habillés de riches livrées. Le Roi ſurpris s'écria: quoi, Milord, tous ces gens-là ſont-ils vos domeſtiques? Le Comte ne s'appercevant pas du deſſein du Roi, lui répondit en ſouriant que c'étoit ſeulement des hommes qu'il payoit pour lui faire honneur en pareille occaſion. A ces

mots le Roi s'arrêta & dit : Ma foi, Milord, je vous remercie pour m'avoir ſi bien traité, mais je ne puis pas ſouffrir qu'on s'écarte des Loix, mon Avocat général vous parlera ; l'hiſtorien ajoute que le Roi le condamna à une amende conſidérable pour cette tranſgreſſion du Statut.

On a déja obſervé quel mauvais uſage on faiſoit des Monaſteres & d'autres endroits conſacrés au culte de la religion, en les faiſant ſervir d'aſile à une foule de criminels qui s'y refugioient. Le Clergé réclamoit ce privilege comme un droit inconteſtable ; ces lieux reſpectables étoient devenus la demeure des meurtriers, des voleurs & des conſpirateurs. Les ſorciers & les nécromanciers, étoient les ſeuls qui ne pouvoient pas jouir de l'impunité, que ces aſiles offroient au crime ; ainſi les crimes réels étoient favoriſés, lorſqu'on ôtoit toute eſpece de faveur à ceux dont les crimes n'étoient qu'imaginaires. Henri employa tout ſon pouvoir pour obtenir du Pape l'abolition de ces aſiles, mais ce fut en vain ; tout ce qu'il put gagner fut, que les filoux, voleurs & meurtriers, enregiſtrés comme appartenant au ſanctuaire, qui commettroient de nouveaux délits, & s'y refugieroient, ſeroient dans ce cas tirés de l'Egliſe & livrés à la juſtice.

Henri, par politique, ſe piquoit de la plus grande ſoumiſſion pour tous les Décrets du Pape, & montroit le plus grand reſpect pour le Clergé ; mais il ne fut jamais guidé par eux dans la plus ſimple action. Le Pape fut ſi bien trompé par ſon attachement apparent à l'Egliſe,

qu'un jour il l'invita à renouveller les croisades pour le recouvrement de la Terre ſainte: La réponſe d'Henri mérite d'être rappellée : il aſſura ſa ſainteté qu'aucun Prince Chrétien n'étoit plus empreſſé que lui d'entreprendre une expédition ſi glorieuſe & ſi néceſſaire, mais que comme ſes Etats étoient fort éloignés de Conſtantinople, il ſeroit mieux de s'adreſſer aux Rois de France & d'Eſpagne pour avoir leur ſecours, & qu'alors il iroit lui même ſe joindre à eux auſſi-tôt que tous les différends entre les Princes chrétiens ſeroient finis. C'étoit à la fois un refus honnête & un reproche indirect. Henri avoit vu les conſéquences fatales qui réſultoient pour les Princes d'avoir des favoris, & c'eſt pourquoi il réſolut de n'en jamais avoir; il exclut même de ſon Conſeil Privé tous ceux qui, par leur titre ou leur fortune, auroient pu entreprendre de le gouverner au lieu d'exécuter ſes intentions. Son Conſeil fut compoſé de particuliers qui avoient aſſez de ſavoir & de ſageſſe pour donner des avis, mais qui n'avoient ni influence ni l'ambition de gouverner.

Pendant qu'il étoit occupé à abaiſſer la Nobleſſe & le Clergé, il mettoit en uſage tous les moyens propres à étendre les priviléges du peuple. Sous les règnes précédens il étoit ſûr de ſouffrir de quelque côté qu'il ſe battît, s'il avoit le malheur de perdre la victoire; cette perſpective rendoit chaque parti déſeſpéré au ſein de la guerre civile, & fut la cauſe de ces terribles maſſacres qui ſouillèrent l'Angleterre. Pour les

prévenir à jamais, Henry fit paſſer un acte par lequel il fut arrêté que perſonne ne ſeroit accuſée ou flétrie pour ſécourir le Roi régnant, ou même celui qui étoit alors ſur le trône; (1) ce judicieux ſtatut ſervoit à réprimer le goût des guerres civiles, puiſqu'alors la multitude devoit prendre naturellement les armes pour le parti qui offroit une ſûreté parfaite, même en cas de défaite. Mais les plus grands efforts du Roi tendoient à perfectionner les arts mécaniques & augmenter le Commerce. Ils devoient inſenſiblement introduire parmi le peuple un eſprit de liberté & le dégager de la dépendance de la Nobleſſe. Avant cette heureuſe époque, toutes nos villes furent bâties près de quelque château fort qui ſervoit de réſidence à un Seigneur & où l'on renfermoit encore toute eſpece de criminels. Il y avoit auſſi une garniſon, ou un certain nombre d'hommes armés, dont la ſubſiſtance dépendoit de la bienfaiſance du Seigneur. Le voiſinage attiroit les artiſans, les pourvoyeurs, les marchands en détail qui ſe fixoient dans quelque endroit voiſin, pour fournir au Seigneur & à toute ſa ſuite ce qui leur étoit néceſſaire; les fermiers & les laboureurs bâtiſſoient leur maiſon dans le même voiſinage, pour être protégés contre les nom-

(1) Ce ſtatut auroit bien dû être ſuivi lors des deux révolutions qui ſuivirent; on n'auroit pas verſé tant de ſang ſur les échaffauds. Il peut être pardonnable d'en répandre ſur le champ de bataille, pour faire triompher ſa cauſe; mais de quelque côté que ſoit la victoire ou la juſtice, convient-il de mettre à mort, de ſang froid, le citoyen qui ne veut pas ſe ſoumettre au parti triomphant? *Note du Traduct.*

breuſes troupes de voleurs qui ſe cachoient le jour dans les bois & infeſtoient les campagnes dans la nuit. Henri tacha d'éloigner les habitans des villes d'un pareil voiſinage en les invitant à choiſir des lieux plus propres au Commerce; il entreprit, par ſon exemple, de leur faire aimer la frugalité & l'économie, qui eſt la vie & l'ame de l'induſtrie, & jamais il n'oublia les droits du Commerce dans tous les Traités qu'il fit avec les Princes étrangers.

A cette époque l'Univers ſembloit tendre à ſon amélioration. La Suède, la France, l'Eſpagne, avoient des Monarques qui encourageoient & protégeoient les arts; les Portugais avoient doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, & Colomb avoit fait la découverte de l'Amérique. Henri, à leur imitation, donna des Patentes à quelques Marchands de Briſtol & à des Portugais, pour faire de nouvelles découvertes; mais le haſard lui procura le moyen d'augmenter le commerce au-de là de ſes eſpérances. Le Roi & la Reine d'Eſpagne, après avoir terminé heureuſement la guerre avec la Hollande, s'en retournant dans leurs Etats, furent jettés par une tempête ſur les côtes d'Angleterre. Auſſi-tôt que Henri ſut leur arrivée, il les reçut avec les marques de la plus ſincère amitié, & du reſpect, penſant alors qu'il pourroit tirer avantage de ces accidens pour ſes ſujets. Il les traita donc avec une ſplendeur qui n'étoit aucunement analogue à ſes principes; &, pendant qu'il leur procuroit toute eſpèce d'amuſemens, il conclut un Traité de

commerce, qui, même juſqu'à ce jour, a été avantageux à l'Angleterre.

Ce fut alors que Henri jouit de ſes travaux, en voyant enfin ſon pays civiliſé, le peuple payant les taxes ſans murmure, la Nobleſſe dans la ſubordination, les loix ſeules infligeant les punitions, les villes éloignées des Châteaux, le commerce s'étendant chaque jour, les étrangers, ou craignant l'Angleterre, ou deſirant ſon alliance, & l'eſprit de faction entiérement éteint par-tout. Il étoit en paix avec toute l'Europe, & il avoit accordé un pardon général à tous ſes ſujets. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'il mourut d'une goutte montée dans l'eſtomac, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-deux. Depuis le temps d'Alfred, l'Angleterre n'avoit pas eu un tel Roi. Il rendit ſes ſujets puiſſans & heureux. Il opéra un plus grand changement dans ſon Royaume, qu'il n'étoit poſſible de l'attendre dans un ſi court eſpace de temps. S'il eut un défaut, ce fut d'avoircommencé ſon règne avec une économie, qui, avec l'âge, ſe convertit en avarice. On peut, à la vérité, l'excuſer de cette apparence de défaut, puiſqu'il n'amaſſoit l'argent que pour le tréſor public; le coffre royal étoit alors le ſeul tréſor de l'Etat, & étoit riche ou pauvre, en raiſon de l'état des finances du Prince.

LETTRE XXIX.

HENRI VIII.

1509.

JAMAIS Prince ne monta ſur le trône dans un concours de circonſtances auſſi favorables que Henri VIII. Son père lui laiſſoit un Royaume paiſible, des Miniſtres prudens, des tréſors conſidérables; toutes les factions étoient éteintes, & toutes les branches de la famille royale ſe réuniſſoient en ſa perſonne. Du côté paternel, il étoit de la Maiſon de Lancaſtre; &, par ſa mère, il deſcendoit de celle d'York. Il étoit en paix avec toute l'Europe, & ſes ſujets devenoient de jour en jour plus puiſſans & plus riches. Le commerce & les arts, introduits en Angleterre ſous le règne précédent, y paroiſſoient fort accueillis, fort cultivés. Le jeune Roi étoit bel-homme, habile dans les arts libéraux, & aimé de ſes ſujets. Son père, qui étoit ſavant, l'avoit lui-même ſi bien inſtruit dans toutes les ſciences connues alors, qu'il étoit parfaitement verſé dans la Théologie à l'âge de dix-huit ans.

Malgré ces préſages heureux, on ne doit pas s'attendre à lire l'hiſtoire d'un bon Prince : tous ces avantages étoient des dons de la nature, de la fortune ou de ſon père. Avec tous ces heureux talens, Henri VIII manquoit de deux

grandes qualités néceſſaires pour former tout bon caractère, la ſageſſe & la vertu. Le ſçavoir qu'il poſſédoit, ſi l'on doit l'appeler ainſi, ne ſervit qu'à enflammer ſon orgueil, ſans réprimer ſes affections vicieuſes. L'amour de ſes ſujets, qui ne ſe manifeſtoit que par leur adulation, ſervit, comme un autre météore, à l'égarer. Au lieu d'employer ſes immenſes richeſſes pour le bien de ſon peuple, ou pour augmenter ſon propre pouvoir, il les fit ſervir à ſes débauches ou à ſatisfaire la rapacité des miniſtres de ſes plaiſirs. Heureux encore, ſi ſes fautes ſe fuſſent bornées à ce point; mais il devint tyran; & quoique le ſuccès ait couronné ſes deſſeins, tout honnête homme ſera révolté des moyens qu'il employoit pour les exécuter.

Le premier acte d'injuſtice qu'il commit, fut de pourſuivre en juſtice Empſon & Dudley, deux Juges que ſon père avoit nommés pour juger des cas de trahiſons, & pour lever des taxes proportionnées à l'offenſe. Leur conduite fut examinée, mais on ne put rien trouver qui pût porter à une conviction. On produiſit alors une fauſſe accuſation : ils furent convaincus d'avoir conſpiré contre le nouveau Roi, & furent condamnés à être décapités, ce qui fut auſſi-tôt exécuté. Ces deux Juges, quoique ſans motif (1), avoient été long-temps haïs du peuple, ils ne

(1) Le peuple a un motif légitime de haïr tout ce qui s'écarte du cours ordinaire des loix, toute commiſſion particulière. L'Hiſtoire prouveque preſque tous les Commiſſaires ont été les inſtrumens des vengeances perſonnelles des Princes ou des Miniſtres.

faiſoient

faiſoient cependant qu'exécuter les loix contre les criminels, & au lieu de les priver de leur vie ils ne leur ôtoient que leur fortune. Cette injuſtice, dans laquelle le Prince n'avoit eu d'autre guide que ſa haine & les cris du peuple, fut ſuivie d'une folie, qui, quoique encore plus agréable au peuple, lui fut beaucoup plus funeſte. L'eſprit de chevalerie & de conquête n'étoit pas encore entiérement éteint ; la Nation Françoiſe étoit toujours un objet d'envie, & Henri réſolut encore une fois de réclamer la couronne de France. Ce fut en vain que ſes vieux & prudens Conſeillers lui objectèrent que des conquêtes dans le Continent ne ſeroient que préjudiciables au Royaume, & que l'Angleterre, par ſa ſituation, n'étoit pas deſtinée à être un Empire fort étendu. Sourd à toutes obſervations, & peut-être inſpiré par la voix du peuple, le jeune Roi réſolut de conduire une armée dans ce Royaume. Le réſultat de la campagne fut une victoire inutile & un triomphe frivole. Les François s'enfuirent ſans ſe battre. Les deux Rois conclurent une trêve, & Henri s'en retourna chez lui pour diſſiper dans des folies plus tranquilles les grandes ſommes que ſon père avoit amaſſées pour des projets bien différens.

Mais, pendant qu'il couroit de plaiſirs en plaiſirs, il étoit néceſſaire qu'il eût un Miniſtre favori, qui voulût prendre ſoin du Royaume ; il ſe trouva bientôt une perſonne convenable pour répondre à ſes intentions ; c'étoit le fameux Cardinal Wolſey. Comme une grande

partie de ce règne fut ſon ouvrage, ſon hiſtoire peut avec quelque raiſon entrer dans celle de ſon Maître. Thomas Wolſey étoit le fils d'un Gentilhomme d'Ipſwich, & non pas, comme on le croit communément, le fils d'un Boucher. Il fut envoyé ſi jeune à Oxford, qu'il fut Bachelier à l'âge de quatorze ans, & fut dès ce moment appelé l'enfant Bachelier. Il s'éleva par degré à différens emplois, juſqu'à ce qu'il fût fait Recteur de Lymington, par le Marquis de Dorſet, dont il avoit inſtruit les enfans. Il jouiſſoit à peine de ſa nouvelle dignité, qu'un Juge de paix le mit aux fers pour s'être enivré, & avoir excité une querelle dans une foire voiſine. Cette diſgrace néanmoins ne retarda pas ſon avancement; il s'éleva toujours juſqu'à ce qu'il fût enfin chargé de négocier le mariage d'Henri VIII avec Marguerite de Savoye. Cette Ambaſſade lui valut le Doyéné de Lincoln; & ce fut alors qu'Henri le choiſit pour ſon favori, & lui confia l'adminiſtration des affaires. A peine fut-il introduit à la Cour, qu'il devint Conſeiller privé. En cette qualité, il eut occaſion de s'avancer dans les bonnes graces du Roi, qui le trouvoit tout-à-la-fois ſoumis & entreprenant. Wolſey ſe prêtoit à toutes les folies des libertins de la Cour, & ſa maiſon étoit le théatre des plaiſirs criminels du Roi. Pour un Monarque auſſi foible & auſſi vicieux que Henri, de pareilles qualités étoient infiniment précieuſes; & Wolſey, créé premier Miniſtre, gouverna tout le Royaume à ſa fantaiſie. Le peuple

vit avec indignation la baſſe condeſcendance du nouveau Favori pour ſon Roi ; & ſon arrogance vis-à-vis de la Nation. Depuis long-temps il regardoit avec envie & indignation l'indolence vicieuſe & la ſplendeur ſcandaleuſe du Clergé (1). La grandeur de Wolſey ne fit qu'augmenter ſa haine pour un Corps qui n'étoit déjà que trop l'objet de ſon mépris.

Wolſey avoit quelques talens pour le miniſtere, mais ſes défauts les effaçoient ; il étoit exceſſivement vindicatif, ambitieux, & d'un orgueil inſupportable. Parmi les preuves que nous avons de ſon ambition, on peut citer celle d'avoir aſpiré à la Papauté ? Ferdinand, alors Empereur d'Allemagne, lui promit ſon appui, ce qui attacha conſéquemment ce Miniſtre Anglois plus étroitement à l'Empereur. Ce Monarque étoit alors en guerre avec la France. L'Angleterre étoit ſollicitée des deux côtés. Il étoit de l'intérêt de l'Angleterre d'être paiſible ſpectatrice de la querelle, & de laiſſer des rivaux s'affoiblir par leurs combats ; cependant Wolſey préférant ſon propre interêt à celui de ſa patrie & de ſon maître, s'engagea dans une ligue contre la France ;

(1) Ce fut dans le quatorzième ſiècle que les Evêques Anglois commencèrent à s'introduire dans le Miniſtère, ce qui en fit ſouvent des fripons & des ſcélérats, & les rendit moins reſpectables aux yeux du peuple. Les Rois les préféroient, parce que n'ayant point de poſtérité, ils étoient cenſés devoir moins voler. Et dans les têmps de trouble, les Prélats Miniſtres ne riſquoient pas tant que les laïcs, parce que, ſuivant les loix, aucun Eccléſiaſtique ne pouvoit être mis à mort pour quelque crime que ce fût. *Note du Traduct.*

mais bien-tôt après mourut le Pape ; & l'Empereur manqua à ſa promeſſe. Wolſey, pour s'en venger, engagea ſon maître à changer de parti & à aſſiſter la France contre Ferdinand.

Une victoire, plus glorieuſe qu'utile, remportée ſur les Ecoſſois, modéra les mécontentemens du peuple pendant la mauvaiſe adminiſtration de ce Favori eccléſiaſtique. Cette victoire fut remportée par le Comte de Surray, ſur Jacques IV, Roi d'Ecoſſe ; la bataille ſe donna à Floddenfield. Les Ecoſſois perdirent la fleur de leur Nobleſſe, & le Roi y fut tué.

Les ſuccès ont toujours arrêté les murmures des Anglois. Aucune nation n'endure, auſſi bien qu'elle, un revers que couvre une vaine gloire. Wolſey, élévé au rang de Cardinal, devint chaque jour plus puiſſant & plus jaloux du pouvoir. Le Pape, connoiſſant ſon aſcendant ſur le Roi, le créa ſon Legat en Angleterre. Le deſſein du Pontife étoit de s'en ſervir pour épuiſer le royaume d'argent, ſous le prétexte de l'employer dans une guerre contre les Turcs ; mais, dans le vrai, pour en remplir ſes propres coffres. Il ſervoit ſi bien en cela la Cour de Rome, qu'il fut fait Légat pour la vie ; il étoit à la fois Légat, Cardinal, Evêque, premier Miniſtre & poſſeſſeur d'un grand nombre de Bénéfices. N'étant cependant pas encore ſatisfait, & déſirant des charges plus élevées ; il obtint du Pape une bulle, qui lui donnoit le pouvoir de faire des Chevaliers, des Comtes,

de légitimer les batards, de donner des dégrès dans les Arts, les Loix, la Médecine & la Théologie, & d'accorder toutes eſpeces de diſpenſes. Tant d'orgueil & de pouvoir ne pouvoit qu'offenſer la Nobleſſe, mais aucun Seigneur n'oſa braver ſon indignation, tant on redoutoit ſon caractere vindicatif. Le Duc de Buckingham, fils de celui qui avoit perdu la vie ſous le regne de Richard III, fut le ſeul qui eut aſſez de fermeté pour s'en plaindre. Ses menaces vinrent bientôt aux oreilles de Wolſey, qui ne tarda pas à accuſer le Duc de haute trahiſon; l'accuſation portoit qu'il avoit conſulté un diſeur de bonne aventure, concernant ſon droit de ſuccéder au trône, & qu'il affectoit de ſe rendre populaire (1). Ce n'étoit qu'un bien foible prétexte pour ôter la vie à un Seigneur, dont le pere étoit mort en défendant le dernier Roi; cependant il fut condamné à mourir comme coupable de haute trahiſon. Lorſque le grand Sénéchal, en prononçant contre lui la ſentence, dit le mot de traitre, le malheureux priſonnier ne put s'empêcher de s'écrier : Milord, je ne ſuis point un traitre, & je vous pardonne ſincerement ce que vous avez fait contre moi. Quant à ma vie, je ne crois pas qu'elle vaille la peine que je la demande : puiſſe le ciel vous pardonner & avoir pitié de de moi. Il fut exécuté à Tower-hill.

Tout homme juſte doit ſentir la plus haute

(1) C'eſt l'accuſation favorite ſous un Prince deſpote. Ce fut elle qu'on intenta contre Thraſea, & qui lui fit perdre la vie. *Note du Traduct.*

indignation pour une punition ſi peu méritée. Sous le dernier règne, ceux qui périrent par la main du boureau, étoient réellement coupables ; mais ici nous voyons périr un Seigneur, ſeulement parce qu'il mépriſoit un Miniſtre orgueilleux & deſpote (1). C'eſt la cruauté des jugemens portés contre l'innocence, & non pas le nombre d'exécutions faites dans un regne, qui diſtingue le Monarque tyrannique d'avec le Monarque clément : peut- être il y eut plus d'exécutions ſous Henri VII, que ſous ſon ſucceſſeur ; & cependant le premier étoit un Prince juſte & humain, le dernire un deſpote & un tyran impitoyable.

Toutes les richeſſes immenſes du dernier Roi, furent totalement diſſipées dans un luxe frivole, dans des parties de débauches, ou pour des traités inutiles & des expéditions infructueuſes (2). Wolſey fut l'inſtrument dont le Roi ſe ſervit pour avoir de l'argent quand il commençaà en manquer ; & celui-ci l'extorqua ſous le nom de bienveillance : pourvu que le Roi en eût, il ne s'inquiétoit point par quels moyens il étoit levé. Cependant ſon Miniſtre rencontra quelques

---

(1) Le Cardinal Wolſey étoit auſſi vindicatif & cruel, que le fut depuis le Cardinal de Richelieu. Les célibataires ambitieux ſont plus cruels que ceux qui ſont mariés, par la raiſon que toute l'effervescence de l'ame ſe porte ſur le ſeul point de l'ambition. La cruauté dut doubler encore, quand s'y joignoit l'orgueil de la Prélature. *Note du Traducteur.*

(2) Pareil événement, à la mort de Henri IV, en France. Ses tréſors, amaſſés par l'économie de Sully, furent diſſipés en moins d'un an. Une expérience conſtante apprend que les Rois ne doivent qu'être économes & non pas avares. *Note du Traduct.*

oppoſitions en impoſant ces contributions forcées. Ayant exigé un ſubſide conſidérable du Clergé, il s'adreſſa enſuite aux membres de la chambre des Communes, qui ne lui accordèrent que la moitié de ce qu'il demandoit. Le Cardinal fut fort offenſé de leur économie, & déſira qu'on l'écoutât dans cette chambre; mais comme cela auroit altéré la forme de la conſtitution de cet auguſte corps, ils répondirent que perſonne, excepté les membres, ne pouvoit y être admis pour parler. Ce fut la premiere tentative faite dans ce règne pour rendre le Roi maître des débats du Parlement. Wolſey le premier fraya le chemin, &, malheureuſement pour le royaume, le Roi n'encherit que trop ſur ſon plan.

Wolſey fut bientôt après élevé à de plus grandes dignités; il étoit à la fois Archevêque d'Yorck, Evêque de Durham, Abbé de Saint-Alban, Cardinal, Légat pour la vie, grand Chancelier d'Angleterre, premier Miniſtre & Favori; recherché ou craint par toutes les Puiſſances de l'Europe, il entreprit alors plus ouvertement de rendre le Roi indépendant de ſon Parlement, & leva tout-à-la-fois le ſubſide qu'ils avoient accordé pour quatre ans, & qui ne devoit être payé qu'à quatre époques différentes. Le pauvre qui étoit le plus vexé par le calcul, ſe plaignoit hautement; mais Wolſey mépriſoit ſes plaintes, ſûr de l'approbation du Roi & de la protection du Pape.

Cette action ne conduiſit qu'à de plus grandes.

Wolſey étoit trop orgueilleux pour ſouffrir un refus de la chambre des Communes, & il ſe détermina à lever des impôts par la ſeule autorité du Roi. C'étoit violer la grande Charte, & le peuple refuſa abſolument de ſe ſoumettre à cet impôt. Une rébellion générale étoit prête à éclater. Le Roi s'appercevant quelles étoient les conſéquences des moyens précipités du Cardinal, s'excuſa ſur ce qu'il avoit agi ſans ſon autorité; mais en même temps il demanda une bienveillance du peuple, ce qui n'étoit qu'un artifice pour extorquer de l'argent ſous un nom différent. Le peuple pénétra l'artifice du Roi, & des Citoyens de Londres refuſerent de donner la bienveillance demandée. Leur exemple fut ſuivi par la campagne; le mouvement paroiſſoit général. Le Roi, appréhendant les ſuites s'il perſiſtoit dans ſa demande, jugea plus à propos de la retracter pour le moment, & d'attendre une occaſion plus favorable (1).

Vous trouverez à cette époque, le peuple opprimé d'une maniere différente, que ſous les règnes qui précéderent celui de Henri VII. Dans les premiers temps ſa miſere provenoit des licences de la Nobleſſe; ſous ce regne, elle tiroit ſa ſource des uſurpations du Roi. Avant que Henri eût établi un juſte équilibre dans le Gouvernement, le peuple ſe déchargeoit ſouvent des

(1) C'eſt ainſi que ce Miniſtre, tout-à-la-fois ambitieux & inconſidéré, faiſoit perdre à ſon Maître l'eſtime & le reſpect de la Nation: ſuite preſque inévitable d'une adminiſtration tyrannique.

taxes par une insurrection ; mais à présent que Henri avoit détruit cet équilibre, le peuple étoit obligé de payer des taxes qui n'étoient point dues. En un mot, il paroissoit alors aussi misérable, qu'à l'époque où son restaurateur l'avoit tiré de l'anarchie. Un Roi arbitraire, un Pape avare, un Favori vindicatif, un Clergé luxurieux, tout conspiroit pour l'accabler, & cependant pendant tout le règne il n'y eut point de rebellion. Le Roi ne dut pas ce calme à la justice de son administration ou à l'amour de ses sujets; mais la prudence de son prédécesseur causa seule son bonheur & sa tranquillité (1).

(1) On étoit accoutumé à goûter le repos, on craignit de le perdre. Dans le cours d'une guerre civile, on craignoit moins les effets d'une revolte, que ceux d'une taxe ou de l'oppression, parce qu'on étoit familiarisé avec les insurrections. Dans la paix l'imagination du citoyen paisible lui grossit les maux de la guerre, & il aime mieux payer, que de s'y exposer. *Note du Trad.*

LETTRE XXX.

HENRI VIII.

1517.

COMME dans une famille les fautes & l'impertinence des domeſtiques ſont ſouvent attribuées à leurs maîtres; de même dans un Etat, les vices & l'inſolence des favoris rejailliſſent juſtement ſur le Roi qui les protège. L'orgueil de Wolſey étoit grand, mais ſes richeſſes étoient encore plus conſidérables; &, pour avoir un prétexte d'amaſſer de pareilles ſommes, il entreprit de fonder deux nouveaux Collèges à Oxford, pour leſquels il recevoit chaque jour des dons du Roi & du Pape (1). Pour exécuter ce plan, il obtint le pouvoir de ſupprimer pluſieurs Monaſtères, & d'en convertir les fonds au profit de ces nouvelles fondations. Quelles que puſſent être les raiſons du Pape, pour lui accorder ces privilèges, rien ne pouvoit être plus fatal aux intérêts du Pontife; car Henri apprit à imiter par la ſuite ce qu'il avoit vu faire, ſans crime ou ſans danger, par un de ſes ſujets.

Juſqu'ici l'adminiſtration des affaires avoit été

---

(1) Il eſt peu d'inſtitutions publiques faites par des Miniſtres ambitieux, qui n'aient ſervi à cacher ou les déprédateurs du tréſor public, ou leurs vices. Auguſte leur en a à tous tracé la voie. Pour ſéduire le peuple, il décoroit Rome des plus ſuperbes embelliſſemens. V. Tacite. *Note du Traduct.*

conduite par Wolſey ſeul, car le Roi oublioit dans les bras de ſes maîtreſſes, toutes les plaintes de la Nation, & le Cardinal entretenoit ſon ignorance, dans la vue de conſerver ſa propre autorité; mais il approchoit du moment qui alloit mettre fin à ſon pouvoir illimité. Une révolution des plus extraordinaires & des plus importantes, qui aient jamais fixé l'attention de l'homme, étoit prête à éclater. Mais, pour avoir une idée claire de cette grande réformation, il eſt néceſſaire de prendre une légère idée de l'état de l'Egliſe en 1517, & obſerver par quels moyens, contradictoires en apparence, la providence produit d'heureux évènemens.

L'Egliſe (1) de Rome paroiſſoit avoir oublié depuis long-temps la conduite de l'Egliſe primitive. Les Papes étoient ſouvent à la tête de leurs armées, combattant pour leurs Etats avec les *armes de la Chair*, ou profanant par une cruelle politique la ſainteté de leur caractère; ils avoient épuiſé les tréſors des autres Royaumes ſous les plus ridicules prétextes. Les Cardinaux, les Prélats & les autres principaux Eccléſiaſtiques, vivoient & étoient ſervis comme des Princes, & quelques-uns d'entre eux poſſédoient huit à neuf Evêchés à la fois.

Quant au Clergé inférieur, tous les Ecrivains, tant Catholiques que Proteſtans, ſe récrioient

---

(1) Cette hiſtoire de la réforme eſt écrite par un Proteſtant; en la traduiſant, on ne ſe permettra pas d'y rien changer. *Note du Traduct.*

contre ſa morale relâchée. Ses membres entretenoient publiquement des maîtreſſes, & léguoient à leurs bâtards tout ce qu'ils pouvoient épargner ſur leurs plaiſirs, ou extorquer des pauvres. On voit encore, dit un élégant Auteur, le teſtament d'nn Evêque de Cambray, dans lequel il met d'un côté une certaine ſomme pour les bâtards qu'il a déjà eus, & pour ceux que, par la bénédiction de Dieu, il peut encore avoir. Dans pluſieurs provinces de l'Angleterre & de l'Allemagne, le peuple obligeoit les Prêtres d'avoir des concubines, afin que les laïcs puſſent poſſéder plus sûrement leurs femmes; pendant que le pauvre payſan & l'artiſte laborieux voyoient les fruits de leurs travaux enlevés, non pas pour vêtir ni ſoutenir leur propre famille, mais pour fournir au luxe de ces hommes qui les inſultoient & les mépriſoient.

Mais les vices du Clergé n'étoient pas plus grands que ſon ignorance. Un très-petit nombre entendoit la Meſſe en latin. Ils étoient fort occupés à perſécuter les ſorciers & à exorciſer les poſſédés. Mais ce qui augmenta davantage la haine du peuple contre lui, c'étoit de les voir vendre les pardons & les abſolutions. Suivant un tarif arrêté, un Diacre, un Sous-Diacre, qui auroit aſſaſſiné, étoit abſous de ſon crime, & il pouvoit poſſéder trois Bénéfices, en payant vingt-écus. Un Evêque, un Abbé, pouvoit commettre un aſſaſſinat pour dix livres. Chaque crime avoit un prix fixe, & les abſolutions étoient données, non pas ſeulement pour les crimes

déjà commis, mais auſſi pour ceux que l'on pourroit commettre par la ſuite.

Il s'éleva à la fin un homme qui s'annonça comme le réformateur de ces abus. Ce fut le fameux Martin Luther. Léon X, étant occupé à faire bâtir l'Egliſe de S. Pierre à Rome, dans l'année 1519, voulant ſe procurer promptement de l'argent, avoit expédié des commiſſions pour vendre des indulgences : par-tout il y avoit des bureaux ouverts. La commiſſion pour vendre des indulgences fut accordée aux Dominicains, quoique les frères Auguſtins euſſent été juſques-là en poſſeſſion de les diſtribuer. Martin Luther, Moine Auguſtin, fut indigné de voir transférer à un autre Ordre la vente des indulgences. Il commença à montrer ſon indignation, en prêchant contre leur efficacité. L'oppoſition qu'il éprouva, le conduiſit plus loin qu'il n'avoit d'abord intention d'aller, &, après que le voile fut levé, il continua & examina l'autorité du Pape. Le peuple, las de la tyrannie des Prêtres, écouta avec plaiſir ſes diſcours, & le défendit contre l'autorité de l'Egliſe de Rome. Frédéric, Electeur de Saxe, ſurnommé le Sage, le protégea ouvertement. Luther alors déclama contre le nombre des Sacremens enſeignés par l'Egliſe de Rome ; les réduiſit d'abord de ſept à trois, & enſuite à deux. De-là il examina la doctrine de la tranſſubſtantiation, s'éleva contre le Purgatoire & les dangereuſes conſéquences du célibat parmi le Clergé.

Le Pape envoya ſes Bulles contre Luther, &

les frères Dominicains firent brûler ſes livres. Luther maltraita les Dominicains, & brûla hardiment dans les rues de Wirtemberg la Bulle du Pape. Dans le même temps la diſpute s'enflamma des deux côtés par écrit. Luther, quoique combattu par le Pape, les Cardinaux & tout le Corps du Clergé, ſoutint ſeul avec ſuccès ſa cauſe, dont il démontra la vérité. Si nous examinions à préſent ſes ouvrages, nous les trouverions ridicules. Mais Luther n'avoit à combattre que des ignorans, &, quoiqu'il écrivît mal, ſes adverſaires écrivoient encore plus mal. Ses opinions s'inculquèrent dans l'eſprit du peuple, plutôt par la fermeté & la perſévérance, que par la force du raiſonnement, ou la beauté des idées, & aucun homme n'eut plus d'intrépidité & de perſévérance que Luther.

C'étoit la deſtinée de Henri VIII d'être un des champions qui parurent dans cette diſpute. Son père, qui lui avoit donné l'éducation d'un ſçavant, lui permit d'apprendre la Théologie, ſcience à laquelle ſe réduiſoient toutes les connoiſſances du temps. Il voulut donc donner au monde une preuve de ſes talens dans ce genre; & en conſéquence il pria le Pape de lui accorder la permiſſion de lire les ouvrages de Luther, défendus alors ſous peine d'excommunication. Ayant obtenu ce qu'il deſiroit, le Roi publia la défenſe des ſept Sacremens d'après S. Thomas d'Aquin. Il y montra quelques connoiſſances en Théologie, quoiqu'on penſe que Wolſey dirigea ſa plume en cette occaſion. Son ouvrage étant

fini à la hâte, il l'envoya au Pape pour être approuvé. Le Pape, ravi de ſon éloquence & de ſon érudition, compara cet ouvrage à ceux de S. Auguſtin ou de S. Jérôme, & donna à Henri le titre de *défenſeur de la Foi*, ne ſoupçonnant pas qu'il alloit bientôt devenir le plus terrible ennemi de l'Egliſe de Rome.

Outre ces cauſes qui contribuoient à rendre la Cour de Rome odieuſe, la politique en offroit d'autres. Clément VII, qui avoit ſuccédé à Léon, & hérité de l'animoſité qui exiſtoit entre l'Empereur & les Papes, lui déclara la guerre; il ſuccomba & fut empriſonné dans le Château de S. Ange, où il fut gardé avec treize Cardinaux enfermés pour ſa rançon. Comme les demandes de l'Empereur étoient exorbitantes, Henri entreprit de négocier pour le Pape, & conclut un Traité en ſa faveur. Mais, dans le même temps, Clément gagna ſes gardes, eut le bonheur d'échapper de ſa priſon, & laiſſa le Traité imparfait; mais il envoya à Henri une lettre de remerciement pour ſa négociation. La conduite de l'Empereur montra à Henri que le Pape pouvoit être injurié ſans crainte; & celle du Pape ne manifeſta pas ſa ſainteté, & cette infaillibilité à laquelle les Pontifes prétendent. Néanmoins, comme Henri avoit obligé le Pape, il ſuppoſa qu'il pouvoit compter, dans toutes les circonſtances, ſur ſa reconnoiſſance.

Ce fut dans cette ſituation de l'Egliſe & de la Cour de Rome, que s'ouvrit une ſcène nouvelle, qui devoit changer tout le ſyſtême

de l'Europe. Henri étoit marié depuis dix-huit ans avec Catherine d'Aragon, qui avoit été amenée de l'Eſpagne pour épouſer ſon frère aîné, le Prince Arthur, mort quelques mois après ſon mariage. Henri avoit eu trois enfans de cette Princeſſe, dont un vivoit encore. Elle étoit fort eſtimée à cauſe de ſa vertu & ſes qualités aimables; &, quoique le Roi ne ſentît pas une paſſion réelle ni pour les qualites de ſon eſprit, ni pour les charmes de ſa perſonne, il reſta cependant long-tems avant de faire éclater ſon mépris. Il couroit de beauté en beauté; ſon rang & ſon autorité ne le laiſſoient pas ſoupirer long-temps auprès d'elles. Il y avoit alors parmi les filles d'honneur de la Reine, la fille d'un Gentilhomme de diſtinction, nommé Anne de Boulen. Sa beauté ſurpaſſoit tout ce qui avoit paru juſques-là dans cette Cour voluptueuſe. Ses traits étoient réguliers, doux & ſéduiſans; ſa taille élégante, quoique au-deſſous d'une grandeur ordinaire; mais ſon eſprit & ſa vivacité ſurpaſſoient de beaucoup les agrémens de ſa perſonne. Le Roi la vit, l'aima, fit pluſieurs tentatives inutiles pour l'engager à ſatisfaire ſa paſſion criminelle. Anne de Boulen n'y vouloit conſentir que ſous le ſceau du mariage. Cet obſtacle paroiſſoit inſurmontable. Henri cependant entreprit de le lever. La Reine lui étoit devenue odieuſe, &, pour accélérer ſon divorce, il prétendit que ſa conſcience lui reprochoit d'avoir ſi long-temps vécu en inceſte avec la Reine, qui avoit été d'abord la femme de ſon frère.

Il

Il étoit aiſé de voir que c'étoit ſeulement un prétexte pour couvrir ſon motif réel ; il avoit lui-même ſollicité vivement ſon mariage avec Catherine ; il avoit vécu avec elle dix-huit ans ſans ſcrupule ; il avoit l'approbation du Pape pour cette alliance ; on ſavoit tout cela, mais perſonne n'oſoit ni divulguer ni cenſurer la paſſion du Prince. Pour faire réuſſir ſon projet, Henri eut recours à Clément VII, qui lui avoit des obligations, & duquel il attendoit une prompte condeſcendance à ſes deſirs. Il le ſupplia d'anéantir la Bulle du dernier Pape, qui lui avoit permis d'épouſer Catherine, & de la déclarer contraire aux loix divines & humaines. Clément fut alors dans le plus grand embarras. La Reine Catherine étoit la tante de l'Empereur, qui l'avoit derniérement fait priſonnier, & dont il craignoit de rallumer le reſſentiment en faiſant un outrage auſſi grand à ſa proche parente. Dailleurs il ne pouvoit pas déclarer illicite la Bulle de ſon prédéceſſeur, ſans détruire entiérement l'infaillibilité des Papes. D'un autre côté, Henri étoit ſon protecteur & ſon ami ; l'Angleterre étoit une mine inépuiſable pour lui ; & le Roi de France, quelque temps auparavant, avoit obtenu une Bulle de divorce en une circonſtance à peu près ſemblable. Dans cette perplexité, il penſa que la meilleure manière étoit de traîner l'affaire en longueur par une négociation adroite. Il argumenta, temporiſa, promit, ſe rétracta & diſputa, eſpérant que la paſſion du Roi ne ſe ſoutiendroit pas pendant le long eſpace d'une con-

troverſe eccléſiaſtique : il ſe trompa. Henri avoit appris à argumenter auſſi bien que lui, & trouva ou altéra pluſieurs textes de l'Écriture, pour favoriſer ſes opinions & ſa paſſion. A ſes argumens il ajouta des menaces, qui probablement eurent une plus grande influence. Le Pape étoit convaincu que les Anglois n'étoient déjà que trop diſpoſés à ſe ſouſtraire à l'obéiſſance du Saint-Siège, & que, s'il perſiſtoit dans ſon refus, tout le Royaume ſuivroit l'exemple du Monarque, & ſe ſépareroit de la Communion Romaine. Le Roi propoſa au Pape un autre moyen; il lui demanda ſi ne pouvant lui accorder une Bulle pour répudier la Reine, il ne pouvoit pas lui procurer une diſpenſe pour épouſer deux femmes à la fois. Le Pape, quoique ſes meſures fuſſent déjà priſes pour ne pas accorder la Bulle, parut encore irréſolu, comme s'il attendoit une information plus authentique.

Pendant ces ſollicitations, dont le bonheur de Henri ſembloit dépendre, il comptoit avoir en Wolſey ſon favori, un défenſeur ardent; mais il ſe trompoit, Wolſey étoit dans le même embarras que le Pape. Il devoit plaire au Roi dont il avoit reçu mille marques de faveurs. D'un autre côté il ne pouvoit pas déſobliger le Pape, auquel il étoit encore plus particulierement ſubordonné, & qui avoit le pouvoir de punir ſa déſobéiſſance. Pour trancher toute difficultés, il aima mieux reſter neutre : quoique peut-être il fût le plus fier de tous les humains, il favoriſa en toute choſe ſon Collégue, le Car-

dinal Campagis, qui fut envoyé d'Italie par le Pape : le Roi fut choqué de la conduite & de l'indifférence de Wolsey. Cependant il eut l'art de cacher son ressentiment, il cherchoit un homme qui eût autant d'habileté, mais moins d'artifice, & le hasard lui procura assez promptement Thomas Cranmer, homme d'un mérite plus grand & bien plus intégre que Wolsey. Cranmer étoit Docteur en Théologie & Professeur à Cambridge. Mais il avoit perdu sa place pour s'être marié contre les canons qui l'obligeoient au célibat. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, il lut les ouvrages de Luther & embrassa sa doctrine. A son retour, il fut fait instituteur de deux fils d'un gentilhomme. Causant un soir avec deux des principaux Seigneurs de la Cour, on lui demanda son opinion sur le divorce du Roi, qui étoit alors le sujet de toutes les conversations ; il s'expliqua avec tant d'érudition sur ce sujet, que le Roi en fut bientôt instruit, & lui ordonna de suivre la Cour.

Le ressentiment du Roi commença à se manifester plus ouvertement contre le Cardinal : on ordonna au Procureur-général de préparer un bill d'accusation contre lui, & bientôt après il fut forcé de résigner le grand sceau ; on trouve aisément des crimes pour accuser un homme qu'on hait. Le Cardinal fut condamné & exclus de la protection des Loix. Le Roi lui ordonna aussitôt de se retirer à une maison de campagne, & fit faire l'inventaire de ses biens qui contenoient

d'immenſes richeſſes, acquiſes par différens moyens injuſtes. On trouva dans ſes maiſons mille pieces de belle toile de Hollande, ce qui peut ſervir à donner une preuve de ſes richeſſes. Le Parlement confirma cette ſentence. Wolſey fut exilé à ſa maiſon de campagne pour y attendre dans des craintes continuelles que le Roi diſpoſât de ſa perſonne, il étoit encore Archevêque d'Yorck & paroiſſoit avec une magnificence peu convenable à ſa ſituation actuelle. Mais pendant qu'il ſe préparoit à jouir dans ſa retraite de cette ſplendeur, qu'il avoit toujours aimée, par une révolution inattendue, le Roi le fit arrêter pour crime de haute trahiſon par le Comte de Northumberland : il refuſa d'abord d'acquieſcer aux ordres comme Cardinal; mais voyant que le Comte perſiſtoit à exécuter la commiſſion, il céda & partit à petites journées pour reparoître en criminel dans cette ville où il étoit ci-devant traité en Roi. Sur ſa route il reſta une quinzaine de jours, chez le Comte de Shrewsbury. Un jour à dîner, il ſe trouva mal, l'on ſoupçonna qu'il s'étoit empoiſonné; on le tranſporta de-là, non pas ſans difficulté, à l'Abbaye de Leiceſter. Les Moines ſortirent pour le recevoir. Je ſuis venu, dit il à l'Abbé, pour laiſſer mes os parmi vous. Sa maladie augmenta, on plaça un officier dans la ruelle de ſon lit pour le garder & le ſervir; il lui diſoit : O ſi j'avois ſervi mon Dieu comme j'ai ſervi mon Roi, il ne m'auroit pas ainſi abandonné dans l'adverſité. Il mourut bientôt après, tourmenté

par le repentir & déchiré par les remords, & finit ainſi une vie que l'ambition ſeule avoit rendue orageuſe, juſqu'à ce qu'à la fin il vit que tout n'étoit que vanité. Il laiſſa deux enfans naturels, dont l'un étoit Prêtre & chargé de bénéfices. Henri étant alors débarraſſé d'une perſonne qu'il regardoit comme un obſtacle à ſes intentions, fit, par l'avis de Cranmer, examiner dans différentes univerſités de l'Europe la nullité prétendue de ſon mariage. Il étoit fort extraordinaire de voir d'un côté le Roi ſolliciter les univerſités de favoriſer ſa paſſion, & de l'autre l'Empereur les preſſans de pencher pour ſa tante. Henri récompenſoit libéralement les Docteurs qui ſe déclaroient en ſa faveur, & l'Empereut accordoit des bénéfices à ceux qui ſe rangeoient de ſon côté. Le tems a découvert ces intrigues. Dans un livre de dépenſe de Henri, on trouva ce qu'il avoit débourſé en cette occaſion; à un Diacre, il donnoit deux écus; à un Sous-Diacre, un, & ainſi du reſte à proportion de ſon importance. La perſonne chargée de diſtribuer ſes récompenſes, l'excuſoit en déclarant qu'il ne payoit jamais qu'après avoir obtenu le ſuffrage. Henri l'emporta à la fin. Ses libéralités ſurpaſſerent celles de ſon rival, parce qu'il étoit plus intéreſſé dans ce débat. Tous les Colléges d'Italie & de France déclarerent unanimement ſon mariage actuel contraire à toutes loix divines & humaines & ajoutèrent qu'il n'étoit pas du pouvoir du Pape d'accorder des diſpenſes. Les deux villes où il eſſuya le plus d'op-

poſition, étoient Cambridge & Oxford. Ces Univerſités avoient même alors plus de liberté & d'intégrité que celles d'aucune autre ville; mais à la fin elles ſouſcrivirent à la même opinion.

Les agens de Henri ne ſe contenterent point des ſuffrages des Univerſités. On demanda auſſi l'opinion des Rabbins qui opinèrent aiſément en ſa faveur. Encouragé par ces déciſions, le Roi réſolut de rompre avec le Pape, car ſa paſſion ne pouvoit ſupporter les délais & les ſubterfuges du Saint-Siège. Etant donc ſoutenu du Clergé, autoriſé par les Univerſités, ayant vu le Pape dégradé par un Monarque laïque, & la doctrine de Luther ſuivie dans pluſieurs Etats, enfin encouragé par le Roi de France même, ſans autre diſpenſe, il annulla ſon mariage avec Catherine, & Cranmer devenu Archevêque, en prononça les décrets.

La Reine pendant la conteſtation, ſoutint toujours ſes droits avec réſolution & avec modeſtie, mais voyant l'inutilité d'une plus longue réſiſtance, elle ſe retira à la campagn ſans laiſſer échapper une ſeule plainte; elle vit le triomphe de ſa rivale, & ſe ſoumit ſans murmurer à ſon deſtin. Anne de Boullen avoit déja conſenti à ſe marier avec le Roi, & avoit partagé ſon lit deux mois avant que le mariage de Catherine fût caſſé, quoique juſqu'alors elle eût montré dans ſa conduite beaucoup de prudence & de vertu; elle oublia ces vertus dans cette circonſtance & voulut jouir de ſon triom-

phe ; elle traverſa Londres avec un appareil inconnu avant elle ; les rues furent tapiſſées, les murailles tendues. Le vin couloit dans les ruiſſeaux pendant qu'Anne & ſon épais amant, ſe promenoient dans la Cité comme les Héros d'un Roman.

Dans le même tems, le Pape ſe crut diſpenſé de garder aucune meſure avec le Roi ; effrayé d'ailleurs par les ménaces de l'Empereur, il publia une ſentence qui déclaroit Catherine ſeule femme légitime de Henri, lui ordonnoit de la reprendre, en cas de refus, le ménaçoit de l'excommunication. Lorſque Henri reçut la nouvelle de la ſentence rendue contre lui à Rome, il fut convaincu qu'il n'y avoit plus de ménagement à garder avec le Saint-Siege, & ne differa pas d'avantage de mettre en exécution le plan projetté depuis long-temps de ſe ſéparer entiérement de l'Egliſe de Rome. Le Parlement étoit à ſa diſpoſition : une partie du Clergé étoit pour lui, puiſqu'elle s'étoit déja déclarée contre le Pape, en ſouſcrivant au divorce. Le peuple étoit flatté, dans l'attente d'être déchargé de ſes taxes, & ceux qui étoient fâchés de voir des Evêques Italiens jouir des meilleurs bénéfices d'Angleterre, attendoient leur chûte avec impatience : en un mot tout conſpiroit à favoriſer ſon deſſein. Il ſe fit donc déclarer lui-même par ſon Clergé chef de ſon Egliſe. Le Parlement confirma ſon titre, abolit en Angleterre l'autorité du Pape, le tribut du *Peter's Punce* ou ſol deSaint-Pierre & la collation aux

bénéfices eccléſiaſtiques : le peuple accueillit avec joie cette innovation, & fit le ſerment appelé le *ſerment de ſuprématie*. Le pouvoir des Papes qui exiſtoit depuis tant de ſiecles, fut tout-à-coup renverſé. Peu de perſonnes, excepté celles qui étoient attachées aux maiſons religieuſes, parurent mécontentes ; ceux qui croyoient qu'il étoit dangereux de rompre avec le Pape, furent par-là convaincus qu'on pouvoit le faire impunément, & l'on apperçut bien-tôt que toute autorité qui n'eſt pas ſoutenue par un pouvoir réel, n'eſt qu'un nom inſignifiant.

LETTRE XXXI.

Suite du Règne de

HENRI VIII.

TELLE fut l'origine de la Réforme en Angleterre. On diroit, à conſidérer les moyens qui l'effectuèrent, que le Ciel ait voulu ſe moquer de la ſagacité humaine. Continuons de développer ſes progrès, & de ſuivre le capricieux Henri dans ſes différens projets, dans ſes cruautés, & ſon inconſtance. Le Parlement étoit alors entiérement dépendant du Roi; il s'étoit, dès le commencement de ſa ſéparation de l'Egliſe de Rome, rangé de ſon côté, & conſéquemment il fut enſuite obligé de concourir à ſes autres projets, afin d'affermir la nouvelle Réforme.

Henri étoit bien perſuadé que l'entier dévouement du Parlement n'étoit appuyé que ſur ſon intérêt, & il réſolut de profiter de la circonſtance pour ſe rendre abſolu. Il oppoſa le Parlement aux Moines, & ſut profiter de la haine que ce Corps s'étoit attirée pour ſa ſuppreſſion (1). Le Parlement examina d'abord les abus exiſtans

(1) Cette ſuppreſſion, qui auroit dû tourner au profit de la Nation, ne fut avantageuſe qu'au Prince & à ſes maîtreſſes & à ſes valets. Elle doit ſervir d'exemple aux Etats qui voudront la répéter, s'ils ne veulent pas tomber dans le même inconvénient. Il faut ſur-tout que les réformes ſoient utiles. *Note du Traduct.*

dans les monaſtères, il en trouva quelques-uns, & s'en ſervit de prétexte pour condamner tout; mais pendant qu'il s'occupoit de les ſupprimer, Henri travailloit à détruire le pouvoir des réformateurs ; ce fut l'origine du pouvoir ſans borne qu'il s'arrogea. Son Parlement paſſa, dans différens temps, les ſtatuts qu'il imaginoit, quelqu'abſurdes qu'ils fuſſent. Ainſi le Parlement le remercioit hautement, non-ſeulement pour ce qu'il avoit fait, mais auſſi pour ce qu'il ſe propoſoit de faire. Il paſſa un acte, portant que l'on devoit la même obéiſſance à une proclamation de Roi, qu'à un acte du Parlement ; ce qui étoit détruire, d'un ſeul coup, tout leur pouvoir (1). La baſſeſſe de ce Corps fut portée au point, qu'il ſe montra publiquement diſpoſé à croire non-ſeulement ce qui avoit été réglé par le Roi ſur la Religion, mais même ce qu'il établiroit à l'avenir. Enfin, pour mettre le comble à cette conduite ignominieuſe, cette aſſemblée d'eſclaves arrêta que le Roi ne paieroit point ſes dettes, & que ceux qui avoient été payés par lui, ſeroient obligés de reſtituer ce qu'ils avoient reçu. Autoriſé par tous ces actes, à faire tout ce qu'il voudroit, Henri travailla

(1) Les ſucceſſeurs de Henri ſurent bien ſe ſervir de cet acte du Parlement qui livroit la Nation au deſpotiſme. C'eſt ainſi que l'on verra Charles I. remplacer pendant onze ans les actes du Parlement par des proclamations illégales. La baſſeſſe du Parlement, pendant tout ce règne, prouve la néceſſité conteſtée en Angleterre, que le peuple ait droit de contrôle ſur ſes repréſentans. Sans ce droit, il peut encore être vendu & égorgé par ſes ſerviteurs même. *Note du Traducteur.*

vigoureuſement à la ſuppreſſion des monaſtères & des collèges. Cambridge & Oxford, malgré leur ancienneté, partagèrent le ſort des autres. Les leçons y furent pendant quelque temps diſcontinuées, & leurs revenus furent confiſqués. Pour faire approuver au peuple tous ces changemens, Henri eut recours à un ſingulier ſtratagême. Il fit expoſer publiquement une foule de reliques qui avoient ſervi à tromper les ignorans. On publia par ſon ordre les vies ſcandaleuſes des Moines & des Religieuſes, enfin tout ce qui avoit entretenu la ſuperſtition du peuple; mais ce qui ſembla mécontenter le plus les eſprits, fut de voir brûler les os de S. Thomas Becket, le Saint de Cantorbéry; & ſa riche châſſe, où ſe trouvoit un diamant de grande valeur, fut confiſquée avec toutes les autres dépouilles des Egliſes. Le peuple conſidéroit ce ſpectacle avec horreur, & dans un profond ſilence, déteſtant également les vices des Moines & l'impiété du Roi; mais, amolli par la paix, il n'enviſageoit une révolte qu'avec frayeur; & Henri, ſe jouant de tout avec impunité, dut uniquement ſon ſalut à cette crainte univerſelle.

Quoique le Roi ſe fût entiérement ſéparé de l'Egliſe Romaine, il ne voulut aucunement ſuivre Luther. Il n'abolit pas entiérement l'invocation des Saints, mais il ſe reſtreignit dans des limites; il ordonna qu'on traduisît la Bible dans la langue uſitée, mais il ne voulut pas qu'elle fût dans les mains des laïcs. C'étoit un double crime, égal à ſes yeux, que de croire à la ſuprématie du Pape,

& de ſuivre la Religion réformée, adoptée en Allemagne. Ses opinions ſur la Religion furent conſignées dans une loi, qui, par ſes conſéquences affreuſes, mérita le nom de ſtatut ſanglant. Il ordonnoit que quiconque, par écrit ou par parole, nieroit la tranſſubſtantiation, ou ſoutiendroit que la communion ſous les deux eſpèces étoit néceſſaire, ou qu'il étoit permis aux Prêtres de ſe marier, ou que le vœu de chaſteté pouvoit être rompu ſans crime, ou que les Meſſes particulières n'étoient point efficaces, ou que la confeſſion auriculaire étoit inutile, ſeroit brûlé ou pendu, ſuivant le jugement de la Cour.

Le Royaume étoit alors, pour ainſi dire, diviſé entre les diſciples de Luther & les partiſans du Pape. Ce ſtatut, avec les anciens décrets de Henri, bannit ces deux partis, & ouvrit un vaſte champ à la perſécution (1).

Ces perſécutions furent précédées par une atrocité d'une nature différente, qui ne provenoit point d'une cauſe religieuſe ou politique, mais d'un caprice tyrannique. La Reine Anne de Boullen penchoit pour le Luthéraniſme, & l'avoit ſecrétement favoriſé. Cet attachement lui attira des ennemis qui n'attendoient qu'une occaſion favorable pour détruire ſon crédit auprès

(1) Il ſemble, en liſant l'hiſtoire de la Réforme de la Religion en Angleterre, que cette contrée, après l'abolition de la tyrannie, auroit dû auſſi abjurer le ſyſtême religieux ordonné par un tyran atroce & débauché. Et cependant elle l'a conſervé, & elle le défend encore vigoureuſement aujourd'hui. Les bons eſprits, de cette Nation, en liſant cette hiſtoire, devroient au moins en rougir. *Note du Trad.*

du Roi, & cette occaſion ne tarda pas à ſe préſenter. La paſſion du Roi étoit alors éteinte ; le ſeul deſir qu'il eût jamais montré pour elle, étoit celui que la poſſeſſion aſſoupit bientôt. Un nouvel objet avoit fixé ſes yeux, & Jeanne Seymour, fille d'honneur de la Reine avoit fait naître dans ſon cœur un autre amour, ſi même on peut appeller de ce nom une paſſion brutale. Auſſi-tôt que les ennemis de la Reine s'apperçurent du changement du Roi, ils lui donnèrent l'occaſion de ſatisfaire ſon inclination, en l'accuſant de pluſieurs intrigues avec ſes domeſtiques, accuſation que le Roi ſaiſit avec empreſſement. Toutes ſes paſſions étoient extrêmes : il vola immédiatement au Parlement, & accuſa la Reine d'adultère & d'inceſte avec ſon propre frère. Ce Corps, depuis long-temps l'infâme inſtrument de tous ſes caprices, ne ſe refuſa point à cette atrocité. Il condamna la Reine & ſon frère, ſans ſavoir ſur quoi la ſentence étoit appuyée.

Ce malheureux frère, le Lord Rochfort, fut décapité, ſans la moindre preuve de ſon crime. Norris & Breveton furent pendus pour avoir ſeulement fait à la Reine des complimens, qui paſſeroient actuellement, tout au plus, pour de la galanterie & un amuſement innocent. Smeton, Muſicien, fut forcé d'avouer qu'il en avoit reçu des faveurs ; & il fut pendu, ſans avoir été confronté avec la Reine.

Sur d'auſſi légers ſoupçons, l'infortunée Reine fut envoyée à la Tour pour y attendre l'exécution

de ſa ſentence. Cette femme, qui avoit été l'objet des faveurs royales & de l'envie publique, alloit donner un nouvel exemple des caprices de la fortune. Elle avoit toujours été d'une grande gaieté, & ſa légéreté avoit probablement dégoûté le ſombre Tyran. Dans la dernière année de ſa vie, elle diſtribua au moins quinze mille livres parmi les pauvres, & étoit à la fois leur protectrice & l'objet de leur bénédiction. Sur le point d'être conduite en priſon, elle écrivit au Roi pour toucher ſa compaſſion, & ſes paroles méritent d'être citées. *Vous m'avez élevée*, lui dit-elle, *de l'obſcurité, pour me faire Dame; de Dame vous me fîtes Comteſſe, Reine, & de Reine, je deviendrai Sainte ſous peu.* Le matin du jour de ſon exécution, elle envoya chercher Kingſton, Gardien de la Tour; comme il entroit dans la priſon, elle lui dit: M. Kingſton, j'apprends que je ne mourrai que cet après-dîné, & j'en ſuis fâchée, car je croyois mourir avant ce temps, & être délivrée d'une vie de peines. Kingſton, eſſayant de la conſoler, l'aſſura que ſa douleur ſeroit petite. Elle lui repliqua: J'ai entendu dire que le bourreau eſt très-expert; & meſurant ſon col avec ſes mains, elle dit en riant: j'ai un petit col. Kingſton, qui nous rapporte ceci, obſerve qu'il a vu exécuter beaucoup d'hommes & de femmes, mais jamais perſonne qui montrât même force & autant de réſignation. Elle eut la tête tranchée le neuf de Mai 1536.

Anne de Boulen ne parut pas coupable d'autre crime, que de celui d'avoir ſurvécu à l'affection

du Roi. Pluſieurs têtes couronnées avoient déjà été tranchées en Angleterre ; mais ce fut la première exécution royale qui ſe fit ſur l'échaffaud. Henri ordonna à ſon Parlement de prononcer ſon divorce dans l'intervalle qui s'écoula entre la ſentence & l'exécution de la Reine, pour rendre illégitime Elizabeth, le ſeul enfant qu'il avoit eu d'elle. Il avoit déjà couvert du même opprobre Marie, fille de Catherine ſa première femme.

Le lendemain de l'exécution, il épouſa Jeanne Seymour, qui mourut l'année d'enſuite, après être accouchée d'un fils.

Ce fut alors que le fanatiſme du Prince éleva tant de buchers à Smithfield. Les partiſans du Pape & ceux de Luther étoient également les objets de ſa vengeance & de ſa perſécution. Thomas Cromwel, fils d'un Forgeron, & devenu ſon favori, & Cranmer, Archevêque de Cantorbéry, appuyèrent de tout leur pouvoir la réforme. L'Evêque Gardiner & le Duc de Norfolk d'un autre côté, employèrent tous les moyens pour rappeller le Roi à ſes premières opinions. Cromwel fut la victime de leurs intrigues ; mais le Duc & l'Evêque ne réuſſirent pas malheureuſement pour les ſujets. Le Roi perſécuta également les deux Religions.

L'Angleterre vit alors un ſpectacle capable de frapper d'horreur les eſprits les plus hardis. Une troupe de citoyens fut condamnée & exécutée tout-à-la-fois, les uns pour reſter ferme-

ment attachés au Pape, les autres pour ſoutenir le parti de Luther. Parmi les derniers étoient Robert Harmes, Thomas Gérard, Guillaume Jerom, Buttolph, Deneptifs, Philpot & Brinholm furent les principales victimes. Ils furent tous brûlés, ſans qu'il leur fût permis de plaider leur cauſe & même de connoître leur crime ou leur accuſateur. Quelques villes, au Nord de l'Angleterre, haſardèrent une rébellion durant ces temps de cruauté; mais le Duc de Norfolk les ſoumit promptement.

Au milieu de toutes ſes horreurs, Henri contracta un nouveau mariage avec Anne de Clèves. Il avoit été ſéduit par ſon portrait, dans lequel le Peintre l'avoit flattée. Il la trouva fort différente de l'idée qu'il s'en étoit formée; mais il l'épouſa par des motifs de politique. Il ne put cependant ſupporter long-temps le déſagrément d'être marié, pour la vie, à une femme dont l'embonpoint exceſſif le dégoûtoit. il réſolut de faire encore une fois prononcer ſon divorce par le Parlement, ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Parmi les raiſons qu'il donna pour annuller ſon mariage, il déclara qu'il n'avoit point donné un conſentement intérieur à ſon mariage, conſentement ſans lequel il étoit conſtant que ſes promeſſes ne pouvoient point l'obliger: il ajouta, que, comme il étoit réſolu de ne point conſommer ce mariage, & cependant d'avoir un enfant légitime, il étoit néceſſaire de lui donner une Reine avec laquelle il pût

accomplir

accomplir ſes intentions. Ces raiſons furent approuvées. La vertu & la juſtice étoient depuis long-temps bannies de ce vil Parlement.

Il prit pour ſa cinquième femme Catherine Howard, nièce du Duc de Norfolk. Il parut d'abord parfaitement heureux dans ce mariage, & ordonna à ſon Confeſſeur de faire une prière particulière de remercîmens pour les bénédictions dont il jouiſſoit avec cette femme fidèlle. La Reine paroiſſoit prétendre à la même affection pour lui. Mais hélas! ces heureux jours paſſèrent promptement. Il avoit un embonpoint extraordinaire, & il contracta bientôt un air bourru, peu propre à inſpirer de l'affection. La Reine avoit commis, avant ſon mariage, ces fautes légères, dont Anne de Boulen avoit été fauſſement accuſée; mais ces crimes ne méritoient nullement la mort, ni même le divorce, puiſque ſa fidélité depuis ſon mariage avec le Prince, étoit tout ce que la plus grande délicateſſe pouvoit exiger. Henri néanmoins conſidéra ſon ancienne inconſtance comme un crime capital, & n'étant pas encore raſſaſié de ſang, il fit exécuter cette malheureuſe Princeſſe dans la Tour, le 13 Février 1542.

Cette ſcène étoit horrible, mais le Roi réſolut d'être encore plus cruel, quoique ſouillé du ſang de deux femmes. Il créa une loi remarquable par ſon abſurdité & ſon impoſſibilité: elle portoit, que toute perſonne, qui connoîtroit les intrigues d'une Reine, ſeroit tenue de les révéler, ſous peine de haute trahiſon; & ſi une

femme, qui ne ſeroit pas vierge, oſoit prétendre à être Reine d'Angleterre, qu'elle ſeroit déclarée coupable de haute trahiſon. On croiroit impoſſible de trouver un Corps qui fût capable de donner une ſanction à de pareilles abſurdités; on dit plaiſamment, à cette occaſion, que le Roi, ſuivant ce ſtatut, couroit riſque de ne pouvoir ſe marier qu'avec une veuve. Sa ſixième & dernière femme fut Catherine Parr, veuve de Lord Latimer, fortement dévouée à la Réforme.

Elle agiſſoit néanmoins avec beaucoup de précaution; car le Roi ſe regardoit comme très-ſavant Théologien, & il eût été fatal de diſputer avec lui ſur la Religion, comme l'avoit éprouvé, quelque temps avant, un certain Lambert. Cet homme avoit nié la tranſſubſtantiation, article que Henri avoit ordonné de croire. Le Roi, apprenant qu'il alloit être cité à Weſtminſter, pour ce délit, alors capital, entreprit de diſputer avec lui cet article en public. Il fit écrire des lettres à beaucoup d'Evêques & à la Nobleſſe, pour qu'ils ſe rendiſſent à cette diſpute au jour fixé. Il y eut un grand concours de ſpectateurs dans la ſalle; Lambert étoit le ſeul de ſon parti, & le Roi étoit entouré d'une foule de flatteurs qui applaudiſſoient à tout ce qu'il diſoit, & avouèrent que ſes argumens étoient invincibles. Ils l'élevèrent au-deſſus de tous les Théologiens du ſiècle, & le confirmèrent, par cette infâme adulation, dans ſon orgueil & dans ſes préjugés. Le réſultat de cette diſcuſſion fut qu'il laiſſa le choix à

Lambert ou d'abjurer ſes opinions, ou d'être brûlé comme hérétique. Lambert choiſit la mort plutôt que de rétracter un ſentiment qu'il regardoit comme vrai. La ſentence fut bientôt exécutée à Smithfield.

Ce n'étoit donc point ſans raiſon que la Reine cachoit ſes ſentimens, & ſe conduiſoit avec précaution. Elle n'oſa point intercéder pour trois Proteſtans qui furent brûlés à Windſor quelques jours après ſon mariage. Elle eſſaya une fois à la vérité d'argumenter avec le Roi, mais cette imprudence fut ſur le point de lui coûter la vie. C'eſt pourquoi depuis elle laiſſa diſputer les Théologiens des deux côtés. Le Roi aſſembloit alors fréquemment les Chambres du Parlement, & les haranguoit avec des diſcours brillans, & dans leſquels il aſſuroit que jamais Prince n'avoit eu une plus grande affection pour ſon peuple, n'étoit plus aimé de lui. A chaque pauſe de ſon diſcours, quelques-unes de ſes créatures, qui étoient placées près de lui, donnoient le ſignal pour applaudir, ce qui étoit ſuivi d'acclamations univerſelles.

On ne voit qu'avec ſurpriſe à quel point de cruauté ce Prince étoit monté, à quel état d'eſclavage il avoit réduit ſon peuple. Peut-être devons-nous attribuer ſes atrocités & la baſſeſſe de la Nation aux diſputes religieuſes qui armant les citoyens les uns contre les autres, les avoient réduits à un état de foibleſſe dont Henri ſut tirer avantage.

Mais la nature enfin ſembla vouloir purger

la terre d'un monſtre que l'homme ſeul ne pouvoit détruire. Henri avoit été incommodé pendant quelque temps d'une jambe : la douleur lui devint inſuportable, & cette indiſpoſition, jointe à ſa monſtrueuſe groſſeur, le rendit incapable de ſe ſoutenir. Il devint plus furieux qu'un lion déchaîné ; perſonne n'oſoit l'approcher ſans trembler. Il avoit toujours été ſombre & ſévère (1), il étoit alors violent. La flatterie l'avoit tout-à-fait corrompu. Il regardoit comme un crime impardonnable de conteſter ſes opinions dont il changeoit lui-même à toute heure. Ses courtiſans, diviſés entr'eux, conſpirans les uns contre les autres, étoient loin de chercher à s'en faire un ennemi. Il fut ainſi pendant quatre ans la terreur univerſelle & ſon propre bourreau. Sa fin approchoit ; il s'apperçut qu'il n'avoit pas long-temps à vivre ; ſon indiſpoſition augmentoit ; il avoit déjà fait maſſacrer pluſieurs favoris qu'il avoit élevés d'un état obſcur pour être les inſtrumens de ſa cruauté (2). More, Fiſcher, Cromwell & d'autres, moururent ſur l'échaffaud, & Wolſey y avoit échappé par une mort naturelle. Il réſolut d'immoler encore une

---

(1) C'eſt l'état de l'ame de tous les tyrans. Tibère & Louis XI étoient ſombres auſſi. Quand on eſt mal avec ſoi-même, quand on eſt bourrellé par les remords, on ne peut paroître content & gai. La gaieté, la ſérénité n'appartient qu'à la vertu. *Note du Traduct.*

(2) Ce ne ſeroit pourtant pas un ſi grand mal que les favoris des tyrans fuſſent ſouvent immolés par eux, peut-être exiſteroit-il moins de ces ames baſſes. Mais l'Hiſtoire ne corrige point les ambitieux. Faſſe le Ciel qu'elle inſtruiſe le peuple. *Note du Traduct.*

victime avant de quitter le monde. Son choix tomba ſur le Duc de Norfolk, qui avoit anciennement réprimé une rebellion excitée contre lui, & qui avoit toujours été le Miniſtre vigilant de ſes ordres. Ce Seigneur avoit extérieurement aquieſcé à la réforme, mais dans ſon cœur il favoriſoit le Pape. Le Roi le ſut, & ne demandoit qu'un prétexte pour le mettre lui & ſon fils à mort. Il ne fut pas difficile d'en trouver un. Le fils avoit mis dans ſon écuſſon les armes d'Edouard le Confeſſeur ; & le père avoit laiſſé un eſpace blanc où elles pouvoient être inſérées. Ce fut le crime qu'on allégua contre eux ; mais il ſuffiſoit que le Roi voulût qu'ils mouruſſent. Le Comte Surry fut décapité à Tewer-Hill (1) ; & l'ordre fut envoyé au Lieutenant de la Tour de trancher la tête du Duc de Norfolk, ſous deux jours. Cette ſentence étoit ſur le point d'être exécutée, lorſque la la mort du Roi le ſauva. Henri languiſſoit dans la douleur, ſans qu'aucun de ſes domeſtiques eût le courage de l'avertir de ſa mort prochaine. Ceux qui ne l'avoient jamais approché qu'en tremblant, craignoient, à ce dernier moment, de lui donner des avis ſalutaires. A la fin Sir Antoine Denny eut la charité de l'informer de ſa ſituation. Il remercia ſon courtiſan, & enſuite expira rempli de remords cauſés par ſes crimes,

(1) Partie de la Cité de Londres, près de la Tour. *Note du Traduct.*

& avec toute l'horreur qu'inſpire la vue d'une diſſolution prochaine (1).

Pluſieurs Souverains ont été amenés à la tyrannie par les révoltes, d'autres y furent plongés par leurs favoris ou par l'eſprit de parti; mais Henri fut cruel par caractère. Il fut cruel dans ſon Gouvernement, cruel dans la Religion, cruel dans ſa famille; cependant, quoique tyran déteſté, il mourut paiſiblement d'une mort naturelle, tandis que Henri VI, le plus doux, le plus innocent de tous les Monarques, fut détrôné, empriſonné & aſſaſſiné. Nos Théologiens ont pris beaucoup de peine pour pallier le caractère de ce Prince abominable, comme ſi ſa conduite & la Réforme étoient liées l'un à l'autre. Rien de plus abſurde que cette apologie. Les plus nobles deſſeins ne ſont-ils pas ſouvent exécutés par les moyens les plus criminels (2) ?

---

(1) Tous les tyrans n'ont pu finir comme Tibère, c'eſt-à-dire, aſſaſſinés par leurs propres ſerviteurs, & avoir l'affreux ſpectacle d'une mort violente. — Tibère étoit revenu d'un évanouiſſement qu'on avoit pris pour ſa mort. Macron le fit étouffer ſur le champ. Mais les remords de Henri ſuppléoient à l'action de Macron, & perſonne ne fut ſouillé du crime de cette vengeance, méritée, mais atroce. *Note du Traduct.*

(2) Quoiqu'en diſe l'Auteur de cette Hiſtoire, il paroîtra abſurde aux yeux de tout étranger impartial, d'adopter la Religion d'un homme qui s'en fait une d'après ſes rêveries & ſes caprices, ſon intérêt perſonnel, ſon ignorance ou ſon orgueil, ſes ſophiſmes ou ſa jalouſie, Toutes ces cauſes ne ſont pas des fondemens dont la Religion Anglicane puiſſe ſe glorifier; & ce qui doit les rendre plus horribles encore, c'eſt qu'ils furent cimentés de ſang. Or, un Philoſophe humain peut-il jamais accorder ſon eſtime à des principes que l'on n'a pu faire adopter que par de ſemblables moyens ? *Note du Traduct.*

LETTRE XXXII.

EDOUARD VI.

1546.

Les changemens introduits par Henri dans la Religion de l'Angleterre, avoient plus pour objet de le séparer de Rome, qu'il détestoit, que de réformer les abus de l'Eglise. Cette réforme caractérise principalement le règne d'Edouard VI son successeur. Ce Prince n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il n'y eut aucune guerre sous son règne; ce ne fut qu'un tissu de disputes de Religion entre les Prêtres & les Réformés, & d'ambition entre ceux qui vouloient gouverner le jeune Monarque.

Le Duc de Sommerset fut nommé Protecteur pendant la minorité. Une victoire qu'il remporta contre les Ecossois, qui avoient envahi le Royaume, lui gagna les cœurs de tous les Anglois; car pour être populaire (1), il falloit être conquérant. Sommerset joignoit à ses talens militaires des vertus aimables. Il étoit zélé réformateur, & ami de l'Archevêque Crammer, dont il seconda les ptojets pour perfectionner la Réforme.

On a vu que Henri avoit porté des loix de

(1) En Anglois ce mot veut dire avoir la faveur du peuple, & c'est le sens dans lequel on le prendra. *Note du Traduct.*

ſang, pour faire adopter ſon ſyſtême ou ſes caprices. Sous ſon ſucceſſeur elles tombèrent. On laiſſa pleine liberté de croire & de parler. Mais, comme les chefs de l'Etat étoient Réformés, la Réforme prit le deſſus. Cependant on permit au peuple d'aller à confeſſe, s'il le vouloit. Cette pratique fut regardée comme n'étant pas obligatoire ; mais on abolit la Meſſe, on détruiſit les images, on fit une nouvelle liturgie & la Religion fut portée à l'état où on la voit aujourd'hui.

Ces changemens continuèrent à irriter les Moines & les Prêtres qui tenoient à l'Egliſe Romaine. Ils ameutèrent le peuple, & ſoufflèrent par-tout le feu de la révolte ; elle éclata preſque par toute l'Angleterre. Le peuple embraſſa le parti de Rome. Il y étoit porté par la tyrannie des Seigneurs, qui s'emparèrent de tous les biens des Monaſtères, & les convertirent en parcs & en maiſons de plaiſance. Le nombre des mendians augmenta prodigieuſement. On crut les détruire en portant contre eux les actes les plus ſévères. Un de ces actes ordonne que ſi quelque particulier erre dans les chemins pendant deux ou trois jours, & ne travaille point, il ſera adjugé comme eſclave pendant deux ans au premier dénonciateur, & qu'on le marquera ſur le ſein de la lettre *V*, lettre initiale du mot vagabond (1). Ces actes

(1) On n'a été ni plus ſage, ni plus humain dans le ſiècle de philoſophie. Pour détruire la mendicité, on a fait mourir de faim les mendians, en les dérobant à la vue de leurs concitoyens. *Note du Traduct.*

augmentoient le nombre des ſéditions & des injuſtices, ſans diminuer celui des mendians.

Il faut convenir que, pour apaiſer les révoltes, le Protecteur avoit d'abord eu recours aux promeſſes & à la douceur. Voyant enſuite qu'il étoit loin de réuſſir, il employa le fer & la flamme. Les ſéditieux ne formoient pas alors, comme ſous le règne précédent, des armées nombreuſes, commandées par quelques chefs ambitieux, & dirigées avec ordre, c'étoit une populace tumultueuſe, ſans armes & ſans diſcipline, conduite par quelque aventurier obſcur, populace folle dans ſes demandes, & diviſée entr'elle (1). On en fit un grand maſſacre dans différens endroits.

Le Gouvernement inclinoit alors vers l'ariſtocratie. Les Lords étoient puiſſans; ils ſe réunirent afin d'augmenter leurs privilèges. Le Duc de Sommerſet, fort du ſuffrage du peuple, s'oppoſa à leurs deſſeins: il ſuccomba. Les ennemis, à la tête deſquels étoit le Duc de Northumberland, l'accuſèrent de haute trahiſon. Il fut condamné & exécuté.

Au milieu de tous ces combats de l'ambition, pour la puiſſance, le jeune Prince étoit l'inſtru-

(1) Si de ces deux genres de révoltes, il y en avoit un puniſſable, c'étoit le premier. La populace qui ſe révolte, manque preſque toujours de pain, &, en lui en donnant, on l'appaiſe. Les Hiſtoriens, ſéduits par le brillant d'une armée nombreuſe, & conduite par un chef habile, lui pardonnent volontiers ſa rebellion, tandis qu'ils aviliſſent & écraſent le peuple malheureux, & diviſé. Ces Hiſtoriens à politique étroite, ont fait un grand tort au genre humain. *Note du Traduct.*

ment paſſif des cruautés du parti dominant. Tantôt il ſignoit pour l'un, tantôt il ſuivoit les volontés de l'autre. On aſſure qu'il n'approuvoit jamais de ſentence de mort, ſans verſer des larmes (1). Les Hiſtoriens d'ailleurs lui accordent des vertus & des qualités aimables. Mais il étoit trop jeune pour tenir les rènes du Gouvernement ; &, s'il eût vécu, il eût été foible, comme le ſont tous les Princes qui ſont parvenus au Trône dans l'enfance (2).

---

(1) C'eſt une réflexion qui doit bien diminuer la conſidération pour les grandes Compagnies, & les grands Corps. Le Parlement d'Angleterre a toujours condamné à mort les Miniſtres qui déplaiſoient au parti dominant. Et, ſi de pareilles injuſtices ont ſouvent échappé à un Corps qui a l'air de l'indépendance, que ſera-ce de ces Parlemens qui ſont dans une entière dépendance ? — Il faut cependant en convenir ; ces injuſtices n'étoient que l'œuvre de la Chambre des Pairs, de tous les temps l'aſyle de la corruption, & la force de l'influence de la Couronne. *Note du Traduct.*

(2) On trouvera peu de Régences, comme nous l'avons déjà remarqué, qui n'aient été ſignalées par des ſéditions & des malheurs, & peu de Princes, élevés au trône de bonne heure, qui n'aient été foibles, indolens, inappliqués. Comment pourroit-il en être autrement ? Les Miniſtres, pour ſe rendre néceſſaires, éloignent de leur Maître toute eſpèce de lumières. Le règne d'Edouard VI fournit encore une triſte preuve de cette vérité. *Note du Traduct.*

LETTRE XXXIII.

MARIE REINE.

1553.

A la mort d'Edouard, on vit quatre Princeſſes ſe préſenter pour recueillir la Couronne.

Marie, fille aînée de Henri VIII par Catherine d'Eſpagne.

Eliſabeth, fille d'Anne de Boulen.

La Reine d'Ecoſſe, fille de la ſœur aînée de Henri.

Et Jeanne Grey, fille de la Ducheſſe de Suffolk, la plus jeune des ſœurs de Henri.

Ce cruel deſpote avoit fait déclarer ſes deux filles illégitimes; cependant il les avoit appellées à la Couronne dans le cas où ſon fils Edouard mourût ſans enfans.

Edouard, croyant pouvoir diſpoſer de la Couronne comme ſon père, la légua à Jeanne Grey, en excluant ſes deux ſœurs. Le Miniſtre régnant voulut appuyer ce choix. C'étoit le Duc de Northumberland, & il profita de cette occaſion pour faire entrer la Couronne dans ſa famille. Il donna ſon fils, le Lord Dudley, pour époux à Jeanne Grey. Cette Princeſſe n'avoit que ſeize ans; mais on lui attribuoit les plus grandes qualités. Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire qu'elle poſſédoit un ſçavoir au-deſſus de ſon ſexe & de ſon âge. Aſcham, Gouverneur d'Elizabeth,

raconte qu'allant un jour chez ſon père, il la trouva ſeule & liſant les ouvrages de Platon en Grec, tandis que tout le monde étoit à la chaſſe. Il lui en témoigna ſa ſurpriſe. Elle lui répondit que la lecture de Platon lui procuroit un bien plus grand plaiſir, que les raffinemens les plus recherchés des voluptés extérieures. Elle ſembloit née pour une vie philoſophique, & non pour l'ambition ; & ce ne fut qu'avec un regret très-ſincère qu'elle accepta la Couronne que lui offroit ſon ambitieux beau-père.

Marie, qui la lui diſputoit, étoit d'un caractère bien différent. Nourrie dans les principes de l'Egliſe Romaine, elle étoit mélancolique, & cruelle. Opiniâtrement attachée à ſes opinions, même ſous le règne de ſon père ; elle annonçoit dès-lors le caractère ſanguinaire qu'elle porta ſur le Trône.

Malgré ſon dévouement au Saint-Siège, le peuple (1) ſe déclara pour elle. Le Conſeil fut pour Jeanne Grey. Chaque parti leva bientôt une armée. Mais la haine qu'on portoit au Duc de Northumberland, fut fatale à la malheureuſe Jeanne. Il fut abandonné de toutes ſes troupes, & obligé de reconnoître Marie pour Reine.

A peine eut-elle la paiſible poſſeſſion du Trône, qu'elle manifeſta ſon caractère. Elle rendit tout

---

(1) C'eſt que ce peuple, qu'on maltraite tant, eſt juſte, même à ſes dépens. Le Trône appartenoit à Marie, & il ſacrifioit à ce droit ſon repos même, *Note du Traduct.*

pouvoir à ſon Clergé, & immola ſes ennemis à ſa vengeance. Le Duc de Northumberland fut ſa première victime ; &, ce qui doit ſervir de leçon aux courtiſans ambitieux, il fut jugé & condamné par le Duc de Norfolk, qu'il avoit fait long-temps ſouffrir dans les priſons.

Le mariage de Marie avec Philippe, Roi d'Eſpagne, parut ralentir un moment ſon goût pour la vengeance & la perſécution. Il ne tarda pas à renaître.

Elle ordonna la mort de la Reine Jeanne & de ſon mari. La Princeſſe, philoſophe, ne parut point émue à cet ordre. Elle témoigna du regret de ce qu'on lui donnoit trois jours pour ſe préparer à la mort. Son mari fut le premier exécuté. Comme on la conduiſoit au ſupplice, elle rencontra les Officiers qui portoient ſon cadavre encore tout couvert de ſang, pour l'enterrer dans la Chapelle de la Tour. Elle jetta un regard ferme ſur ce cadavre, &, en ſoupirant ſeulement, elle pria qu'on ſe hâtât. Elle témoigna juſqu'au dernier moment la même fermeté, la même conſtance & un grand attachement à la Réforme. Ce fut la troiſième Reine d'Angleterre qui périt ſur un échaffaud.

La politique ayant mis fin à ces vengeances, elles furent remplacées par celles de la Religion. Pour les conſacrer par une apparence légale, la Reine aſſembla un Parlement corrompu, qui ſe prêta à tous ſes noirs deſſeins. La Nobleſſe, qui n'a preſque par-tout que la Religion du Prince régnant, ſe hâta de revenir au Catholiciſme. La

Princeſſe ordonna d'abord l'abolition du mariage pour les Prêtres, la célébration de la Meſſe. Elle rétablit l'autorité du Pape avec quelques reſtrictions. Les loix contre les hérétiques furent miſes en vigueur; enfin les Prêtres & les Moines furent rétablis dans tous leurs droits & leurs biens.

La Réforme étoit trop avancée, pour que la Reine ne trouvât pas une forte oppoſition; pour l'abattre, elle alluma des bûchers. On vit paroître à la tête du parti triomphant & perſécuteur, Gardiner, Evêque de Wincheſter, & Bonner, Evêque de Londres. Ce dernier, le plus cruel de tous, ouvrit la ſcène par l'exécution de Hooper & de Rogers. Hooper avoit été Evêque de Gloceſter. Rogers étoit un Miniſtre diſtingué dans l'Egliſe Proteſtante. On les ſomma de reconnoître l'Egliſe Romaine; ils refuſèrent, & furent condamnés à mort. Rogers la ſouffrit dans Smithfield. Prêt à monter ſur le bûcher, on lui offrit ſon pardon, s'il vouloit abjurer ſes opinions : il y perſiſta, & crioit fermement au milieu des flammes : *Je réſigne ma vie avec joie, en témoignage de la Doctrine de Jeſus.* Hooper eut le même ſort. Ce malheureux vieillard eut un ſupplice plus lent encore : ſoit négligence, ſoit méchanceté, le feu étant mal allumé, il eut les jambes & les cuiſſes brûlées avant d'expirer, & fut trois quarts d'heure dans les tourmens.

L'exécution de Saunders & Tayler, deux autres Miniſtres, ſuivit. Tayler chantoit des pſeaumes en Anglois au milieu des flammes. Un des

ſpectateurs lui allongea un coup de maſſue ſur la tête, en lui ordonnant de prier Dieu en Latin. Le Miniſtre ne répondit rien, & fixa les yeux vers le Ciel, lorſqu'un des bourreaux, ſoit compaſſion, ſoit impatience, acheva de lui donner la mort.

La rage de Bonner ne faiſoit que s'accroître au milieu des exécutions. Il frappa les têtes les plus diſtinguées de la Réforme, & la Reine l'exhortoit à ſuivre avec courage ſa ſainte entrepriſe. Clidley, ci-devant Evêque de Londres, & Latimer, Evêque de Worceſter, furent immolés à la fois, & ſur le même bûcher. Ils reçurent la mort avec la plus grande fermeté. Un Moine prêcha le peuple avant l'exécution, & y déploya le plus violent fanatiſme. Latimer l'écouta attentivement, & à la fin du ſermon, il offrit de le réfuter ſur le champ; on ne le lui permit pas.

Il étoit impoſſible que le bras des perſécuteurs ne tombât pas ſur Cranmer, Archevêque de Cantorbéri qui avoit été le plus ardent propagateur de la Réforme. Il eut la foibleſſe d'abjurer, ſur la promeſſe qu'on lui fit de ſon pardon. Mais, malgré cette abjuration, il fut conduit au ſupplice: & là, il ſembla vouloir réparer, par ſon intrépidité, la honte dont il s'étoit couvert. Il étendit lui-même dans les flammes la main dont il avoit ſigné, en s'écriant: *indigne main.*

Bonner alors ne ſe borna plus à envoyer au ſupplice quelques particuliers; il précipitoit dans

les bûchers des troupes d'hommes & de femmes. Une d'entr'elles, condamnée comme hérétique, accoucha au milieu des flammes ; quelques ſpectateurs ſe hâtèrent de ſauver l'enfant. Le Magiſtrat, violent papiſte, le fit rejeter dans les flammes, & il périt avec la mère. Non, l'Enfer n'auroit pu vômir des monſtres plus atroces.

On porta la vengeance plus loin encore. On déterra les cadavres de Miniſtres Proteſtans, on les livra aux flammes. Las enfin d'être les inſtrumens de ces cruautés, les Magiſtrats refuſèrent de prêter leurs ſanctions à de nouvelles exécutions. On érigea un Tribunal d'Inquiſition, qui continua la maſſacre ſans interruption & ſans remords. On calcula que la cruelle Marie avoit ſacrifié à ſon fanatiſme religieux cinq Evêques, vingt-un Miniſtres, environ huit cents perſonnes, ſans parler d'une foule innombrable de martyrs Proteſtans, condamnés au fouet, à la priſon, à des amendes (1).

Occupée de ces horribles ſacrifices, Marie ne donnoit aucune attention à l'adminiſtration. Les François lui enlevèrent Calais, & elle n'en tira aucune vengeance. Les déprédations dans

(1) On a vu les Réformés, ſous Henri VIII, ſe porter aux mêmes excès contre les Papiſtes : on les verra prendre leur revanche ſous Elizabeth. Enfin on verra les Puritains perſécuter ce que les Religions ont produit de plus doux & de plus pacifique ; les Quakers & les Unitaires ; cet eſprit perſécuteur tenoit-il à l'homme, tenoit-il à la Religion ? S'il eût tenu à la Religion, les Quakers auroient été perſécuteurs à leur tour ; & ils ont été les amis, les bienfaiteurs de leurs anciens bourreaux. *Note du Traduct.*

l'intérieur

l'intérieur étoient énormes, & elle ne puniſſoit que les ſentimens des Réformés.

Son caractère ſombre fatigua bientôt Philippe II ; des dégoûts domeſtiques vinrent fortifier ſon averſion pour elle. Il l'abandonna après une fauſſe couche qu'elle fit.

Le chagrin que lui cauſa cet abandon, les humiliations qu'elle éprouva dans le Parlement, où la Chambre des Communes lui refuſa les ſubſides qu'elle demandoit, hâtèrent la fin de ſa vie. Elle mourut généralement déteſtée, & elle méritoit de l'être. Mais elle mourut ſans aucun remords, bien perſuadée qu'elle n'avoit fait, par tant d'atrocités, que des ſacrifices agréables à l'Etre ſuprême.

LETTRE XXXIV.

ELIZABETH.

1558.

LES perſécutions de Marie produiſirent un effet contraire à celui qu'elle eſperoit. La Réforme s'affermit plus que jamais, & le peuple déteſta les Prêtres, coupables de tant d'horreurs ſous le dernier règne. Ils avoient voulu y mettre le comble, en inſpirant à Marie le deſſein de faire périr ſa ſœur Elizabeth. Ils lui diſoient ſouvent, qu'il ne ſuffiſoit pas, pour détruire l'héréſie, de brûler quelques-uns de ſes partiſans, qu'il falloit attaquer le Trône même. Ils déſignèrent par ce mot, Elizabeth, qui, élevée dans la Réforme, & lui étant fermement attachée, devoit naturellement, en montant ſur le Trône, la rétablir. Marie croyoit à cette raiſon, & ſon aveugle fanatiſme auroit immolé ſa ſœur, ſi elle avoit pu ſaiſir quelque prétexte de révolte, pour pallier ſon crime. Mais Elizabeth, élevée à l'école de l'adverſité, avoit ſçu modérer ſes ſentimens, & écarter toute cabale. L'adverſité lui fut encore utile pour la culture de ſon eſprit. Elle étudia les ſciences dans la ſolitude, apprit différentes langues, & ſe perfectionna ſur-tout dans la politique.

A peine étoit-elle proclamée Reine, que Phi-

lippe II, Roi d'Eſpagne, ci-devant Epoux de ſa ſœur Marie, la demanda en mariage. Soit caprice, ſoit averſion pour ſa perſonne ou pour la Religion qu'il profeſſoit, ſoit enfin amour de l'indépendance, elle le refuſa (1).

Elizabeth ſignala le commencement de ſon règne par le rétabliſſement de la Réforme. Elle ordonna d'abord que le ſervice divin ſe feroit en langue vulgaire. Le premier Parlement qui ſe raſſembla, confirma toutes ſes diſpoſitions.

Les Prêtres n'oppoſèrent qu'une foible reſiſtance ; pour prouver que c'étoit à la raiſon ſeule qu'on devoit cette innovation, la Reine convoqua une aſſemblée de neuf Docteurs de chaque parti, qui devoient diſputer enſemble ſur la Religion. La diſpute eut lieu. Chaque parti ſe dit victorieux (2). La Réforme recueillit au moins les fruits de la victoire. De 9400 Eccléſiaſtiques à Bénéfice, il n'y eut que quatorze Evêques, douze Archidiacres, quinze Supérieurs de Collège, & environ quatre-vingt Prêtres, qui renoncèrent plutôt à leurs Bénéfices qu'à leurs ſentimens.

---

(1) C'étoit une bien grande abſurdité politique, que l'idée de ce mariage ; il en devoit réſulter, s'il eût eu lieu, mauvaiſe adminiſtration dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, & deſpotiſme dans tous les deux. *Note du Traduct.*

(2) C'eſt aſſez la conſéquence de ces ſortes de diſcutions publiques. Ce fut celle du colloque de Poiſſy. On ne convainc point dans ces diſputes. L'orgueil de chaque parti y eſt trop en jeu. On ne doit attendre la conviction des eſprits que des livres. Ils perſuadent dans le ſilence du cabinet & dans le calme des paſſions. *Note du Traduct.*

Fixée ſur un Trône Proteſtant, Elizabeth jeta les yeux ſur le Continent. Elle n'y vit que des ennemis. L'Eſpagne cherchoit à ſe venger; le Pape étoit irrité; la France vouloit *tracaſſer*; l'Ecoſſe ſe joignoit à ces trois ennemis, & tous excitoient ſourdement ſes ſujets contr'elle. Elizabeth n'employa, pour repouſſer leurs intrigues, que la ſageſſe de ſon adminiſtration. Elle avoit pour ſyſtême de ſe faire aimer du peuple, & craindre de ſes courtiſans. Elle étoit donc très-économe de faveurs; elle diſtribuoit les graces & les récompenſes avec la plus grande impartialité.

Son premier Miniſtre étoit Robert Dudley, fils du malheureux Duc de Northumberland. Un caprice, plutôt que ſon mérite, lui avoit attiré cette faveur. Elizabeth voulut expier cette faute, en appellant dans ſon Conſeil deux habiles Miniſtres, Bacon & Ceeil.

Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, lui donna la premiere des allarmes, en prenant le titre de Reine d'Angleterre. Elle étoit Catholique, mariée à un Roi de France, & à la tête d'un parti conſidérable, qu'appuyoient encore des troupes Françoiſes. Elizabeth envoya une armée en Ecoſſe, força les François à ſe rembarquer, & Marie à renoncer au titre de Reine d'Agleterre. Elle fit plus, elle encouragea le Parlement d'Ecoſſe à introduire dans ce Royaume la Religion réformée, & elle reuſſit.

A peine avoit-elle appaiſé cet orage, que

Philippe, Roi d'Eſpagne, en fit naître un autre. Piqué du refus d'Elizabeth, & voulant venger ſa Religion, il excita contre elle des ſéditions en Irlande ; Elizabeth les calma. Il fit une ligue en France pour exclure du Trône la Maiſon des Bourbons ; Elizabeth prêta des ſecours au brave Henri. Il opprima les Proteſtans de Hollande, Elizabeth les appuya.

Au milieu de ces ſoucis, elle ne perdoit point de vue l'adminiſtration intérieure de ſes Etats. Chaſſés de leurs Monaſtères, la plupart des Moines languiſſoient dans la miſère. Elizabeth ordonna aux propriétaires de leurs biens de leur payer exactement leurs penſions & les arrérages qui étoient dûs.

Pour s'attirer le ſuffrage des Sçavans, elle ſe rendit elle-même aux Univerſités de Cambridge & d'Oxford, y prononça deux diſcours latins, & combla de faveurs ces deux établiſſemens, qu'avoit ſupprimés ſon père.

Elle introduiſit, en même temps, dans ſa Cour un eſprit de Chevalerie. Chacune de ſes Dames avoit un Chevalier : Dudley étoit le ſien. Mais tous les Hiſtoriens conviennent que ſa paſſion pour lui n'excéda pas les bornes d'un amour platonique. Lorſque les Communes lui repréſentèrent que la ſûreté & la tranquillité de ſon Royaume exigeoient qu'elle ſe mariât, elles les remercia de leurs avis, & leur dit qu'elle étoit depuis long-temps la femme de ſon peuple, & qu'elle ſeroit charmée qu'on

pût graver, pour épitaphe, sur la tombe, qu'Elizabeth, ayant régné avec équité, avoit vécu & étoit morte vierge (1).

---

(1) Le vrai motif qui empêcha Elizabeth de se marier, est le même qui a éloigné du mariage ces trois célébres Impératrices de Russie, Elizabeth, & Catherine I. & II. On ne consent pas aisément à devenir esclave, quand on est libre; sujet quand on est maître. *Note du Traduct.*

LETTRE XXXV.

*Suite du Règne d'*ELIZABETH.

1568.

QUOIQUE les Hiſtoriens Anglois ſe ſoient attachés à exalter le règne brillant d'Elizabeth, cependant, il faut en convenir, elle l'a terni par des taches bien profondes de jalouſie, d'ambition, de deſpotiſme & de cruauté.

Ainſi, lorſqu'elle fut bien affermie ſur le Trône, elle ne montra plus la même douceur envers les Catholiques. Quelques-uns d'entr'eux complottèrent, ils furent mis à mort.

Elle montra bien plus de cruauté envers une ſœur de la Reine Grey, aimée du Comte de Pembroke. Elle l'avoit épouſé ſans le conſentement de la Reine. Ils furent arrêtés tous les deux, & enfermés. Le Comte fut forcé, pour obtenir ſa grace, d'abandonner ſon épouſe, qui, bientôt après, mourut de chagrin en priſon.

Mais la plus éclatante victime des fureurs jalouſes d'Elizabeth, fut Marie, Reine d'Ecoſſe. Elles étoient rivales. Marie aſpiroit toujours en ſecret à la Couronne d'Angleterre; elle protégeoit les Catholiques de ce Royaume. Son eſprit, ſa beauté, ſes graces, lui avoient acquis une grande réputation, & c'eſt ce qu'Elizabeth, moins belle, ne pouvoit lui pardonner.

Marie, après la mort du Roi de France, ſon premier mari, ſongeoit à un ſecond mariage.

Elizabeth, craignant qu'il n'augmentât la puiſſance de ſa rivale, voulut s'y oppoſer. Ce fut en vain, toutes ſes intrigues échouèrent. Marie trompa, & ſon Parlement, qui aſſuroit qu'elle ne pouvoit diſpoſer de ſa main ſans ſon conſentement, & l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui, ſecondé par quelques Nobles, eſſayoit de l'en empêcher, à main armée. La Reine avoit jetté les yeux ſur le Comte Darnly, Catholique comme elle, mais dont le principal mérite étoit la belle taille & les graces. Elle lui donna ſa main & ſa couronne, & bannit ceux qui s'étoient oppoſés à ce mariage.

Il ne fut pas cependant heureux. Soit par caprice, ou par quelques raiſons particulières, Marie ſe dégoûta bientôt de ſon époux, & lui donna, même en public, des preuves de ſon averſion. Dans le même temps elle s'attachoit ſecrétement à un Muſicien de Turin, nommé Rizzio, qui étoit venu en Ecoſſe à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Savoie. Il avoit une ſuperbe voix, s'accompagnoit de ſa baſſe, & compoſoit des airs charmans. Marie en fut en ivrée. Elle l'admit dans ſa confidence la plus intime, & vécut même familiérement avec lui. Enflammé de jalouſie & de rage, le nouveau Roi voulut ſe venger de ce favori étranger, & réſolut ſa mort. Il en trouva bientôt l'occaſion. Rizzio étoit un jour à table avec la Reine: le Roi entre tout d'un coup, &, gardant un ſilence terrible, s'appuie ſur la chaiſe de la Reine. La fureur de ſes regards fixés ſur ſon rival, annonçoit la

ſcène ſanglante qui ſe préparoit. Tout-à-coup ſe préſentent Lord Ruthven & le Comte Douglas, une arme à la main. La Reine, alarmée, leur demanda la raiſon de cette étrange introduction; Ruthven ne répond rien, ordonne au Muſicien de quitter ſa place. Le malheureux vit bien qu'on en vouloit à ſa vie : il ſe jetta aux pieds de la Reine, s'enveloppe de ſa robe, pour ſe mettre à l'abri de la mort. Elle-même ſe jette entre lui & ſes aſſaſſins; mais rien ne put les arrêter. Douglas prit un poignard, qui étoit au côté du Roi, & l'enfonça dans le ſein de Rizzio, en préſence de la Reine qui rempliſſoit en vain de ſes cris ſon appartement. Elle étoit alors avancée de cinq mois dans ſa groſſeſſe, & les Hiſtoriens prétendent que l'effroi qu'elle conçut de cette ſcéne, ſe communiqua juſqu'à ſon fils Jacques Ier. il eſt vrai qu'il ne pouvoit voir, ſans frémir, une épée nue.

Cette cruelle leçon ne corrigea pas la Reine de ſon goût pour l'inconſtance. Abandonnant encore une fois ſon mari, elle donna la place de Rizzio au Comte de Bothevel. Ce Seigneur, plus ruſé, plus ſcélérat & plus ambitieux que ſon prédéceſſeur, aſpiroit en ſecret à la couronne, plutôt qu'au cœur de la Reine. Il falloit ſacrifier le Monarque, & il le ſacrifia (1). On

(1) Marie elle-même prêta les mains à cet horrible crime. On peut en voir les détails affreux dans ſes lettres au Comte, qui ſe trouvent dans la collection de M. de la Place, intitulée : *Pièces intéreſſantes & peu connues, pour ſervir à l'Hiſtoire.* Ces lettres prouvent ſa complicité. On voit bien qu'elle ne ſe prêtoit qu'à regret.

eſſaya d'abord le poiſon ſur lui ; il y reſiſta. Mais, un jour qu'on put l'attirer dans une maiſon particulière, on l'étrangla ; &, afin de faire croire au peuple qu'il étoit mort par accident, on fit ſauter la maiſon avec de la poudre. Mais les marques de la corde, imprimée ſur ſon col, ne laiſſèrent aucun doute ſur le genre de ſa mort.

Cet aſſaſſinat indigna le peuple, les Nobles, le Parlement. Tous demandèrent juſtice du meurtrier à la Reine, & le nommèrent. Marie, ſourde à leurs cris, aux loix de la décence & de l'honneur, épouſa publiquement le meurtrier de ſon mari, dont elle fit auparavant caſſer le mariage, qui le lioit.

Bothevell, auſſi inſolent que cruel, voulut gouverner deſpotiquement. L'Ecoſſe entière ſe révolta. La Reine fut obligée de l'abandonner, & de ſuivre les confédérés. Sans troupes & ſans amis, Bothevell s'enfuit dans les iſles Orcades : il y raſſembla quelques navires, fit, pendant quelque temps, le métier de Pirate, & finit ſes jours miſérablement. La Reine, enfermée dans le Château de Lochlevin, fut contrainte de réſigner ſa Couronne à ſon fils, quoiqu'encore en bas âge ; on lui laiſſa le choix d'un Régent. Elle nomma Murray, ſur l'amitié duquel elle comptoit ; mais elle ſe trompa. Fier d'un pouvoir qu'il ne pouvoit conſerver que par l'abaiſſe-

---

Elle diſoit comme Médée : Je vois le bien, je vole au mal. Sa paſſion l'égaroit. *Note du Traduct.*

ment de la Reine, Murray l'humilia, la maltraita, la retint en priſon. Le malheur des Princes fait ſouvent oublier leurs crimes. Marie l'éprouva; 40,000 hommes prirent les armes pour la délivrer. Elle ſe ſauva de ſa priſon; ſon bonheur ne fut pas long. Murray défit ſes troupes, & l'obligea de fuir en Angleterre. Elizabeth lui fit d'abord tout l'accueil que méritoit ſon rang; mais elle refuſa de la voir, juſqu'à ce qu'elle ſe fût juſtifiée des crimes dont on l'accuſoit. Elle ſe rendit par-là l'arbitre de ſa querelle. Murray vint plaider la cauſe des Ecoſſois. Marie ſe défendoit par ſes agens. Elizabeth ne décidoit rien; elle traînoit en longueur, pour prolonger les humiliations & l'infortune de ſa rivale, & pour en jouir. Marie, conſervant la dignité de Reine, s'en plaignit. Elizabeth l'envoya priſonnière au Château de Tutbury.

Les troubles continuoient cependant en Ecoſſe. Le Régent fut tué par le parti de la Reine, qui, pour la venger, fit une incurſion en Angleterre. Elizabeth le repouſſa, & fit nommer un autre Régent. D'un autre côté les Catholiques d'Angleterre, ſoutenus par le Pape, intriguoient, ſe remuoient en faveur de Marie. Un nommé Feltin afficha un jour dans Londres une Bulle du Pape qui excommunioit Elizabeth, & délioit ſes ſujets du ſerment de fidélité. Le Duc de Norfolk paroiſſoit être à la tête de cette cabale. Il aſpiroit à la Couronne d'Angleterre, & négocioit un mariage avec Marie, qui y donnoit les mains. Mais le complot fut découvert. Le Duc

fut jugé, condamné & exécuté. Elizabeth fit faire enſuite le procès à Marie. Cette Reine proteſta contre la commiſſion qu'on lui avoit nommée pour la juger; & dans la vérité, c'étoit une injuſtice; les Juges complaiſans la trouvèrent coupable; &, malgré les ſollicitations de toutes les Couronnes (1), elle eut la tête tranchée. Sa conduite pendant ſon long empriſonnement, & ſa mort courageuſe, expièrent aux yeux du peuple ſes crimes précédens, tandis que les Anglois même accuſèrent Elizabeth de cruauté & d'injuſtice.

(1) Bellievre, Ambaſſadeur de France, donna un grand Mémoire à Elizabeth en faveur de Marie Stuart. Il y diſoit: *Quelle plaie n'eſt-ce pas de ne point faire de différence entre les Rois & les particuliers. C'eſt une choſe inouie, qui ne s'eſt jamais vue.* Elizabeth auroit pu lui répondre: Eh! n'ai-je pas ainſi perdu ma mère. Au reſte, les Commiſſions qui ôtent la vie à un innocent perſécuté, ne devroient pas avoir plutôt lieu pour les particuliers, que pour les Souverains. *Note du Traduct.*

LETTRE XXXVI.

*Suite du Règne d'*ELIZABETH.

1579.

LA vie de cette Princeſſe fut, comme ſon caractère, très-inégale, mêlée de bonnes & de mauvaiſes qualités, de traits de clémence & de cruauté. C'eſt cette inégalité qui a fait varier le pinceau de ſes Hiſtoriens. Ses admirateurs ont oublié ſes fautes; & ſes détracteurs, ſes grandes qualités.

Tandis qu'elle ordonnoit la mort de ſa rivale, elle étoit occupée à contracter un mariage avec le Duc d'Anjou. Peut-être n'étoit-ce encore qu'une feinte; car elle aimoit trop le pouvoir royal, pour le ſacrifier.

Mais, quoiqu'elle refuſât un mari, elle deſira toujours fortement d'avoir un amant. On croit à la vérité qu'elle bornoit ſon amour au Platoniſme, & ſon âge avancé porte à le croire. Cependant le choix de ſes favoris autoriſoit l'opinion contraire. Ses amans étoient jeunes & beaux. Dudley étoit mort, elle lui avoit prodigué ſes regrets; mais elle le remplaça bientôt. Son choix tomba ſur Devereux, Comte d'Eſſex. Ce jeune homme avoit de l'eſprit, des graces, un caractère romaneſque; il brilloit au camp comme à la Cour. Il n'avoit que trente ans, & la Reine en comptoit ſoixante; mais ſes flatteurs lui firent

oublier la disparité des âges. On lui répétoit sans cesse qu'elle paroissoit toujours jeune & belle, & elle avoit la foiblesse de le croire. La faveur de la Reine procura bientôt au Comte d'Essex la plus grande influence dans l'administration. Il y dirigeoit tout sans concurrent; il eut même l'adresse de s'attirer les suffrages du peuple. Jeune, sans expérience, il s'imagina que les applaudissemens étoient donnés à son mérite, & non à la faveur; &, plein de cette idée, il jetta par terre, pour nous servir des termes d'un Poëte, l'échelle qui lui avoit servi à monter. Il commença à dédaigner la Reine: on l'entendit dire, qu'en dépit de la flatterie, elle étoit laide & vieille. Ces propos parvinrent à Elizabeth, qui se fâcha, se lamenta, comme une jeune fille méprisée par son amant, elle résolut de se venger, mais n'en eut pas la force; & elle lui pardonna; elle lui donna même un jour un soufflet. Il l'offensa de nouveau, elle lui pardonna encore. Ces diverses expériences lui firent croire qu'il n'avoit rien à craindre, & il ne mit plus de bornes à son insolence. Mais, contre son attente, il perdit la faveur de la Reine, & fut exilé. Pour se reconcilier avec elle, il eut recours à la flatterie, & à la soumission. En partant pour son exil, il lui écrivit, qu'il se croiroit le plus malheureux des hommes, s'il n'avoit pas le bonheur de voir encore une fois ses beaux yeux, qui brilloient avec tant d'éclat; que jusqu'à ce moment, il habiteroit, comme Nabuchodonosor, avec les bêtes des champs, & se laisseroit mouiller par la rosée

du ciel. Cette miſſive romaneſque étoit dans le goût de la Reine. Elle le crut ſincèrement repentant, & lui répondit que ſi ſon repentir continuoit, elle lui donneroit des marques de ſa clémence. Ce rayon d'eſpoir ranima l'orgueil du Comte : il ſe crut déſormais certain de détruire ſes ennemis dans l'eſprit de la Reine, & agit en conſéquence. Il empriſonna les Méſſagers, ſe mit à la tête de quelques mécontens, parcourut toute la Ville, en tâchant d'exciter un ſoulévement, mais il ne put y réuſſir On fit marcher des troupes contre lui. Il ſe ſauva dans ſa maiſon, s'y barricada, ſoutint un combat, fut bleſſé, & enſuite obligé de ſe rendre. On lui fit ſon procès, ſon crime parut évident, il fut condamné à mort. Le jour de ſon exécution, la Reine parut incertaine & irréſolue. Elle envoya d'abord un ordre de ſuſpendre ſon exécution, puis elle le révoqua. Déchirée par les ſouvenirs de ſon ancien amour, & par l'idée de ce qu'elle devoit à ſon rang & à ſon peuple, elle paſſoit tour à tour de l'indulgence à la ſévérité. La ſévérité l'emporta ; le Comte fut exécuté, & mourut avec courage. Sa mort n'appaiſa pas d'abord le courroux de la Reine. Elle fit prêcher dans S. Paul un ſermon où le Prédicateur s'attacha à noircir la mémoire du Comte. Mais ce mouvement de haine ne dura pas long-temps. Elizabeth, livrée à elle-même, ſans amis, comme ſans amant, parut avoir perdu toute ſa gaieté. Pour ſe diſtraire, elle ſe livra aux affaires. Le dégoût & l'ennui l'y ſuivirent. Elle ne ſurvécut pas long-temps

à ſon Favori. Avant de mourir, elle eut le déſagrément de ſe voir abandonnée de tous ſes courtiſans, qui prodiguoient déjà leurs flatteries à ſon ſucceſſeur le Roi Jacques. Elle mourut à ſoixante-dix ans, après en avoir régné quarante-cinq. Son règne fut certainement heureux, mais elle dut cette proſpérité plus à la ſageſſe de ſes Miniſtres, qu'à ſes talens perſonnels. Quoiqu'elle eût de l'eſprit, elle ne ſut jamais ſe mettre au-deſſus de la flatterie. Un moyen ſûr d'obtenir ſa faveur, étoit de vanter ſa fraîcheur & ſa beauté. Grande en public, elle étoit petite dans ſon domeſtique, & autant crainte & haïe de ceux qui l'approchoient, qu'adorée du peuple Anglois. Ceux qui aiment la patrie, doivent lui reprocher cependant d'avoir ſouvent donné atteinte à ſa liberté & à ſes droits, & d'avoir étendu le deſpotiſme. Le bonheur qui accompagna ſon règne, l'éclat des ſciences, qui ſe développèrent alors, le lui firent pardonner. Ces circonſtances méritent que nous nous y arrêtions.

LETTRE XXXVII.

LETTRE XXXVII.

ETAT DE L'ANGLETERRE

Sous ELIZABETH.

ON attribue ordinairement à l'exemple du Monarque les vertus ou les vices des Nations. Cependant il n'en eſt pas toujours la ſource. Depuis Nerva juſqu'à Antonin, quelle ſucceſſion d'Empereurs illuſtres ! & cependant Rome penche toujours vers la baſſeſſe & la barbarie. Auſſi n'eſt-ce pas à Elizabeth ſeule qu'on doit attribuer la révolution qui ſe fit, ſous ſon règne, dans les ſciences & dans les arts, mais bien à d'autres circonſtances qui en favoriſèrent le développement.

Le commerce & la découverte du nouveau Monde furent les principales. Les voyages heureux des Portugais & des Eſpagnols avoient échauffé toutes les têtes. Les Anglois cherchèrent auſſi à faire des découvertes. Ils tentèrent de s'ouvrir un paſſage aux Indes par le Nord-Eſt. Il eſt vrai que leurs tentatives ne réuſſirent pas ; mais elles ne furent pas ſans fruit. Drake & Cavendish firent le tour du globe, & déployèrent une intelligence & un courage bien ſupérieurs à ceux des rivaux qui leur avoient ouvert la carrière. Le fameux Raleigh, ſans l'appui du Gouvernement, établiſſoit des colonies dans la nouvelle Angleterre. Toutes ces expéditions formè-

rent à l'Angleterre une puiſſante Marine; & elle fut en état de traverſer les efforts de cet armement prodigieux de Philippe II., connu ſous le nom de *l'Invincible Armada* : une tempête violente en détruiſit une partie, & les Anglois achevèrent la défaite de ce qui reſta. Une ſeconde victoire, gagnée par les Anglois ſur une autre Flotte d'Eſpagne, leur aſſura la ſouveraineté des mers, qu'ils ont conſervée depuis, & qu'aucun rival ne leur a jamais diſputée conſtamment (1).

Si le commerce étranger étoit cultivé, celui de l'intérieur ne l'étoit pas moins. Quelques-uns de ces Flamands, que la Cour d'Eſpagne perſécutoit par fanatiſme, cherchèrent un aſyle en Angleterre (2), & y furent accueillis. Les manufactures nombreuſes qu'ils y établirent dédommagèrent bien l'Angleterre de la protection qu'elle leur accorda.

Les Anglois ſe livrèrent, ſous ce règne, avec la même ardeur à l'étude des beaux-arts, & ils y excellèrent, en ſorte que quelques Hiſtoriens n'ont pas balancé à comparer cette époque à

---

(1) J'ai déja obſervé combien cette prétention étoit folle & imaginaire. — Dans le ſiècle qui ſuivit celui d'Elizabeth, la Hollande eut une Marine ſupérieure à celle d'Angleterre, & la France battit pluſieurs fois les Flottes combinées d'Angleterre & de Hollande. Aujourd'hui les Anglois abandonnent cette ſouveraineté. *Note du Traduct.*

(2) Solon établit par une de ſes loix, que tous les exilés des autres pays, qui ſe réfugieroient à Athènes, auroient tout d'un coup droit de bourgeoiſie. Cette politique adroite attira à Athènes une nombreuſe population. Il eſt des Gouvernemens modernes qui font l'inverſe de Solon. *Note du Traduct.*

celle d'Auguſte (1). Les diſputes de Religion avoient à la vérité rallenti les progrès des connoiſſances. Ils avoient encore été retardés par la perſécution de Marie, & par les conſéquences qu'elle entraîna. Les Miniſtres s'enfuirent dans les pays étrangers, & en rapportèrent un langage corrompu par les idiomes divers qu'ils avoient appris. Il étoit encore de mode, ſous Elizabeth, de prêcher en Latin, & de dédaigner la langue vulgaire.

Parker, Archevêque de Cantorbéry, fut le premier qui eut le courage de la mettre en uſage, & de la corriger d'une foule d'expreſſions vicieuſes, ou de tournures embarraſſées. Il compoſa une traduction Angloiſe de la Bible, & la fit imprimer. Son éloquence étoit mâle & conciſe; mais ſon ſtyle manquoit de douceur.

Le Comte d'Eſſex, dont nous avons ci-devant parlé, contribua ſur tout à la réforme du goût & du langage. Les lettres qu'il écrivoit à Elizabeth, ſont encore citées comme un modèle. Le ſtyle en eſt coulant, & exempt de ce pédantiſme qui défiguroit tous les écrits d'alors. Raleigh ſe diſtingua, parmi les Hiſtoriens, par une manière noble & élevée. Hooker, dans ſon Traité du *Gouvernement Eccléſiaſtique* (2), ſur

(1) Ce parallele eſt exagéré, on le prouveroit aiſément ſi l'on vouloit comparer les Ecrivains des deux ſiècles. *Note du Traduct.*

(2) Ce Traité eſt ſouvent cité dans celui de Locke, *du Gouvernement civil.* On eſt étonné d'y retrouver, ſur le contrat ſocial, des idées de liberté & de philoſophie auſſi énergiques que celles qui caractériſent notre ſiècle. *Note du Traduct.*

écarter l'érudition pédanteſque, particulière aux diſcuſſions théologiques, & ce qu'on admira ſur-tout, ce fut de voir un politique, élevé dans l'indigence, & confiné dans la ſolitude, écrivant plus purement encore que Sidney & Raleigh, ſes contemporains. Mais il fut dans ce ſiècle, un Ecrivain, un grand homme qui les ſurpaſſa tous. A ces traits on devine ſans doute Bacon. Il fut le créateur de la Philoſophie & des ſciences en Angleterre; & ſon génie égala ſon ſçavoir.

Parmi les Poëtes il faut diſtinguer Spenſer & Shakeſpeare. Leur mérite eſt aſſez connu, il ſeroit ſuperflu d'entrer dans détails pour le prouver.

En un mot, les Anglois ſe piquèrent, à cette époque, d'égaler, ou même de ſurpaſſer les Eſpagnols, alors la première Nation de l'Europe. Londres eut une population plus nombreuſe, & s'embellit. L'agriculture commença à être honorée, le commerce ſur-tout s'étendit avec rapidité; & de ce commerce, naquit la tolérance civile & religieuſe, qui diſtingua particuliérement ce règne. Quelques particuliers à la vérité ſouffrirent la mort, mais ce fut moins pour leurs opinions, que pour les troubles qu'ils excitèrent.

LETTRE XXXVIII.

JACQUES PREMIER.

1604.

LA tranquillité dont l'Angleterre avoit joui ſous le règne d'Elizabeth, ſe prolongea pendant celui de ſon ſucceſſeur Jacques premier, Roi d'Ecoſſe (1). Il parvint au Trône dans des circonſtances heureuſes, & il eut l'approbation de tous les ordres de l'Etat; car en lui il réuniſſoit tous les droits d'hérédité, de legs, & de ſanction parlementaire. A ſon avènement au Trône, on vit bien qu'il n'avoit jamais pardonné à Elizabeth le meurtre de ſa mère, car il ne voulut jamais porter le deuil de cette Reine, ni ſouffrir qu'on le portât devant lui.

On ne peut lui refuſer d'avoir porté ſur le Trône des idées d'ordre & de juſtice; mais, encore rempli des principes du deſpotiſme, qui caractériſoient le Gouvernement de l'Ecoſſe, il voulut les appliquer à celui de l'Angleterre, & cette erreur cauſa tous ſes malheurs.

Il commença ſon règne par le projet de réu-

(1) Les Hiſtoriens ont peint Jacques I. d'une manière bien différente. Les uns, partiſans des prérogatives royales, ou plutôt du deſpotiſme, lui ont donné les plus grands éloges. Les autres, amis de la liberté, n'ont vu dans lui qu'un deſpote, ſouvent imbécile. Cette dernière opinion a ſur-tout été accréditée par l'énergique Hiſtorienne Mad. Macaulay, & les preuves ſur leſquelles elle s'appuie, m'ont forcé à corriger l'Auteur de ces Lettres, que l'autorité de Hume avoit ſans doute ſéduit. *Note du Traduct.*

nir les deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe. Mais la jalouſie des Anglois le fit échouer. Ils craignirent qu'il ne conférât toutes les places & (1) tous les honneurs aux Seigneurs Ecoſſois, qu'ils regardoient comme des étrangers. Le refus qu'il éprouva à cette occaſion, lui fit ſentir qu'il régnoit ſur un peuple amoureux de la liberté, & qu'il n'enchaîneroit pas avec ſes mots favoris de *droit divin* & *d'obéiſſance paſſive* (2).

Pour connoître ſes droits & ceux du peuple qu'il avoit à gouverner, Jacques ſe livra à l'étude des loix Angloiſes. Mais ſon incertitude augmenta. Il vit d'un côté, les traits les plus marqués du deſpotiſme le plus illimité, & de l'autre, une foule de réclamations & de loix qui appuyoient la liberté du peuple.

Mais, porté naturellement par les principes de ſon éducation, & par l'habitude d'étendre les prérogatives de l'autorité Royale, il réſolut de ſuivre les pas de Marie, d'Elizabeth, de Henri VIII. Il ne s'appercevoit pas que les temps étoient changés, que les eſprits étoient plus éclairés, & que le ſentiment de la liberté augmente en raiſon des lumières.

Son ſyſtême rencontra une oppoſition vigou-

---

(1) Ces craintes étoient fondées. Dès la première année de ſon règne, Jacques combla de faveurs le Duc de Lenox, le Comte de Mar, le Lord Hume, &c. &c. V. l'hiſtoire de Mad. Macau, tome 1. *in*-4. p. 8. *Note du Trad.*

(2) Dans une des ſéances de la Chambre des Communes, on avança un principe qui lui déplut bien : *c'eſt qu'un peuple peut être ſans Roi, & un Roi ne peut être ſans peuple* V. le Journal Of the houſe of Commons, vol. 1. p. 156. *Note du Traduct.*

reuſe. Les divers Parlemens qu'il aſſembla dans le cours de ſon règne, s'attachèrent à détruire ſes prérogatives, & à étendre les privilèges des repréſentans de la Nation. Les dépenſes exceſſives, les prodigalités de Jacques le jettoient ſouvent dans le beſoin (1). Il avoit recours au Parlement, lui demandoit un ſubſide, &, lorſqu'il étoit refuſé, ce qui arriva ſouvent, il ſe croyoit autoriſé, par l'exemple de ſes prédéceſſeurs, a extorquer de l'argent du peuple ſous le titre de *bienveillance*. Mais la Chambre des Communes, qui commençoit alors à ſe regarder comme la protectrice du peuple, & non, comme, l'eſclave de la Cour, ainſi qu'elle l'avoit été ci-devant, réclama contre ce droit de bienveillance, ſous prétexte qu'il rendroit le Prince indépendant de ſes ſujets. De part & d'autre on agita vivement ces queſtions, & la diſcuſſion, en éclairant les Anglois, fit naître cet eſprit de liberté, qui, depuis, a caractériſé la Nation.

Dès qu'une fois le peuple a découvert la liberté, il ne la perd jamais de vue. Les Communes, quoique ſouvent trompées dans leurs eſpérances, gagnèrent toujours du terrein; & le Roi, qui n'avoit à la bouche que les mots de *prérogative royale*, perdit à chaque pas une partie de ſon autorité. Il avoit tout-à-la-fois contre lui le Parlement, compoſé de membres éclai-

(1) Jacques donna des maſcarades qui coûtèrent plus de 3000 liv. ſterlings, monnoie de ce temps. Ses prodigalités envers ſes favoris étoient ſans bornes. *Note du Traduct.*

rés ; les Presbitériens, qui, portés par leur ſyſtême pour le Républicaniſme, le déteſtoient ; les Nobles, dont ſes favoris lui aliénèrent les cœurs.

Quoique Jacques ſe piquât, comme Henri VIII, d'être Théologien, cependant il ne perſécuta pas, comme lui, ſes adverſaires. Il laiſſoit chaque parti diſputer ; il deſcendoit même quelquefois ſur la ſcène pour lutter avec eux. Mais, cédant tantôt au Puritaniſme, & tantôt à ſon penchant pour le Catholiciſme, ſans avoir de parti fixe, il ſe rendit également odieux & mépriſable aux deux partis.

La haine des Papiſtes ſe manifeſta ſur-tout par une conſpiration bien connue ſous le nom de *conſpiration des poudres*. Furieux de n'avoir pas un protecteur & un partiſan dévoué dans le Roi, comme ils l'avoient eſpéré, & de ce que le Presbitérianiſme dominoit dans le Parlement, ils réſolurent d'exterminer d'un ſeul coup le Parlement & le Roi. Un grand nombre de perſonnes entrèrent dans cette conjuration : on diſtingua parmi eux, Robert Catesbi, Thomas Piercy, Jean Grant, Chriſtophe Wright, Everard Digby & Guy Fawkes (1). Quelque grand que fût le nombre des conjurés, le ſecret fut bien gardé. Ils louèrent des caves qui étoient au-deſſous des ſalles du Parlement, y tranſpor-

(1) Le nom de ce dernier eſt ſur-tout fameux. Il n'eſt pas d'enfant à Londres qui ne le connoiſſe. On brûle ſa figure tous les ans. Ce Fawkes avoit été Officier du Roi d'Eſpagne. *Note du Traducteur.*

tèrent ſecrétement trente-ſix barils de poudre, qu'ils couvrirent d'un amas immenſe de fagots & de charbon. Le jour de l'ouverture du Parlement approchoit, rien ne tranſpiroit, les Catholiques l'attendoient avec impatience. Un remords, inſpiré par l'amitié, ſauva la Nation. Piercy voulut ſauver ſon ami le Lord Monteagle, & lui écrivit ces mots, qu'il lui fit remettre par un inconnu, qui s'éloigna auſſi-tôt de ſa vue : *Eloignez-vous de ce Parlement, Dieu & l'homme ont réſolu de punir la méchanceté des temps. Ne prenez pas légérement cet avis; car, quoique le danger ne paroiſſe pas, cependant ils recevront un terrible coup, ſans ſavoir d'où il vient. Le danger ſera paſſé auſſi-tôt que vous aurez brûlé cette lettre : & ce conſeil peut vous être fort utile, & ne peut vous faire aucun mal.*

Cette lettre myſtérieuſe inquiéta le Lord auquel elle étoit adreſſée : il la communiqua à Sir Cecil, Sécretaire d'Etat ; elle fut lue en plein Conſeil. Aucun des Miniſtres n'en put découvrir le ſens ; le Roi le pénétra le premier. On envoya viſiter les caves du Parlement, la veille même de l'aſſemblée, on découvrit l'amas de poudre, près duquel étoit un homme bien enveloppé, avec une lanterne ſourde à la main. Il fut arrêté ; c'étoit Guy Fawkes, qu'on regardoit comme le domeſtique de Piercy. Nullement effrayé, il dit à ceux qui l'arrêtoient, que s'il avoit pu ſe faire ſauter avec eux, il ſe ſeroit regardé comme très-heureux. Il refuſa

d'abord de nommer ſes complices ; mais la vue de la queſtion les lui arracha.

Les conjurés, qui s'étoient préparés pour ſeconder la mine, s'enfuirent, lorſqu'ils virent leur projet découvert. Ils tâchèrent d'exciter un ſoulévement dans le parti Catholique, mais ils ne réuſſirent pas. Ils furent obligés de ſe retirer, au nombre de cent, dans une maiſon du Comté de Warvick. Elle fut inveſtie : une étincelle, qui tomba ſur un amas de poudre qu'on avoit expoſé pour la ſécher, en fit ſauter une partie. Ceux qui échappèrent, ouvrant les portes de la maiſon, firent une ſortie vigoureuſe. La plupart périrent courageuſement. De ce nombre furent Catesby & Piercy. Les priſonniers furent jugés & condamnés à mort. Le Roi accorda la grace à quelques-uns d'entr'eux ; mais il la refuſa à deux Jéſuites, Garnet & Oldcorne (1). Ils périrent, & leur parti les regarda & les fêta comme des martyrs (2).

La découverte de cette conſpiration, qu'on attribua au Roi ſeul, & la juſtice qu'il montra dans la punition des coupables, lui gagnèrent le cœur de ſes ſujets. Mais cet évènement ne

---

(1) Les Ecrivains François ont nié la réalité de ce complot & la participation des Jéſuites. Mais j'ai vu les pièces de leur procès, & il eſt impoſſible de ſe refuſer aux preuves qui en réſultent contre eux. *Note du Traduct.*

(2) Ce fait eſt vrai à la lettre. On célébroit encore leur fête dans ce ſiècle, au Collège des Jéſuites de S. Omer. On faiſoit baiſer leurs reliques. V. les Pièces intéreſſantes par M. D. L. P. tome 3. p. 178. *Note du Traduct.*

rendit pas ſon Parlement plus complaiſant pour lui accorder des ſubſides. Quoiqu'il s'étendît perpétuellement ſur ſes prérogatives, & qu'il argumentât avec les Communes, comme il n'avoit point d'armée pour appuyer ſes argumens, on rejettoit ſes demandes avec d'autant plus de hardieſſe, que l'impunité étoit aſſurée.

La conduite particulière du Roi augmentoit encore le mépris que ſa politique avoit inſpiré contre lui. Il eut des favoris pendant tout le cours de ſon règne, & il les combla de graces & de richeſſes aux dépens de la Nation. Le premier fut Robert Farr, qu'il créa Comte de Sommerſet. L'amour que ce favori prit pour la Comteſſe d'Eſſex, une des plus belles femmes de ſon ſiècle, mais qui à la beauté joignoit des vices, lui atrira ſa diſgrace. Elle étoit mariée, & Thomas Everburi, ami du Comte de Sommerſet, s'oppoſa fortement à ſes amours, ſur ce motif. La Comteſſe l'apprit, &, dans ſon reſſentiment, elle ne manqua pas d'envenimer contre lui l'eſprit de ſon amant. Celui-ci, ſur un faux prétexte, obtint du Roi un ordre pour faire renfermer Everbury à la Tour, où la Comteſſe le fit empoiſonner. Ce myſtère d'iniquité éclata enfin, & vint à la connoiſſance de Jacques, qui abandonna les coupables à la juſtice. Sommerſet fut condamné; mais il obtint ſa grace, quoiqu'il ne revînt pas en faveur (1).

---

(1) Tandis que Jacques faiſoit cette grace à un criminel, il faiſoit mettre à mort injuſtement Raleigh, qui avoit révélé de

Georges Villars, plus connu ſous le nom de Duc de Buckingham, le remplaça dans le cœur du Roi. La beauté de ſa figure frappa le Roi auſſi-tôt qu'il le vit, & il s'y attacha au point, que rien ne put l'en ſéparer, & qu'il lui ſacrifia tout. On ne concevoit pas par quelle ſingularité un Prince, pédant comme Jacques, pouvoit aimer un jeune homme auſſi léger, auſſi fou que Buckingham : comment, lui, qui ne pouvoit ſouffrir la vue d'une épée, pouvoit choiſir pour ſon favori un héros de roman ; car Buckingam prétendoit à ce titre. Malgré ces diſparates, Jacques vivoit avec lui dans une familiarité même indécente. Leur correſpondance, qu'on a recueillie, en fournit des preuves (1).

Buckingham, dont les vues ambitieuſes étoient étendues, s'attacha encore plus au fils de Jacques, à Charles. Il lui communiqua tous ſes goûts romaneſques. On avoit projetté le mariage de ce Prince avec l'Infante d'Eſpagne, il lui inſpira le deſſein de faire un voyage dans cette contrée, & d'aller voir ſa maîtreſſe incognito. Ce voyage eut lieu, malgré les objections & les craintes du père. Les aventures de ces deux voyageurs pourroient remplir un roman, & ont été inſérées dans quelques-uns. Charles étoit un Chevalier errant, Buckingham lui ſervoit d'Ecuyer.

ſi grands ſecrets à l'Angleterre. V. les détails de ce procès dans l'hiſtoire de Mad. Macaulay, tome 1. *Note du Traduct.*

(1) Mad. Macaulay, dans ſon hiſtoire, cite quelques-unes de ces Lettres. Buckingham y appele le Roi ſon compère ; & au mot de *Your Majeſty*, ſubſtitue le mot de *Your Sowship*, *Votre Cochonerie*. *Note du Traduct.*

Ils traverſèrent la France dans cet équipage, ſous les noms de Jacques & Tom Smith. Ils parurent à Paris avec de vaſtes perruques qui couvroient leurs viſages. En Eſpagne ils furent reçus avec tout le reſpect poſſible; mais Buckingham remplit toute la Cour d'intrigues, d'aventures, de jalouſies. Il étoit fort entreprenant; la Ducheſſe d'Olivarés lui plut; il lui fit la cour publiquement, pour mortifier ſon mari, premier Miniſtre, qui ne pouvoit le ſouffrir. Cette légéreté indiſpoſa bientôt cette grave Nation contre les deux voyageurs. La négociation fut rompue, & le Prince quitta l'Eſpagne.

Buckingham, pour conſoler le Roi, qui étoit irrité de cette conduite, propoſa le mariage du jeune Prince avec Henriette, fille de Henri IV, Roi de France. Charles l'avoit vue en paſſant à Paris : ſa beauté l'avoit frappé, & tout le bien qu'on lui en diſoit, avoit augmenté ſon amour. Ce mariage fut agréé; mais Jacques mourut avant de le voir conclu.

Ce règne fut remarquable par la paix non interrompue dont les Anglois jouirent, par l'accroiſſement du commerce & des manufactures, par la culture des ſciences, & ſur-tout par le développement de l'eſprit de liberté. Les conteſtations perpétuelles, qui diviſèrent le Roi & le Parlement, donnèrent lieu à examiner une foule de queſtions politiques, ſur-tout ſur les bornes de l'autorité royale, & les droits du peuple; & cet examen prépara les deux révolutions qui ſignalèrent ce ſiècle.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES LETTRES contenues dans ce premier Tome.

LETTRE PREMIERE, *Sur l'étude de l'Hiſtoire en général.* Page 1

LETTRE II. *Sur l'Hiſtoire de l'Angleterre, & ſur le caractère de ſes Ecrivains.* 7

LETTRE III. *Sur l'Origine des Anglois.* 14

LETTRE IV. *Conquête de la Grande-Bretagne par les Romains.* 22

LETTRE V. *Seconde Conquête de la Bretagne.* 30

LETTRE VI. *Invaſion des Saxons.* 5, 6, 7, 8e. ſiècles 37

LETTRE VII. *Invaſion des Danois.* Alfred. neuvième ſiècle. 45

LETTRE VIII. *Temps d'ignorance.* 52

LETERE IX. *Conquête de Guillaume.* Onzième ſiècle. 86

LETTRE X. Guillaume le Conquérant. 72

LETTRE XI. Guillaume le Roux. 1087 83

Henri Premier. 1100. 87

Etienne. 1135. 91

LETTRE XII. Henri II. 1160. 96

LETTRE XIII. Richard-Cœur-de-Lion. 1189. 106

LETTRE XIV. Jean-Sans-Terre. 1199. 114

LETTRE XV. Henri III. 1215. 124

LETTRE XVI. Edouard Premier. Treizième ſiècle. 134

LETTRE XVII. Edouard II. 1307. Pag. 142
LETTRE XVIII. Edouard III. 1327 152
LETTRE XIX. *Suite du règne d'*Edouard III. 1199. 164
LETTRE XX. Richard II. 1377. 171
LETTRE XXI. Henri IV. 1399. 185
LETTRE XXII. Henri V. 1413. 197
LETGRE XXIII. Henri VI. 1422. 207
LETTRE XXIV. Edouard IV. 1461. 223
LETTRE XXV. Richard III. 1483. 234
LETTRE XXVI. *Suite du Règne de* Richard III. 1483. 243
LETTRE XXVII. Henri VII. 1486. 253
LETTRE XXVIII. *Suite du Règne de* Henri VII. 1500. 264
LETTRE XXIX. Henri VIII. 1509. 271
LETTRE XXX. *Suite du Règne de* Henri VIII. 1517. 282
LETTRE XXXI. *Suite du Règne de* Henri VIII. 297
LETTRE XXXII. Edouard VI. 1546. 311
LETTRE XXXIII. Marie, Reine. 1553. 315
LETTRE XXXIV. Elizabeth. 1558. 322
LETTRE XXXV. *Suite du Règne d'*Elizabeth. 1568. 327
LETTRE XXXVI. *Suite du Règne d'*Elizabeth. 1579. Pag. 333
LETTRE. XXXVII. *Etat de l'Angleterre sous* Elizabeth. 337
LETTRE XXVIII. Jacques I. 1604. 341

Fin de la Table du Tome premier.

78-22
T. Moeb
J-b 177

ERRATA du premier Volume.

N. B. Le Traducteur de cet Ouvrage ayant été obligé de faire un voyage pendant l'impreſſion, il s'y eſt gliſſé, ſur-tout dans les noms d'hommes ou de villes, des fautes que le Lecteur eſt prié de corriger. Voici les principales.

Page 151, *lig.* 3, Berkeler, *liſez :* Berkeley.
Pag. 158, *lig.* 16, Philippe-le-Bel, *liſez* : Philippe de Valois.
Pag. 164, 1199, *liſez :* 1327.
Pag. 170, *note* 1; *lig.* 7, la Chambre éleſtée, *liſez :* la Chambre étoilée.
Pag. 174, *lig.* 11, Smith Felds, *liſez* : Smith Fields.
Page 182, *lig.* 1, Henri Pirey ſon fils, ſurnommé Holſpur, *liſez :* Henri Piercy ſon fils, ſurnommé Hotspur.
Pag. 189, *lig.* 16, Owen Glendoſer, *liſez* : Oweu Glendower, *prononcé* Glendour.
P. 190, *lig.* 13, Iropshire, *liſez* : Shropshire.
Ibid. lig. 20, Shreſsbury, *liſez :* Shrewsbury.
Pag. 198, *lig.* 1 *& ſuiv.* Olocaſte, *liſez :* Oldcaſte.
Pag. 207, *lig.* 7, Langlaud & Chama, *liſez :* Langland & Chaucer.
Pag. 213, *lig.* 26, Jean Ghanat, *liſez :* Ghaunt.
Pog. 218, *note* 1, Sujohn, *liſez :* Sir John.
Pag. 238, *lig.* 5, Jene Shore, *liſez :* Jane Shore.
Pag. 243, *lig.* 25, Heraferd, *liſez* : Hereford.
P. 254, *lig.* 25, des perſonnes décréditées, *liſez* : des perſonnes décrétées.
P. 259, *lig.* 9, Lamashire, *liſez* : Lancashire.
Pag. 295, *derniere ligne*, Peter'spunce, *liſez :* Peter's-pence.
Pag. 322, *lig.* 10, le throne même, *liſez* : le tronc même.
Pag. 332, *lig.* 19, Baron & Ceeil, *liſez t* Bacon & Cecil.

D786
G624e
V.1